This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

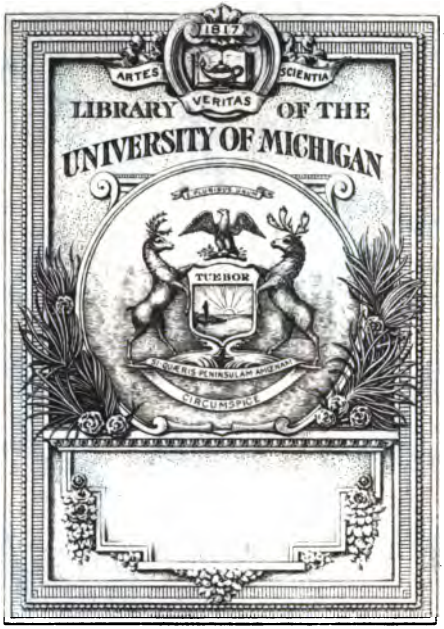
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 940,534


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
B8E

UM
21/10/20

# Portraits

## intimes

PRINTED IN FRANCE

## *Du même auteur :*

**Portraits intimes**, 1re série. Les lettres. — Les arts. — La politique. — Le théâtre. — Quelques fantaisistes. 1 volume in-18 jésus, broché. . . . . **3 50**

**Portraits intimes**, 2e série. Médaillons. — Promenades et visites. 1 volume in-18 jésus, broché. . . . . **3 50**

**Portraits intimes**, 3e série. Promenades et visites. 1 volume in-18 jésus, broché. . . . . **3 50**

**La Comédie littéraire** (*Notes et impressions de littérature*) : Poètes et romanciers. — Les fantaisistes. 1 volume in-18 jésus, broché. . . . . **3 50**

**Pointes sèches** (*Physionomies littéraires*) : Les Prosateurs. — Les Poètes. — Les Dramaturges. — Les Comédiens. — La Comédie en voyage. 1 volume in-18 jésus, broché. . . **3 50**

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Hollande, la Suède et la Norvège.

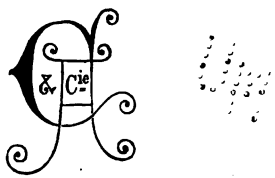
Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 1009-98.

ADOLPHE BRISSON

# Portraits intimes

**Quatrième série**

(PROMENADES ET VISITES)



Armand Colin et Cie, Éditeurs
Paris, 5, rue de Mézières
1899

Tous droits réservés.

Rom. Lang.
Bavlon
12-12-30
12032
17-10-31

# PORTRAITS INTIMES

## M. HENRI LAVEDAN

Il était neuf heures du soir quand je me présentai chez notre spirituel confrère M. Henri Lavedan. Il m'attendait au coin de son feu, comme un bon ouvrier qui se repose, sa journée finie, et reprend des forces en vue du labeur du lendemain. Je ne voulus pas, en l'interrogeant, ajouter à ses fatigues; je crus, au contraire, l'en délasser en lui demandant quelques particularités sur son enfance, sa jeunesse et ses débuts littéraires. Il est intéressant de connaître les circonstances qui contribuent à former le tempérament des écrivains célèbres. Le peintre de *Viveurs* s'est prêté de fort bonne grâce à cette investigation; il m'a semblé qu'il prenait un réel amusement à remuer ses vieux souvenirs; je n'ai pas éprouvé moins de plaisir à l'entendre... Un grand charme se dégage de l'entretien de M. Henri Lavedan. Sa parole est nette, colorée, toute en saillies; son regard, qui est naturellement rêveur et un peu mélancolique, devient, dès qu'il s'anime, extraordinairement malicieux; ses yeux,

bridés à la chinoise, pétillent d'un feu diabolique; ils expriment un million de choses que la voix est impuissante à traduire. On y voit luire un terrible mépris de l'humanité. M. Henri Lavedan est le plus subtil et le plus redoutable des mandarins... Au demeurant, le meilleur fils du monde!...

Ses premières années s'écoulèrent dans une atmosphère de piété. Il avait été mis, pour commencer ses études, au petit séminaire de la Chapelle-Saint-Mesmin, que gouvernait l'autorité paternelle de Mgr Dupanloup. Il y éprouva des joies très douces, dont son cœur est encore remué. L'évêque d'Orléans habitait à proximité du collège un château qui avait appartenu à Mlle Raucourt et qui renfermait quelques vestiges de son ancienne propriétaire : des meubles et des tentures de style. Mgr Dupanloup ne soupçonnait pas le prix de ces colifichets, il les vendit au bénéfice des pauvres et fut très étonné, quand un marchand de Paris lui offrit 10 000 francs du bureau de l'illustre tragédienne. Il partageait son temps entre ses travaux administratifs et académiques et le gouvernement spirituel du petit troupeau de Saint-Mesmin, s'occupant d'assurer le bonheur de ces chers nourrissons et de les façonner aux vertus évangéliques. Ils étaient effectivement fort heureux. Ils avaient, à leur disposition, un vaste parc, des bois, des prés, des rocs sauvages qu'ils transformaient en autels, le jour de la Fête-Dieu, en les parant de fleurs et de feuillages. Henri Lavedan, qui est attaché à sa province de l'Orléanais et qui y passe ses vacances, eut dernièrement la curiosité de revoir ces lieux, demeurés si vivants dans sa mémoire.

« Le concierge voulait m'empêcher d'entrer. Je lui criai : « Je suis un ancien élève ! » Et je courus comme un voleur au fond du jardin. Rien n'y était changé. Je retrouvai mes bouquets d'arbres, mes rochers, mes

prairies. Et je fus ému; et pendant quelques minutes, j'eus le sentiment que trente années étaient effacées de ma vie et que je redevenais le petit garçon très pur que j'étais alors »...

Mgr Dupanloup, qui avait une affection particulière pour le jeune Lavedan, comptait le garder parmi ses ouailles. Et le jeune Lavedan n'eût pas mieux demandé que de demeurer sous les ombrages de Saint-Mesmin. Mais des catastrophes se préparaient qui allaient l'arracher à cette retraite. On était à la fin de l'empire. Le comte Léon Lavedan revint à Paris et plaça son fils à l'école Bossuet, une institution ecclésiastique de la rue d'Assas. La guerre de 1870 fut déclarée. M. Léon Lavedan qui avait assumé la lourde charge de publier le journal le *Français*, resta le plus longtemps possible dans la capitale menacée, puis il se réfugia à Tours et à Bordeaux, suivant les vicissitudes du gouvernement. Il emmena les siens avec lui. Et pendant six mois, Henri Lavedan fut le témoin de scènes navrantes et tragiques, qui laissèrent sur ce cerveau de dix ans une empreinte ineffaçable...

« A Tours, c'est une pauvre chambre d'hôtel, triste et nue. Sous la lumière de la lampe, mon père lit des dépêches. Au dehors, j'écoute les sonneries du clairon et les roulements des voitures d'ambulance... Autre tableau... La gare pleine de blessés, le train pris d'assaut. Je grelotte sous mon manteau et, pour la première fois, j'ai la sensation du froid atroce, du froid meurtrier... Dans le wagon, une dame anglaise, confortablement étendue, une bouillotte à ses pieds, ne daigne pas se déranger et paraît mécontente que l'on vienne troubler sa quiétude. Oh! ces Anglais!... Nous arrivons à Bordeaux. On nous indique un appartement meublé. La rue est étroite, la maison lugubre, habitée par des femmes en deuil. Et toujours des nouvelles désolantes, des batailles perdues, des désastres. La

seule image gaie qui se détache sur cet horizon noir, c'est la tête de Victor Hugo avec ses cheveux trop longs s'insurgeant sous un képi trop étroit et sa magnifique barbe de fleuve »...

La paix est signée. Henri Lavedan va-t-il recouvrer le calme nécessaire à l'achèvement de ses études? Il n'en a pas fini avec les agitations de la politique. Son père est envoyé comme préfet à Poitiers et à Nantes. Il traverse au pas de charge les séminaires de ces deux villes. Il retourne à Paris et réintègre l'école Bossuet, juste au moment où éclate la Commune. Nouvelle odyssée! L'institution est fermée, le personnel licencié. Henri Lavedan y reste à peu près seul, sous la surveillance d'un abbé, qui avait la bonne humeur et la solide encolure d'un moine de Rabelais. Ils s'en vont, tous deux, se promener. Et ce sont d'exquises flâneries, au milieu des barricades, à travers la ville bouleversée. Parfois il se produit une bagarre. Mais l'abbé, grâce à son aplomb merveilleux, se tire d'affaire; et l'on en est quitte pour la peur. Henri Lavedan put rejoindre sa famille, à l'heure où les événements allaient se gâter... Quelques mois plus tard, il entrait au lycée Fontanes qu'il ne devait plus quitter. Il arrivait au port après une orageuse traversée...

« Au moins, lui dis-je, fûtes-vous un élève distingué? »

M. Henri Lavedan m'a avoué, avec modestie, qu'il ne s'était signalé, sur les bancs des collèges, que par des succès très modérés. S'il ne descendit pas au niveau des cancres, il ne se haussa pas au rang des prodiges. Encore s'approcha-t-il davantage de ceux-là que de ceux-ci. Il fut de ces sujets dont on n'augure ni bien ni mal. Tel de ses condisciples, qui a fait depuis son chemin dans la droguerie, lui était infiniment supérieur et donnait de plus belles espérances. Il se sentait paresseux, inaccessible à l'émulation, lourd d'imagination.

« Vous aviez cependant vos yeux malins! »

Pas même! La flamme qui y brille aujourd'hui ne s'était pas allumée. Il ne s'éveilla de sa torpeur, ses classes étant achevées, qu'après avoir « lavé » ses dictionnaires grecs et latins. Alors, réfléchissant aux conditions de la sociéte moderne, il pensa que l'occupation la plus séduisante qui se pût concevoir était d'écrire dans les gazettes. Pour essayer ses forces, avant d'engager la lutte définitive, il envoya à une feuille frivole, intitulée *le Monde parisien*, des vers empreints de sensualité. Il y chantait ses « maîtresses » et s'extasiait sur leurs charmes, qu'il énumérait complaisamment. J'ai recherché à la Bibliothèque ces innocentes compositions où passent de confuses réminiscences d'Hugo, de Gautier, de Baudelaire. Écoutez ces confidences du « bretteur Gonzalve » :

... J'aime ma maîtresse au teint pâle, au front clair
Dont la beauté fait peur à tous ceux qui l'ont vue;
J'aime à la caresser longtemps quand elle est nue
Ma chaste vierge aux yeux d'éclair.
Quelle est donc cette femme?
Avec sa mine altière
L'enfant troussa les crocs de sa moustache d'or
Et dit : « Tu veux savoir le nom de mon trésor,
» Pardieu, c'est Lilla, ma rapière! »

Le directeur du *Monde parisien* était rebelle à la poésie lyrique. Il pria son jeune collaborateur de remplacer l'élégie par le pamphlet et l'invita à lancer quelques brûlots contre les ministres de la République et, en particulier, contre le président Jules Grévy. Il ne s'agissait que de refaire les *Châtiments*! Henri Lavedan, après une nuit d'insomnie, saisit rageusement une feuille de papier et y déposa cette invective, imitée des *Abeilles* de Victor Hugo. Il s'adressait aux billes d'ivoire, sur lesquelles le prési-

dent Grévy exerçait sa virtuosité de caramboleur. Et il leur disait :

O vous qui même les dimanches
Travaillez : la rouge et les blanches,
Vous que Jules, un maître de l'art,
Armé de sa queue en ébène,
Chasse et puis doucement ramène
Sur le drap couleur d'épinard;
Vous qui, le soir, après la poire,
Livrez vos chastes corps d'ivoire
Au... procédé de ce vieillard,
Vous si belles, si glorieuses,
Toutes trois, rondes, amoureuses,
Échappez-vous de ce billard!...

Huit strophes suivaient, également virulentes. Le coup était rude! Mais le président Grévy n'en fut point ébranlé. Son épiderme s'était endurci contre les attaques de ce genre; Henri Lavedan comprit que la politique était fertile en déceptions. Et il forma le sage dessein de se tourner vers les lettres...

A cette époque, M. Henri Lavedan, qui n'a cessé de s'habiller chez le bon faiseur, était un très élégant jeune homme. Il fut introduit par un ami au sein d'un petit club qui se tenait chaque soir dans un salon du café Américain. Les personnages qui le composaient se dénommaient entre eux les *Faucheurs*. Ils étaient, pour la plupart, issus de souche aristocratique et possédaient de quoi mener un train libre et aisé. Quelques-uns étaient munis de conseils judiciaires, ce qui ne les empêchait pas — tout au contraire — de faire une figure avantageuse dans le monde. On se sentait là dans un milieu « comme il faut ». M. Henri Lavedan y nota des traits de mœurs singuliers. Et d'abord il remarqua que ces gentlemen, pour qui l'existence était si facile, paraissaient dominés par de douloureuses préoccupations. Ils gardaient un silence funèbre et quand, par hasard, ils se décidaient à le rompre, on

regrettait qu'ils eussent ouvert la bouche, car il n'en sortait que des mots désespérés. Les Faucheurs étaient amers, ennuyés; ils tenaient leurs cannes par le petit bout et laissaient traîner à terre la pomme d'argent qu'ils eussent dû saisir dans leurs mains; ils avaient d'ailleurs une fâcheuse tendance à prendre toutes choses à l'envers. M. Henri Lavedan considéra ces hommes exceptionnels avec un intérêt qui se changea en une curiosité passionnée. Il les accompagna, à trois heures du matin, dans les bars où ils se faisaient servir des laits chauds, pour apaiser la cuisson de leurs naissantes gastralgies; il écouta leurs discours, il se pénétra de leurs idées, ou de ce qui remplaçait chez eux les idées, des préjugés dont ils étaient imprégnés, des phrases qu'ils répétaient sans les comprendre, de ce qu'un certain snobisme, compliqué de fatuité, leur suggérait. Et ayant lu clairement dans leurs âmes, il y fit des découvertes étranges qu'il résolut de communiquer au public. Il commença cette série d'articles qu'il a poursuivis jusqu'à ce jour : la *Haute*, les *Nocturnes*, *Leur beau physique*, etc. Ajoutant son invention personnelle aux éléments que lui avait fournis la nature, il créa ce langage, qui, par phénomène de choc en retour, s'est imposé depuis à la mode, cet argot d'écurie et de salon aux allures épileptiques et dégingandées. Ces dialogues qui égalaient en agrément ceux de Gyp et où s'affirmait un sens plus aigu de la vie, furent accueillis avec faveur. M. Jules Claretie rencontra Henri Lavedan au cirque Molier et l'exhorta à travailler pour la scène.

« Vous venez de prononcer des paroles imprudentes, s'écria Lavedan...

— Je vous attends de pied ferme ! »

L'auteur de la *Haute* (il était encore un peu naïf) se dit qu'il fallait s'installer dans la solitude des montagnes pour bâtir une pièce parisienne. Il s'établit au

bord du lac Majeur, et, pendant que les pifferari exécutaient des sérénades sous son balcon, il élabora le plan de sa comédie, *Une famille*, qui fut reçue et représentée l'année suivante rue Richelieu. Elle remporta un triomphe devant le comité de lecture, M. Got prédit au débutant une superbe destinée. Et l'on ne peut pas lui reprocher d'avoir tiré un faux horoscope. Le parterre se montra plus modéré dans son enthousiasme. Pourtant *Une famille* eut une carrière fort honorable. M. Henri Lavedan en fut encouragé. L'ambition qu'il n'avait pas au lycée lui était venue. Il mena de front le théâtre, la chronique, le conte dialogué. S'il avait renoncé à noctambuler avec les Faucheurs, il se répandait dans les cercles élégants, il y prenait sournoisement des indications, coudoyant les originaux dont il voulait s'inspirer, évitant de se lier avec eux, pour n'être pas embarrassé de scrupules. Sa verve s'aiguisa, s'exaspéra. Et c'est ainsi qu'après le *Prince d'Aurec* il arriva à produire cette satire des *Viveurs*, toute meurtrie de coups de griffe, et où l'on sent, en quelques endroits, que la raillerie se tourne en colère...

« Vos modèles vous ont-ils gardé rancune? Ont-ils marqué que vous leur ayiez déplu? »

M. Henri Lavedan ne peut s'empêcher de rire. Et son œil prend une expression tout à fait réjouissante.

« Ils n'ont pas cessé d'être charmants; — soit que mes peintures aient manqué de ressemblance et qu'ils ne s'y soient pas reconnus, soit qu'ils aient jugé plus convenable de ne point y prendre garde. Jamais on ne m'a recherché davantage qu'après *Viveurs*. J'ai eu à me défendre contre des politesses embarrassantes. Je me suis empressé de les repousser. Mais j'ai eu de la peine à me délivrer de cette obsession.

— Ainsi, vous ne vous plaisez pas dans le monde...

J'entends le monde « chic », le monde où l'on s'amuse et où l'on dépense beaucoup d'argent »...

L'œil de M. Henri Lavedan devient de plus en plus cruel :

« Ce monde-là, — je l'exècre! »...

Et comme je le presse de me révéler les raisons de cette haine, il atteint à l'éloquence. Il me trace un tableau sinistre de cette civilisation corrompue, dont le vulgaire n'aperçoit que la surface; il arrache tous les voiles, il me montre les plaies hideuses qu'ils recouvrent; il démasque les hypocrisies, il met à nu les bassesses. Et ce sont des noms, des faits, des exemples d'hier, des scandales récemment éclos. Car cet homme est merveilleusement informé. Il a sa police. Je ne répéterai pas ce que sa foudroyante improvisation m'a révélé. Mais vous me croirez si j'affirme que c'est à faire frémir! Voyant que son indignation l'entraîne trop loin, M. Henri Lavedan s'arrête.

« Tout ça, voyez-vous, ne vaut pas ma ville d'Orléans avec ses pavés pointus, ses maisons de bois, la tranquille majesté de ses édifices, la paix provinciale de ses places endormies! »...

M. Henri Lavedan ne se paye pas d'illusion. Il ne suppose point que l'Orléanais soit précisément un paradis où les vertus, exilées du reste de la terre, se sont réfugiées. Ce qu'il aime, en ce pays, c'est la fraîcheur délicieuse de ses impressions d'enfance. Il y a là, au fond de son être intime, comme un coin bleu, que le contact des hommes n'a pu souiller, et qui transparaît en de certaines pages de son œuvre. Le moraliste du *Nouveau Jeu* serait moins âpre, s'il n'avait, pour s'y reposer, cette oasis. Tandis qu'il me reconduit au seuil de sa demeure, après m'avoir montré les rares objets d'art dont elle est ornée, je songe que cet écrivain, ainsi que beaucoup de ses pareils, cache sous un scepticisme apparent une réelle tendresse d'âme, et

que ceux-là le méconnaissent qui n'aperçoivent en lui qu'un ironiste...

« Il y a deux Lavedan, me dit-il. Celui-ci et celui-là ! »

D'un geste gamin, il m'a montré sa tête et son cœur.

Quel est celui des deux Lavedan qui tuera l'autre?

## M. GEORGES COURTELINE

---

On m'avait rapporté sur M. Georges Courteline, sur ses mœurs et sa méthode de travail, des détails extraordinaires : qu'il couchait dans une boutique, qu'il s'habillait en Turc afin d'éblouir les habitants de Montmartre, qu'il se rendait chaque jour dans un café pour y composer ses merveilleux ouvrages, — sa verve trouvant une excitation dans le choc des billes de billard et dans le frottement des dominos sur les tables. On ajoutait que l'établissement où il fréquentait de préférence était le buffet de la gare de Vincennes, les habitués de ce lieu l'ayant séduit par l'heureuse simplicité de leurs physionomies. J'ai voulu savoir quelle foi il convenait d'accorder à ces légendes; et, ne me fiant qu'à mes propres yeux, je me suis dirigé vers le logis que l'on m'avait indiqué, comme étant le plus habituel de M. Georges Courteline. D'ailleurs, j'étais ravi d'approcher cet écrivain, en qui semble revivre le génie des grands comiques, et dont les farces ont une saveur et une ampleur moliéresques.

Tout en haut de la rue Lepic, au-dessus du moulin

de la Galette, je me suis arrêté devant une maison de campagne d'humble et benoîte apparence. Un jardinet de trente pieds carrés l'entoure, une grille la protège contre l'investigation des passants. J'ai tiré la bobinette. Des aboiements furieux ont répondu à mon appel. Et, la porte s'étant ouverte, je me suis trouvé au milieu d'une dizaine de chiens et d'autant de chats, d'âge, de taille et de poil variés. Cela me fit bien augurer de la bonté d'âme du maître de céans. Je ne tardai pas à l'apercevoir. La palette en mains, assis sur un tabouret, il s'occupait à orner les murs de son antichambre, en y déposant un léger frottis qui imitait, à ce qu'il m'a paru, les veines du bois de chêne, mais sur ce point je n'ose rien affirmer. Il s'interrompit dans sa besogne et me guida vers le salon.

« Et d'abord, me dit-il, je dois vous montrer ma galerie... »

Autour de la pièce où il m'introduit, des tableaux sont suspendus. Mais ce sont des œuvres d'art d'un caractère spécial. Lorsque M. Courteline découvre chez un brocanteur une ignoble toile, un hideux plat d'épinards, une composition naïve, due à l'application d'un vieux monsieur ou d'une vieille demoiselle, il les acquiert volontiers, mais il ne retient que celles de ces curiosités qui sont marquées d'un ridicule violent, et si l'on peut dire, épique. En toutes choses, la médiocrité est haïssable. Il faut que la peinture arrive, pour n'être pas indifférente, au degré le plus éminent de la beauté ou de la laideur. N'étant pas assez riche pour se procurer des pièces de musée, M. Courteline jette son dévolu sur les morceaux d'amateurs. Et il a réuni une collection capable de guérir soudainement et de ramener à la gaieté les esthètes de la Butte. Cette collection a une perle que j'examine avec intérêt. Un général, coiffé du chapeau

à plumes blanches, se tient debout dans la nacelle d'un ballon, au-dessus d'une mer orageuse. La mer est d'un azur ineffable. Le général a la barbe du général Boulanger. Au bas du cadre, le peintre a tracé ces deux vers, rimés, selon la formule moderne, en assonances :

Et si ce n'est pas ici le problème,
C'est, pour certain, le chemin qui y mène.

Ce distique a-t-il trait aux destinées de la France, ou bien à la prochaine découverte de la navigation aérienne? M. Georges Courteline penche pour la seconde hypothèse. Il suppose que ce panneau fut exécuté par quelque aéronaute inconnu, inventeur d'un nouveau moyen de locomotion, et qui s'est portraituré lui-même à côté du brav'général, sous la figure d'un homme ailé. Les autres « numéros » accrochés au mur ne sont pas trop indignes de ce chef-d'œuvre, ce sont des natures mortes, des fleurs, des scènes de mœurs : trois ecclésiastiques en train de ramer dans une barque, une corpulente mère de famille, dévêtue au bord d'un fleuve, et se disposant à prendre un bain.

« Est-il concevable, m'a dit Georges Courteline, que la stupidité humaine puisse descendre aussi loin? Je n'ai encore réuni que ces vingt « navets ». Quand j'en aurai cent, je les exposerai à la Bodinière. »

Je l'ai prié de me conter quelques particularités de sa vie, et celles surtout qui se rattachent à son début dans les lettres.

« Alors! c'est ma biographie que vous demandez!... »

On aurait une fausse idée de M. Courteline, si on se l'imaginait d'après ses livres. Il n'est point entripaillé comme un moine de Rabelais, il n'a pas le teint fleuri. Une pâleur maladive s'étend sur ses joues; il

a cette mine rechignée que communique aux convalescents l'atmosphère de l'hôpital. Maigre et souffreteux, la moustache rare, le cheveu dolent, il eût fait piteuse mine dans un régiment de mousquetaires. Il se rapproche du type réalisé par Coquelin cadet dans le *Testament de Girodot*. Vraiment, il ressemble à Isidore, l'employé aigri et ratatiné par trente ans de rond de cuir. Mais la vivacité du regard corrige cette impression. Ses yeux sont étonnants, ils sont uniques; la malice et l'ironie y pétillent; on y lit aussi un peu de fièvre. Ce Parisien est un passionné; il n'appartient pas à la race des dilettantes qui méprisent paisiblement l'humanité. Il y a, dans son dédain pour les sots, de la révolte et de la colère. Ce bouillonnement intérieur éclate dans sa voix rageuse, au timbre enroué, où sonne la terrible turbulence de Gavroche. Et son langage est à l'avenant, d'une verdeur merveilleuse, plein d'images et de mots, puisés au répertoire des faubourgs. On passe, à l'écouter, un moment fort agréable.

« Mon enfance n'a pas été précisément folichonne. »

Georges Courteline est le fils de Jules Moinaux, qui fut un fécond vaudevilliste et un chroniqueur renommé. Quoique cet écrivain eût beaucoup d'esprit, il était bourgeois dans l'âme et souhaitait ardemment que son rejeton embrassât une carrière administrative. Or, ayant remarqué chez lui quelques velléités d'indépendance, il résolut de les réfréner et il l'enferma dans un collège de province, le collège de Meaux. Georges Courteline a conservé de cette prison un pénible souvenir. Il ne peut encore songer, sans effroi, aux arbres grêles de la cour, aux maussades études, au dortoir morne et désolé, aux odeurs du réfectoire. Il y languit parmi les cancres de sa classe, et ne s'éveilla de sa torpeur que pendant le cours de rhétorique; il s'éprit des classiques latins qu'il avait jusqu'alors

négligés et subit, avec distinction, le premier examen du baccalauréat ès lettres. Jules Moinaux, flatté de son succès et croyant y discerner un heureux présage, le rappela auprès de lui, à Paris. Le jeune potache quitta le collège de Meaux pour le collège Rollin. Mais là, sa paresse naturelle le ressaisit; et puis il détestait les mathématiques, et la métaphysique l'ennuyait. Il se fit mettre dehors pour avoir refusé de s'assimiler, malgré les explications réitérées du professeur, le second cas d'égalité des triangles et pour avoir joint l'impertinence à l'incompréhension. « Je porte, disait le maître, le triangle A′ B′ C′ sur le triangle A B C, et je constate qu'ils coïncident exactement. » Georges Moinaux se leva et s'écria avec véhémence : « Je prends le soleil, je le pose sur la lune, et je constate que ces deux circonférences coïncident exactement. Qu'est-ce que ça prouve? — Monsieur, vous me copierez mille vers!... » Georges Moinaux résolut de se soustraire aux rigueurs de ce pensum; il se réfugia au quartier latin, où il avait des camarades. Son père faillit mourir de douleur en apprenant ce coup de tête, et, pour punir son mauvais sujet de fils, il le condamna à payer intégralement l'impôt du sang. « Cinq années passées sous les drapeaux lui seront très profitables. Il y apprendra la discipline. » Et c'est ainsi que Georges Moinaux, ayant tiré un numéro fatal, se trouva incorporé au 13e chasseurs. En vain allégua-t-il sa faible santé, le conseil de revision la proclama robuste. Il dut se rendre, bon gré, mal gré, au casernement. Mais il avait juré, à part lui, d'abréger la durée de son service. Et vous allez voir qu'il se tint parole.

« J'ai mis quatorze mois à réaliser mon projet... »

Ce projet consistait à obtenir la réforme. Dès le premier jour, le cavalier Moinaux dressa son plan et y demeura immuablement fidèle. Il ne se posa pas en

insurgé, il n'eut garde de désobéir à ses chefs ; au contraire, il fut doux, résigné, docile... ; mais dès qu'un travail quelconque lui était commandé, il feignait de tomber évanoui. Syncope pour l'astiquage, syncope pour le pansage, syncope pour l'épluchage des pommes de terre. On le relevait, on le portait sur son lit, où il restait sans mouvements. Il avalait en cachette des croûtons de pain, mais refusait de toucher à la gamelle et ne paraissait à la cantine que pour y boire des tasses de camomille. A ce régime, sa débilité augmenta ; elle rendait assez vraisemblables ces défaillances. Cependant le major refusait de se laisser convaincre. C'était un solide gaillard, long de six pieds, large à proportion, jovial et apoplectique. La vue de Georges Moinaux le jetait dans une hilarité inexprimable. Il tournait et retournait le pauvre garçon entre ses paumes d'Hercule :

« Regardez-moi ces bras et ces jambes, et cette face de carême-prenant ! Voilà les « fausses-couches » qu'on nous envoie ! »

Le bleu pliait l'échine sous ces injures : il espérait qu'elles se termineraient par un certificat d'exemption. Mais le major s'était attaché à son malade, il ne pouvait se résoudre à s'en séparer. Au bout d'un an, pourtant, il fit un rapport sur ce cas exceptionnel et renvoya à Paris, devant le conseil de santé, l'ingénieux tireur au flanc dont il ne soupçonnait pas la scélératesse. Je ne décrirai pas l'allégresse de Georges Courteline lorsqu'il fut délivré de son sac et de son flingot. Il accourut chez son père qui lui pardonna ses peccadilles. On ne tient pas rigueur à un moribond.

Jules Moinaux lui dit :

« Mon ami Flourens, qui vient d'être élevé à la direction des cultes, a besoin d'un employé. C'est une place tranquille et qui t'irait comme un gant. »

Le jeune chasseur s'empressa d'aller la solliciter. M. Flourens l'accueillit avec faveur.

« J'ai besoin de vous, tout de suite.

— Je suis à vos ordres.

— Mais vous n'êtes pas réformé?

— Je le suis depuis hier.

— Vous êtes nommé! »

Grâce à ce mensonge, Georges Moinaux cumula pendant une semaine la situation d'expéditionnaire avec celle de cavalier de 2e classe. Il obtint sa réforme sans trop de difficulté : une purgation, une indigestion, un vigoureux coup de coude appliqué contre la muraille, un nuage de poudre de riz, suffirent à lui ménager l'indulgence du conseil... Il troqua le dolman contre les manches de lustrine et quitta l'armée française pour pénétrer dans les cadres de l'ad-mi-nis-tra-tion.

Durant quinze années, il a appartenu aux bureaux de la justice, sis place Vendôme, devant la colonne du grand empereur.

« J'ai refusé tout avancement. Je me suis dérobé aux palmes académiques que mon chef, entraîné par un excès de bienveillance, voulait m'imposer... »

Je m'apprête à le louer pour tant d'humilité et de modestie. Mais il ne me laisse pas le loisir de l'interrompre :

« Attendez! Ceci fait partie de mon système! »

Il me l'a copieusement développé. Et, une fois de plus, j'ai admiré la fertilité de ressources et d'esprit de ruse qui eussent assuré à M. Georges Courteline, s'il eût persévéré dans le militaire, une belle réputation de tacticien. De quoi s'agissait-il, en effet?... De toucher des appointements et de ne pas les gagner, d'être payé par l'État sans le servir. Beaucoup de fonctionnaires réussissent à résoudre ce problème. Mais je doute que leur solution soit aussi élégante

que celle de Courteline... Il avait, auprès de lui, comme collègue, un excellent employé, honnête, laborieux, chargé d'enfants. Il l'emmena, un soir, à l'estaminet et lui versa dans l'oreille ces propos insidieux :

« Je touche au ministère deux mille huit cents francs; vous n'en touchez que quatorze cents. Cela n'est pas équitable. Nous allons, si vous le voulez, retourner les rôles. Je me réduis à quatorze cents. Je vous remets le surplus, de la main à la main, ce qui vous porte à deux mille huit... Maintenant, il est convenu que vous vous chargez de ma besogne qui s'ajoutera ainsi à la vôtre. Les deux réunies n'excèdent pas les forces d'un adulte bien constitué. Vous aurez encore le temps de lire votre feuilleton quotidien... Ces conditions vous conviennent-elles? N'ayez aucun scrupule à les accepter. Votre écriture est superbe, la mienne est exécrable. Cet échange sera des plus profitables à la République. »

Le digne homme ne pouvait répondre... L'émotion l'étranglait. Des larmes de reconnaissance gonflaient ses paupières. Il voulut baiser la main de son bienfaiteur. Entre eux, fut scellé le pacte qui les lia, à dater de ce jour, d'une amitié fraternelle. Mais il était nécessaire de compter avec l'hostilité des autres commis de la division; M. Georges Courteline abandonna à leur profit les trois cents francs de gratification annuelle que l'autorité lui accordait, en récompense de ses assidus et loyaux services. Ils furent sensibles à la galanterie de ce procédé. Et, désormais, Georges Courteline, exempt d'inquiétude, put se livrer au commerce des lettres. Il publia ses premiers essais, des pages lyriques et tristes, dans une revue, *Paris moderne*, dont l'existence fut éphémère; puis l'intelligente et dévouée sympathie de Catulle Mendès lui ouvrit l'*Écho de Paris*. Ses croquis militaires, *Lidoire*

*et la Biscotte*, le *Train de 8 h. 45* le rendirent promptement célèbre. Il devint la gloire de la direction des cultes. Quand il exprima le désir de s'en retirer, ses collègues le pressèrent de renoncer à ce dessein qui leur infligeait une cruelle mortification. Il fut mis « en disponibilité sur sa demande ». Cette formule lui laisse le privilège de rentrer dans le rang, lorsqu'il le voudra... Il lui manque cinq années pour avoir droit à la retraite. Peut-être se décidera-t-il à ce stage supplémentaire.

« J'y suis vivement sollicité, a ajouté Courteline, d'un ton pénétré. Mais voilà ! Il me faudrait une sinécure !!! »

Et il m'a lancé un de ces regards, dont il foudroyait jadis son compagnon de chaîne M. Badin...

Tandis que notre entretien se poursuit de la sorte, aimablement, il me vient à l'idée d'exposer à M. Courteline une petite difficulté psychologique :

« Expliquez-moi, lui dis-je, comment il se fait que, ayant tant de qualités communes avec votre père, vous vous soyez, tous les deux, si mal compris. Car enfin, votre talent, à l'un et à l'autre, est formé d'éléments à peu près semblables; vous excellez à saisir l'aspect grotesque des individus, à en marquer le relief; à dégager la part de bêtise et de bassesse que renferme implicitement toute action humaine. Il est étrange, avouez-le, que l'auteur des *Tribunaux comiques* ne se soit pas mieux accordé avec l'auteur du *Client sérieux*... »

M. Courteline a répondu tout de suite à mon interrogation.

« Il y a entre nous une différence fondamentale. Mon père était né respectueux, je suis né irrespectueux. Il m'appelait l' « anarchiste », et l'insolence de mes propos choquait ses convictions les plus intimes. Il s'inclinait devant tout ce qui est officiel, normal, régulier; il vénérait nos institutions. Remarquez que dans ses *Tribunaux comiques*, qui sont de purs chefs-d'œuvre de fantaisie, sa raillerie s'attaque aux pré-

venus, elle épargne le président et les juges. Ils représentent la loi; et la loi, pour mon père, était sacrée. Il ne voulait pas reconnaître qu'elle abrite les plus infâmes abus, des complaisances et des erreurs monstrueuses... Que de fois nous eûmes ensemble d'ardentes discussions à ce sujet!... »

Je comprends maintenant l'essence du talent de Courteline, ce qui le distingue de la verve des humoristes superficiels; leur observation est inoffensive et la sienne est corrosive; ils ne vont guère au delà de l'épigramme, il va jusqu'à la satire; son irrévérence laisse après elle un goût d'amertume. Et c'est pourquoi le nom de Molière vient naturellement aux lèvres quand il est question de l'auteur de *Boubouroche*. Je m'apprête à lui communiquer ces réflexions qui n'ont rien que d'obligeant. Mais notre causerie est interrompue par d'horribles clameurs. Une tête ébouriffée, couverte d'un feutre aux bords rabattus, surgit à la fenêtre du salon. C'est un voisin, le facétieux peintre Mesplès, qui vient faire sa visite matinale. Les vingt-deux chats du logis, effrayés par cette apparition, se dispersent sous les meubles.

« J'ai planté votre marronnier », dit Mesplès.

Courteline se lève avec empressement :

« Allons voir mon marronnier!... »

Il est bien chétif, le marronnier de Mesplès... Il a l'apparence d'un petit manche à balai, sur lequel, par mégarde, une douzaine de feuilles auraient poussé. M. Courteline le contemple avec une gravité qui n'est pas exempte de tendresse. Je sens qu'il l'aime déjà, comme il aime sa pelouse de trois mètres et sa tonnelle garnie de pois de senteur, et l'acacia qui ombrage sa tonnelle. M. Courteline ne serait-il, grands Dieux! qu'un bourgeois déguisé en misanthrope! Il me semble que du haut des cieux, son excellent père, Jules Moinaux, sourit à cette pensée...

## M. PAUL DESCHANEL

M. Paul Deschanel m'a reçu dans ce logis familial de l'avenue Marceau, qu'il n'a jamais cessé d'occuper au milieu des siens, et qu'il n'eût pas quitté, sans doute, si son rang dans le monde ne lui imposait l'obligation d'habiter un palais national. J'aimais déjà ce salon pour y avoir passé, avec son père, M. Émile Deschanel, des heures instructives et charmantes. L'excellent maître, qui porte avec tant de grâce, malgré son âge, le poids de l'enseignement, et qui a conservé au physique et au moral les apparences de la jeunesse, est un des plus fins causeurs que nous ayons. Il a son sac plein de souvenirs et de mots piquants; et, qu'il les épanche du haut de sa chaire du Collège de France, ou dans le cercle d'une réunion intime, c'est un délice de l'écouter. Cette fois, ma visite ne s'adressait pas à lui, mais à son fils; ou plutôt j'espérais les rencontrer, l'un et l'autre, et m'entretenir avec ces deux hommes remarquables que je savais si étroitement unis. Je ne connaissais que par son éloquence le nouveau président de la Chambre et j'étais curieux de le considérer hors de la tribune, je dirais « en pantoufles », si ce

terme pouvait s'appliquer sans irrévérence à l'un des premiers personnages de l'État. Je voulais aussi, en examinant de près sa physionomie, m'assurer de la fausseté des légendes qui ont couru sur M. Paul Deschanel. A force d'application et de talent, en s'attachant à l'étude des questions les plus sévères, en prononçant des discours d'un haut caractère politique, il a fini par s'imposer à la mauvaise humeur de ses ennemis. Mais il a longtemps servi de cible à leurs épigrammes. Ils incriminaient ses succès mondains, la coupe anglaise de ses habits, et jusqu'à la bonne tenue de ses chapeaux, dont les reflets leur semblaient attentatoires à l'égalité républicaine; ils affectaient de lui refuser les vertus civiques et n'étaient pas loin de le traiter de « poseur ». Je dois à la justice de déclarer que M. Paul Deschanel ne m'a point produit une telle impression. Son accueil est affable. Et j'ai vainement cherché à démêler, chez lui, quelque trace de cette superbe qu'on lui a tant reprochée. Son vêtement ne se signalait par aucune recherche extraordinaire, et je ne me suis point aperçu qu'un parfum capiteux s'exhalât de sa chevelure.

Il m'a narré, très simplement, quelques épisodes de sa carrière et particulièrement ceux qui se rapportent à ses débuts. Il m'a tenu, pendant une heure, sous le charme de sa parole aisée, souriante et cordiale. Toutefois, la courtoisie dont elle est ornée ne s'abaisse pas à la familiarité. M. Paul Deschanel possède une distinction naturelle qui se reflète dans son discours. Il a les principaux dons de l'orateur, la voix sonore, le geste harmonieux, une grande netteté d'articulation, du sang-froid et, par instants, lorsqu'il est échauffé, des élans de passion qui entraînent l'auditoire. Sa taille, qui n'est pas au-dessus de la moyenne, est libre et bien prise, ce qui fait qu'elle paraît élevée. Il a des traits réguliers ; l'ensemble du visage est fort agréable.

Cependant je remarque un assez curieux contraste entre l'expression des yeux et l'expression de la bouche. La bouche est amène et bienveillante; elle s'épanouit en un sourire accueillant; le regard est résolu et empreint d'une certaine réserve; le pli du sourcil, qui fréquemment se contracte, contribue à lui donner de la fermeté. Il y passe comme de furtives lueurs d'énergie. Il ne faudrait pas se fier au calme apparent de M. Paul Deschanel; je crois que sa politesse recouvre un fond de vigueur et de ténacité que l'on ne soupçonne point. Ces traits s'affirmant chaque jour au cours des débats qu'il a la charge de diriger.

J'ai demandé au président quelles étaient les circonstances qui l'avaient incliné vers la politique.

« C'est peut-être, me dit-il, que je l'ai toujours aimée. »

Il n'avait pas achevé son droit et déjà il parlait à la conférence Molé et y jugeait les actes du gouvernement. Comme il sortait de l'école en 1876, il fut attaché aux cabinets de M. de Marcère et de M. Jules Simon. Il assista aux événements du 16 mai, entendit les derniers discours de Gambetta et, sous l'impulsion de ce chef, il sentit vibrer en lui d'ardents enthousiasmes. Après la victoire, il entra dans l'administration, il eut entre les mains successivement trois sous-préfectures, et fut nommé député par le département d'Eure-et-Loir. En 1886, il prononça son premier discours et défendit, aux applaudissements de la Chambre, la cause de l'agriculture et le droit de 5 francs sur les céréales. Le succès qu'il recueillit le mettait au premier rang des principaux *debaters* de l'assemblée. Toutes les voies lui étaient ouvertes. Il pouvait suivre avec prudence les idées moyennes, et, se rendant nécessaire par ses talents, conquérir promptement un portefeuille. Il avait encore la ressource de flatter les vio-

lences démagogiques; il eût, aussi brillamment qu'un autre, modulé la chanson des revendications sociales et se fût fait adorer du peuple. Il résolut de n'être ni avec les rétrogrades, ni avec les utopistes, de rechercher les progrès possibles et de marcher à leur réalisation; il apporta le contrôle d'un esprit scientifique dans des discussions où l'on fait souvent plus de bruit que de besogne. Mais je n'ai pas ici à énumérer ses travaux parlementaires, ce serait sortir du cadre que je me suis imposé. Aussi bien, n'est-ce pas une consultation générale que j'ai sollicitée de son obligeance, mais quelques réflexions sur la psychologie des députés récemment élus, sur l'état d'âme qu'ils apportent au Palais-Bourbon quand ils y pénètrent, tout fraîchement débarqués du champ de bataille. Quoique le sujet fût délicat, il n'a pas refusé de s'y étendre, et voici ce que j'ai cru saisir de sa pensée, au milieu des précautions nécessaires dont il l'a enveloppée.

Il règne autour de la Chambre une atmosphère à laquelle on ne s'accoutume pas tout d'abord. Elle oppresse les nouveaux venus et les agite. Ils sont encore sous le feu de la lutte électorale qui revêt, en province, une allure agressive et brutale. Ces polémiques laissent sur eux leur empreinte : ils sont ombrageux, irritables, intolérants. Le jour de la rentrée, M. Paul Deschanel a vu de jeunes socialistes qui s'écartaient de lui avec une sorte de défiance, comme s'ils eussent craint la contagion. Il s'est amusé de cette attitude, où l'inexpérience s'allie à l'ingénuité. Peu à peu, ces préventions s'affaiblissent, et, bien que les fureurs des partis continuent de rugir dans la salle des séances, elles s'apaisent dans les couloirs. Les députés d'opinion contraire en arrivent à s'estimer et même, dans quelque mesure, à sympathiser ensemble. Ils sont moins éloignés les uns des autres que ne le

ferait supposer la lecture de l'*Officiel*. Il serait à souhaiter que ces rapprochements devînssent plus fréquents et plus étroits. Les malentendus seraient souvent évités si l'on s'appliquait sincèrement à les résoudre. Les mots prononcés à la tribune sont irréparables, car ils sont écoutés par le pays. Ceux que l'on échange à mi-voix autour d'une table ou dans un salon, pour avoir moins de publicité, n'en sont que plus efficaces. Quand deux adversaires s'efforcent d'aller, dans la voie des concessions réciproques, aussi loin que le leur permet leur conscience, ils sont bien près de tomber d'accord. Il s'agit de faciliter ces bonnes dispositions. Et c'est à cette tâche que M. Paul Deschanel se dévoue. Tout en conservant à sa fonction la dignité et l'autorité qu'elle comporte, il lui plaît d'y ajouter un peu de mansuétude. Ainsi qu'il l'a fait pressentir en montant au fauteuil, dans sa harangue de remerciements, il souhaite d'exercer parmi ses collègues, comme une sorte de magistrature amicale, la magistrature de l'apaisement et de la concorde. Il me l'a formellement déclaré :

« Mon plus cher désir est que la présidence soit un terrain neutre, où toutes les bonnes volontés se rencontrent ; et que, largement hospitalière, elle devienne la maison commune de la représentation nationale... »

On ne saurait que souscrire aux vœux de M. Paul Deschanel. C'est là une noble conception du rôle qui lui incombe. Et bien qu'elle l'expose à des mécomptes inévitables, il faut le louer d'oser ainsi les affronter. D'ailleurs, si les déceptions arrivent, elles ne le surprendront pas; et il a une trop exacte connaissance des hommes et de leurs faiblesses, pour n'y être pas préparé...

Notre entretien est interrompu par M. Émile Deschanel, qui, s'arrachant pour une minute à l'élabora-

tion de son cours, vient nous tenir compagnie. L'illustre professeur a conservé une étonnante verdeur; sa mémoire est un trésor qu'il vide, chaque jour, sans parvenir à l'épuiser. A vingt-six ans, il enseignait l'histoire de la littérature grecque à l'École normale. Il eut pour élèves Taine, About, Prévost-Paradol, Weiss, Sarcey; pour confrères, Michelet, Victor Cousin, Sainte-Beuve. Il a vécu dans le commerce de tous les littérateurs du siècle; mais ceux des siècles antérieurs ne lui sont pas moins familiers, car il s'est assimilé leur substance. Ses conférences sont nourries par soixante années de fortes lectures : elles n'en sont pas alourdies. M. Émile Deschanel a la science aimable. Et ses livres eux-mêmes, qui reproduisent ses leçons, constituent un aliment abondant et solide, encore que facile à digérer. Il ressemble à ses œuvres. Comme elles, il est séduisant et sémillant. Sa langue et sa plume ont une égale vivacité. Sans blesser précisément, elles égratignent et ajoutent à l'érudition le piquant de l'anecdote. M. Émile Deschanel commençait à me confier des choses fort suggestives sur Sainte-Beuve et Victor Hugo, lorsque M. Paul Deschanel prit congé de nous. Je priai le père de me communiquer quelques détails inédits, touchant l'enfance de ce cher fils... Il ne put s'empêcher de rire :

« Il ne m'appartient guère, avouez-le, de faire son éloge. Dans ma bouche, il serait suspect et m'exposerait à la malignité publique. Certainement j'aurais des historiettes à vous rapporter!... J'ai même composé, sur sa naissance, des vers que j'ai conservés; je pourrais vous les lire; mais n'y comptez pas. Vous n'aurez pas la satisfaction de me rendre ridicule!... »

Eh bien, ces vers, que m'a refusés M. Émile Deschanel, je me les suis procurés. Un de ses vieux amis, qui fut son compagnon d'exil à Bruxelles, a bien voulu m'en donner copie... Il m'a seulement prié de taire son

nom, afin de ne pas lui faire encourir la colère de l'auteur.

« Je n'éprouve aucun scrupule, m'a-t-il dit, à vous remettre ces strophes. Elles sont agréables par la forme et touchantes par le sentiment. Il serait dommage qu'elles demeurassent ignorées, car elles honorent celui qui les a écrites et celle à qui il les adressa : Mme Émile Deschanel, qui était alors une ravissante jeune femme. »

Pour comprendre le sens de ce petit poème et la profonde émotion qui le pénètre, il faut se reporter à trente années en arrière et se figurer l'existence que menaient, loin de leurs foyers, les victimes de décembre. M. Émile Deschanel appartenait par conviction et par tradition à la grande famille libérale de 1848. S'il avait voulu faire sa soumission à l'empire, il en eût été récompensé par une rapide fortune et des honneurs sans nombre. Il n'hésita pas à sacrifier ces avantages à l'accomplissement de son devoir. Il suivit à Bruxelles Victor Hugo, Dumas père, Madier de Montjau, Edgar Quinet, l'élite des philosophes et des écrivains français. Dumas père, qui était au faîte de sa renommée, s'établit dans un palais du boulevard Waterloo, où il organisa des fêtes somptueuses destinées à effacer l'éclat des fêtes des Tuileries. Il avait auprès de lui Noël Parfait, à qui incombait la mission de recopier ses manuscrits et de mettre un peu d'ordre dans ses finances. Noël Parfait remplissait exactement ce double emploi; il arrivait tant bien que mal à s'acquitter du premier, mais pour le second, il ne put, malgré son zèle, en venir à bout, les affaires d'argent de Dumas étant, comme les forêts vierges du nouveau monde, obscures et inextricables... Dumas disait, en secouant sa tête de bon géant : « C'est drôle! Depuis que j'ai un honnête homme dans ma maison, ça n'a jamais été si mal! » Par bonheur, sa prodigieuse

fécondité comblait les gouffres à mesure qu'ils se creusaient; les pièces d'or coulaient de ses doigts et les proscrits trouvaient chez lui table ouverte. Mais la plupart étaient trop fiers pour abuser de cette hospitalité. Victor Hugo, qui n'était pas riche, avait loué une chambre sur la grande place, vis-à-vis de l'hôtel de ville, au-dessus d'un marchand de tabac. Le général Lamoricière venait l'y voir chaque matin; il fumait sa pipe en savourant les derniers feuillets de *Napoléon le Petit*... D'autres Français fugitifs, moins bien armés pour la lutte, tombèrent dans la plus extrême misère : ainsi le brave Camille Berru qui dut, pour ne pas mourir de faim, se faire professeur de natation. M. Émile Deschanel avait, Dieu merci, des talents plus relevés. Il organisa, au cercle artistique et littéraire, des conférences qui furent aussitôt suivies par la société élégante de Bruxelles. Et c'est ainsi qu'il trouva l'occasion de se marier. Son esprit, sa bonne mine, ses malheurs touchèrent le cœur d'une de ses jeunes auditrices. Leur union fut célébrée en 1855. Victor Hugo écrivit de Jersey au nouveau couple un billet fort gracieux qui se terminait par cette pressante exhortation : *Vite! vite! vite! le petit Deschanel promis!* M^me^ Émile Deschanel s'exécuta de bonne grâce. Et le « petit Deschanel » vint au monde. Cet enfant était, pour l'exilé, un rayon de soleil; il lui ramenait un peu de joie, et en même temps, il avivait en lui la nostalgie des biens perdus et de la patrie absente. Cette allégresse, cette souffrance, la tendresse dont il débordait, la mélancolie qui lui emplissait le cœur, la foi qu'il gardait malgré tout dans l'avenir : tous ces sentiments qui jaillissaient de son être intime, il les versa dans ces strophes, qu'il dédia à la jeune mère :

Schaeerbek-lez-Bruxelles.

Ton enfance, comme la mienne,
Suça le lait de la douleur;
Ma jeunesse, comme la tienne,
Germa dans l'ombre du malheur.

Unissons nos deux infortunes,
T'ai-je dit, le sort cédera
Et, de nos tristesses communes,
Peut-être le bonheur naîtra.

Il est né! C'est lui, c'est la joie;
C'est le premier rayon d'avril,
Le printemps que Dieu nous envoie
Parmi les neiges de l'exil...

A cet enfant puisse la vie
Réserver un destin plus doux,
Et des biens qu'elle nous envie
Ne pas le sevrer comme nous!...

Ce sera notre récompense!
Marchons, sous le ciel clair ou noir,
Marchons unis, avec constance,
Dans l'humble sentier du devoir!...

L'orage encor, brisant mon aile,
Rompt mes efforts aventureux;
Mais si la Justice éternelle
N'est pas un mot sonore et creux,

Cher soutien de mon espérance,
Femme de grande volonté,
Tu recevras la récompense
Due à ton courage indompté.

Oui! le ciel te doit la victoire,
O fille et mère exquise!... Un jour,
De ton cher fils la jeune gloire
Couronnera ton tendre amour!

Va! poursuis la lutte obstinée,
Dont nous saignons, mais sans tomber,
Et fais rougir la destinée
Qui t'accable sans te courber!...

Le vieil ami, ayant déclamé ces vers qui lui rappelaient des événements doux et lointains, ne put retenir ses larmes. Il me dit, mi-souriant, mi-pleurant :

« Que vous en semble?... L'horoscope s'est assez bien réalisé... Voyez-vous! quand il s'agit de leurs fils, les pères sont des prophètes!... »

# LA VIE INTIME DE MICHELET

## I. — MADAME JULES MICHELET

J'avais une grande curiosité de connaître Mme Jules Michelet. Et je me suis dirigé vers la rue d'Assas où je savais que demeure cette éminente femme de lettres. Elle n'a cessé, depuis la mort de son mari, d'habiter l'appartement qu'ils occupèrent ensemble et qui fut témoin de leur bonheur. Il se compose de quelques pièces dont les fenêtres s'ouvrent sur les beaux arbres du Luxembourg. C'est bien la retraite qui convient à un savant, à un artiste, et je conçois que Mme Michelet n'ait jamais voulu l'abandonner. Et d'ailleurs, rien n'y a été changé; on sent qu'une main pieuse s'est appliquée à lui garder sa physionomie. Le petit salon, où l'on m'introduit, a quelque chose de vieillot et de fané. Il est garni de meubles qui évoquent, par leur forme, les grâces du règne de Louis-Philippe; les murs sont couverts de dessins de maîtres, de tableaux, de lithographies; un globe déposé sur la cheminée renferme des oiseaux empaillés et des coquillages. Et vraiment, à contempler ces objets, on pourrait se croire loin de Paris, au fond d'un hôtel provincial. L'aspect tranquille

de la maison, le silence de la rue, les tintements de cloches qui arrivent des couvents d'alentour et dont le glas, tamisé par les fenêtres closes, frappe l'oreille : tout contribue à donner cette illusion. Une porte s'est ouverte. La maîtresse de céans est devant moi. Et, tout de suite, je suis frappé de la similitude qu'offre son visage avec les portraits de l'illustre historien. Soit que la nature, effectivement, les ait faits pareils, soit qu'un certain souci de coquetterie ait travaillé à les rapprocher, les deux époux se ressemblent. Mme Jules Michelet a les cheveux tout blancs; elle les porte non pas captifs et tressés à la mode féminine, mais libres et flottants autour de sa tête; leurs boucles lui forment une auréole; et sans doute cet artifice contribue-t-il à viriliser ses traits, mais une expression de mansuétude en tempère l'énergie. Le regard est voilé, la bouche mélancolique, sauf quand un sourire s'y dessine... Elle sourit quelquefois... Mme Michelet est d'origine méridionale et elle n'a pas entièrement perdu la bonne humeur qu'elle doit au soleil de son pays. Le léger accent qu'elle a conservé prête à son discours une saveur agréable; et, quoiqu'il soit ordinairement grave, il s'aiguise, çà et là, d'une pointe d'ironie. Mme Michelet a dû être très enjouée dans son jeune temps. De sa beauté, qui fut remarquable, et de sa gaieté, un charme subsiste qui flotte autour d'elle.

Aujourd'hui elle est triste. Elle s'est assise sur son canapé. Des larmes gonflent ses paupières :

« Excusez-moi, dit-elle. Mais les préparatifs de la grande fête qui se prépare en l'honneur de Michelet remuent en moi tant d'émotions, tant de souvenirs! Il me semble que l'on va célébrer à nouveau ses funérailles! »

Je respecte et j'admire cette douleur qui s'épanche, après un quart de siècle écoulé, touchant témoignage d'une piété conjugale que les années n'ont pas affai-

blie. Ayant attendu que son trouble se fût apaisé, j'ai dit à Mme Michelet :

« Je viens vous parler de Lui ! »

Elle s'est essuyé les yeux et, pendant deux heures, elle a fait revivre, avec une éloquence et une vivacité de langage incomparables, la chère Ombre disparue...

« Il y a vingt-quatre ans que je l'ai perdu. Et depuis vingt-quatre ans je ne l'ai jamais quitté. Je vis ici avec sa pensée... Tout me le rappelle... »

Lorsqu'ils se marièrent, Michelet menait de front des travaux multiples. Il était délégué à la direction des Archives nationales, il avait son cours au Collège de France, il assemblait les matériaux de son *Histoire de la Révolution* qui allait soulever un si beau tumulte. Il devait, pour suffire à tant de besogne, s'astreindre à une règle rigoureuse; sa jeune femme n'hésita pas à s'y plier, leurs deux existences se trouvant, dès le premier jour, étroitement associées et unies. Il se levait à l'aube et s'installait devant son bureau, où il demeurait jusqu'au repas du matin. C'étaient les heures sacrées, les heures fécondes dont la paix ne devait, sous nul prétexte, être altérée. Mme Michelet, elle-même, respectait ce recueillement. Elle se glissait, à pas de loup, vers la porte, regardait par le trou de la serrure si le visage de son grand homme exprimait le contentement ou l'inquiétude; car Michelet n'était pas bâti sur le modèle de ces ouvriers de lettres, de qui la production est toujours aisée; il se versait tout entier dans ses œuvres. Tantôt, elles naissaient dans l'allégresse et tantôt elles lui coûtaient de douloureux efforts. Quelquefois, à l'heure du déjeuner, il apparaissait pâle, frémissant, la main fiévreuse.

« J'ai trop écrit avec mon cœur, ce matin », s'écriait-il...

Peu à peu, ses nerfs s'apaisaient; il retrouvait sa tranquillité, son aménité; il partait pour les Archives, où il se rendait à pied, flânant à travers les rues de sa

bonne ville de Paris. A quatre heures, il rentrait au logis, où l'attendait Mme Michelet; il eût été malheureux s'il n'avait aperçu, dès son retour, le visage de sa charmante compagne; il ne pouvait se passer d'elle; son absence était, pour lui, le plus grand des maux. Un jour qu'elle l'avait quitté, pour remplir un devoir, pour porter des fleurs au cimetière, il traça ces lignes touchantes qu'il déposa sur la table de sa chambre : « Moi qui ne puis la quitter un quart d'heure, comment ferais-je dans les temps infinis où je ne l'aurai plus?... » L'après-midi s'écoulait en entretiens, en lectures. Parfois un visiteur se présentait, quelque vieil ami du maître, ou quelque disciple venant solliciter un conseil, une direction, une indication utile. Ernest Renan aimait à franchir le seuil de la rue d'Assas; Hippolyte Taine, pareillement. Mme Michelet y vit passer Lamartine, Béranger, Thiers, Edgar Quinet, toutes les gloires de la France libérale et toutes ses espérances. La génération nouvelle vouait à Michelet un culte enthousiaste et accourait, en dehors de son cours, s'échauffer à la flamme de sa parole. M. Gabriel Monod, qui était le voisin du maître, frappait souvent à sa porte, et il a peint, en de jolies pages, la cordialité de son accueil. Il était d'une haute courtoisie et d'une simplicité qui gagnaient les cœurs. Michelet ne montrait pas cet orgueil insupportable que l'on est souvent en droit de reprocher aux hommes de son rang. Quoiqu'il fût un guide très sûr et qu'il donnât d'excellents avis, il ne dédaignait pas d'en demander pour lui-même; il lui arrivait d'exposer les derniers chapitres qu'il venait d'écrire à ses plus humbles confrères et ils étaient confondus de la confiance qu'il accordait à leur jugement. Ils le quittaient non moins ravis de sa bienveillance, qu'éclairés de ses lumières. La bonté, cette vertu essentielle qu'aucune autre ne remplace, émanait de lui, comme d'un ardent

foyer. Et la bonté de Michelet n'était pas cette sorte de bonté, où il entre surtout de l'indifférence et qui n'est qu'une forme de l'égoïsme, elle était efficace, impatiente d'agir, elle s'irritait des injustices et se tourmentait de les réparer. Il employait une part de son temps si précieux, à soulager les misères que le hasard plaçait sur sa route, et il apportait à remplir ces devoirs de charité une énergie invincible. On a conservé, dans les cartons de la rue Royale, d'innombrables lettres qu'il dépêcha au ministre, afin de l'attendrir sur le sort d'un gardien de phare qu'une inique persécution avait dépossédé de son emploi; les bureaux étaient tenaces, Michelet l'était davantage. Il obtint gain de cause. Et c'est la seule faveur qu'il ait sollicitée de l'Empire. Ces tracas, ces démarches, les exigences de son labeur quotidien, la gravité de son caractère le détournaient des frivolités du monde. Elles ne sont pas sans exercer quelques séductions sur une femme élégante et jolie. Mme Michelet y renonça, sans que ce sacrifice lui fût pénible. En assurant le bonheur de son époux elle assurait le sien propre. Et d'ailleurs s'ils se prodiguaient peu au dehors, leur maison était hospitalière. Tous les quinze jours, ils conviaient à leur table quelques intimes; le dîner était suivi d'une réception fort animée...

« Il se tenait, où je suis, dans ce boudoir. Les dames lui faisaient, en arrivant, un brin de cour. Et il y était sensible, car leur entretien lui plaisait infiniment... Puis il regagnait son lit, en me laissant le soin de nos hôtes. »

Mme Michelet s'anime à l'évocation de ces images, qui correspondent au meilleur temps de sa vie; la tristesse qui tout à l'heure l'assombrissait s'est dissipée; elle me décrit, en des termes pittoresques, les personnages qui ont fait figure dans ses soirées de quinzaine; sa verve, qui se souvient d'être du Midi,

les habille lestement (et non sans malignité); elle égratigne Sainte-Beuve et me présente, sous un aspect inattendu, Mme Victor Hugo.

« Croyez bien qu'on ne s'ennuyait point en ce logis... C'est qu'on n'y observait pas la sotte coutume qui consiste à reléguer les femmes autour du piano et à envoyer les hommes dans un endroit où ils fument des cigares et disent des grossièretés. La séparation des sexes a tué l'esprit de conversation. Ainsi disparaissent les usages qui rendaient si séduisante la vieille société française. »

Vivre dans l'atmosphère d'un grand génie, être sa confidente et en quelque sorte son amie intellectuelle, se reposer en lui, subir son empreinte, lui rendre en dévouement la sollicitude dont il vous a protégée, s'associer à ses espérances, s'imprégner de son œuvre et en faciliter l'éclosion par le concours d'une activité discrète, l'entourer de bien-être et mêler au recueillement qui lui est nécessaire assez d'animation pour qu'il ne sente pas le poids de la solitude; enfin veiller, par tous les moyens, sur sa santé physique et morale : telle fut la mission que Mme Michelet s'imposa, et telles furent les joies qu'elle a savourées. Au lendemain de son mariage, la situation pécuniaire de l'auteur du *Peuple* fut amoindrie. L'Empire lui enleva ses deux gagne-pain, qui étaient sa place aux Archives et sa chaire d'histoire et de morale. Mme Michelet ne possédait pas de patrimoine. Le ménage en fut réduit à une médiocrité de fortune qui allait jusqu'à la gêne. Il quitta Paris et même la banlieue parisienne qui comportaient un train trop onéreux et courut se réfugier près de Nantes, dans un coin perdu. Michelet considérait que cet éloignement, favorable à sa bourse, lui était avantageux de toute manière. Il achevait alors son *Histoire de la Révolution* qui ne pouvait éclore que dans le silence et la méditation. Il trouva à louer une

maisonnette avec un petit jardin que son propriétaire, un épicier nantais, voulait lui offrir gratuitement, flatté d'abriter sous son toit un homme illustre. Michelet eut mille peines à lui faire accepter une modeste redevance. Il était ravi de son installation. Il entendait, au loin, les plaintes de l'Océan, et par les nuits de tempêtes, le vent du large ébranlait ses vitres. C'est là qu'il composa ses pages les plus tragiques, celles qu'il a consacrées à la fin de la Terreur, à la crise qui eut pour dénouement le 9 Thermidor. Il semblait que les événements qu'il retraçait eussent leur répercussion dans sa conscience. Son agitation était cruelle. Il perdait le sommeil et l'appétit; il demeurait taciturne et Mme Michelet, qui devinait les raisons de son angoisse et qui eût voulu l'en délivrer, n'osait lui parler de choses indifférentes. Michelet était inaccessible à ce qui se faisait autour de lui; il était absorbé dans une unique préoccupation : il rédigeait la sentence de mort de Robespierre!... Un jour, l'orage grondait, la nature était bouleversée, les flots irrités se ruaient contre la grève, une affreuse désolation tombait du ciel noir. Et de la plume du justicier jaillit le discours qu'il cherchait depuis si longtemps : « Je plonge avec mon sujet, dans la nuit et dans l'hiver. Les vents acharnés des tempêtes qui battent aux vitres sur ces collines de Nantes accompagnent de leurs voix, tantôt graves, tantôt déchirantes, mon *dies iræ* de 93. Légitimes harmonies, je dois les remercier. Bien des choses, qui me restaient incomprises, m'ont apparu claires, ici, dans la révélation de ces voix de l'Océan. Ce qu'elles me disaient surtout, dans leurs fureurs apparentes, c'était la chose forte et bonne, consolante : que ces menaces de l'hiver, toutes ces semblances de mort n'étaient nullement la mort, mais la vie, tout au contraire, le profond renouvellement. Aux violentes métamorphoses où vous la croi-

riez abîmée, échappe l'éternelle ironie de la Nature. Telle la Nature, telle ma France... » Ces accents sont d'un grand poète et l'on ne peut s'empêcher d'être remué par leur incomparable lyrisme. Mme Michelet éprouve, plus vivement que personne au monde, cette admiration. Elle regrette, toutefois, que quelques critiques aient, en louant immodérément le poète chez Michelet, tenté d'abaisser l'historien. Elle s'élève contre le reproche qui lui a été adressé de manquer d'exactitude. Son imagination était, en effet, d'une surprenante richesse, mais elle s'alliait à un sincère amour de la vérité; il apportait à la découvrir, à la soutenir, des scrupules que connaissent ceux-là seuls qui furent les confidents de son labeur. La documentation de ses livres supposait des recherches infinies; les monceaux de notes qu'il a laissées en font foi; avant de tracer le portrait des montagnards et des girondins, il a vécu durant des années dans leur familiarité; il a remué la poudre des archives, compulsé les actes, annoté les procès-verbaux; et, remontant aux sources, il s'est assimilé la substance de plusieurs milliers de pièces privées et publiques. Lorsqu'il était plein de son sujet, lorsqu'il l'avait, si l'on peut dire, dans le sang, et que les personnages, dont il avait rendu la physionomie, s'étaient imprimés dans son cerveau et respiraient en lui, il les jetait frémissants sur le papier. Et c'est alors, se trouvant en cet état, qu'il devenait créateur... En ces heures d'enfantement, il réalisait le mot si juste d'Émile Faguet, il donnait l'impression d'un « élément passionné ». Quelque chose de surhumain sortait de sa tête en feu. Reste à savoir si ce grand échauffement n'est point, par lui-même, une cause d'erreur. Le juge a pour devoir de demeurer calme, il doit haïr le crime et non pas le criminel. Michelet avait des aversions et des affections qui s'attachaient aux personnes. Et c'est par

là qu'il nous touche. Rien n'est plus froid que l'impartialité et la sagesse parfaite. Ces objections ont souvent été présentées à Michelet; je n'ai pas cru qu'il fût opportun de les soumettre à sa veuve...

Mme Michelet passe communément pour avoir coopéré à l'exécution de certains volumes, qui parurent comme une oasis dans l'œuvre générale de l'écrivain. L'*Oiseau*, l'*Insecte*, la *Mer*, la *Montagne*, sans compter la *Femme* et l'*Amour*, appartiennent à cette catégorie. Quelle est exactement la part qui lui revient dans ces volumes, dont un grand nombre de pages resteront parmi les plus ravissantes de notre langue? J'éprouvais quelque embarras à interroger Mme Michelet sur ce point. Les questions de collaboration, fût-ce entre mari et femme, soulèvent des difficultés d'un ordre fort délicat. Je tremblais que mon aimable interlocutrice ne voulût pas les élucider ou, du moins, qu'elle m'accusât d'être indiscret, ce qui m'eût couvert de honte. Elle m'a rassuré pleinement et m'a mis à l'aise. Et, sans le moindre embarras, elle m'a conté la naissance de ses livres, et du plus populaire de tous, de l'*Oiseau*.

« Michelet venait d'achever sa *Révolution*; ses nerfs avaient reçu un si grand ébranlement que j'en conçus de l'inquiétude. Il était brisé par le surmenage cérébral qu'il s'était imposé, et plus encore, par les incertitudes où l'avait jeté le sujet de cet ouvrage. Joignez à cela les événements politiques, le succès de l'empire, la perte de ses rêves les plus chers, les épreuves personnelles qui l'avaient frappé, le changement de sa condition. Sa santé n'avait pu résister à tant de coups. Il répétait au médecin que j'avais appelé : « Je me sens brûlé comme un homme qui vient de « boire un verre d'eau-forte... » « Il avait un besoin urgent de détente. Mais je le savais incapable de renoncer au travail. Je cherchais une occupation

modérée qui fût pour lui, tout à la fois, un délassement et un repos. »

Il y avait des arbres dans le jardinet breton, et sur ces arbres se posaient le matin des chanteurs ailés qui charmaient par leur babil le sommeil du philosophe. Mme Michelet ne goûtait pas moins de plaisir que son époux à écouter leur ramage. Elle réfléchit que ces animaux, qui s'évertuaient à adoucir le sort des exilés, méritaient que ceux-ci leur fissent, en retour, quelque politesse... Pourquoi ne pas écrire un livre, une sorte de poème en prose à la louange de l'*Oiseau*? Elle exposa son idée à Michelet, qui l'approuva, mais se défendit d'y avoir aucune autre part que celle d'un conseiller ou collaborateur *in partibus*. Elle essaya de forcer sa résistance, mais ce fut en vain. Alors, elle se mit à la tâche. Elle dressa son plan, distribua ses matières, les divisa, les ordonna et dévora plusieurs traités d'histoire naturelle, afin de se rafraîchir la mémoire sur ces objets spéciaux. L'ouvrage se fit lentement, chaque mois, chaque semaine, se grossissant d'un chapitre, sous l'œil attentif du maître et sous son contrôle paternel...

« En somme, dis-je à Mme Michelet, le véritable auteur de l'*Oiseau*, — c'est vous?... »

Et, comme je la complimente sur ce chef-d'œuvre et sur l'énorme succès qu'il a obtenu, elle se défend contre mes éloges.

« Sans lui, je ne l'eusse jamais entrepris... Et puis, il me guidait, m'inspirait, il remaniait ma prose, la pénétrait de sa grâce... Qu'ajouterai-je enfin? Il y répandait sa poudre d'or!... »

L'*Oiseau*, l'*Insecte*, la *Mer*, la *Montagne* servirent d'occasion à des excursions nombreuses. On explora les vallées des Alpes, on passa de calmes étés à Saint-Georges, auprès de l'embouchure de la Gironde; on herborisa, on observa les mœurs des fourmis, on contempla les

marées de l'équinoxe sur les côtes de la Manche. On communia, de cent façons, avec la nature. Michelet s'était procuré un microscope qu'il promenait à travers l'Europe. Quand, dans quelque hôtel cosmopolite, on avait fait la connaissance d'un étranger de distinction, on le conviait à se servir du précieux instrument. On n'aurait pu lui accorder une plus haute marque d'estime... A voir ce vieillard, aux cheveux de neige, accompagné d'une toute jeune femme, portant une trousse de botaniste, un microscope, un herbier, et étudiant avec un zèle empressé la flore alpestre, on s'imaginait avoir affaire à un vieux savant, voyageant pour l'instruction de sa fille; or, ce professeur du Muséum, ce personnage des *Nouvelles genevoises*, était un brûlant poète. Son cœur avait vingt ans, son âme conservait une candeur enfantine. Et ce couple, qui paraissait disproportionné, était le plus tendre des couples. L'amour, le divin amour, l'accompagnait le long des chemins. La mort a séparé les époux, elle n'a pas rompu la chaîne qui les liait l'un à l'autre. Je voudrais rendre l'émotion avec laquelle M^me^ Michelet m'a parlé de ces félicités évanouies, mais à jamais vivantes en elle. Elle l'a fait simplement, sans déclamation, avec une franchise et une cordialité communicatives. L'an prochain, il y aura cinquante ans que son union avec Michelet aura été célébrée. En commémoration de ces noces d'or, elle compte publier un volume renfermant une partie de la correspondance qu'ils échangèrent et qui précéda leur mariage. Je demande à M^me^ Michelet s'il lui serait possible de me montrer une des lettres que lui envoya son fiancé... Elle m'explique que, tout d'abord, dans sa pensée, l'ouvrage ne devait paraître qu'après sa mort, mais qu'y ayant mûrement réfléchi, elle a jugé plus convenable de le faire coïncider avec cet anniversaire. Comme j'insiste encore, pour obtenir la lecture de quelques lignes

inédites de Michelet, elle consent à se laisser fléchir :

« Je puis vous confier la première lettre que je lui ai envoyée, et qui fut le point de départ de nos relations. »

Et aussitôt elle ajoute, avec une lueur de malice dans les yeux :

« Rassurez-vous, vous aurez aussi la réponse!... Revenez demain... Je vous chercherai ces pages et je vous les donnerai... »

Sur ces mots, j'ai pris congé de Mme Michelet, me promettant d'être exact au rendez-vous...

## II. — LE MARIAGE DE MICHELET

Mme Michelet m'attendait dans son petit salon, assise devant le bureau où, depuis si longtemps, elle travaille à compléter l'œuvre de son mari, en mettant au point ses livres posthumes. « Si je meurs avant elle, disait Michelet à un ami, elle aura de quoi s'occuper; je lui laisse de la besogne pour plus de quinze ans. » Les quinze ans sont révolus et la besogne n'est pas terminée. Il est juste d'ajouter qu'elle y apporte un soin précieux et qu'aucune page ne sort de ses mains sans avoir été vingt fois relue et revue. Mme Michelet m'accueille de son bon sourire un peu las et tout de suite nous reprenons notre entretien de la veille. Je lui exprime l'admiration et l'étonnement que m'inspire le phénomène de ce mariage, conclu dans des conditions anormales, entre un quinquagénaire et une jeune fille, et qui leur procura à l'un et à l'autre, une félicité sans nuages. Comment un tel miracle a-t-il pu se produire ? Il suppose un accord de caractères, une harmonie de goûts et d'habitudes qui sont très rares chez les époux assortis et qui

semblent s'accommoder malaisément avec une aussi grande différence d'âge. Il fallait, pour éviter toute cause de querelles, de froissements, de dissentiments plus sérieux, qu'ils eussent reçu du ciel une grâce spéciale. Je serais désireux d'en connaître le secret. Il y a là un cas psychologique des plus intéressants et je prie Mme Michelet de m'aider à le pénétrer, en me prêtant ses lumières...

« Enfin, vous voulez que je vous raconte notre histoire ? »

Je devine à son regard que ma curiosité ne la désoblige point. Elle commence à me narrer la suite d'événements qui l'ont conduite vers Michelet; et les sonorités chantantes de sa voix, où l'accent du Midi met sa musique, ajoutent comme un charme à son récit...

Elle fut élevée à Montauban et connut, dès l'enfance, la triste situation d'orpheline. Son père, qui avait occupé des postes importants aux colonies, mourut sans lui laisser de patrimoine. Mlle Athénaïs Mialaret (c'était le nom qu'elle portait alors) dut envisager la nécessité de se suffire à soi-même et de vivre par les ressources de son travail personnel, afin de n'être pas à charge aux parents qui lui restaient. Elle avait reçu une instruction solide qui lui permettait de se vouer à l'enseignement. Mais ce n'est pas sans de grosses inquiétudes que l'on affronte une vie nouvelle. Quitter la maison familiale, les vieux amis dont l'expérience vous a été d'un précieux secours, solliciter un emploi salarié, si honorable fût-il, accepter la quasi-servitude qui est le lot des institutrices et des demoiselles de compagnie, Mlle Athénaïs Mialaret n'était pas sans éprouver quelque effroi de cette aventure. Elle était jolie, séduisante — autre péril — et, bien qu'elle eût de la piété, elle était douée, comme beaucoup de ses

compatriotes, d'une certaine imagination romanesque qui avait besoin d'être gouvernée. Cependant, le malheur l'avait mûrie, et un digne prêtre, qui était son confesseur, ne craignait pas de parler à la raison de cette enfant de seize ans et de lui faire entendre d'austères vérités. Dans une lettre écrite sur un ton déclamatoire, et animée de louables intentions, il lui disait : « Vous ne sauriez trop vous défier de cette sensibilité religieuse trop à la mode aujourd'hui, qui s'occupe de Dieu comme d'un amant. » Et il terminait par ce stoïque conseil : « Ce n'est pas un amour de tête qu'il faut à Dieu; il veut le cœur; il le veut humble, dévoué, simple, fidèle aux petits devoirs, ne cherchant pas au delà de sa sphère d'activité un monde idéal qu'il se consumerait en vain à vouloir. Demandez-lui dans la prière une vie active, pratique, pleine de mérites ignorés... » Mlle Athénaïs Mialaret, se refusant à prendre le voile, décida de partir pour l'étranger. On lui offrait à Vienne une situation avantageuse, chez une dame de la haute société qui désirait donner à ses jeunes enfants une éducation à la française. Elle avait quelque mérite à se résoudre à ce parti, car l'état précaire de sa santé lui rendait tout surmenage extrêmement dangereux. Elle fut reçue avec égards, elle conquit promptement la sympathie de ses élèves et de leur mère; mais les soins dont ils l'entourèrent ne purent l'empêcher de tomber dans une profonde détresse morale; ses forces affaiblies contribuaient à diminuer son courage. Elle cherchait un appui : elle n'en trouvait pas; une âme où épancher ses tristesses : elle n'avait autour d'elle que des âmes lointaines, avec lesquelles nulle communion n'était possible. Les prêtres autrichiens, vers lesquels elle se tourna d'abord, la rebutèrent. L'angoisse qu'elle avait de son exil devenait intolérable. C'est alors que le hasard plaça sous ses yeux un des volumes de Michelet, le *Prêtre*.

Elle le dévora; et le plaisir qu'il lui fit éprouver, l'estime qu'elle conçut pour l'auteur la détermina à se confier à lui. En achevant cet ouvrage, il lui parut qu'elle venait soudain de rencontrer un guide, qu'elle n'était plus seule au monde. Et, tout en lui signalant ce qui l'avait ravie dans le *Prêtre*, elle ne craignit pas de lui indiquer par quels côtés ce livre l'avait déçue.

Mme Michelet a ramassé sur sa table des feuillets épars...

— Voici cette lettre, me dit-elle. Vous en saisirez pleinement le sens, sachant par quelles dispositions elle me fut suggérée :

Vienne (Autriche), 23 octobre 1847.

Unterer Becker strasse.

Monsieur,

Si, après de longues hésitations, je me décide à vous écrire, c'est que je suis certaine qu'avant d'être arrivé à la fin de ma lettre, vous aurez pardonné ma jeune témérité, ma franchise, et que vous serez tout prêt à m'assister de vos bons conseils.

Ils me sont indispensables pour apaiser le trouble où m'a jetée votre livre du *Prêtre*. Ce n'est pas une vaine curiosité qui m'a poussée à le lire, mais l'espoir d'y trouver un secours dans ma vie isolée et mon inexpérience.

Pour que vous compreniez mon délaissement actuel, je vous dirai brièvement que, si de ma naissance à ma première communion, que j'ai faite entre treize et quatorze ans, j'ai été élevée par la nature, et si, par elle, j'ai pris le sentiment de Dieu, en revanche, de quinze à dix-neuf ans, je n'ai guère vécu qu'avec le monde de l'église, ce qui s'explique par les relations de ma mère, restée veuve de bonne heure, et très craintive de l'opinion. Sa porte ne s'ouvrait qu'aux vieux amis et aux ecclésiastiques en renom

de sainteté. Dès l'âge de quinze ans, je désirai trouver parmi eux un guide de ferveur ardente qui secondât mon zèle dans la pratique des vertus actives.

Fort peu préoccupé des dogmes, mon père s'étant toujours abstenu de m'en parler dans ses instructions religieuses, je l'étais beaucoup de mon progrès moral. Si, pour y aider, mon directeur eût décidé de me faire prendre le voile, j'aurais obéi. Les missions lointaines me tentaient. Faite sœur de charité je serais partie d'un grand élan pour la Chine où j'aurais soigné des malades et conquis à Dieu de petites âmes chinoises. Ma trop faible santé eût été le seul obstacle à cet entraînement.

Restaient les ordres cloîtrés, mais ceux-ci m'ont toujours inspiré une sorte d'effroi. Un saint évêque m'eût voulu pour les ursulines qu'il dirigeait... Le libre esprit que je porte en moi arma ma résistance. J'échappai, en venant faire ici une éducation. Mais partie du Midi en décembre, le brusque changement de climat, de langue aussi, et d'habitudes, me fut une dure épreuve. Elle s'aggrava bientôt par la privation de toute assistance ecclésiastique.

J'ai essayé du clergé allemand; mais il est si loin du nôtre par la tenue, qu'il m'a fallu comprendre qu'il serait plus sage de m'abstenir. D'autre part, mes guides de France, mécontents de mon attitude indépendante, m'en punissent en me laissant à l'abandon.

Dans ce délaissement immérité, je me suis rappelé ce que m'avait dit une amie de ma mère sur votre livre du *Prêtre* : « Il est d'autant plus utile qu'il ne s'occupe guère que de *direction*. »

Tout naturellement, je désirai vous lire. Elle s'y refusa. « Plus tard! Vous êtes trop jeune. »

Dans ma situation exceptionnelle, avoir sans directeur, la *direction*, quoi de plus précieux? il n'y avait donc pas à hésiter. Le difficile, c'était de se le procurer dans la dévote Autriche. Lorsqu'on y parvint, j'étais bien près de n'en avoir plus besoin. Une grave maladie avait failli m'emporter. C'est à peine si j'en pus lire la table. Oserai-je

vous le dire? ce fut une grande déception. J'avais cru revivre en tirant de votre livre une nourriture fortifiante pour mon âme, et je voyais que j'aurais constamment à discuter avec vous.

Malgré ma faiblesse physique qui rendait ma volonté chancelante, j'eus pourtant assez d'énergie pour m'interdire d'aller plus loin, en l'état où j'étais.

Ce ne fut que deux mois plus tard, non pas à Vienne, mais en Bohême, au profond entonnoir de Carlsbad qui enserre si profondément la pensée, que je me suis décidée à vous lire réellement. J'avais un tel besoin de paix intérieure, qu'ajournant la préface, trop polémique, et les pages qui la suivent immédiatement, je commençai par les trois grands directeurs du XVII^e siècle. Ce fut un enchantement. Je vécus des jours, des semaines, subjuguée par le plus austère, charmée, sinon conquise par le plus séduisant, surtout à cause de son amour pour la nature. J'aimais moins Fénelon, trop grand seigneur et sans pitié pour la pauvre Maisonfort.

Quand j'eus appris par cœur ces cent pages, la tentation l'emporta sur la sagesse, je continuai. A tort. L'impression allait être si différente!... Sans doute, dans ce que je venais de lire, il y avait des réserves, des critiques. Mais vous m'aviez mise si haut dans la société de ces grands esprits, que je ne les entendais pas. En continuant, je devais descendre de ces calmes régions pour n'y plus remonter. Vous ne contestiez pas seulement l'efficacité de la *direction*, vous la montriez comme contraire au progrès moral, « par l'anéantissement graduel de la *personnalité* ». J'étais prête à vous abandonner le confesseur qui ne m'a jamais semblé indispensable. Je crois même que pour celui qui sait entendre les avertissements de la conscience, elle sera toujours le meilleur juge.

Mais n'avoir plus aucun appui, personne pour vous conseiller dans les incertitudes, l'inexpérience!

Perdre aussi la confiance, la sécurité qui fait tout dire sans crainte, sans réserve, comme à Dieu même, non seulement les défaillances passagères, mais surtout ce qu

agite une âme au début de la vie : les *mouvements contradictoires*!... Quoi de plus douloureux!

Jamais l'idée ne m'était venue que la direction loyalement donnée, pût tourner au détriment de celui qui la reçoit. Et voilà que tout était changé, que tout m'était sujet d'alarme.

Le monde n'admet pas qu'une jeune fille puisse chercher un guide en dehors du prêtre. Si vous le lui ôtez, alors que lui restera-t-il?

Depuis six mois je reviens chaque jour à votre livre, sans pouvoir sortir du labyrinthe bien autrement inextricable que celui des montagnes où je l'ai commencé.

Le Français qui m'a procuré votre livre a été l'un de vos auditeurs au Collège de France.

Il m'a dit que vous étiez marié et père de famille. Si vous avez une fille, vous serez, monsieur, d'autant plus touché de ma situation.

Je suis comme orpheline, dans ce pays si loin du mien. J'ai perdu mon père à quatorze ans. Si je l'avais conservé, je n'aurais pas besoin d'un directeur. Même à distance, celui qui connaissait toutes mes penseés eût été mon guide le plus sûr. Puisqu'il me manque et que vous êtes l'occasion de ma peine, permettez-moi de vous demander de tenir une fois sa place, de me parler comme vous le faites à votre enfant et de me donner assistance, car je sais bien que je ne me retrouverai jamais telle que j'étais avant de vous avoir lu.

Il me faut une orientation nouvelle. Si vous me la donnez, je vous en aurai une reconnaissance infinie et je vous bénirai.

Veuillez agréer, monsieur, l'hommage de mon respect filial.

ATHÉNAIS MIALARET.

Ces confidences étaient bien faites pour toucher le philosophe. Il en recevait beaucoup; il est à supposer que sa correspondance devait être très fournie, comme celles de tous les hommes célèbres mais la plupart

des missives qu'on leur dépêche des bouts de l'univers sont indifférentes, quand elles ne sont pas bassement intéressées. Celle-ci échappait à l'ordinaire banalité. Il y régnait une noblesse de langage et une élévation intellectuelle dont Michelet dut être impressionné; Mlle Athénaïs s'était appliquée à émouvoir en lui la corde sensible; son inconsciente coquetterie avait frappé juste. Et que ce mot ne l'offense pas. Chez toute femme, vraiment femme, la coquetterie n'abdique jamais; elle se mêle aux sentiments les plus purs et les plus graves. Mlle Athénaïs avait le dessein d'inspirer à l'écrivain, dont la renommée rayonnait déjà en dehors de son pays, quelque chose qui ressemblât à de l'attachement. Elle s'adressait au père, au directeur de conscience. Son appel fut entendu. Huit jours ne s'étaient pas écoulés que la réponse suivante lui parvenait. Avec quelle fiévreuse impatience la jeune institutrice rompit le cachet, qui renfermait la bonne parole, cela se conçoit sans peine! Mme Michelet est encore tout émue en se rappelant cette minute qui décida de sa vie. Elle a pris, avec une sorte de respect attendri, la chère lettre; sa main la déploie avec amour :

« Vous allez voir comme est belle! »

Et, d'une voix lente, en scandant les phrases, elle m'en donne lecture. La minute est solennelle. Il me semble que j'assiste à quelque cérémonie liturgique et que ce petit salon, aux tentures Louis-Philippe, est une chapelle où l'on célèbre un divin office. Et il est vrai de dire qu'un dieu y est révéré :

30 octobre 1847.

Mademoiselle,

Je suis plus touché que je ne puis dire de la confiance filiale que vous me témoignez; je voudrais en être digne.

Dieu me garde, mademoiselle, d'ébranler votre foi! c'est au contraire par un approfondissement tout nouveau

de vos idées religieuses par la prière, peut-être aussi par un redoublement d'études nobles et élevées, que vous franchirez ce moment difficile.

Le livre dont vous parlez a pu vous être utile pour vous avertir et vous mettre en garde. Vous trouverez sans peine un prêtre âgé et pieux qui vous rassure entièrement et rende sans inconvénient ces communications, dans lesquelles vous avez jusqu'ici trouvé un soutien.

Vous vous affermirez peu à peu, et cet appui vous sera peut-être moins utile; ne précipitez rien.

Les livres de polémique, comme celui dont vous parlez, fortifieraient peu votre cœur; laissez-nous les batailles à nous autres; elles sont nécessaires en certains temps, elles entrent aussi dans les volontés de la Providence, mais le cœur paternel (vous voulez bien autoriser ce mot) s'inquiéterait de voir ces rudes et dangereuses armes dans vos jeunes mains; j'y voudrais plutôt, mademoiselle, mettre quelque chose de doux et de saint; et quoi de plus saint que la paix? mais la paix n'est pas, comme plusieurs croient, dans l'amoindrissement de nos facultés, le rétrécissement, la dépression de l'âme. Il faut tout au contraire l'élever et l'agrandir pour la pacifier. Vous trouverez la paix dans la société des grands hommes d'autrefois, dans la lecture et l'étude réfléchie des grandes choses.

Lisez (s'il se peut, la plume à la main) la Bible, l'évangile, les vies de Plutarque, Dante, Shakespeare, Cervantès, etc. Ces livres, ceux mêmes qu'on appelle profanes, sont tout pleins de Dieu.

La parfaite rectitude d'esprit et de cœur qu'on sent partout dans votre lettre vous fera distinguer ce qui est vraiment de lui dans ces œuvres sublimes.

Si le tome V de mon histoire de France, celui qui contient la *Légende de la pucelle d'Orléans*, ce moderne Évangile, vous tombait dans les mains, je vous prie de lire, non pour le récit qui est le mien, mais pour *les paroles* admirables de cette sainte ; si Dieu est quelque part, c'est là.

Mais le livre qu'il vous faut lire surtout, c'est la vie. L'exercice de la charité, autant que vous pourrez la pra-

tiquer, en commun avec vos élèves, vous ouvrira un monde, non seulement de sentiments, mais d'idées. Rien ne fortifie l'âme plus que le spectacle des misères et des douleurs physiques. Rien n'est plus propre à tromper, à neutraliser les douleurs morales, les rêveries. Oui, j'ai une fille, mademoiselle, et même un petit-fils. Cependant, je ne suis pas assez loin de votre âge, pour avoir oublié votre situation morale qui fut la mienne.

Je vous vois jeune, triste, isolée (sans avoir même les tristes joies de la solitude). Vous ne vous soulèverez au-dessus de cet état pénible, plein de danger, que d'une seule manière : *ne soyez point jeune fille*, prenez une âme grande et forte, soyez *mère par le cœur*, pour vos élèves, pour les malheureux. Nul remède pour un cœur de femme, hors du sentiment maternel, ainsi élevé, agrandi.

Un autre temps viendra; votre situation, moins difficile alors, vous demandera sans doute moins d'efforts. Mais, aujourd'hui, vous ne serez au niveau de ce qu'exige la situation actuelle, qu'en vous mettant plus haut, en vous établissant dans une sphère supérieure.

Voilà des conseils bien virils, et plus fermes peut-être qu'il ne faudrait à un jeune cœur endolori. Les plus fermes sont les plus tendres, mademoiselle, et c'est le cœur bien ému de votre confiance innocente, de votre isolement et de vos tristesses, que je termine avec peine cette lettre, en vous recommandant à Dieu.

J. MICHELET.

Ai-je besoin de vous dire que pour toute chose (livres, etc.), je suis à votre disposition.

Ce morceau est admirable de bonté et de sagesse. Il apporta à M^lle^ Athénaïs Mialaret le secours qu'elle cherchait; il dissipa son isolement. Ces premières lettres furent suivies d'autres lettres. Et lorsque, quelques mois plus tard, elle se rendit à Paris, ne pouvant endurer le climat trop rigoureux de l'Autriche, ce n'était plus un maître, mais un ami véritable qui l'y

attendait. Elle prit pension dans un couvent, à proximité du Luxembourg. Michelet s'y présenta. Ses visites se firent quotidiennes; et, bientôt, elles eurent un mobile plus passionné que la bienveillance qui s'attache à la jeunesse et à l'infortune. Il se trouvait dans une situation qui n'était pas sans analogie avec celle de Mlle Mialaret. Il souffrait, comme elle, du découragement qu'inflige la solitude aux âmes aimantes. Il était, certes, très entouré. Mais l'hommage de ses disciples et le commerce de ses confrères ne suffisaient pas à réchauffer son foyer et à peupler sa maison vide. Il avait perdu sa femme en 1839; sa fille s'était mariée en 1842. La tristesse s'épaississait autour de lui. Et, tout à coup, elle fut chassée par un rayon de soleil. L'hiver disparut et fit place au printemps. L'historien, le professeur s'effacèrent devant le poète. Poète, Michelet l'était dans ses œuvres, il le devint dans sa vie, ce qui lui parut meilleur. Le sentiment dont il était possédé l'enveloppa d'une douceur inexprimable. Il hésitait à en faire l'aveu. Ses cinquante-deux ans s'effrayaient de ne pas plaire aux vingt-trois ans de la jeune fille. Et pourtant, il les portait avec grâce. Il avait un grand soin de sa personne, et comme il avait toujours eu les cheveux blancs, on ne le voyait pas vieillir; et d'ailleurs dès qu'il ouvrait la bouche, on oubliait son âge, pour ne se souvenir que de son génie. Mlle Mialaret avait trop de raisons d'être heureuse et fière de l'inclination qu'il lui témoignait pour ne la pas partager. Elle accueillit avec joie les ouvertures du grand écrivain et leur mariage s'accomplit. Les nouveaux époux cachèrent leur lune de miel aux environs de Paris; quand l'empire les eut dépouillés de leurs ressources, ils se fixèrent en province; enfin, ils occupèrent ce logis de la rue d'Assas où Mme Michelet attend patiemment la mort, parmi les souvenirs et les reliques de celui qui n'est plus.

Ce fut l'union complète, idéale, la fusion de deux esprits, de deux cœurs, de deux âmes. C'est à croire que Michelet et sa compagne ont fait chacun un pas pour se rapprocher, guidés par le mystérieux instinct de leur amour, et que, tandis qu'il rajeunissait, elle-même acquérait plus de maturité, si bien qu'ils finirent par avoir, l'un et l'autre, le même âge. Leur intimité n'a jamais été troublée. Mais s'est-elle établie sans effort et dès le premier instant? A cette question que j'ose lui poser, Mme Michelet ne répond pas. Et je comprends que, cette fois, mon investigation est indiscrète. Je me borne donc à l'interroger sur le caractère de Michelet et sur le sien propre. Avaient-ils des traits communs, s'attiraient-ils par la similitude, ou, comme il arrive souvent, par le contraste?

« J'avais une grande vivacité que je modérais par la volonté et la réflexion. Je n'atteignais pas à son égalité d'humeur, qui était incomparable. Son état habituel (et c'est le mot qui le peint le mieux) était la sérénité. Jamais il ne lui échappait une parole brutale et qui pût blesser quelqu'un; une paix divine habitait en lui... »

Mme Michelet avait une complexion délicate qui causait à son mari de perpétuelles alarmes; et cette crainte avivait encore la sollicitude de cet homme sensible, à qui tout était sujet de tourment. Peu à peu la santé de Mme Michelet s'affermit, celle de Michelet commença à décliner, et elle devint la mère du vieillard dont elle avait été la jeune femme. Mélancoliques et nobles années que celles qui précédèrent la fin de l'historien! La guerre de 1870 la précipita. Les nouvelles de nos désastres vinrent le trouver en Italie. Mme Michelet empêchait les journaux de parvenir jusqu'à lui, voulant lui épargner de trop violentes secousses, mais la rumeur publique, plus rapide que la presse, lui apprenait les malheurs de la patrie. Il en éprouvait un sai-

sissement qui lui occasionnait des syncopes et des accidents presque mortels. Pourtant son énergie sembla triompher du mal. Il assista aux premiers efforts tentés pour le relèvement de la France. Et ce fut sa suprême joie. Il s'éteignit en 1874, à Hyères. L'une des dernières paroles qu'il prononça fut celle-ci :

« Nous le saurons bientôt !... »

Vers quel mystère tendait cette sublime intelligence, à demi noyée dans les ténèbres de la tombe? C'est l'éternelle énigme qui se dresse devant l'homme et le confond. Il s'accroche invinciblement aux espérances qui le consolent. Ceux qui se sont adorés sur terre se révoltent contre la cruauté d'une séparation définitive; ils mettent leur foi dans la miséricorde de Dieu et comptent qu'elle leur permettra de se réunir un jour. Bien souvent, Mme Michelet examina avec son mari ces obscurs problèmes. Et depuis qu'il l'a quittée, elle n'a cessé d'y réfléchir :

« Le reverrai-je? me dit-elle. Je n'y crois guère. C'est une conception puérile de supposer que l'existence terrestre se continue dans ses mêmes formes et avec la mémoire du passé. N'est-il pas plus agréable d'admettre que deux êtres, qui se furent chers, se retrouveront sans se reconnaître, en pleine jeunesse, en plein amour et recommenceront une vie nouvelle, attirés par une affinité irrésistible, seul vestige subsistant de leur tendresse ancienne?... »

Peut-être est-ce là l'explication du bonheur dont a joui ce couple privilégié. M. et Mme Michelet s'étaient aimés dans des temps lointains, au temps d'Héro et de Léandre, de Pénélope et d'Ulysse. Ils se sont « retrouvés sans se reconnaître ». Souhaitons qu'ils se retrouvent encore... Il serait injuste que des âmes, si exactement pareilles, ne se rejoignissent pas.

# L'ENFANCE ET LA JEUNESSE DE GUY DE MAUPASSANT

## I. — MADAME DE MAUPASSANT

Nice, novembre.

Mme Laure de Maupassant a bien voulu me faire l'honneur de me recevoir. J'y ai été d'autant plus sensible que je la savais fort souffrante depuis quelques mois. J'étais partagé entre le désir de causer avec elle de son fils et la crainte d'abuser de sa complaisance. Je résolus d'abréger ma visite pour ne pas lui imposer la fatigue d'un trop long entretien. C'est dans ces dispositions que je me dirigeai vers la villa Monge qui lui sert de résidence. Elle est située dans les hauts quartiers de Nice, à une assez grande distance de la mer. Un jardinet l'entoure où croissent des palmiers, des orangers et d'épais arbustes qui protègent l'intimité de la demeure contre les regards indiscrets. On n'aperçoit de la route que son toit en terrasse et ses murs peints à la chaux. D'ailleurs, la plupart de ses fenêtres sont closes. Une impression de tristesse et d'isolement sort de cette maison silencieuse. Ceux qui l'habitent sont à demi retirés du monde.

Un bruit de pas a répondu à mon coup de cloche. La

femme de chambre pousse devant moi la porte d'un petit salon décoré de tapisseries et d'étoffes orientales. Et je m'incline devant Mme de Maupassant. J'ai quelque peine, dans la pénombre, à discerner les traits de son visage qui me paraissent avoir de la ressemblance avec ceux de George Sand; elle a le teint coloré; ses cheveux gris sont relevés en bandeaux à la mode d'autrefois. Elle me montre, tout de suite, une bienveillance dont je suis touché.

« Vous voyez une malade qui n'a plus beaucoup de force. Mais vous êtes des amis de Guy... Soyez le bienvenu... »

Elle s'exprime sur un ton d'extrême franchise, d'une voix cordiale, où résonne comme un lointain écho du parler normand. Quoiqu'elle se soit fixée, sans esprit de retour, dans le Midi, elle a gardé l'empreinte de sa province natale.

« Je vis ici, me dit-elle, parmi les souvenirs... »

Et, en effet, les murs sont couverts de portraits : un dessin à la plume, de Jeanniot, très ressemblant, des photographies de l'écrivain à tous les âges. Maupassant jeune, bien portant, ayant un cou de taureau et des muscles d'hercule; puis le type s'affine, la figure maigrit, l'œil devient fiévreux. La maladie a fait ses ravages; la fatale crise va éclater... Cette dernière image de l'écrivain est d'une rare noblesse. Dans une bibliothèque, la mère a placé les reliques de son fils, les livres que sa main a touchés, les menus objets qu'il avait sur son bureau et enfin ses propres œuvres reliées en maroquin. Elle me désigne toutes ces choses du bout du doigt : « Je ne puis me tenir longtemps debout, mon pauvre cœur me donne des suffocations. » Je me confonds encore en excuses. Elle sourit d'un sourire navré, d'où toute joie est absente, elle reprend avec bonté en m'indiquant un siège :

« Mettez-vous là, et parlons de *lui*... »

Je souhaitais obtenir de Mme de Maupassant des détails sur l'enfance du romancier, sur son développement intellectuel. Il y a profit à connaître dans quelles conditions s'est formé l'esprit des hommes célèbres, et les premières influences qu'ils ont subies.

« Je puis d'autant mieux vous renseigner à ce sujet que Guy a été élevé auprès de moi et qu'il ne m'a quittée qu'à treize ans pour entrer au collège. »

Il naquit au château de Miromesnil qui n'appartenait pas à sa famille, mais que Mme de Maupassant avait pris en location. Après ses couches, elle alla s'installer à Étretat, et c'est dans ce village, si mondain durant l'été, mais en toute autre saison si solitaire, que Guy passa ses jeunes années. Il y vivait en honnête commerce avec les pêcheurs, s'embarquant sur leurs bateaux, bravant le mauvais temps, escaladant les falaises, s'élargissant les poumons à respirer les brises salines. Il acquit, à ces exercices, une vigueur physique incomparable. Et sans doute les préférait-il aux leçons de grammaire et d'arithmétique que lui donnait le curé d'Étretat, aidé de son excellente mère. « Vous n'imaginez pas quel gentil enfant il était à cette époque! Il avait l'air d'un poulain échappé. » Mme de Maupassant aurait pu le conduire assez loin dans ses études. Elle avait reçu, à côté de Gustave Flaubert qui était son compagnon de jeux et qu'elle considérait comme son frère, une solide culture. Elle aimait les belles-lettres et tenait à ce que Guy en prît aussi le goût. Elle l'arracha à ses galets, à ses poissons, et l'envoya à Yvetot dans une institution religieuse. Il s'y trouva d'abord très malheureux et s'ingénia à tomber malade pour obtenir des congés supplémentaires. A peine était-il revenu à Étretat qu'il recouvrait la santé. La ruse fut éventée. Alors, il se consola en composant des vers. Et dans le nombre, il

en fit quelques-uns qui ne manquent pas de grâce et qui trahissent une étonnante précocité.

« Je juge à leur valeur ces productions d'écolier, me dit Mme de Maupassant. Et pourtant je vous assure qu'il y a, là dedans, des qualités de poète. Tenez, voici une courte pièce intitulée la *Vie*. N'est-il pas étrange qu'elle ait pu être écrite par un gamin de treize ans? »

Mme de Maupassant cherche au fond de sa mémoire et module ces vers auxquels elle donne un accent religieux :

La vie est le sillon du vaisseau qui s'éloigne,
C'est l'éphémère fleur qui croît sur la montagne,
C'est l'ombre de l'oiseau qui traverse l'éther,
C'est le cri du marin englouti par la mer...

La vie est un brouillard qui se change en lumière,
C'est l'unique moment donné pour la prière.

Il est certain que ce morceau révèle, à défaut d'un génie original, une curieuse facilité d'assimilation. Guy accumula de la sorte des monceaux de rimes que sa mère a découvertes au fond d'un tiroir et qu'elle conserve précieusement. Il versa dans ce travail les trésors d'énergie qui n'avaient plus la ressource de s'épancher au dehors. Et ce lui fut une façon de s'évader, par l'imagination, de la vie claustrale. Mais sa turbulence refoulée avait de terribles révoltes. Un jour, il s'amusa à parodier devant ses camarades le cours du professeur de théologie qui leur avait peint les tourments de l'enfer; ses railleries excitèrent leur hilarité. Et le supérieur, instruit de ce scandale, lui annonça qu'il serait impitoyablement expulsé, en cas de récidive. L'écolier fut secrètement réjoui de cette menace. Pour en accélérer les effets, il laissa traîner, dès le lendemain, une épître dédiée à sa cousine et légèrement empreinte de libertinage...

« Attendez! Si je pouvais aussi me rappeler celle-là!

Il envoyait à cette jeune épousée l'expression de ses regrets amoureux :

Comment relégué loin du monde,
Privé de l'air, des champs, des bois,
Dans la tristesse qui m'inonde
Faire entendre une douce voix?

Vous m'avez dit : « Chantez des fêtes
Où les fleurs et les diamants
S'enlacent sur les blondes têtes,
Chantez le bonheur des amants. »

Mais dans le cloître solitaire
Où nous sommes ensevelis,
Nous ne connaissons sur la terre
Que soutanes et que surplis.

Pauvres exilés que nous sommes
Il faut chanter des biens si doux
Et du bonheur des autres hommes
Ne jamais nous montrer jaloux!
Un poète est donc insensible?
Pour lui l'amour n'a point d'appas?
Non, voyez-vous, c'est impossible!
Oh! ne vous imaginez pas

Que, dans le cloître solitaire
Où nous sommes ensevelis,
Nous n'aspirions plus sur la terre
Qu'aux soutanes et qu'aux surplis!

Finissons de peur de déplaire,
En vous parlant de mon malheur...
L'avenir que pour vous j'espère
Est plaisir, amour et bonheur.
Gardez bien cette heureuse ivresse
Et cueillez les fleurs du chemin;
Mais parfois plaignez ma jeunesse,
En vous disant que le chagrin

Reste en ce cloître solitaire
Où nous sommes ensevelis,
Et que l'on n'y voit sur la terre
Que soutanes et que surplis.

C'en était trop! Le portier du séminaire fut chargé de reconduire à son foyer la brebis égarée. « M. Guy est pourtant un bon sujet », déclara le brave homme. Mme de Maupassant lui fit verser un verre de cidre pour le remercier de cette parole. Puis elle gronda son garnement de fils, puis elle lui ouvrit ses bras. Guy s'y jeta en pleurant d'un œil, en riant de l'autre, heureux d'avoir reconquis sa liberté. Quand leurs effusions furent terminées, sa mère lui dit : « Maintenant, mon garçon, tu vas entrer comme pensionnaire au lycée de Rouen. » Il n'était pas libéré, mais il changeait de prison. Il n'en demandait pas davantage.

A Rouen, Guy fut un écolier consciencieux. Louis Bouilhet, à qui Mme de Maupassant l'avait recommandé, veilla sur lui avec tendresse. Il se garda de le détourner de la vocation lyrique, il l'y affermit, au contraire; il lui prodigua les conseils de sa vieille expérience et lui apprit les plus subtils secrets de la versification. Ces exhortations donnèrent naissance à un copieux discours en deux cents alexandrins que Maupassant improvisa pour la Saint-Charlemagne et qui eut l'honneur d'être déclamé au dessert devant les professeurs assemblés. La même année, Maupassant affronta avec succès les épreuves du baccalauréat. S'il n'avait écouté que son plaisir, il eût versifié les sujets de composition. Louis Bouilhet avait lieu d'être fier de ce disciple, qui lui semblait destiné à composer dans l'avenir une nouvelle *Conjuration d'Amboise*. La guerre de 1870 les arracha à ces occupations pacifiques. La ville fut envahie, Guy s'enrôla et marcha contre les Prussiens. Et il recueillit, pendant la campagne, les impressions dont il devait, plus tard, tirer un merveilleux parti. Il rencontra en chemin l'héroïne de *Boule de Suif* et celle de *Mlle Fifi* qui n'étaient qu'une seule et même personne. Mme de Maupassant m'a raconté sa fin lamentable :

« L'infortunée est morte dernièrement, sans ressources. Il y en a qui prétendent qu'elle s'est tuée, n'ayant plus le courage d'endurer la misère. J'ai été trop tard informée de sa situation, sans quoi je lui eusse porté secours. Certaines gens m'auraient blâmé de m'entremettre auprès d'une créature de son espèce. Mais j'aurais accompli mon devoir. En somme, cette fille a eu, dans sa vie, une heure sublime. Et mon fils lui devait bien quelque chose! »

Pauvre pécheresse! Avoir eu tant de réputation, et s'éteindre obscurément! Se peut-il que la chaleur d'âme, la gaieté dans la bravoure, ces qualités françaises soient si mal récompensées! Les stupides bourgeois que la malheureuse fille avait sauvés se sont engraissés dans les richesses et elle a roulé au ruisseau, sans qu'une main compatissante l'ait aidée. Quel dénouement, quel épilogue pour le chef-d'œuvre de Maupassant! Ceci prouve combien l'art de Maupassant est proche voisin de la vie, puisque la vie se confond avec lui et le complète...

La paix est rétablie. Le bachelier débarque à Paris et accepte, pour augmenter ses ressources, une place de 1500 francs au ministère de la marine. Il frappe à la porte de Flaubert, qui a promis à sa chère Laure d'être son Mentor, et qui s'acquitte volontiers de cette tâche, car l'adolescent l'a conquis par sa simplicité et sa modestie. Guy s'installe en son emploi; et il y utilise les loisirs que lui accorde l'administration et le papier qu'elle lui confie à griffonner des sonnets. Il soumet le dimanche à son grand ami ces élucubrations de la semaine. Et le grand ami se transforme en pédagogue. Il honore la poésie, mais il pense que la prose est plus difficile et qu'il est salutaire de s'y essayer. Il secoue Maupassant comme Napoléon remuait les grenadiers à qui il voulait du bien :

« Allons, clampin, avance à l'ordre et exécute mes prescriptions. Demain matin, tu marcheras dans la rue jusqu'à ce que tu aperçoives un concierge s'appliquant à balayer le trottoir devant sa maison. Alors tu t'arrêteras, tu contempleras ce spectacle, tu t'en pénétreras et tu consigneras fidèlement les sensations de tout ordre qu'il t'aura suggérées. Vite à l'ouvrage! Et soigne ton pipelet! Que je le reconnaisse si jamais je le rencontre. »

Guy se soumettait docilement à cette discipline. Il observait à la lettre les instructions de son maître et lui remettait la page sur laquelle il avait peiné. Flaubert l'examinait, on peut le dire, à la loupe. Un physicien, dans son laboratoire, n'eût pas été plus attentif.

« Mon fils, tu vas me couper ces épithètes... Et ce verbe? Que vient faire ici ce verbe? »

Il se fâchait lorsque deux phrases se suivant avaient le même dessin et le même rythme. Pas une bagatelle n'échappait à sa critique méticuleuse. Le futur romancier en tirait un réel profit. Il apprenait à cette excellente école l'art d'écrire sans emphase et sans afféterie. Les avis de Flaubert contribuèrent à donner à son style cette plénitude et cette odeur de santé qui sont si remarquables chez Maupassant et lui assurent une place parmi les classiques. Pendant six ans, il besoigna à l'ombre des cartons verts, multipliant les essais et les gardant inédits, car il n'osait encourir les foudres de Flaubert, qui lui avait défendu de rien publier. Quelquefois seulement, il glissait des vers, en se cachant sous le pseudonyme de Guy de Valmont, dans un petit journal de théâtre. Et il ne souffrait pas de cette longue attente où Flaubert l'obligeait à languir. Il montrait une patience que n'auraient pas les débutants d'aujourd'hui, avides d'argent, pressés de conquérir la renommée. Son humeur était des plus sereines. Il se divertissait à faire des farces à

ses collègues du ministère et, pour se délasser, il s'en allait tirer l'aviron entre Chatou et Maisons-Laffitte.

« Je ne sais pourquoi on a prétendu que mon fils était pessimiste. On s'est obstiné à le contempler à travers ses œuvres, dont quelques-unes respirent, en effet, la tristesse et le dégoût de l'humanité. Mais jusqu'aux dernières années de sa vie, c'était le plus joyeux garçon du monde, expansif, jovial, ardent à s'amuser. Son meilleur compagnon, son frère en canotage, M. Léon Fontaine, qui lui fut si dévoué, vous dira, comme moi, qu'aucun symptôme n'annonçait la catastrophe où sa raison a sombré. Il jouissait, au physique et au moral, d'un admirable équilibre. Et cela, voyez-vous, on ne saurait trop le répéter, dans l'intérêt de la vérité d'abord, et pour détruire une légende qui atteindrait ma chère Simone, la nièce de Guy, une ravissante enfant, la seule consolation qui me reste en ce monde... »

Quand donc l'intelligence du romancier a-t-elle commencé à s'altérer? J'hésite à engager Mme de Maupassant dans ces confidences trop douloureuses. Mais elle va au devant de ma question; et quoique ces souvenirs la déchirent, elle me les livre sans restriction. Elle tient à dissiper toute équivoque.

« Je vous jure que Guy n'a ressenti aucun trouble avant la maladie de son frère Hervé. Hervé avait été frappé d'une insolation qui détermina, chez lui, des désordres cérébraux. Guy suivit les progrès de cette affection purement accidentelle. Et lorsque Hervé mourut, il fut très impressionné. Il tomba dans un sombre découragement. On a voulu voir dans le *Horla* comme une première manifestation de la folie. C'est encore une erreur, le *Horla* n'est que la fantaisie d'une puissante imagination. Et Guy était en pleine santé quand il l'a écrite. Au contraire, son volume *Sur l'eau*,

qui suivit la maladie de son frère, trahit une grande inquiétude... »

Un soir, la mère et le fils dînaient ensemble dans leur petite maison de Cannes et devisaient paisiblement. Soudain, il se mit à prononcer des paroles incohérentes, et que sa volonté ne semblait plus gouverner. Mme de Maupassant dissimula, du mieux qu'elle put, l'angoisse mortelle qu'elle éprouvait. Mais Guy s'était arrêté brusquement. Il venait de prendre conscience de son état. Il devint très pâle et remonta dans sa chambre. Quelques heures plus tard, il tentait de s'ouvrir la gorge avec un rasoir. Quelle nuit pour ce fils, qui ne voulait pas survivre au naufrage qu'il devinait prochain de sa raison, et pour cette mère, agitée de pressentiments, et qui attendait, frémissante, le dénouement inévitable!

Mme de Maupassant ne peut retenir ses larmes en évoquant ces scènes tragiques. Et maintenant elle s'épanche, et je sens qu'elle éprouve comme une douceur à parler. Les mots se pressent sur les lèvres, des mots infiniment tendres et dont je suis ému. Elle me dit ce qu'était son fils, sa générosité, sa fierté, sa bonté, ses vertus que les indifférents ignoraient, car il avait la pudeur de ne les pas étaler. « Nous nous adorions tous deux. Il avait pour moi d'exquises délicatesses. » Il se proposait de visiter, avec Huysmans, les musées de Hollande. Il apprend que sa mère est seule, à Étretat, attristée par un chagrin domestique. Il renonce à son voyage, mais il lui laisse croire que ce voyage a manqué par la faute de Huysmans, ne voulant pas avoir l'air de se priver d'un plaisir et l'affliger par l'idée de ce sacrifice. « Je pourrais vous citer mille traits semblables. » Guy vivait avec sa mère dans une complète intimité de cœur et d'esprit. Elle s'intéressait passionnément à ses travaux. Elle lui trouvait des sujets. La plupart de ses histoires

normandes, qui ont si forte saveur de terroir, lui ont été suggérées par elle. C'étaient ses anecdotes, des racontars qu'elle recueillait et dont il retenait la substance. Il méditait longtemps sur des romans et ses contes. Lorsqu'il prenait la plume, l'œuvre était achevée dans son cerveau. Sa production paraissait aisée, mais elle était précédée d'une préparation laborieuse :

« Je le vois encore, descendant tout heureux, se frottant les mains : — Je viens de gagner 500 francs! »

Il avait mis trois heures à écrire *Mouche*, une de ses jolies nouvelles. Il l'avait ruminée pendant des mois. Ses ouvrages étaient des fruits qui ne se détachaient de l'arbre qu'au moment de leur complète maturité.

Les heures s'écoulent. Plusieurs fois, j'ai voulu prendre congé et l'affectueuse insistance de Mme de Maupassant m'a retenu. En parlant, elle s'est animée; un rayon de jeunesse brille sur son visage. Cette causerie a fait revivre les jours lointains où son cher Guy lui donna tant de bonheur et de gloire :

« Voulez-vous feuilleter ses manuscrits? »

Elle m'amène devant un secrétaire d'acajou et me place sous les yeux des pages jaunies. Ce sont des lettres qui ne seront jamais publiées, des cahiers de vers calligraphiés par une plume enfantine. Je n'ose lire les lettres, mais je jette sur les vers un regard empressé. Nous les parcourons ensemble. Mme de Maupassant les explique, les commente; chaque pièce éveille en sa mémoire une foule d'impressions anciennes, qu'elle traduit avec une charmante vivacité. Il y a dans ses propos de l'enjouement, de la verve, une belle humeur qui me montre ce que dut être, avant ses malheurs, l'amie de Bouilhet et de Flaubert. Que ne puis-je prendre copie de ces morceaux, premiers essais d'un talent qui vient de naître! Mme de Maupas-

sant devine ma pensée. Elle ramasse les feuilles éparses et me les remet :

« Emportez tout cela. Vous me le rendrez lorsque vous aurez fini de vous en servir. »

Et comme je la remercie, tout pénétré de sa bonne grâce, elle ajoute, en me reconduisant au seuil du salon :

« Surtout ne tardez pas! Je suis bien vieille, bien malade! Et le médecin m'assure que je serai bientôt délivrée!... »

## II. — VERS INÉDITS DE GUY DE MAUPASSANT

En même temps qu'elle me confiait les vers manuscrits restés en sa possession, M^me^ de Maupassant me conseillait d'aller voir, dès mon retour à Paris, M. Léon Fontaine, qui fut le grand ami de son fils. Je me suis empressé de suivre cet obligeant avis. M. Léon Fontaine a bien voulu me communiquer les papiers que Guy de Maupassant lui a remis à diverses reprises et qui constituent pour lui le plus précieux des souvenirs. Ce sont des œuvres de jeunesse. M. Léon Fontaine vivait alors dans une grande intimité avec l'écrivain, qui s'occupait beaucoup moins de littérature que de canotage. Ils possédaient en commun la *Feuille-à-l'Envers*, embarcation qui naviguait le dimanche entre Maisons-Laffitte et Chatou. Guy de Maupassant s'appelait, à bord, Joseph Prunier, et M. Léon Fontaine portait le nom coquet et sans prétention de Petit-Bleu. Une aimable personne, M^lle^ Mouche, tenait la barre; elle égayait par son babil les matelots de l'équipage et s'efforçait de les rendre tous également heureux. Le soir venu, on s'installait dans une auberge riveraine. La chère était médiocre, les lits détestables; mais, à vingt ans, la

gaieté et le plaisir remplacent toutes choses, et il n'est pas un dîner qui paraisse maussade avec de tels assaisonnements. M. Léon Fontaine, qui est aujourd'hui un grave officier ministériel, ne peut s'empêcher de sourire à l'évocation de ces folies. Il me trace un portrait qui concorde absolument avec les indications que Mme de Maupassant m'avait données :

« Ceux qui n'ont connu Guy que sur la fin de sa vie n'ont aucune idée du fond de son caractère et de son tempérament. Son humeur s'était assombrie; il s'était laissé prendre par le monde, où il ne goûtait point d'amusement véritable, mais dont les hommages lui étaient sensibles. De 1871 à 1880, c'était le meilleur et le plus joyeux garçon... Il avait l'insouciance et la turbulence d'un enfant; il aimait les grosses farces, les exercices violents où se déploie la force physique. Avec lui, on n'avait pas la sensation de l'homme de lettres qui ne vit que par les nerfs et le cerveau. Du moins n'ai-je eu cette impression que beaucoup plus tard, quand il commença d'être célèbre... »

M. Fontaine m'a cité une infinité de traits qui complètent la physionomie de l'auteur de *Bel-Ami*, comme il est permis de la concevoir à cette époque. Il haïssait les discussions d'esthétique et, sauf sur la poésie où il s'étendait plus volontiers, jamais on ne surprenait chez Maupassant ces accès de nervosité par où se manifeste le tourment du romancier en quête de développements ou d'idées. Cependant un travail intérieur se faisait en lui, mais on eût dit qu'il s'accomplissait à son insu, comme par la sourde poussée d'un instinct obscur. Il avait conservé une sorte de rusticité, qu'il tenait peut-être de son éducation première, et de la libre existence qu'il avait menée parmi les pêcheurs d'Étretat. Il adorait la nature, mais il souhaitait qu'elle fût un peu sauvage. Il fuyait les endroits trop civilisés. Tandis que quelques-uns de ses compagnons

fréquentaient chez la mère Fournaise, auprès de Croissy, il allait camper avec Petit-Bleu, dans un cabaret isolé à Sartrouville, considérant que ce lieu, moins « élégant » que l'île de la Grenouillère, lui donnait davantage l'illusion d'une existence champêtre. C'est là, sur une méchante table de cuisine, qu'il écrivit ses derniers vers et ses premières pages de prose. M. Léon Fontaine a gardé pieusement les essais, les brouillons, que Petit-Bleu ramassa jadis dans la chambrette de Sartrouville et d'autres manuscrits que Maupassant avait soumis à son jugement : deux pièces de théâtre inédites, la *Demande*, comédie en un acte, la *Comtesse de Béthune*, drame en trois actes, qui ne sont que d'informes élucubrations d'écolier, et un recueil que le jeune poète méditait de publier, un cahier tout entier recopié de sa main et renfermant une sélection des poésies qu'il composa pendant son enfance et son adolescence, de 1863 à 1873. Ces morceaux ont été choisis parmi ceux qu'il pensait être les meilleurs. En les réunissant aux pièces que Mme de Maupassant a eu la gracieuseté de me remettre, j'ai sous les yeux un tableau assez exact du labeur accompli par l'écrivain, durant la période des tâtonnements et des débuts. Essayons de tirer de ces documents quelque éclaircissement sur ses états d'âme successifs et la formation de son génie.

Le cahier porte sur sa couverture ce mot : « Vers » sans autre indication. Il est formé de feuilles grand in-octavo cousues ensemble. A chaque page sont des annotations au crayon, des épithètes biffées, des points d'interrogation rageusement jetés dans les marges. Ces corrections sont dues, selon toute probabilité, à Gustave Flaubert, qui surveillait d'un œil sévère les travaux de son élève et ne lui ménageait pas les conseils... Sur le faux-titre, en manière de préambule, sont déposés six alexandrins :

Je laisse *s'écouler* ma pensée ingénue;
Telle qu'elle me vient je l'*écris* toute nue.
Elle est naïve et simple ainsi qu'un front sans fard
Et les cheveux aux vents elle *vole* au hasard
Après un moucheron, un sourire, un nuage...

Un baiser suffirait pour la rendre sauvage.

Les mots en italique sont soulignés... Gustave Flaubert n'avait pas manqué de faire observer à Maupassant qu'une même pensée ne peut pas, tout ensemble, s'*écouler* et s'*envoler* les cheveux aux vents, et sans doute il lui avait reproché, avec son habituelle vivacité, l'incohérence de cette image... Les pièces qui suivent sont celles qui remontent aux dates les plus anciennes; car, dans le cahier, l'ordre chronologique est assez fidèlement suivi. Tous les vers, composés par Maupassant entre treize et dix-sept ans, ont le même accent. Ils respirent un naïf amour du pays natal et des beautés par lesquelles son cœur a été touché. Mais l'enfant n'exalte pas ces beautés au moment où il en peut jouir; il s'attendrit sur elles alors qu'il les a perdues, quand il a passé du vagabondage d'Étretat à la captivité du collège d'Yvetot. Enfermé dans la funèbre salle d'étude, il aspire aux délices qui lui sont ravies. Il s'émeut, et pour la première fois, il chante :

Oui certes le pays est un bien doux remède.
On n'entend plus parler des calculs d'Archimède,
On y met de côté Virgile et Cicéron.
On passe tout le jour couché sur le gazon.
On boit, on mange, on dort, sans souci, sans tristesse,
On a le cœur rempli de joie et d'allégresse.
Fait-il beau? — Tout de suite on va se promener...
Avez-vous faim? — Eh bien, vous allez déjeuner!...
Et quel plaisir de voir dans nos belles campagnes
Les épis déjà mûrs, et, du haut des montagnes,
D'observer un esquif qui glisse sur les eaux...

On retrouve, dans cette effusion puérile, la parfaite ressemblance du petit « poulain échappé », que la tendresse maternelle de Mme de Maupassant me dépeignait. Le poulain s'ennuie, il a la nostalgie des pommiers en fleurs. Et lorsqu'il s'en va, le jeudi, se promener avec ses camarades aux environs d'Yvetot, sa tristesse en est accrue. Il rapporte de ces excursions un sentiment plus aigu de sa misère. Et il s'adresse, comme Mme Deshoulières, aux moutons, aux innocents moutons qu'il a rencontrés :

Paissez, moutons, paissez sur les vertes prairies,
Suivez en bondissant les bords d'un clair ruisseau,
Broutez le vert gazon des campagnes fleuries
Et le bourgeon naissant du fragile arbrisseau.
Vous regardez courir vos timides agneaux
Au milieu des bouquets tout remplis de verdure,
Vous êtes les enfants chéris de la nature;
Ses plaisirs sont pour vous toujours doux et nouveaux.

Cependant, Guy arrive à dix-huit ans. Les moutons ne lui inspirent plus que de l'indifférence. Il s'intéresse à d'autres aspects de la nature. L'éternel féminin s'est emparé de son imagination. Il rime, toute la journée durant, des madrigaux, des fadeurs, des déclarations, une longue épître à « *Mme X..., qui le trouvait sauvage* ». Il se compare au farouche Hippolyte, qui méprisait « l'amour et ses chaînes » :

Tantôt debout sur un roc solitaire,
Il se penchait sur les flots écumeux
Et sa pensée, abandonnant la terre,
Semblait percer les mystères des cieux.
Tantôt courant sur la valve marine,
Il poursuivait les grands oiseaux de mer,
S'imaginant sentir dans sa poitrine
La liberté pénétrer avec l'air.

Il ne tarde pas à devenir sérieusement amoureux. Dans un morceau daté d'octobre 1868, il exprime, en

traits de feu, son extase. Tous les potaches qui ont éprouvé les désordres de l'amour naissant se reconnaîtront en ces discours passionnés :

Rien ne peut contenir cet immense bonheur,
Elle m'aime, et je vis, et je sais qu'elle m'aime!...
... Qu'on est heureux d'aimer pour la première fois...
... Pourtant elle est partie et n'est pas revenue!...

Ce dernier vers renferme un avertissement sinistre. En effet, l'infidèle s'éloigne; elle consent à accorder une suprême entrevue. Et Guy de Maupassant fixe aussitôt dans une « nuit », composée à l'exemple de Musset, l'émotion de cet instant douloureux. Les amants se perdent dans la campagne; ils regardent les étoiles, ils écoutent les murmures de la brise; leurs mains s'étreignent, leurs yeux s'emplissent de pleurs :

Tout vivait, tout tremblait, tout parlait dans les bois,
Et le grillon sous l'herbe et la brise plaintive,
Et l'arbuste et le flot qui caresse la rive,
Et tous ces bruits divers ne formaient qu'une voix...

Tous deux nous écoutions et nous versions des larmes.
Quand on va se quitter, l'amour a tant de charmes!...

... Mais de cette belle soirée
Et de ma maîtresse adorée
Que restait-il le lendemain?
Seul, le pâtre, de grand matin,
En conduisant au pâturage
Son grand troupeau, vit sur l'herbage
Les quelques gouttes de nos pleurs,
Seule marque de nos douleurs;
Mais il les prit pour la rosée.
« L'herbe n'est point encore séchée »,
Se dit-il, en pressant le pas.
Hélas! il ne soupçonna pas
Que de chagrins et de misères
Cachait cette eau sur les bruyères;
Et ses brebis qui le suivaient
Broutaient les herbes et buvaient
Nos pleurs sans arrêter leur course.

Mais rien n'en a tari la source!

Ces vers candides ne sont pas dépourvus de charme. Ils arrivent à la grâce par leur extrême ingénuité. En les écrivant, Maupassant se croyait le plus malheureux des rhétoriciens. Il se consola — aucune douleur n'est éternelle — en se ruant, la plume à la main, sur d'innombrables sujets. Tout lui était matière à poésie. Il dépêche à ses amis de Paris des narrations descriptives; il broche une dissertation sur l'existence de Dieu, qui est inscrite au Cahier d'honneur du lycée de Rouen et qui contient des périodes animées d'un souffle puissant. Sur un mode moins sévère, il improvise en quelques heures un compliment pour le banquet de la Saint-Charlemagne, une sorte de récit tourné au grotesque, qu'il serait oiseux de reproduire, et qui n'est pas sans agrément, quoique la verve en soit trop verbeuse. Guy de Maupassant se partage entre la bouffonnerie et l'élégie. Il n'a pas encore appris les délicatesses de la pensée et de l'expression. Une seule pièce, écrite à dix-neuf ans, se détache sur cet ensemble un peu gros; il y flotte comme de vagues réminiscences; elle est empreinte d'une douceur caressante qui fait songer à la discrète sensibilité de M. Sully-Prudhomme. Elle vaut la peine d'être citée :

JEUNESSE

Libre et levant le front l'orgueilleuse jeunesse
Sent l'avenir entier qui germe dans son cœur;
Elle connaît sa force et, dans ses jours d'ivresse,
Regarde le ciel même avec un ris moqueur.

Il est pourtant des jours où l'avenir est sombre,
Où l'on pleure, où l'on doute, où l'homme le plus fort
Voyant tout son espoir s'enfuir ainsi qu'une ombre,
Sent passer sur son cœur comme un souffle de mort.

Quand soudain agonise en nous la confiance,
Nous cherchons éperdus quelques regards émus,
Un cœur qui nous soutienne en notre défaillance,
Devant qui notre orgueil tombe et reste soumis.

La pitié d'un ami nous irrite et nous blesse;
Il frappe pour guérir, l'homme est toujours brutal;
Il faut la main légère et douce, sans faiblesse,
Qui jusqu'à la racine aille chercher le mal.

L'amitié d'une mère est trop haute et trop sainte;
On garde son amour pour les plus grands malheurs.
Il faut le médecin auquel on dit sans crainte
La secrète blessure où germent « nos douleurs ».

Heureux, heureux celui qui peut verser son âme,
Ses inspirations, espoirs, rêves joyeux,
Chagrins et pleurs enfin dans le sein d'une femme,
Fleuve où l'on boit des maux l'oubli mystérieux.

Je ne puis dire si celle à qui s'adressait cette prière en fut émue et si elle consentit à panser la blessure du poète. Maupassant n'ignorait pas que la mélancolie réussit auprès des femmes, bien qu'il usât généralement pour les séduire, d'autres moyens...

Après la guerre, ayant été pourvu d'un emploi au ministère de la marine, il vient se fixer à Paris. Nous touchons ici à l'évolution définitive de ses idées et de son talent. Il apportait de sa province, ainsi que la plupart des jeunes gens qui cherchent leur fortune dans les lettres, une malle toute pleine de poèmes; il caressait le rêve de conquérir l'admiration de M. Lemerre, éditeur du Parnasse. Fort heureusement, il rencontra en chemin la sollicitude de Flaubert. Ce rude professeur l'arracha à la contemplation des étoiles, le ramena sur la terre; il pénétra la vocation de ce gars normand qui n'était pas fait pour soupirer des romances; il le nourrit de sa théorie et, ce qui était un moyen plus efficace, il agit sur lui par l'exemple, il lui communiqua ses scrupules et lui apprit l'art d'observer la vie et d'en fixer les nuances. Maupassant devait joindre à ces qualités acquises ce don qui lui appartint en propre d'exciter l'émotion par la seule peinture des choses réelles, en les imprégnant d'un frisson d'humanité. Si l'on parcourt les vers qu'il a produits pendant

cette période, on suit, pour ainsi dire, pas à pas sa transformation intellectuelle. Il renonce aux colifichets, aux bergeries, aux bagatelles où se divertissait son adolescence; il se dirige vers le réalisme, mais il passe par une phase intermédiaire qui est l'ironie hautaine et le mépris. Ce sonnet de 1872 est un modèle assez réussi de ce genre :

Quand on a contemplé l'insensible splendeur
Des astres scintillants dans la nuit infinie,
Quand on a su combien peut tenir de malheur
Du jour de la naissance au jour de l'agonie;

Quand on n'a pas trouvé le dieu consolateur
Que la tendresse appelle et que la raison nie;
Quand on a reconnu le néant du génie,
Le néant de l'amour, ce mensonge enchanteur;

Quand on n'attend plus rien que la terre profonde,
Quand on a pénétré les coulisses du monde
Et vu le carton peint de ses illusions;

Quand ce dégoût vous prend qu'on appelle le doute,
On se couche épuisé sur le bord de la route :
« Passez votre chemin, les joyeux compagnons! »

Bientôt il glisse du dégoût à l'invective. Il cherche la vigueur et atteint à la violence. Il se déchaîne contre Paris, contre les turpitudes qu'il y découvre, contre le vice qui s'y étale impunément. Il est très vertueux, du moins dans l'intention, car ses peintures sont plutôt immodestes. Elles sont même, en de certains endroits, terrifiantes :

CHOSE VUE HIER SOIR DANS LA RUE

Sa joue était gluante et suait sous le fard,
Son œil glauque s'ouvrait stupide et sans regard,
Sa mamelle ballait et tombait sur le ventre;
Sa mâchoire, édentée et noire comme un antre,
Hideuse s'entr'ouvrait, foyer d'infections
Qui vous sautaient au nez avec chaque parole.
On sentait clapoter, sous la chair flasque et molle,
Le liquide visqueux des putréfactions.....

Quelquefois il trouve, dans cette note, des vers d'un emportement superbe. Ceux-ci égalent — s'ils ne les dépassent par la plénitude de l'énergie — les *Iambes* d'Auguste Barbier :

A l'heure où l'ombre vient et couvre la cité,
On voit grouiller l'essaim des femmes demi-nues,
Légion de vermine, on ne sait d'où venues,
Flot abject et rampant par la nuit apporté.
Nul œil vivant n'en peut compter la multitude,
Leur nombre va croissant sur le trottoir obscur,
C'est la larve qui vient dans sa décrépitude
Ronger le vieux Paris ainsi qu'un fruit trop mûr;
C'est le ver qui s'attache à toute pourriture.

Car la jeunesse est morte et leur sert de pâture!

Enfin, après ces hésitations, Guy de Maupassant arrive à saisir son équilibre. Il n'est plus fade, il n'est plus bouffon, il n'est plus brutal, il est moins amer. Il se borne à rendre ce qu'il aperçoit autour de lui et ce qu'il ressent lui-même. Une ironie tranquille et un peu triste sort de ce qu'il écrit. Cela est comique et cela ne prête pas à rire, car cela recouvre l'abîme des médiocrités et des détresses humaines. Le cahier de M. Léon Fontaine se termine par un morceau qui serait exquis si l'on pouvait le raccourcir des trois quarts. Maupassant y raconte, tout bonnement, sa dernière partie de canotage :

Des larmes de la nuit la plaine était humide,
Une brume légère au loin flottait encor,
Les gais oiseaux chantaient. Et le beau soleil d'or
Jetait son étincelle à l'eau fraîche et limpide.

Oh! quand la sève monte et quand le bois verdit,
Quand de tous les côtés la grande vie éclate,
Quand au soleil levant tout chante et resplendit,
L'esprit ouvre son aile et le cœur se dilate.

Aussi notre héros fut-il très étonné
De se sentir bientôt moins triste qu'à la ville,
Le regard plus serein et l'âme plus tranquille
Quand au courant du fleuve il se vit entraîné.

Le canot lentement allait à la dérive,
Un vent léger faisait murmurer les roseaux,
Peuple frêle et chantant qui grandit sur la rive
Et qui puise son âme au sein calme des eaux.

La yole du poète croise une autre embarcation. Il discerne, à la poupe, une femme en qui il reconnaît, à son grand étonnement, une chaste jeune fille qu'il avait coutume de rencontrer le matin en se rendant à son bureau. Cette vierge n'était qu'une canotière! Il se lance à sa poursuite. Il la rattrape. On descend à la même guinguette. Que vous dirai-je? Le dénouement se devine :

Poète au cœur naïf, il cherchait une perle;
Trouvant un bijou faux il le prit — et fit bien.
J'approuve, quant à moi, ce dicton très ancien:
« Quand on n'a pas de grive, il faut manger un merle. »

Nous sommes en 1875. Guy de Maupassant est introduit par son maître dans un cercle d'écrivains déjà éminents ou appelés à le devenir. Émile Zola, Alphonse Daudet l'accueillent. Il est le camarade de Huysmans, de Léon Hennique, de Henry Céard. Il est emporté par l'émulation et l'ambition. Il se mesure à la prose qui devient entre ses doigts un outil incomparable. En abandonnant les Muses, c'est à la jeunesse qu'il dit adieu. La gloire lui apporte son tribut ordinaire d'inquiétudes. Guy de Maupassant a cessé d'être heureux le jour où il a été complètement un homme de lettres. Et c'est pourquoi j'ai éprouvé une vive satisfaction à feuilleter ces cahiers jaunis où s'épanouit, en gerbes odorantes, l'insouciance de ses premières années.

## LES SOUVENIRS DE M. JULIA PINGARD

Comme je passais hier devant l'Institut, l'idée me vint d'entrer dire un petit bonjour à M. Julia Pingard. Je l'ai toujours connu fort aimable, en dépit de la légende qui fait de lui un fonctionnaire à l'humeur bourrue. Et puis il y a un je ne sais quoi d'auguste et de respectable qui s'attache à sa personne. Il est le dernier représentant d'une dynastie, dont le nom se confond avec l'histoire de l'Académie française. Les trois Pingard sont presque aussi célèbres que les trois Vernet; et quoiqu'ils n'aient produit aucune œuvre, si ce n'est de tenir loyalement les registres et les écritures de la compagnie, ils sont assurés de vivre dans le souvenir des hommes. Le grand-père, un ancien matelot qui avait servi aux Indes, obtint auprès des Quarante une place d'huissier ou de portier. C'était une retraite honorable, et dont il se montra digne par sa fidélité et son zèle. M. Pingard, le père, qui avait des lettres, succéda vers le commencement du siècle au chef du secrétariat M. Cardot et à l'agent comptable spécial, M. Lucas; il réunit dans sa main ces deux charges, il les a transmises à son fils qui les remplit encore aujourd'hui. Il lui avait donné, par

précaution, le prénom féminin de Julia, indiquant ainsi que ce cher fils ne pouvait manquer d'avoir un caractère empreint d'aménité. M. Julia Pingard réalise de son mieux ces espérances, et s'il oppose quelque fermeté aux quémandeurs de billets et s'il lui arrive de modérer les poètes qui se ruent chaque année à l'assaut des concours et des récompenses, les membres de l'Institut n'ont qu'à se louer de sa prud'homie. Il a pris, à leur contact, une grâce de langage qui communique à son discours une piquante légèreté. Et c'est pourquoi j'éprouve un réel plaisir à l'entendre.

Je l'ai trouvé dans la petite chambre vitrée qui lui sert de bureau; de ce réduit et sans se déranger, il peut observer les arrivants et décider par avance quel accueil il convient de leur réserver, selon leur âge et leur position dans le monde. L'art de discerner ses nuances ne s'acquiert qu'à la suite d'un long exercice. M. Julia Pingard le possède en perfection. Son crâne d'ivoire prend, suivant les cas, un aspect cordial ou rébarbatif et son visage, rasé de frais, s'épanouit ou bien se hérisse. Je fus accueilli par le plus charmant sourire. Et tout d'abord, quand je lui eus exposé le désir où j'étais d'esquisser sa silhouette, M. Julia Pingard me conjura de renoncer à ce dessein; il se défendit de poser devant le public. Mais je ne m'arrêtai pas à ces objections, je l'interrogeai sur les illustres personnages qui , depuis un demi-siècle , avaient franchi le seuil de son cabinet. Il n'a pas résisté à la douceur d'évoquer ces grandes ombres. Et tandis que l'obligeant vieillard me contait des anecdotes, il m'a semblé voir passer entre nous Montalembert et Guizot, Musset et Vigny, et le profil d'aigle de Lamartine et le blanc toupet de M. Thiers.

— Ah! monsieur, l'Académie était bien belle en 1848! Ce fut l'année de mon entrée en fonctions. Je venais de passer mon baccalauréat et je dus, pour mes

débuts, m'occuper de la réception du successeur de Chateaubriand, qui était, comme vous savez, M. de Noailles. Quelle admirable séance!

Toute la fleur de la noblesse était là. Et, à la façon dont M. Julia Pingard m'en a parlé, je le soupçonne fort d'avoir un faible pour la vieille aristocratie française. Il reconnaît que les gentilshommes qui vivent présentement ont du mérite, mais il ne m'a pas caché que ceux d'hier avaient dans leurs manières quelque chose de raffiné, une suprême élégance, qui est en voie de disparaître. « Non, s'est-il écrié, vous ne saurez jamais ce qu'était M. de Saint-Aulaire! » Il ne fut pas un très grand écrivain, mais il avait une politesse exquise dont, après cinquante ans, M. Julia Pingard est pénétré. Il était bienveillant, et son affabilité savait garder les distances; elle inspirait le respect en même temps que l'affection et se tenait à une juste limite, entre la morgue et la familiarité. Tous ces vrais grands seigneurs étaient ainsi; ils vous donnaient la main et l'on se sentait leur obligé. Maintenant, la poignée de main s'est banalisée; elle est trop facile et cela lui enlève de son prix. Au cours d'une récente cérémonie, un des hauts dignitaires de l'État crut devoir, en entrant dans la salle des séances, honorer d'un vigoureux *shake-hand* M. Julia Pingard. Celui-ci a été sensible à une telle faveur, mais il m'a avoué que cette étreinte ne l'avait pas entièrement satisfait. Elle était trop affectée, et son extrême abandon n'était pas dénué d'orgueil. Elle voulait dire : « Vous remarquerez que je suis un démocrate et que je m'abaisse à être l'égal des citoyens ordinaires... » M. Julia Pingard prétend qu'il y a plus d'ostentation dans cette feinte humilité que dans la condescendance de M. de Saint-Aulaire. Mais quoi! M. de Saint-Aulaire n'est plus... Et il faut bien se consoler de sa perte! Au reste, tous les collègues de M. de Saint-Aulaire n'étaient

pas, au même degré que lui, complaisants. Guizot avait de la sécheresse; Lamartine, les yeux perdus dans les nuages, paraissait ouïr les voix du ciel et oublier celles d'en bas; Alfred de Vigny était maussade, M. Thiers pétulant et vindicatif. Quant à Victor Cousin, il surpassait les plus habiles sociétaires du Théâtre-Français; il excellait dans la dissimulation. C'était un comédien consommé. Il s'arrêtait le jeudi chez M. Julia Pingard qui, lui présentant des feuilles à signer, pensait devoir s'enquérir de sa santé.

« Mal! très mal! répondait Cousin d'une voix funèbre et caverneuse; je n'ai plus de forces! »

Il rejoignait ses confrères et pérorait pendant deux heures sans se lasser. Le moribond revenait à la vie. M. Julia Pingard se divertissait à part lui de cette transformation, mais il tenait son sérieux, lorsque Victor Cousin se plaignait derechef de l'état de ses poumons. Ce philosophe n'eût point toléré que le chef du secrétariat de l'Institut mît en doute sa sincérité. Et M. Julia Pingard eut le talent de conserver jusqu'au bout et sa confiance et son estime.

« On m'accuse quelquefois de manquer de mansuétude. Ces damnées réceptions me font un grand nombre d'ennemis. Mais si vous croyez qu'il soit aisé de contenter tout le monde!... »

Autrefois, ces solennités excitaient une curiosité modérée. Les amis et les parents du mort, ceux du récipiendaire et du directeur de l'Académie se casaient facilement dans la salle. Elle ne devenait trop petite que les jours où un intérêt politique s'attachait à la personnalité du nouveau membre et où l'on présumait que quelque scandale pourrait sortir des harangues échangées. Lorsque Montalembert fut reçu, au début du règne de Napoléon III, des places de centre se vendirent sous le manteau jusqu'à 1000 francs; il en fut de même pour la séance où Guizot répliqua à

Lacordaire... Mais cet empressement était accidentel. Il n'est devenu très vif qu'après la guerre. A dater de 1870, l'Académie fut à la mode. On commença à s'arracher les invitations. L'appartement que M. Pingard occupait au palais Mazarin avec son père était assiégé par des solliciteurs et surtout des solliciteuses, que ne retenait aucun scrupule... Un mercredi soir, comme il rentrait du théâtre, il fut tout étonné de rencontrer dans son antichambre deux dames qui l'attendaient. La plus jeune et la plus jolie (elle comptait sur sa séduction pour le fléchir) lui exposa l'ardente envie qu'elles avaient d'écouter le discours de Dumas fils et le supplièrent de leur délivrer des places. M. Julia Pingard ne pouvait résister à de beaux yeux pleins de larmes; il s'exécuta et il enjoignit au concierge de mieux le garder à l'avenir contre ces assauts. Il lui arriva, aux environs de 1880, une aventure plus extraordinaire. Il regagnait son domicile, à minuit passé. Un landau, attelé de deux coursiers magnifiques, stationnait devant le pont des Arts. A l'instant même où, la porte s'étant ouverte, M. Pingard se préparait à entrer, un valet de pied en culotte courte se faufila sur ses pas, tira les verrous du portail, et par le passage devenu libre, l'équipage s'engouffra, ne s'arrêtant que dans la grande cour de l'Institut... M. Julia Pingard, légitimement courroucé, ordonna au cocher de rebrousser chemin. Alors, une glace s'abaissa et un personnage, enveloppé de couvertures, se montra à la portière. C'était un Anglais de distinction qui, voulant vider la coupe des voluptés parisiennes, méditait d'assister à la réception de M. Victor Cherbuliez. Il s'était procuré un billet, mais comme il tenait à s'asseoir en un bon rang, il avait imaginé de dormir la nuit dans sa voiture. Et, en effet, elle renfermait des oreillers, un fauteuil-lit, une collation pour le matin, une chaufferette et quelques autres objets

de première nécessité. M. Julia Pingard s'appliqua à faire entendre au voyageur que cette façon d'agir était contraire aux usages de l'Académie et qu'il lui suffisait, pour retenir son tour, d'envoyer son valet de chambre à la queue, selon la tradition établie par le cardinal. L'insulaire obéit d'assez mauvaise grâce à cette injonction. Et M. Julia Pingard comprit que pour recouvrer son repos, que menaçaient ces tentatives nocturnes, il lui fallait quitter Paris et se réfugier à la campagne. Il loua une maisonnette à Saint-Mandé. Mais, à neuf heures du soir, le mercredi, on heurtait à ses volets :

« M. Pingard, s'il vous plaît?

— M. Pingard n'est pas ici, il est à son cabinet de onze heures à cinq heures. Veuillez vous y présenter. »

S'il n'avait été retenu par les principes d'une éducation civilisée, il eût envoyé à ces bourreaux, comme dit Molière, quelques messagers fâcheux. Saint-Mandé étant un lieu trop abordable, il s'en alla établir plus loin ses pénates, au fond d'un bourg perdu. Il y goûte enfin le repos souhaité et y puise l'énergie nécessaire à la majestueuse ordonnance de ses réceptions.

Ce n'est pas une petite affaire! Les auditeurs étant pourvus de leurs cartons, il est nécessaire de les accommoder dans la salle, d'assigner à chacun son coin... Et, suivant l'occasion, cette tâche est plus ou moins délicate. Elle est influencée par une foule de raisons que le vulgaire ne soupçonne pas; il convient d'avoir égard à la saison de l'année, au rang des auditeurs, à leur notoriété, à leur naissance. L'hiver, les fourrures sont très encombrantes et les trois cents billets du centre ont peine à se caser; l'été, on se serre davantage. M. le chef du secrétariat est là, sur la brèche, prévenant les conflits, étouffant les réclamations, les devinant pour les empêcher d'éclore. Il

s'empresse, il se multiplie, semblable à un général d'armée qui veille à tous les détails. Souvent il est mal récompensé de ses peines. Et du reste, la qualité du récipiendaire lui enlève, à ce sujet, tout étonnement. Dès le premier jour, il est fixé. L'expérience lui a appris que les dames les moins exigeantes sont les grandes dames du faubourg. (J'ai dit que M. Julia Pingard avait une secrète prédilection pour la noblesse.) Avec les comédiennes, il est encore possible de s'arranger. Elles ont le mot pour rire. Mais ces dames de l'Université sont redoutables; jalouses de leurs prérogatives, et animées de dispositions pointues. Il y a en elles un bouillonnement d'impatience qui cherche à s'épancher. Aussi M. Julia Pingard a-t-il le cœur un peu serré, quand il organise la réception d'un professeur ou d'un historien; il se dilate à demi pour les hommes de théâtre; mais il n'est tout à fait à l'aise que lorsqu'il s'agit d'un duc...

« Au moins, s'amusent-elles? lui ai-je demandé. Ces spectatrices, si friandes des fêtes académiques, y sont-elles attirées par un goût sincère, ou bien n'y viennent-elles que par décence et pour montrer qu'elles s'intéressent aux nobles travaux de l'esprit? »

Il m'a regardé d'un air fin, en plissant ses petits yeux :

« Laissez donc! La plupart sont des caillettes. Elles sont ravies de courir, en quittant la séance, aux *five o'clock* de leurs amies, et d'y apporter des nouvelles toutes fraîches. « Vraiment, ma chère, vous y étiez? Oh! contez-nous ce qui s'est passé. » Si nous avions dix fois plus de places, on les rechercherait dix fois moins! »

M. Julia Pingard n'a presque plus d'illusions.

Notre entretien est interrompu par l'arrivée d'un visiteur, en qui je reconnais un candidat aux élections

prochaines. « Je ne veux pas, dis-je au chef du secrétariat, vous empêcher de remplir votre office, je reviendrai tout à l'heure. » Quand je suis rentré chez M. Julia Pingard, le candidat en était parti; je ne me suis pas inquiété de l'objet de sa démarche, n'ayant aucun droit de m'immiscer dans ces secrets professionnels, et notre conversation a repris une forme générale :

« Ainsi, fais-je observer, vous recevez des visites, bien que vous n'ayez point une part personnelle au scrutin et que, dès lors, on n'ait pas à briguer votre suffrage? En pénétrant ici, les postulants respirent déjà l'atmosphère de la maison, ce cabinet étant, en quelque sorte, le vestibule du temple. Je suppose que vous leur donnez des indications utiles. Mais lorsqu'ils sont élus, s'ils ont la chance de l'être, découvrez-vous en eux une modification d'humeur et de caractère? Sont-ils au lendemain du succès, ce qu'ils étaient la veille? La sympathie qu'ils vous témoignent ne se colore-t-elle point d'une nuance de protection dédaigneuse? »

M. Julia Pingard a répondu à ces questions avec une précaution légitime et une malice fort aiguisée. Il ne m'a pas dissimulé que certains immortels paraissaient se souvenir vaguement des confidences qu'ils lui avaient faites et des protestations qu'ils lui avaient prodiguées. On l'appelait « mon cher Pingard » et « mon cher ami ». Il n'est plus maintenant que « monsieur Pingard ». Notez qu'il ne se plaint pas de ces oublis. Il a soin de n'en marquer aucune surprise. Et réellement, il n'en éprouve pas d'amertume. Il est heureux des égards que l'on a pour lui, mais il ne les sollicite, ni ne les regrette. Il se console des légers mécomptes auxquels il est exposé, en assistant, témoin muet, mais non pas sourd ni aveugle, aux mille scènes curieuses qui se jouent en sa présence...

Oh! la divertissante comédie que la comédie acadé-

mique! Un dramaturge et un critique, tous deux célèbres par la causticité de leur verve, se mettent à deviser, et leurs propos roulent tout naturellement sur le dernier ouvrage d'un de leurs confrères... Au moment où ils sont animés, surgit ce confrère malencontreux. Et aussitôt les aigres censures de se changer en mielleux éloges. C'est là un des aspects de l'hypocrisie mondaine qui se manifeste ailleurs que sous la coupole. Ces mensonges, inspirés par la courtoisie, sont le propre des nations policées. Il est d'autres détours qui appartiennent plus spécialement aux mœurs de l'Institut. Ils apparaissent principalement les jours où l'on procède à la nomination des nouveaux titulaires des fauteuils. Ce sont des après-midi mouvementés. Une fièvre étrange circule entre les murs du vieux palais Mazarin. Et M. Julia Pingard en subit le contre-coup. Un des Quarante le vient quérir au début de la séance : « Monsieur Pingard, veuillez me faire écrire trois bulletins aux noms de MM. X..., Y... et Z... » Les bulletins sont calligraphiés. L'académicien loge M. X... dans la poche de son gilet, M. Y... dans la poche de sa redingote, M. Z... dans la poche de son pantalon. Il est armé pour la bataille. Et nul ne saura jamais, sauf peut-être M. Julia Pingard, contre qui ses coups auront été dirigés. Et si, par hasard, il n'a pas le courage de son vote, il lui sera loisible d'adresser au vainqueur quel qu'il soit, ses félicitations émues. Oh! la jolie comédie que la comédie des urnes académiques!

La comédie des prix littéraires n'est pas moins agréable, encore qu'elle inflige aux immortels des corvées assez pénibles. Chaque année, quatre ou cinq cents auteurs les harcèlent de leurs productions; le concours de poésie met en branle cent cinquante poètes et le concours d'éloquence cinquante orateurs. Ces hommes de lettres, qui sont pour la moitié des femmes de lettres, déposent leurs hommages, leurs

volumes et leurs manuscrits chez M. le secrétaire perpétuel. Au cas où il ne daigne pas les accueillir en personne, ils se rabattent sur M. le chef du secrétariat. Au reste, ils ne croient pas qu'une démarche auprès de M. Gaston Boissier les dispense d'une démarche auprès de M. Julia Pingard. Ils arrivent à la file. Et, dans le nombre, il y a certainement d'excellents littérateurs; mais il en est aussi de hasardeux, pour qui la couronne de M. de Montyon est une aumône déguisée. A ceux qui ont du talent on délivre un prix, à ceux qui n'ont que de l'infortune, on accorde une mention. Et ces derniers n'ont pas le droit d'inscrire après leurs noms, sur leurs œuvres futures, *lauréat de l'Institut*, cette qualité n'appartenant qu'aux titulaires des prix. Par cette ingénieuse distinction, on évite que l'étiquette de l'Académie ne serve à abriter des productions par trop faibles... M. le chef du secrétariat classe ces travaux, il les distribue aux commissions, il décharge le secrétaire perpétuel de la partie la plus ingrate de sa besogne. Il répond aux mères de famille qui lui demandent, du fond de leur province, la liste des ouvrages récompensés « afin de les placer comme lecture morale, entre les mains de leurs filles ». Il louvoie parmi les ambitions, les passions, les vanités, qui se déchaînent dans le calme sanctuaire des sciences et des arts; il assiste les candidats, les réconforte en cas de malheur, et, s'ils sont heureux, il leur offre son discret hommage. Il ne dit pas toujours ce qu'il pense, il ne pense pas toujours ce qu'il dit; il a acquis, par le frottement, la plupart des vertus académiques. Et pour se délasser de tant de complications, il taille les rosiers de son jardin.

« En vérité, monsieur Pingard, je vous fais mes compliments. Vous êtes un sage... »

Il m'a répondu, sans excès d'abaissement ni d'immodestie :

« Le vénérable M. Mignet (que Dieu ait son âme!) assurait que je possédais la qualité essentielle du bon diplomate, qui est d'entrer dans le sentiment des gens et de ne jamais les contrarier. »

Cette règle est le dernier mot de la prudence. Et puis, cela n'empêche pas d'avoir, tout de même, une opinion.

## M. ERNEST LEGOUVÉ

Je suis allé voir notre vénéré doyen sous ses ombrages de Seine-Port. Une lieue sépare ce village de la station la plus prochaine, qui est Cesson, près de Melun. Il sommeille au bord du fleuve dont l'aspect est, à cet endroit, fort riant. L'œil s'y repose sur des collines boisées, sur des prés verdoyants. Et, dans ce nid, la maison de M. Legouvé est un autre nid plus intime. Elle est comme perdue au milieu des fleurs; ses murs disparaissent sous la glycine, la vigne-vierge et le chèvrefeuille; elle n'est pas immense; elle n'a pas la majesté d'un château, mais elle n'en a pas la froideur; elle a la physionomie heureuse des choses qui sont aimées. On dirait qu'un peu d'âme flotte autour d'elle. Assurément, ceux qui l'habitent y doivent être attachés... J'ai gravi les degrés d'un étroit escalier de pierre et j'ai trouvé, tout en haut, M. Legouvé qui m'attendait dans son appartement. Ce sont deux petites chambres très gaies, garnies de meubles anciens, recouverts de cretonnes et de soies pâlies. Partout des gravures, des portraits, des photographies décolorées. Dans l'alcôve, un lit tout simple, un lit de pensionnaire. C'est le lit de l'illustre académi-

cien. Sur la table est un bouquet nouvellement cueilli; et, auprès du bouquet, M. Legouvé m'est apparu presque aussi frais que ses roses. En vérité, ce nonagénaire est inaccessible aux injures du temps. Si son visage est un peu fané, son esprit n'a point de rides et son corps a gardé la vivacité de la jeunesse. Il m'a tendu la main avec un gracieux empressement.

« Voici mon logis, m'a-t-il dit. Il me ressemble, ou plutôt je m'efforce de lui ressembler. Le jour y pénètre à flots par ces croisées ouvertes. J'ai toujours eu l'amour de la clarté et j'ai cherché à en répandre le plus que j'ai pu dans mes ouvrages. »

Je le complimente sur sa bonne mine et sur celle de son logis. Tout de suite, il m'en a conté l'histoire. Il vint s'installer à Seine-Port en 1834, et d'abord il ne fut que locataire. Quand il eut éprouvé les avantages et les agréments de la maison, il résolut de l'acquérir.

« On devrait bien, s'interrompt-il, agir avec cette circonspection dans le mariage. On éviterait de grands malheurs si l'on connaissait un peu mieux celle qu'on épouse. »

... En 1842, l'acte d'achat fut signé. Mais, au dernier moment, les fonds sur lesquels M. Legouvé comptait lui manquèrent. Il s'en alla confier ses ennuis à Scribe : « Fort bien, jeune homme. Ce qui vous arrive est excellent! — Comment cela? — Vous serez obligé de travailler. » Et il ajouta gracieusement : « Apportez-moi un sujet de pièce. Nous l'écrirons ensemble. » M. Legouvé lui proposa les *Contes de la reine de Navarre*. Six mois plus tard, la comédie était achevée, et grâce à la beauté de Madeleine Brohan, elle obtenait un gros succès et permettait au nouveau propriétaire de Seine-Port d'acquitter sa dette.

« Depuis soixante-quatre ans, je viens passer ici la belle saison et je me promène, chaque matin, dans le même petit bois. Il me semble que tous les arbres de

ce bois sont mes amis... Mais je vais m'attendrir... Allons déjeuner! »

La table est dressée dans une salle à manger agreste, décorée de panneaux sculptés et de carreaux de faïence. M. Legouvé a pris place. Il semble en disposition de faire honneur au repas. Et c'est un réjouissant spectacle de le voir parmi les siens, enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants. Trois générations se pressent autour de l'aïeul qui s'épanouit dans cette atmosphère de cordialité. Ce matin, en particulier, il est d'une humeur charmante. Chaque détour de la conversation lui suggère un souvenir, une anecdote. Je ne sais comment on en vient à prononcer le nom de quelques conférenciers. M. Legouvé nous fait remarquer combien sont rares les orateurs qui improvisent. Il a obtenu en cet art de grands succès. Mais il eut mille peines à s'y aguerrir. Il commença par lire ses leçons; puis il les apprit par cœur et les récita; mais il eut soin de tenir son papier devant lui, ne voulant pas donner le change au public. A l'école de Sèvres, seulement, où, pendant quatorze ans, il a enseigné la littérature, il a appris à parler d'abondance; et cet exercice lui fut on ne peut plus profitable.

« Ces jeunes filles sont si intelligentes; elles travaillent avec tant d'ardeur! Je voudrais résumer en un volume le cours que je leur ai fait. Ce sera l'occupation de ma vieillesse, mon dernier livre, le livre qu'on n'a pas toujours le temps de finir... »

En exprimant ce doute mélancolique, M. Legouvé sourit. Il se sent plein d'énergie et n'a point le désir de quitter la terre. Son grand-père mourut à cent cinq ans des suites d'une chute qui lui ébranla le cerveau. On se demande jusqu'à quel âge il eût vécu sans cet accident. M. Legouvé fut renversé il y a six mois dans

la rue, par une voiture; il eut le bras cassé en trois morceaux; il s'est remis de cette blessure et a recommencé à tirer le fleuret avec son maître d'escrime. Cette guérison miraculeuse est une preuve que sa destinée n'est pas remplie et que la Providence a formé sur lui d'autres desseins. C'est elle, sans doute, qui lui réservait la gloire de présenter l'Académie française à l'empereur Nicolas II, lors de son voyage à Paris, au mois d'octobre 1896. M. Legouvé m'a dépeint cette solennité, je veux dire qu'il me l'a jouée et mimée avec le talent d'un parfait comédien. Il a composé tant de pièces de théâtre qu'il lui en est resté quelque chose au bout des doigts. Quand il conte une historiette, il la met en scène; il a le mot pittoresque et le geste évocateur... J'ai cru voir, pendant une minute, le Tsar et la Tsarine, assis au-dessous du portrait de Richelieu et écoutant la harangue que M. Legouvé avait composée à leur intention, — la tsarine affable, le tsar immobile et grave...

« Je n'étais nullement ému. Je n'étais pas personnellement en cause. J'agissais au nom de la Compagnie. »

Il amena ses confrères devant l'empereur. Et chacun d'eux prit une attitude conforme à ses sentiments. Les uns s'inclinèrent profondément (M. Legouvé pour indiquer l'humilité de ce salut courbe la tête sur son assiette); d'autres furent réservés, et un peu secs (M. Legouvé se redresse et se drape dans sa dignité); ceux-ci n'allèrent pas jusqu'à crier : « Vive la Pologne ! » mais ils firent comprendre à Sa Majesté qu'ils étaient citoyens d'un pays libre... Je hasarde une question indiscrète : « Serait-ce point M. X... ou M. Z...? »

M. Legouvé s'est de nouveau renfermé dans le silence diplomatique :

« Vous ne voulez pas que je trahisse le secret professionnel ! »

L'Institut et M. Legouvé ne sont qu'un. Il y a si longtemps qu'ils sont mariés ensemble!... Et d'ailleurs leur union a été des plus heureuses. M. Legouvé a toutes les vertus qui constituent l'académicien modèle; les mauvaises langues insinuent qu'il en a aussi les défauts : mais ce doit être une calomnie. Lorsque le compositeur Paladilhe, qui est son parent (il a épousé sa petite-fille), posa sa candidature à la section des beaux-arts, M. Legouvé demanda au vicomte Delaborde de voter pour lui. M. Delaborde ne fut pas rebelle à ces ouvertures. Un seul point l'inquiétait :

« Paladilhe a du mérite. Il a fait *Patrie*, qui contient de belles pages. Mais, dites-moi, sera-t-il exact aux séances ?

— Il y sera assidu, comme moi-même...

Sur cette assurance, M. Delaborde donna sa voix. Mais M. Paladilhe comprit que son beau-père avait pris, de sa part, un engagement sacré. Il l'a tenu rigoureusement. Qu'il vente, qu'il gèle, que la pluie tombe à flots, il quitte tous les samedis le toit de Seine-Port pour la Coupole. Et c'est ainsi qu'aujourd'hui sa chaise est demeurée vide à la table de famille...

« Il faut que vous regardiez ma bibliothèque. »

Le sémillant immortel remonte d'un pied agile au premier étage et m'introduit dans une vaste chambre qui sert à la fois de salle de lecture et de salle de billard. M. Legouvé ne dédaigne pas de faire, après son dîner, quelques carambolages pour activer la digestion. Il est allé quérir deux ou trois volumes et les dépose précieusement sur le drap vert du billard. Ce sont des reliques que lui légua son tuteur, M. Bouilly, l'honorable auteur des *Contes à ma fille*. M. Legouvé, le père, possédait une remarquable collection de livres, mais on fut obligé de la vendre pour liquider sa succession. Et M. Bouilly ne put sauver que quelques épaves de ce naufrage. M. Legouvé me montre un

superbe exemplaire, en grand papier, de l'édition de *Paul et Virginie*, illustrée par Prudhon, Gérard, Girodet et Isabey et reliée par Simier, dans un maroquin à grains longs. Sur la feuille de garde, M. Bouilly a couché ces phrases, d'une petite plume nette et fine :

« Cet exemplaire fut offert en ma présence par Bernardin de Saint-Pierre à feu Le Gouvé, son confrère à l'Académie française. Je me fis un devoir de l'acheter à la vente de la bibliothèque de ce dernier, pour avoir la jouissance de le remettre à son fils, lorsqu'il serait devenu majeur.

« A Paris, ce 16 février 1828. »

Ce bon M. Bouilly excellait à composer les dédicaces. Il en déposait sur tous les ouvrages dont il faisait présent à ses amis. Et quelquefois il les écrivait en vers. Sa muse ne s'envolait pas très haut ; elle était d'une élégance agréable, encore qu'un peu froide et compassée. Je copie, sur un volume de Jean-Jacques, offert par M. Bouilly à Mme Legouvé, ce compliment qui répand autour de lui comme un vague parfum de fleurs fanées :

Qu'elle doit être fortunée,
Celle qui, de votre troupeau,
Passant sous les lois d'hyménée,
Pourra bientôt féconder son flambeau,
Allaiter un nouvel *Émile*
Et joindre aux leçons de *Lucile*,
Les beaux préceptes de *Rousseau*.

Excellent M. Bouilly ! Son image est là, accrochée au mur, entre deux dessins de Duplessis-Berteaux. Il porte une perruque à boucles et un jabot fort soigné. Un grand air de majesté est répandu sur ses traits. Ce fut un des plus beaux hommes de son temps. M. Legouvé ne tarit pas quand on le met sur ses impressions d'enfance ; et c'est plaisir de l'entendre raconter ces choses lointaines. Mais il n'est pas moins

abondant lorsqu'il arrive aux événements contemporains. Un siècle de sensations s'est logé dans sa mémoire. Durant une heure, en l'écoutant, j'ai vu défiler tout ce qui a marqué, depuis cent ans, dans les arts et dans les lettres. Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, Liszt, Casimir Delavigne, Jean Reynaud... Voici le théâtre, les auteurs, les interprètes, Mme Allan qui créa *Par droit de conquête*, Régnier, Provost, Samson, Rachel qui créa *Adrienne Lecouvreur*. Dans cette dernière pièce, Got reprit le rôle de Michonnet qu'il devait jouer si bien par la suite, mais où il ne fut pas excellent le premier soir. Il y avait été néanmoins très applaudi. M. Legouvé va le voir dans sa loge et croit devoir le complimenter. « Oui, dit Got en riant, j'ai enlevé le public. Il n'y a que deux personnes qui ne soient pas contentes de ce que j'ai fait : c'est vous et moi ! »

M. Legouvé s'est échauffé. Il est en verve. Il pétille. Il en aurait à conter jusqu'à demain. Et dans le feu du discours, il ne tient pas en place. Il se promène, va d'un fauteuil à l'autre, il saute d'un bond sur le billard et s'y assied à la cavalière. Et maintenant, il a quitté le passé, il s'occupe du présent. Il lit tout ce qui paraît. « Beaucoup de talent, ces jeunes gens. Mais ils ne savent pas très bien leur métier !... » C'est comme au théâtre, les pièces nouvelles sont remplies de qualités, mais elles ne finissent pas. Ce sont des enfants nés avant terme. On n'a plus la force ou la patience de les porter ; on accouche au sixième mois.

« Je me suis diverti, dit M. Legouvé, à refaire le dernier acte de la *Loi de l'homme* de M. Paul Hervieu. J'ai trouvé pour cet ouvrage un dénouement d'une logique admirable et que je tiens à la disposition de l'auteur. »

Il a bien voulu me confier son idée qui est, ma foi, très ingénieuse, qui l'est peut-être un peu trop. M. Paul Hervieu en sera le meilleur juge.

« Que voulez-vous, ajoute allègrement M. Legouvé, on s'amuse comme on peut. Quand on est trop vieux pour écrire des pièces, on arrange celles d'autrui. On ne peut plus être cordonnier, on se fait savetier ! »

Toujours devisant, mon amphitryon m'a ramené vers son cabinet et il a franchi quatre à quatre les marches qui l'en séparent. Alors notre entretien prend un accent plus intime. M. Legouvé m'analyse son œuvre, tout ce qu'il a produit pendant soixante-dix ans d'un labeur assidu, et il l'apprécie avec une bonhomie et une modestie surprenantes.

« Je n'ai pas été un très grand poète, me dit-il, ni un très grand auteur dramatique, quoique l'on m'ait joué seize cents fois à la Comédie-Française. Mais j'ai transporté mes qualités de dramaturge et de poète dans la pédagogie et j'ai réussi à écrire des leçons qui n'étaient pas ennuyeuses. J'ai parlé à la jeunesse un langage qu'elle a aimé et compris. »

Comme je m'extasie sur la vaillance de M. Legouvé et sur sa jeunesse :

« Non ! ajoute-t-il, ne me donnez pas le nom de sage. Je ne suis qu'un homme heureux. Depuis que je suis sur terre, j'ai toujours eu, à mes côtés, des êtres exquis qui m'ont rendu le devoir facile et qui m'ont comblé. Encore aujourd'hui je suis entouré comme je l'ai été jadis... Dans ce logis, Paladilhe a composé toute sa musique, mon petit-fils Georges Desvallières a fait ses tableaux, et son frère Maurice ses premières pièces. Enfin j'ai ma chère fille et mes fillettes... »

Il étend les bras, comme s'il voulait étreindre sa postérité. Et, au léger tremblement de voix, je devine qu'il est ému.

« J'ai beaucoup travaillé. Et je pense avoir accompli, comme éducateur, une tâche utile. Du moins, n'ai-je pas tracé une ligne qui m'ait été dictée par l'esprit de

méchanceté et qui ait pu faire une blessure. Et c'est ainsi que j'ai payé mon bonheur... »

... Le ciel se couvre, la gare est loin, je quitte cette demeure hospitalière, où la paix habite... Je m'en vais pénétré d'admiration pour cet ancêtre, dont l'âme est, tout ensemble, si vivante et si sereine. Et tandis qu'il m'adresse, du seuil, un dernier signe d'adieu, le vers de La Fontaine, mélancolique et doux, me monte aux lèvres :

Rien ne trouble sa fin... C'est le soir d'un beau jour...

## M. JORIS-KARL HUYSMANS

---

L'auteur de la *Cathédrale* habite un humble logis tout en haut d'une maison de la pieuse rue de Sèvres. Cette maison est contiguë à un ancien couvent de Prémontrés. Elle garde elle-même comme une physionomie claustrale, qui lui est communiquée par ce voisinage. La cour est triste, l'escalier sévère, abrité par d'épaisses murailles contre les bruits du dehors, éclairé de longues et tristes fenêtres qui y laissent pénétrer une timide lumière. Lorsqu'on a achevé de le gravir, on se sent très loin du monde et surtout loin de Paris. Au cinquième étage, s'ouvre une petite porte où la prudence de M. Huysmans a ménagé un judas; il peut de la sorte s'enquérir de la qualité et des dispositions de ses visiteurs, et demeurer sourd aux coups de sonnette importuns. Je me suis présenté chez lui de bon matin et l'ai trouvé tranquillement assis au coin de son feu, en société d'un chat magnifique qui est l'ordinaire compagnon de sa solitude. J'avais une grande curiosité de connaître cet écrivain dont les derniers livres ont jeté le trouble dans beaucoup d'âmes, et d'apprendre de sa bouche les raisons qui l'avaient déterminé à les écrire. Comment, étant

parti du naturalisme, est-il arrivé au mysticisme? Dans quelles circonstances et sous quelles influences s'est accomplie cette surprenante évolution? Enfin dans quel état de conscience se trouve présentement fixé le romancier d'*A rebours*? Telles étaient, avec quelques autres, les principales questions que j'avais l'intention de lui poser. Il m'a semblé qu'il ne répugnait pas à y répondre.

Ceux qui prétendraient juger M. Huysmans d'après ses ouvrages les plus récents se feraient sans doute de lui une fausse image. Il n'a point la mélancolie inquiète de Durtal et il n'est nullement imprégné de l'onction sacerdotale. S'il ressemble à un moine, c'est à ces bons frères capucins que les sculpteurs du moyen âge ont modelés dans le bois des stalles d'église ou à ceux encore qui servent à mesurer les prévisions du temps et dont le capuchon s'abaisse ou se relève, selon que l'atmosphère est ou n'est pas chargée de vapeurs. Son regard est vif et un peu narquois, sa voix au timbre clair n'est pas dénuée de sécheresse, sa parole dédaigne les hypocrisies, elle est gauloise, haute en couleurs et souvent « blagueuse ». Rappelez-vous les sarcasmes dont il accable, dans un de ses volumes, les chantres qui altèrent, par une exécution défectueuse, les sublimités du plain-chant. Ceci donne une idée de l'entretien de M. Huysmans qui est tout en saillies et en moqueries. Il porte en lui comme un air d'allégresse cavalière qui déconcerte; il allie à une piété sincère une singulière indépendance de verbe. Et ce mélange explique qu'il ait froissé tant de gens qu'il ravissait néanmoins, et que ses ouvrages très édifiants aient été furieusement attaqués par ceux-là mêmes qui eussent dû les défendre. M. Huysmans m'a parlé sans amertume et, à ce qu'il m'a paru, avec un certain plaisir, des colères qu'il a déchaînées.

« Je suis religieux, m'a-t-il dit, mais je ne suis pas clérical. J'ai horreur de la phraséologie béate qui rend si pénible la littérature de séminaire. Je ne recule jamais devant l'épithète qui me paraît nécessaire à traduire ma pensée. Et c'est ce que la presse catholique ne m'a pas pardonné. Elle m'accuse d'être irrespectueux. Il y a entre nous des querelles de mots, plutôt que d'idées. Mais sur ce point je ne suis pas disposé à me convertir ! »

M. Huysmans sourit. Et dans son œil j'aperçois une lueur d'ironie. Décidément, cet homme n'est pas mûr pour le suprême renoncement. Il aime encore la littérature !

« Avez-vous reçu une éducation chrétienne ? »

Il m'a conté l'histoire de sa jeunesse et de ses débuts, qui ne fut marquée par aucune circonstance exceptionnelle. Il avait été mis au lycée Saint-Louis : il y acheva paisiblement ses études ; il fit, à l'âge convenable, sa première communion et il ne se rappelle pas que cet événement l'ait bouleversé outre mesure ; il ne se distinguait de ses camarades, ni par l'agitation de son caractère, ni par la précocité de son génie. C'était un garçon aimable et inoffensif. On le crut prédestiné à devenir un bon fonctionnaire ; on lui chercha une place dans les bureaux ; il entra, en 1868, au ministère de l'intérieur, qu'il ne devait plus quitter ; il y parvint, après trente ans de service, à la situation de sous-chef de bureau ; les « questions vicinales » lui passèrent par les mains. Il aurait pu, par un patient effort, conquérir de plus hauts grades administratifs, mais son ambition, dès le premier jour, s'était tournée d'un autre côté. Il était impatient d'écrire. Il se jeta à corps perdu dans le mouvement naturaliste qui excitait alors l'enthousiasme de la jeunesse. Il se lia avec quelques néophytes de l'entourage d'Émile Zola, avec Henry Céard, Paul Alexis, Léon Hennique, Guy de

Maupassant. On se réunit, on mangea ensemble, on théorisa à perte de vue sur l'art. Ces esthètes, de tempéraments divers et qui n'avaient presque pas d'aspirations communes, tombèrent d'accord sur ce point que la vie est un tissu de laideurs et d'infamies. Et ils se mirent en posture de le prouver. Ce fut à qui irait le plus loin dans la voie du pessimisme. M. Huysmans s'y enfonça éperdument; il publia les *Sœurs Vatard*, où abondent les tableaux décourageants, et d'autres morceaux, tout aussi cruels, qui parurent dans la *République des lettres*, une revue fondée par M. Catulle Mendès, toujours ardent à marcher à l'avant-garde, et dans laquelle l'*Assommoir*, de M. Émile Zola, fraternisait avec les *Abeilles*, de M. Henry Roujon.

« Je ne tardai pas à reconnaître que le champ du naturalisme était très restreint. Il se limitait à la peinture des sept péchés capitaux. Quand on avait fini, il fallait recommencer. Besogne fastidieuse!... »

Et puis l'éternel adultère, l'immuable aventure qui sert de pivot au roman contemporain, l'ennuyait. Il se détacha doucement du cénacle. Il composa *A rebours* qui ne lui rapporta pas un maravédis, mais qui suscita des discussions bruyantes et plaça son nom en vedette. Il s'en alla en Hollande étudier les vieux maîtres, parmi lesquels il a des aïeux, puisqu'il descend du célèbre Huysmans qui peignit à Malines, aux environs de 1720, des paysages. Il se prit d'un goût ardent pour l'œuvre picturale des primitifs et pour les anciennes architectures. Il était tout prêt à se passionner sur ces matières, lorsque le hasard lui fit rencontrer au fond d'une bibliothèque une certaine biographie de Gille de Retz qui contenait des particularités intéressantes. Il crut y trouver l'occasion d'une restitution minutieuse. Il creusa son sujet, il se renseigna. Et ces recherches l'amenèrent à de monstrueuses découvertes. Il apprit que des traditions

diaboliques, qu'il pensait être abolies depuis cinq cents ans, étaient encore observées, et que quelques malheureux continuaient, à la veille du xx^e siècle, d'accomplir les mystérieuses pratiques connues sous le nom de *messes noires*. Il recueillit peu à peu les documents dont il devait tirer un parti si original dans son livre de *Là-Bas*.

Pendant un an, il vécut dans une véritable atmosphère de sorcellerie. Il s'appliqua à faire tourner des tables, à évoquer des fantômes; il obtint, par l'influence d'un médium, des mouvements à distance, des apports de fleurs qui traversaient les murailles et tombaient à ses pieds. Et, d'ailleurs, il n'accorda qu'une importance relative à ces phénomènes, soit qu'il les considérât comme suspects, soit qu'il leur attribuât une origine purement physique. Les révélations de l'abbé Boullan lui parurent plus significatives. Ce prêtre avait l'esprit exalté, mais ce n'était pas un méchant homme. Il était fort instruit sur tout ce qui touche à l'occultisme; il s'était attiré la haine du chanoine Docre qui résidait en Belgique, et il pensait que ce chanoine dirigeait contre lui des manœuvres meurtrières d'envoûtement. M. Huysmans l'alla rejoindre à Lyon et reçut, en même temps que ses confidences, des papiers qu'il a précieusement conservés, et qui renferment sur la magie sacrilège des notations d'une terrifiante netteté. Au reste, l'abbé Boullan lui servit de guide et l'amena en des coins de sa ville, qu'ignorent généralement les étrangers. Lyon est la patrie des illuminés. On dirait que les brouillards de la Saône qui enveloppent cette cité la peuplent de chimères. Elle est étonnamment variée et énigmatique. La foi y est fervente. Et toutes les hérésies y sont représentées. L'action de *Là-Bas* se déroule à Paris, mais, en réalité, c'est Lyon qui s'y reflète...

« Vous n'imaginez pas les obsessions que cet

ouvrage m'a occasionnées. Tous les fous de France et de Navarre ont assiégé ma porte, et non seulement les fous, mais les demi-fous, qui sont plus dangereux. »

Un matin, M. Huysmans est dérangé dans son cabinet de la rue des Saussaies par un vieillard de mine respectable qui lui tient ce discours :

« Je suis le comte de X... Je remplis auprès de vous une mission dont vous allez apprécier la délicatesse et qui me cause quelque embarras. La comtesse, ma femme, est votre lectrice assidue. Votre dernière œuvre surtout lui a causé une vive émotion. Elle m'a chargé de venir vous exprimer ses sympathies et de vous demander si vous ne pourriez pas lui faire voir prochainement une messe noire. Elle est en bas, dans sa voiture, et attend votre réponse... »

M. Huysmans examina le comte de X... et s'assura qu'il ne parlait pas ainsi par dérision. Le comte de X... avait une figure qui respirait l'honnêteté; il ignorait évidemment le vrai caractère des *messes noires* et quelles conséquences comporte ce redoutable exercice. Il essaya de les lui indiquer discrètement :

« Je ne puis dire, monsieur, s'il est un endroit où l'on célèbre les messes noires. N'y fréquentant pas moi-même, il m'est impossible de vous y conduire. En tout cas, il ne me semble pas que ce soit un lieu convenable pour une femme du monde, et je dois vous prévenir que, si madame la comtesse s'y rendait, sa vertu y serait exposée à de sérieux périls... »

Le comte de X... poussa un soupir et ajouta, comme s'il se résignait par avance aux pires éventualités :

« Je le sais, monsieur... »

Il redoubla de supplications... M. Huysmans lui opposa un refus poli et ferme et se leva pour lui montrer que cette conversation lui pesait... Quand il fut seul, il ouvrit le Bottin et y trouva le nom de son

visiteur, qui appartenait à la noblesse de France et possédait un hôtel à Paris, dans le faubourg Saint-Germain, et en province, un château féodal!

Si *Là-Bas* a attiré à M. Huysmans des obsessions ridicules, *En route* lui a valu des centaines de lettres touchantes. Des cœurs meurtris se sont ouverts à lui et l'ont prié de panser leurs plaies. La conversion de Durtal a été contagieuse. Elle a entraîné vers le cloître une foule de vocations encore indécises. L'ordre de la Trappe s'est enrichi, du fait de M. Huysmans, d'un assez grand nombre de pénitents. Ce qu'il raconte de son séjour parmi les trappistes a séduit l'imagination de quelques êtres désabusés qui avaient soif de repos et de silence. Les semaines passées dans le petit couvent du département de la Marne, qu'il a décrit dans *En route* avec un si précieux souci de l'exactitude, lui ont laissé un excellent souvenir. Ce n'est pas que l'existence fût récréative dans ce milieu, ni précisément confortable. M. Huysmans eut le scrupule de se soumettre à la règle; il se levait à deux heures du matin pour se rendre à l'office, et ne se couchait qu'à huit heures du soir, la journée finie. Il essaya de partager le régime des moines, mais ses forces le trahirent; il ne put supporter la soupe à l'eau tiède et les légumes cuits à l'huile sans assaisonnements qui composent leur menu quotidien; cet horrible mastic lui soulevait l'estomac, il le remplaça par trois œufs frais, qui suffirent, avec un morceau de pain, à calmer son appétit, sans tout à fait le contenter. Il resta, comme on dit vulgairement, sur sa faim. Et cette sobriété lui fut profitable.

Il avait la liberté d'errer au travers de la communauté, mais non de converser avec les moines à qui l'usage de la parole est interdit. Il fut très surpris de discerner les marques d'une joie enfantine et sereine sur le visage de ces hommes condamnés aux plus

rudes travaux et privés de tous les plaisirs qui rendent au commun des mortels l'existence tolérable. Il exprima son étonnement au supérieur, avec lequel il noua un commerce d'amitié qui n'a cessé depuis trois ans de devenir plus étroit. Et le père lui dévoila le secret de ce bonheur dont on jouit dans les cloîtres; il lui conta l'histoire de quelques-uns de ces moines qui étaient allés à Dieu par d'étranges détours. M. Huysmans puisa dans ces conférences familières d'admirables leçons de psychologie. Des impressions pittoresques s'ajoutèrent à ces impressions morales. Des mendiants imploraient parfois l'hospitalité des trappistes. Et quels mendiants! Les plus bizarres qu'il eut l'occasion de remarquer furent deux adolescents qui vagabondaient de compagnie : un séminariste, dont la soutane pendait en lambeaux et qui avait dû s'enfuir du collège après quelque mauvais coup, et un étudiant en pharmacie, gamin de Paris, hâbleur, bavard, citant Voltaire à tout propos et cependant animé d'une conviction réelle et se confessant avec ardeur. Ils s'en allaient ainsi de couvent en couvent, sans but, sans projets d'avenir, se fiant pour vivre à la charité divine.

« Ces chemineaux de Trappe » sont les êtres les plus énigmatiques que j'aie rencontrés. Ils échappent à l'analyse. Le pharmacien surtout était prodigieux. J'espère, un de ces jours, le revoir; mais j'ai grand'peur que ce ne soit sur le chemin de la police correctionnelle. »

En somme, M. Huysmans a éprouvé à la Trappe des jouissances tout à fait rares et telles qu'aucune autre villégiature n'aurait pu les lui procurer. Il n'a eu qu'à se louer de cette sainte maison; il lui arriva même de mettre à l'épreuve la bienveillance du supérieur. Il était tourmenté par le besoin de fumer; il s'en ouvrit timidement au vénérable père qui lui dit, après avoir médité une minute :

« Nous suivons rigoureusement ici la règle de saint Benoît. Or, ce saint, ayant vécu au xe siècle, n'a pu proscrire le tabac, qui n'a été introduit en Europe que trois cents ans après sa mort. Il est donc muet, et pour cause, sur la consommation de cette herbe... Mon cher fils, vous pouvez allumer vos cigarettes!... »

La préparation de la *Cathédrale* a conduit M. Huysmans dans un autre monastère, dans l'abbaye de Solesmes, qui ne l'a pas accueilli avec moins d'empressement et où il a goûté des satisfactions d'une intellectualité plus raffinée que dans la pauvre Trappe d'Igny. Les bénédictins sont des savants remarquables; ils ont chez eux des trésors, leur bibliothèque est unique et contient des manuscrits et des livres liturgiques qui n'existent nulle part ailleurs. Ajoutons qu'ils ont une vertu à peu près humaine et que leur cuisine, sans vous induire en péché de gourmandise, est suffisamment civilisée. Enfin, il est permis de s'entretenir avec eux, et l'on en tire un réel profit. Lorsque M. Huysmans y réside, il y occupe une chambrette blanchie à la chaux qui lui plaît infiniment. Il ne se lève qu'à cinq heures du matin et se hâte avec tous les frères vers la chapelle.

« Nous courons! Nous courons! Nous trottons comme des rats dans les allées du jardin... »

Ces devoirs de piété remplis, il se consacre à son labeur préféré. Il feuillette les parchemins, il examine à la loupe les enluminures, il déchiffre des textes latins qui présentent de grosses difficultés. Les bénédictins l'aident dans cette besogne, à laquelle ils sont dès longtemps rompus. Il y a, parmi eux, des spécialistes dont l'érudition est miraculeuse. Ils ont sondé les obscurités de la symbolique de l'art du moyen âge; l'un s'occupe des fleurs, un autre des animaux, un autre des odeurs, un autre des pierreries. Chacun a apporté son tribut à M. Huysmans qui a refondu tous

ces matériaux dans son livre. Il y révèle la signification des couleurs employées par les verriers et des pierres précieuses consacrées à la parure du culte... Lorsqu'il est fatigué d'avoir courbé son esprit sur ces recherches il va jusqu'au couvent voisin, le couvent de Sainte-Cécile, et sollicite de la mère directrice la faveur d'une audience. Cette femme éminente, en qui revivent les lumières des grandes abbesses de la chrétienté, ne se refuse point à ce désir. Elle autorise M. Huysmans à venir « tailler une bavette » à travers la grille du parloir. Elle ravit le romancier par la sûreté de son jugement, par l'élévation de ses pensées, et le touche par la bonté de son cœur. Elle lui dit une fois, en badinant :

« Vous êtes entré dans l'Église par le toit. »

On ne saurait définir avec plus d'esprit, tout ensemble, et de justesse le cas de M. Huysmans. Ce joli mot indique sa transformation et, mieux qu'un long discours, résume sa vie.

... Nous continuons de philosopher. Les heures s'écoulent, rapides. Je plane avec M. Huysmans dans l'azur des rêves mystiques. Je conçois qu'un lis de vitrail l'intéresse davantage que les débats de la politique. En ce moment, les choses purement humaines m'apparaissent, comme à lui, vaines et misérables. Je suis avide de lui arracher de nouvelles indications sur l'existence monastique.

« Comment expliquez-vous ce phénomène que l'on appelle la vocation religieuse, cette impulsion irrésistible qui entraîne vers le cloître des créatures qui n'ont aucune raison de haïr le monde et qui auraient toutes raisons de s'y plaire? »

M. Huysmans devient subitement grave. Et c'est d'un ton presque solennel qu'il me répond.

« Je ne l'explique pas, je le constate... Ce que j'ai

vu à Solesmes et surtout à la Trappe, m'a confondu. Devant moi un commerçant de Paris est entré chez les trappistes. Il avait soixante-deux ans. Il était riche et n'avait pas essuyé de catastrophes extraordinaires. Il maria ses deux filles et résolut d'endosser le froc... Le père directeur le supplia de réfléchir avant d'exécuter son dessein : « Vous n'y résisterez pas. A votre âge on ne passe pas de l'opulence au dénuement le plus complet. » Il persista. Voilà deux ans qu'il bêche la terre et s'alimente avec des légumes cuits dans l'huile chaude. Il ne s'est jamais si bien porté. Et son front rayonne de contentement. »

Emporté par l'ardeur intime d'une conviction que l'on devine très forte, l'auteur de la *Cathédrale* continue...

« Et les enfants qui se convertissent, n'est-ce point encore plus étonnant? Un fils de famille qui se prive volontairement des dissipations, où l'incline la loi naturelle. Une jeune fille qui renonce à se marier et se voue aux occupations les plus répugnantes... Essayez donc de découvrir la cause déterminante de ces faits.... Il n'en est qu'une... la Grâce... C'est la seule qui se puisse admettre sans absurdité. Le Seigneur appelle à lui ses élus... L'esprit du Seigneur souffle où il veut. »

Une question me brûle les lèvres.

« A-t-il soufflé sur vous? »

M. Huysmans reste un instant immobile. Puis son visage reprend l'expression railleuse qui lui est habituelle. Et, s'abstenant de répondre à mon interrogation, il s'écrie d'un ton dégagé :

« Je donne dans la *Cathédrale* le sens qu'il convient d'attacher, selon la symbolique, aux pierres, aux fleurs et aux animaux. Je gage que les belles dames qui s'intéressent à mon livre n'hésiteront pas à se faire fabriquer, par leurs joailliers, des « bijoux pieux » où seront amalgamés l'améthyste, miroir de l'humilité,

le béryl, miroir de la science, la calcédoine, miroir de la charité. Je serai — ô bien malgré moi ! — l'occasion d'une nouvelle forme du snobisme. Pareille mésaventure m'était advenue avec des Esseintes. Il paraît que c'est mon lot !... »

Tandis que je prends congé de M. Huysmans et de son chat qui ronronne auprès du foyer, il s'exprime sur le « monde parisien » avec une verdeur très suggestive. Allons ! il le quittera sans regret. Du reste, il y est si peu répandu ! Il repousse ses avances ; il n'a jamais foulé le tapis d'un salon académique. Moine, il l'est déjà par la simplicité de ses mœurs et par son amour de la retraite. Pour purifier son appartement, il suffirait de le dépouiller de quelques dessins décolletés, de deux ou trois Forain première manière, d'une douzaine de croquis un peu légers qui portent l'étiquette démodée du naturalisme. Les objets les plus opposés se coudoient en cette cellule, qui est une garçonnière. Aux murs, des femmes nues ; sur la cheminée, dans un coffret de chêne, un os de sainte Litwine, et sur la table un œuf bénit, peinturluré par les chastes nonnes de Sainte-Cécile. D'une part, ce qui rappelle les bas-fonds du vice, et tout à côté les envolées de la vie spirituelle... Ce sont bien là, en effet, — étroitement unis l'un à l'autre, — les deux Huysmans...

## M. JULES VERNE

---

J'ai eu l'idée, à l'approche de l'an nouveau, d'aller rendre visite à M. Jules Verne. Je lui devais cette marque de reconnaissance pour les bons moments qu'il m'a fait passer jadis. J'avais une grande curiosité de voir et d'interroger cet auteur, dont les inventions surprenantes ont charmé plusieurs millions de jeunes Français. On m'avait assuré qu'il ne quittait plus la ville d'Amiens, où sa résidence est établie. Je l'instruisis de mon dessein et je reçus aussitôt un aimable billet qui me donnait rendez-vous... « Je ne suis qu'un provincial, me disait en substance M. Jules Verne, mais je connais bien ma province. Je vous montrerai notre chère cathédrale. » Au jour indiqué, je débarquais dans la vieille cité et m'informais du logis de l'écrivain. Quand l'employé de la gare, à qui je demandais ce renseignement, sut par quelle personne j'étais attendu, il prit une attitude respectueuse et j'augurai de son empressement que le père de *Michel Strogoff* jouissait, à Amiens, d'une considération élevée et que sa popularité égalait, pour le moins, celle des tours gothiques, des toiles de Puvis de Chavannes et des fameux pâtés de canard dont s'enorgueillit, à bon

droit, la capitale de la Picardie : « Rue Charles-Dubois, une belle maison avec un mur et un portail; vous n'avez qu'à suivre la voie du chemin de fer. »

Mon coup de cloche a troublé la solitude de la rue Charles-Dubois. L'huis s'entre-bâille et je me trouve au milieu d'une cour sablée, que prolonge sur la gauche un riant jardin. Devant moi, j'aperçois une cuisine flambante, aux cuivres luisants, et d'où s'exhalent des parfums suaves. A droite, une véranda fermée en forme de serre. Quelqu'un se hâte et descend les marches du perron. C'est lui... M. Jules Verne sera septuagénaire aux fraises prochaines, étant né au printemps de 1828; il porte avec verdeur le poids de l'âge et, si un vieil accident a rendu sa jambe un peu paresseuse, son esprit a conservé une vivacité juvénile. Il m'introduit dans le salon, où Mme Jules Verne vient nous rejoindre, et je me sens tout de suite à l'aise, réchauffé par cette sympathie. Mme Jules Verne me fait avec grâce les honneurs de sa maison, que décorent des meubles et des bibelots de prix, et me guide vers une petite pièce où la table du déjeuner est dressée.

« Notre salle à manger est trop vaste; nous prenons ici nos repas en tête à tête. Nous avons ajouté votre couvert. »

M. Verne se nourrit d'œufs et d'herbage, tout comme s'il était végétarien. Mme Verne a un appétit d'oiseau. Et tandis que par politesse, et aussi par gourmandise, je m'empresse à goûter aux choses exquises qui ont été préparées à ma seule intention, mes hôtes m'entretiennent du présent et du passé, de l'édilité amiennoise et des souvenirs déjà lointains de Paris.

M. Jules Verne a été élu conseiller municipal; c'est un conseiller très zélé, qui n'a jamais manqué aux séances. Mme Jules Verne partage son temps entre les

devoirs de la charité et le plaisir du théâtre; elle a une loge qu'elle laisse rarement inoccupée, et elle savoure les copieux spectacles que l'imprésario réserve à ses abonnés et qui se composent, pour le moins, de douze ou quinze actes variés — la *Tour de Nesle*, *Bébé*, la *Mascotte*. Le lendemain matin, à cinq heures, M. Jules Verne se rassied à son bureau. Leur existence s'écoule sans ennui, sans fièvre, parmi ces amusements et ces travaux. Voilà bientôt un demi-siècle que dure cette quiétude. Et ils espèrent qu'aucun accident ne la viendra troubler et qu'ils mourront aussi paisiblement qu'ils auront vécu. Deux heures à peine séparent Amiens de Paris et ils n'éprouvent pas le désir de monter en wagon pour contempler le sommet de la tour Eiffel.

« A quoi bon! s'écrie en riant M. Jules Verne. L'air que l'on respire ici est salubre, il apaise les nerfs et fortifie le cerveau... Et puis, si vous saviez comme je suis peu ambitieux ! »

J'observe M. Jules Verne, pendant qu'il s'exprime ainsi. Je suis frappé de l'extrême douceur répandue sur ses traits. Elle va presque jusqu'à la timidité. Cet homme, qui imagina tant d'aventures extraordinaires, ne ressemble point à ses héros, ni au capitaine Hatteras, qui découvrit le pôle, ni à Michel Ardent, qui voyagea dans la lune, ni au capitaine Nemo, qui parcourut le fond des mers, ni à Hector Servadac, ni au rapide Philéas Fogg. Il a des yeux bleus, très tendres, une voix discrète, des gestes attentifs et menus, l'allure d'un ingénieur distingué, qui n'est pas sorti de son cabinet, ou d'un dignitaire de l'administration des finances...

« Oui, cher monsieur, j'ai renoncé à Paris. Pourtant, j'y ai éprouvé de vives satisfactions. »

Le voici sur la pente des confidences. Il me conduit dans sa chambre à coucher, qui n'est guère plus large

qu'une cabine de paquebot, mais qui reçoit des flots de lumière de deux hautes fenêtres sans rideaux. Il tisonne son feu et, m'ayant offert un cigare qui lui arrive de la Havane et que le fabricant a baptisé du titre d'un de ses volumes, le *Rayon vert*, il commence à me conter l'histoire de son début dans les lettres.

Il était étudiant; il avait composé une demi-douzaine de tragédies lorsqu'il abandonna la Bretagne pour la capitale, où il comptait vaguement faire fortune. Il avait un goût médiocre pour le droit, mais il aimait la musique et la poésie. Le chevalier d'Arpentigny, chiromancien célèbre, l'émule de Desbarolles, l'introduisit auprès d'Alexandre Dumas. De Bréhat lui ouvrit la porte de l'éditeur Hetzel. C'était un double chemin pour parvenir à la renommée. M. Jules Verne écrivit, en collaboration avec Dumas fils, un acte intitulé les *Pailles rompues*, qui fut représenté, par les soins de Dumas père, au Théâtre-Historique et reçut un accueil fort honorable. On travaillait à la pièce dans les jardins de Monte Cristo, où l'on voyait arriver, au moment du dîner, des convives faméliques. Dumas descendait à l'office et confectionnait, entre deux chapitres de feuilleton, de savantes mayonnaises. On manquait d'argenterie, ce qui ne semblait pas surprendre les invités; mais le champagne pétillait, les femmes étaient jolies et nul ne se plaignait d'être obligé de boire dans le même verre que sa voisine. M. Jules Verne se fit nommer, sous la direction d'Émile Perrin, secrétaire général du Théâtre-Lyrique; il ne touchait pas d'émoluments, mais il avait la joie de rencontrer chaque jour des auteurs et des compositeurs illustres, Scribe, Adolphe Adam, Auber, Clapisson; il se proposait de brocher des livrets d'opéras-comiques et d'opéras. En attendant, il s'essayait dans de brèves nouvelles, imitées d'Edgar Poë, qu'imprimait bénévo-

lement le *Musée des familles*. L'une d'elles, un *Drame dans les airs*, fut remarquée. Il y était question d'un fou embarqué par erreur dans la nacelle d'un aérostat, et qui cherchait à tuer son compagnon. Voyant que les ballons lui réussissaient, il écrivit son premier roman *Cinq semaines en ballon*, qui obtint une vogue retentissante. Jules Verne en fut grisé ; il concevait de vastes entreprises, il aspirait aux triomphes de Balzac et méditait de secouer, jusqu'en ses fondements, la société moderne, par l'audace et la cruauté de ses peintures. Son éditeur, M. Hetzel, le père, intervint et lui tint un discours rempli de sagesse :

« Mon enfant, lui dit-il, croyez-en mon expérience. N'éparpillez pas vos forces. Vous venez, sinon de fonder un genre, tout au moins de renouveler d'une façon piquante, un genre qui paraissait épuisé. Labourez ce sillon que le hasard ou votre génie naturel vous a fait découvrir. Vous y ramasserez beaucoup d'argent et de gloire, à condition de ne pas vous égarer dans les chemins de traverse. Voilà qui est convenu. Vous me donnez, à dater d'aujourd'hui, deux romans par an. Nous signerons demain... »

M. Jules Verne signa le traité, et il n'a pas cessé d'en observer les clauses. Sa production est aussi régulière que celle des pommiers de son pays ; elle est seulement plus abondante, puisqu'elle fournit au printemps et à l'automne double récolte. Nul accident ne l'a suspendue. La guerre, la révolution, ont accablé la France, mais n'ont pas arraché la plume de cette main vaillante et infatigable. Le soixante-dix-septième volume de M. Jules Verne vient de paraître. Le soixante-dix-huitième fleurira avec les roses, le soixante-dix-neuvième sera mûr avec les raisins, et s'il plaît à Dieu, le centième, dans quelque douze ans, couronnera la série. Ce jour-là, les monuments d'Amiens seront pavoisés, et sans doute aussi, les magasins de M. Hetzel qui

doivent à cette étonnante fécondité la meilleure part de leurs richesses.

Comme je complimente le romancier sur son activité, il me répond avec bonhomie :

« Vous n'avez pas à me louer. Le travail est pour moi la source du seul bonheur véritable. Dès que j'ai achevé un de mes livres, je suis malheureux, je ne recouvre le repos que lorsque j'ai entamé le suivant. L'oisiveté m'est un supplice. »

Ses occupations sont immuablement réglées. Il s'éveille à l'aube, besoigne jusqu'à onze heures, se rend, après déjeuner, au siège de la Société industrielle, où des salons de lecture sont aménagés; il y prend connaissance des journaux et des revues et les lit dans un ordre qu'il s'efforce de ne pas déranger, le *Figaro* succédant au *Temps*, le *Gaulois* au *Figaro*. Il lui serait pénible de renoncer à cette méthode, sa jouissance en serait diminuée. Les jours où le conseil s'assemble, M. Jules Verne est privé de ses lectures, car il remplit avec une conscience admirable ses devoirs municipaux. Ainsi s'écoule, dans une sérénité en quelque sorte claustrale, la vie de ce littérateur qui fut un infatigable créateur de fictions aventureuses.

Où puise-t-il ses sujets et par quels procédés les met-il en œuvre? M. Jules Verne n'hésite pas à assouvir, sur ce point, ma curiosité. Il y apporte même un soupçon de coquetterie; et cette remarque, qui lui échappe, semble répondre à une critique qu'on n'a pas dû manquer de lui faire (on l'adresse à tous les grands producteurs) :

« Ne pensez pas au moins que mes ouvrages soient improvisés. Ils me coûtent un effort considérable. Je les recopie et les remanie plusieurs fois avant de les livrer à l'imprimeur. »

Il me montre son manuscrit en cours d'exécution.

Chaque chapitre est appuyé de notes nombreuses relatives au caractère des personnages et au dialogue. Après quoi, il est jeté au crayon sur le papier. C'est un premier brouillon que l'auteur repasse à l'encre, en le modifiant, dans certains de ses développements. Mais il n'accomplit cette besogne qu'après avoir arrêté son scénario et trouvé son dénouement qui est l'affaire importante. Il faut, pour qu'un roman plaise, que le dénouement soit, tout ensemble, optimiste et ingénieux et que le jeune lecteur ne l'ait pas trop aisément pressenti. Les longues stations de M. Jules Verne à la Société industrielle lui sont, à ce point de vue, d'un précieux secours. Il suffit d'un fait divers, d'un télégramme, d'un écho pour lui suggérer des combinaisons inattendues. C'est d'une annonce de l'agence Cook qu'il tira la matière du *Tour du monde en quatre-vingts jours*. Son plan arrêté, il se documente, il se procure tous les livres relatifs au coin de terre où le drame va s'engager, il se pénètre de la *Géographie* d'Élisée Reclus. C'est la phase pénible de la gestation. Le reste n'est plus qu'un jeu...

« Je suis redevable à George Sand d'un de mes succès populaires. Elle m'amena à composer *Vingt mille lieues sous les mers*. Je voudrais vous communiquer la lettre qu'elle m'adressa en 1865. »

M. Jules Verne est trop soigneux pour chercher vainement un autographe. Les milliers d'épîtres qu'on lui a dépêchées des quatre bouts de l'univers, sont classées avec un soin rigoureux. Il va tout droit à la châtelaine de Nohant dont la missive, comme vous l'allez voir, est rédigée en termes fort obligeants :

« Je vous remercie, monsieur, de vos aimables mots mis en deux ravissants ouvrages qui ont réussi à me distraire d'une bien profonde douleur et à m'en faire supporter l'inquiétude. Je n'ai qu'un chagrin, en ce qui les concerne,

c'est de les avoir finis et de n'en avoir pas encore une douzaine à lire. J'espère que vous nous conduirez bientôt dans les profondeurs de la mer et que vous ferez voyager vos personnages dans ces appareils de plongeurs que votre science et votre imagination peuvent se permettre de perfectionner. Quand les *Anglais au pôle Nord* paraîtront en volume, je vous demande de me les envoyer. Vous avez un adorable talent avec du cœur pour le rehausser. Merci mille fois des moments que vous m'avez fait passer au milieu de mes chagrins. »

« G. SAND. »

Deux heures ont sonné au beffroi du voisinage. Mon hôte me propose de me mener visiter les curiosités d'Amiens, et il insiste pour que je ne repousse pas cette offre cordiale. En gagnant la porte de la rue, j'avise un planisphère, accroché à la muraille et barbouillé de lignes enchevêtrées.

« Je m'étais diverti, me dit M. Jules Verne, à indiquer sur cette carte le tracé de tous les voyages effectués par mes héros. Mais j'ai été obligé d'y renoncer. Je ne m'y reconnaissais plus. »

Je remarque encore, rangées dans une bibliothèque, les traductions des œuvres de Jules Verne. Toutes les langues y sont représentées. L'*Ile mystérieuse* est en japonais, *De la terre à la lune* en arabe, avec les vignettes de l'édition Hetzel! Le romancier peut cingler vers toutes les latitudes, il est sûr de trouver sa prose chez le libraire, et dans les pays même où il n'y a pas de libraires!...

Nous nous promenons côte à côte, à petits pas, dans l'avenue déserte. Et je ne puis me tenir d'exprimer à M. Jules Verne l'étonnement où me jette son humeur sédentaire. Est-il vraisemblable qu'un homme qui possède si parfaitement son globe terrestre n'ait pas eu la fantaisie de l'explorer et de prendre sur place ses renseignements au lieu de les cueillir dans les livres?

Il me confesse alors qu'il a eu autrefois un petit yacht, le *Saint-Michel*, sur lequel il a navigué dans la Manche et la Méditerranée.

« Eh! quoi, vous n'avez pas poussé plus loin?

— Mon Dieu non!

— Vous n'avez pas vu les anthropophages?

— Je m'en serais bien gardé!

— Ni les Chinois?

— Nullement.

— Vous n'avez même pas fait le tour du monde?

— Pas même le tour du monde! »

Si M. Jules Verne n'a pas recherché l'émotion des traversées périlleuses, sans doute a-t-il pratiqué les sports des nations civilisées, a-t-il aimé la chasse, la pêche, l'équitation, le polo et le football. Il m'avoue ingénument que la pêche lui a toujours paru barbare et que la chasse lui inspire de l'horreur. Il n'a chassé qu'une seule fois, il a tiré sur le chapeau d'un gendarme, qui l'a assigné en police correctionnelle. Et il a juré de ne plus recommencer.

Longtemps nous avons erré par les rues de la ville. A trois heures précises, M. Jules Verne est entré, selon sa coutume, chez le pâtissier qui lui tient en réserve, pour cet instant de la journée, sa tasse de lait quotidienne. Il m'a accompagné à l'église, au musée où sont les maîtresses toiles de Puvis; il m'a séduit par son extrême bonté, par la solidité et la variété de ses connaissances, par la finesse de son jugement, et il n'a pas cessé un instant de me confondre. Quand je le suivais naguère dans ses vagabondages autour des soleils et des planètes, ou au centre de la terre, ou dans les champs sous-marins de l'Atlantique, parmi les algues et les poissons monstrueux, je me représentais l'auteur de ces prodiges sous les apparences d'un géant, doué d'une vigueur et

d'une agilité surhumaines... Ce conquistador est un buveur de lait, un rêveur délicat, un philosophe amène, un parfait conseiller municipal.

Et l'on prétend que les écrivains se reflètent dans leurs livres!

## M. LÉON DIERX PRINCE DES POÈTES

Je me suis acheminé l'autre matin vers le logis de M. Léon Dierx. Je voulais le féliciter des honorables marques d'estime qu'il a reçues de ses pairs, à la suite de l'ingénieux plébiscite organisé par M. Raoul Aubry. Et puis, je n'étais pas fâché de contempler le Prince des poètes loin de sa cour, dans l'appareil de sa vie intime. N'ayant été doté jusqu'ici d'aucune liste civile, il occupe un humble appartement dans l'avenue de Clichy, quartier inélégant, populeux, abondant en cabarets et en marchands de pommes de terre frites. J'ai gravi les cinq étages qui conduisent à sa porte; mais, malgré des coups de sonnette réitérés, elle ne daigna pas s'ouvrir. Comme je redescendais, un peu penaud de l'insuccès de ma visite, je me croisai dans l'escalier avec un personnage que je reconnus, tout de suite, à son air, pour être un nourrisson des Muses. Quoiqu'il eût le chef grisonnant, il portait de longs cheveux bouclés et un feutre à la Rembrandt qui lui communiquait un aspect faussement juvénile... Imaginez le chanteur florentin de Dubois devenu quinquagénaire. C'était à peu près cela. Je lui confiai ma déception, dont il ne put s'empêcher de rire.

« Mon ami Léon Dierx, me dit-il, a une grande ter-

reur des journalistes. Il est timide, modeste, il aime l'obscurité ou, tout au moins, la pénombre. Sa vie est un modèle de vertu, de sagesse et de régularité. Il exerce, dans une administration publique, des fonctions qui lui rapportent un assez maigre salaire, mais qui lui laissent le loisir de rêver. Il naquit sous le ciel brûlant des Antilles, mais il ne semble pas que le soleil de ce climat ait infusé dans ses veines le goût des aventures. Il a suivi l'ornière de ses compatriotes Leconte de l'Isle et Lacaussade, et n'a pas refusé d'accepter son pain quotidien de la libéralité de l'État. Il lui donne, en retour, de bons et loyaux services. Chaque matin, à dix heures précises, il se rend au ministère. A quatre heures, il a recouvré sa liberté, dont il fait un honnête usage, soit qu'il aille esthétiser à la brasserie avec quelques vieux compagnons du Parnasse, soit qu'il se promène, dans la belle saison, sous les marronniers des Tuileries ou dans ce jardin du Luxembourg qui possédera plus tard son buste. Il travaille lentement, il attend l'inspiration. En trente années, il a produit deux volumes; et l'on pense que le troisième ne sera publié qu'après sa mort.

« Je ne suppose pas (a continué mon obligeant interlocuteur) que l'indolence de Léon Dierx et le petit nombre de ses ouvrages soient les raisons principales qui l'aient désigné aux suffrages des poètes. Pourtant, ils ont pu se dire que la fécondité n'a rien à voir avec le mérite et que les sources les plus abondantes ne sont pas toujours les plus fraîches. Celles où l'on s'abreuve, en lisant les vers de notre ami, est d'une admirable pureté. Son âme s'y reflète. Et c'est pourquoi ses jeunes confrères, de qui le désintéressement et l'esprit de justice ne sauraient être suspects, l'ont choisi comme prince. Ils l'aiment... cela n'est pas croyable! Vous en jugerez en prenant part au déjeuner qu'ils organisent tout à l'heure à son intention... »

Quand je pénétrai dans les salons du restaurant Notta, une centaine de convives y étaient assemblés. Autour du prince, se pressaient des hommes officiels. MM. Léon Bourgeois et Henri Roujon, de charmantes femmes appartenant aux arts et aux lettres et le menu fretin de ses sujets : esthètes, romanciers, chroniqueurs et dramaturges. Car, dans ce banquet des poètes, il n'y avait pas que des poètes. J'ai même été surpris qu'ils y fussent aussi rares. Sur cinq à six mille que nous avons à Paris, c'est tout au plus si une trentaine s'y étaient rendus. Ils étaient d'âges divers et représentaient des écoles opposées. A la table où je pris place, était assis un vieillard contemporain de Casimir Delavigne; ses cheveux blancs en broussailles, ses yeux noirs où pétillait une ardeur étrange, ses gestes saccadés et le feu de sa parole montraient que le temps n'avait pas glacé, en lui, l'enthousiasme. Certainement, autrefois, il avait rimé des odes et il continuait, vraisemblablement, d'en composer. Un des fondateurs du Parnasse mangeait à sa droite, et à sa gauche le meilleur disciple de Stéphane Mallarmé. Ils représentaient trois générations que le hasard avait spirituellement réunies en groupe symbolique. Ils ne tardèrent pas à lier conversation et je prêtai une oreille attentive à leur discours. Dès l'abord, le Romantique montra une véhémence qui ne laissa pas d'inquiéter ses voisins. Après quelques mots échangés, le Décadent s'enferma dans un silence dédaigneux. Le Parnassien, plus bavard, commença à nous conter les débuts de Léon Dierx et la formation de cette école, ou de ce cénacle, d'où tant de nobles talents sont issus. Je vais fixer quelques-uns de ses souvenirs, mais je désespère d'en rendre toute la grâce.

Vers la fin du second Empire, de jeunes hommes, pauvres d'argent et riches d'illusions, avaient fondé,

au quartier latin, une colonie d'un genre assez nouveau. Ils campaient dans une misérable auberge de la rue Dauphine, qui s'intitulait l'hôtel du Dragon-Bleu et n'avait de pompeux et de reluisant que son enseigne. Les chambres y étaient noires, les meubles branlants, les draps douteux. Et cependant la gaieté y régnait, une gaieté énorme, épique, olympienne. Des bruits extraordinaires descendaient des combles où les poètes s'étaient installés : frou-frou de robes de soie, baisers sonores et, le plus souvent, tonnerre d'alexandrins déclamés avec furie. Le chef de la tribu portait un nom harmonieux, il s'appelait Catulle Mendès, il était superbe comme un dieu, les femmes aimaient sa barbe d'or et son ondoyante chevelure. Il était déjà célèbre, ayant eu des démêlés avec la justice. Il avait dirigé un organe d'avant-garde, ouvert aux tentatives les plus hardies, la *Revue fantaisiste*, qu'un jugement de la 9e chambre correctionnelle avait brutalement supprimé. Mais, si peu qu'elle eut duré, cette feuille avait marqué dans le monde. Les plus beaux génies de l'époque y avaient collaboré, et, quand elle eut succombé, ils demeurèrent fidèles à son rédacteur en chef. Théodore de Banville, Sully Prudhomme, Paul Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Léon Cladel, François Coppée, enfin, le plus craintif, le plus discret de tous, Léon Dierx fréquentaient assidûment dans les mansardes du *Dragon-Bleu*. Ils n'avaient pas tout à fait l'allure des combattants d'*Hernani*, de cet âge héroïque où les noms les plus vulgaires se paraient d'une défroque moyenâgeuse, où Louis devenait Aloysius, Charles, Carolus, où Auguste Maquet se faisait appeler Augustus Mac-Keat, où Pétrus Borel, le Lycanthrope, interpellait en ces termes M. de Paris :

« Je voudrais bien, monsieur le bourreau, que vous me guillotinassiez ! »

Ils paraissaient plus raisonnables que leurs aînés,

mais ils avaient la cervelle remplie des mêmes chimères et se faisaient un mérite, bravant les représailles des pères et des oncles irrités, d'endurer allègrement la misère. Elle était parfois cruelle. Il leur arrivait, comme à Panurge, de dîner en humant l'odeur des rôtisseries.

« Peut-être, poursuit l'aimable Parnassien, n'avez-vous jamais ouï certaine mésaventure qui advint à Albert Glatigny et qui vaut la peine d'être rapportée. L'estomac creux, la poche vide, battant le pavé, le col de son paletot relevé contre la bise, il s'en allait, par un soir de novembre, jetant sur les magasins d'épicerie des regards concupiscents. Il s'occupait à considérer d'énormes tas de nonnettes fraîchement débarqués de Dijon, lorsque son extase fut interrompue par un poète amateur de sa connaissance qui cherchait à se faufiler dans la troupe du Parnasse. « Eh quoi! « monsieur Glatigny, qu'a donc cet étalage qui vous « attire? — J'adore le pain d'épice! — Vous raillez, « sans doute. — Je raille si peu que je suis prêt à en « manger, sans boire, pour 40 sous. Tenez-vous le « pari? — Bien volontiers! » Ils pénétrèrent dans la boutique. Glatigny choisit des pains d'épice sans fruits confits ni amandes, afin de les avoir plus copieux pour le même prix, et il les dévora d'un si vaillant appétit que son amphitryon en demeura confondu. Car il comprit soudain la vérité et que ce qu'il prenait pour l'excentricité d'un esprit funambulesque n'était que l'expédient d'un ventre aux abois... »

... Le grêle tintement des verres frappés par les couteaux à dessert nous avertit que les toasts vont commencer. Il se fait un profond silence. Et tous les yeux se tournent vers Celui à qui ils sont destinés. Le Prince est grave, un peu triste, il se tient droit sur sa chaise, sans excès de familiarité ni de raideur. Il a

conscience du rôle périlleux qui lui est dévolu et il s'en acquitte à la satisfaction générale. Nul mieux que lui n'était apte à le remplir. Il semble, à voir M. Léon Dierx, qu'il ait toujours été roi de quelque chose. La douceur, la bienveillance sont peintes sur son visage; il s'y ajoute une expression de dignité qui commande le respect. Marc-Aurèle, saint Louis, les monarques débonnaires, dont la mémoire est restée chère au cœur des peuples, devaient être doués d'une semblable physionomie. Évidemment, le Prince sera sensible aux compliments qui vont lui être adressés. Mais, pour l'instant, une vague appréhension gâte sa joie. Il est gêné — lui qui a fui les vanités de la représentation — d'être mué en héros et de s'offrir en spectacle. Peut-être aussi redoute-t-il la perfidie des confrères qui s'apprêtent à le couvrir de fleurs. Il arrive que l'ironie des louanges distille un poison mortel.

Mais, Dieu merci, cette crainte est vaine! Les harangues qui se succèdent sont empreintes d'une franche sympathie. M. Léon Bourgeois, qui excelle en ce genre d'exercices, improvise quelques phrases où l'enjouement se mêle, dans une mesure exquise, à la sensibilité. MM. Gustave Kahn, Pierre Quillard, Saint-Georges de Bouhélier sortent des papiers savants qu'ils débitent d'un ton solennel, approprié à la circonstance. Puis M. Jean Carrère, fils du Périgord, prend la parole et ses premières phrases nous font frémir. Ne s'avise-t-il pas, l'impertinent, d'exalter la gloire de Frédéric Mistral! Déjà les fronts s'assombrissent, mais ils se rassérènent quand le félibre, par un subtil détour, joint à l'apothéose de l'aède provençal celle du poète solitaire qui a si profondément exprimé les mélancolies de l'âme et de la nature. Mistral s'est répandu dans la foule, Dierx n'est pas descendu de la montagne, où luit sa pure et calme lumière. Tous deux sont grands, et nous leur devons une égale reconnais-

sance... C'est au tour du Prince d'élever la voix. Mais il est trop ému pour s'acquitter de cette tâche. Il charge M. Ferdinand Herold de lire la réponse où s'épanche sa gratitude envers les présents et les absents, ses maîtres, ses aînés, ses émules, ses disciples. Personne n'est oublié, et tout le monde est content!

Et maintenant on se précipite sur le Prince, on lui serre la main; ses vieux camarades l'embrassent. Il voudrait s'arracher à leurs effusions; elles le poursuivent. Dans un coin de la salle, M. Catulle Mendès trouve des mots ravissants pour définir son œuvre et son caractère :

« Léon Dierx, dit-il, est un être divin. C'est une rose épanouie! »

Plus loin, un subtil critique analyse ses poèmes et s'efforce de dégager ce qu'ils contiennent d'original : l'art de traduire simplement des sensations compliquées et d'enfermer dans un vers strict des choses flottantes... Entre deux fenêtres Mlle Laparcerie module le *Soir d'octobre*, qui passe communément pour le morceau le plus achevé du Prince :

Voici l'automne! Adieu le splendide encensoir
Des prés en fleurs, fumant sous le chaud crépuscule,
Dans l'or du crépuscule, adieu les yeux baissés,
Les couples chuchotants dont le cœur bat et brûle,
Qui vont, la joue en feu, les bras entrelacés,
Les bras entrelacés quand le soleil décline...
Adieu la ronde ardente et les rires d'enfants,
Et les vierges, le long du sentier qui chemine,
Rêvant d'amour tout bas sous les cieux étouffants...
Écoute, écoute en toi, sous leur cendre et sans flamme
Tous tes chers souvenirs tressaillir à la fois
Avec le glas mourant d'une cloche lointaine;
Une autre maintenant lui répond à voix pleine.
Écoute, à travers l'onde, entends avec langueur
Ces cloches tristement qui sonnent dans la plaine,
Qui vibrent tristement, longuement dans ton cœur...

... Sur le seuil, mes voisins de table, le cygne parnassien et le lion romantique, échangent un dernier propos :

« En somme, dit le lion, rien n'est changé. Vous aviez Pétrus Borel, le Lycanthrope. Vos neveux ont présentement Saint-Pol-Roux-le-Magnifique.

— Oui, répondit le cygne. Mais entre eux et nous il est une différence : les poètes de notre génération s'aimaient fraternellement. Et ceux de la génération nouvelle se haïssent... »

Voilà quelques-unes des opinions que le Prince a recueillies. Et quoiqu'elles lui fussent sans exception favorables, je suis sûr que lorsqu'il s'est retrouvé seul dans sa chambrette, après cette journée triomphale, il a éprouvé un inexprimable soulagement.

# LE PEINTRE DE LÉON XIII

J'ai rencontré hier le brillant portraitiste Théobald Chartran à qui j'ai demandé des nouvelles de ses voyages. Pour ce qui est de sa santé, un coup d'œil m'a suffi; j'ai jugé tout de suite qu'elle n'avait pas cessé d'être florissante. M. Théobald Chartran est un des plus beaux cavaliers de la peinture contemporaine; sa barbe et sa moustache sont d'une extrême distinction; son regard, d'où la jovialité n'est pas absente, est à la fois énergique et caressant. Une grande élégance flotte autour de sa personne. Le temps n'est plus où les artistes affectaient une physionomie débraillée, culottant des pipes, comme le père Corot, le béret sur l'oreille en buvant des chopes, comme Courbet, dans des estaminets de second ordre. Et puis, telle allure qui convient à un paysagiste ne cadre pas avec la situation d'un gentleman dont le devoir est de fixer sur la toile les traits des plus jolies femmes de Paris, de Londres et de New-York. En vérité, M. Théobald Chartran possède tous les mérites extérieurs de la spécialité qu'il s'est choisie. S'il avait vécu au XVI^e siècle, il eût été, par la grâce conquérante, l'émule de Rubens. Il a dû, à son vif regret, remplacer

le pourpoint par la redingote, le feutre par le chapeau haut de forme. Du moins s'est-il arrangé pour que son tube eût constamment huit reflets, — et il y laisse tout de même flotter un bout de panache!

« J'arrive de Rome, m'a-t-il dit. Le saint-père a bien voulu m'accorder quelques séances. Je vais peindre à nouveau son image en me servant des études que j'ai rapportées. Il y a des portraits qu'on ne saurait trop souvent recommencer! »

La conversation d'un homme qui a frayé avec les grands de la terre ne saurait manquer d'être attachante. Je fus heureux d'accepter la place que M. Chartran m'offrait dans sa victoria et je m'efforçai de lui tirer quelques confidences. Mais je me heurtai à des scrupules de pudeur dont j'approuvai la délicatesse.

« Je ne vous demande pas, repris-je, de me révéler les secrets d'État que la paternelle bienveillance de votre auguste modèle a pu vous laisser découvrir. Donnez-moi seulement des détails sur sa santé. Est-elle, comme on l'a prétendu, chancelante? Les bulletins pessimistes que l'on a publiés, en ces dernières semaines, ont-ils quelque fondement? En un mot, vous a-t-il paru que la vigueur de Léon XIII se soit affaiblie? »

Sur ce terrain plus intime, M. Théobald Chartran s'est volontiers répandu. Il m'a parlé du pape avec une vénération filiale et une éloquence qui prenait sa source dans une ardente sincérité. Tandis que le trot de son cheval noir nous entraînait vers le Bois, il m'a fait part des impressions qu'il avait retirées de sa visite. Je vais tâcher de les résumer ici, car il m'a semblé qu'elles éclairaient d'une assez vive lumière la figure du pontife.

Et d'abord, M. Th. Chartran s'est élevé contre les mille légendes que la badauderie ou la malveillance

ont déchaînées contre Léon XIII. Que n'a-t-on pas inventé? On a dit qu'il n'accordait d'attention qu'à la vie spirituelle et se désintéressait des menus soucis de la vie matérielle et que, particulièrement en ce qui concernait le soin de son corps et de ses ajustements, il montrait une indifférence presque absolue. Et, certes, il a l'âme trop élevée et absorbée dans de trop hautes spéculations pour s'inquiéter outre mesure de ces misères qui n'ont d'importance que pour les esprits frivoles. Mais l'éducation qu'il a reçue et un certain instinct qu'il tient de sa race, empêchent qu'il ne les néglige entièrement. Il aime ce qui est propre et ordonné. Il tient dans ses mains, admirablement soignées, un mouchoir imbibé d'eau de Cologne, il en respire le parfum, qui le fortifie contre les défaillances passagères. Ses cheveux de neige sont accommodés chaque matin; et, n'étaient les grains de tabac qui tombent sur sa robe liliale, aucune tache n'en souillerait la blancheur. D'ailleurs, à le voir, sous ces longs plis, on doute qu'il appartienne à ce monde; sa maigreur diaphane est extra-humaine; elle le soustrait aux nécessités qui asservissent les créatures. Il ne mange pas; il est plus sobre qu'un anachorète; trois heures de sommeil lui suffisent. Sa pensée est d'autant plus vigoureuse qu'elle est dégagée de la matière; elle commande à ces muscles que l'âge a épuisés et obtient d'eux des miracles d'énergie. Quand Léon XIII préside aux cérémonies du culte et que l'instant est venu de bénir les fidèles prosternés, sa taille, ordinairement penchée, se redresse et revêt une majesté redoutable.

C'est en cette attitude que M. Chartran le contempla pour la première fois, en 1878, dans la basilique romaine. Il en fut si ému qu'il ne put refouler ses larmes. Il essaya de pénétrer avec ses pinceaux dans l'enceinte jalousement défendue du Vatican. Mais il n'était alors qu'un jeune pensionnaire de l'Académie

de France, il n'avait pas de réputation. Il échoua dans sa tentative. Il la renouvela douze ans plus tard et réalisa son plus cher désir, qui était d'exécuter d'après nature le portrait du pape. On a souvent narré cette histoire. Léon XIII répugnait à contenter son désir; il refusait de poser. La gentillesse du peintre, son air de franchise, sa belle humeur le fléchirent. Et Chartran exposa à Paris cette toile que l'on n'a pas oubliée et qui fut accueillie avec tant de curiosité et de faveur.

« Vous me croirez... Depuis sept ans, il n'a pas changé. Il n'a pas plus de rides qu'il n'en avait. Il a le même sourire, la même voix, une voix étrangement sonore et musicale et dont le timbre grave a des vibrations de cloche. Le temps est impuissant à atteindre ce vieillard que soutient une influence surnaturelle. Un accident peut, brusquement, causer sa fin. Mais il peut aussi bien devenir centenaire, aucun mal organique ne le menaçant d'une prompte destruction. Souvent il m'a répété, en souriant : « Si Dieu ne m'appelle point à lui, c'est qu'il estime que ma présence ici-bas est nécessaire pour accomplir ses desseins. Il faut que j'y demeure encore dix années pour les mener à bon terme. J'ai idée que ce délai ne me sera pas refusé. »

Ainsi, Sa Sainteté se résigne à réaliser la plus longue existence dont aura pu s'enorgueillir le pontificat. Je sais gré à M. Théobald Chartran de m'avoir rapporté cette prophétie. Elle réjouira tous ceux qui se félicitent de voir un si sage pasteur sur le trône de Saint Pierre. Je voudrais que l'artiste complétât ses renseignements par d'autres plus particuliers et que, m'ayant excellemment décrit l'aspect physique du pape, il y joignît des indications sur son caractère. Est-il enjoué, sévère, autoritaire, indulgent? Mais je me suis heurté, sur ce point, à un mutisme invincible. C'est à grand'peine que j'ai obtenu ces aveux peu compromettants :

« Léon XIII est, tout ensemble, ferme et affable : sa bonhomie, qui naît de la bonté de son cœur, s'unit à la dignité qui vient de l'éminence de son esprit, devant laquelle tout le monde s'incline avec respect. Il courbe sans effort les fronts et les résistances. Et cette obéissance lui plaît, car il est né pour être le maître. Il a un tempérament de conducteur d'hommes. »

Poussé par une insatiable curiosité, j'ai voulu savoir ce que le saint-père augurait de l'initiative du tsar au sujet du désarmement universel. Et, à travers les réticences de M. Chartran, j'ai cru saisir qu'il en attendait d'heureux effets pour la France, une ère de paix durable et de satisfactions patriotiques...

Tout en parcourant les allées du Bois, je n'ai pu m'empêcher de féliciter M. Théobald Chartran sur sa destinée. Elle est aussi séduisante qu'avantageuse. Pareil aux grands artistes de la Renaissance, il s'en va dans les pays lointains, appelé par de fastueux personnages. Van Dyck se rendait à la cour d'Angleterre. Chartran peint aussi des rois, mais des rois plébéiens qui sont les milliardaires d'Amérique. Au mois d'octobre il s'embarque pour New-York; il y réside jusqu'en avril. Et, comme la Providence l'a doué d'un facile génie et qu'il travaille avec une incomparable virtuosité, il trouve le moyen, durant ce semestre, d'achever vingt-cinq tableaux. Tout ce qu'il y a de considérable aux États-Unis a défilé devant son chevalet : l'archevêque Corrigan, le banquier Ferry Belmont; il est allé prendre Mac Kinley dans ses montagnes, quelques heures avant sa prestation de serment; et le président a posé, sans le savoir, au milieu de cent délégués qui s'empressaient à lui présenter leurs hommages. M. Karnegie, l'aciériste, M. Pick, le constructeur, l'ont convié à venir à Pittsburg, cité infernale où l'on respire du feu et de la poussière de charbon;

il a vu ces deux patrons se mesurer, le revolver en main, avec leurs ouvriers mutinés, et les réduire, sans le secours de la police, par l'ascendant du courage personnel. Le lendemain de cette alerte, M. Frick achetait les *Pèlerins d'Emmaüs*! Les spectacles les plus extraordinaires sont offerts de la sorte aux réflexions de M. Chartran. Lorsqu'il est las d'errer à travers les provinces, il se fixe à New-York et se tient à la disposition des dames de la société qui veulent lui demander leur image. Elles la payent cinq mille dollars, mais ne se croient pas quittes envers le peintre qu'elles accablent de politesses, de prévenances, qu'elles invitent à luncher, à souper, et dont elles font les honneurs à leur entourage. Elles organisent ces fêtes et impriment au bas de leurs cartons : *Pour se rencontrer avec M. Théobald Chartran.* C'est le comble de la gloire ! Il n'est point avec elles en reste de courtoisie, et leur rend five o'clock pour five o'clock, dîner pour dîner. Et quand, ayant quitté le bal au milieu de la nuit, il se prépare à se reposer, à cinq heures du matin, un violent coup de sonnette le réveille en sursaut. C'est miss William Sloane, la plus raffinée des New-Yorkaises, accompagnée de quelques danseurs, qui vient réclamer son heure de « pose ». Vous pensez si Chartran est sensible à cette exquise attention ! Et malgré ce surmenage, il travaille ; les toiles naissent comme par enchantement sous ses doigts agiles. Je m'étonne qu'il résiste à tant de fatigues accumulées.

« L'atmosphère de ce pays, m'explique-t-il, est surchargée d'énergie. Elle communique aux nerfs une tension inaccoutumée, et à tout l'organisme une sorte de fièvre qui en décuple la vitalité. Interrogez Carolus Duran, Benjamin Constant, Raffaelli. Ils ont certainement éprouvé, comme moi, cette secousse. Madrasso, qui est l'indolence même, devient presque laborieux, dès qu'il a foulé le sol de Brooklyn. Est-ce l'activité

ambiante qui grise les nouveaux venus, en excitant leur émulation? Ils sont pris d'une rage de produire; ils frémissent comme un cheval de sang sous un coup de fouet. L'oisiveté leur paraît être non pas seulement « la mère de tous les vices », mais une chose simplement inconcevable...

« Et, d'ailleurs, comment n'auraient-ils pas cette sensation? L'Amérique est une ruche, où bourdonnent des millions d'abeilles, dont pas une n'est inoccupée. Les plus opulents citoyens continuent, jusqu'à leur dernier souffle, de besoigner, par tradition, par coquetterie, par plaisir. L'habitude de l'action leur est si nécessaire qu'elle les pétrit en quelque sorte et se reflète sur leurs visages. Ils sont très différents les uns des autres. Et pourtant ils se ressemblent. Petits ou grands, gras ou maigres, ils ont un trait commun qui est spécial au type yankee, c'est un certain plissement du front et une certaine expression des yeux par où éclate, avec une force incroyable, leur volonté. Ce mot résume les vertus de ce peuple et son histoire. La ténacité qu'il apporte à défendre ses intérêts, il l'applique à tout ce qu'il entreprend, aux arts, aux lettres, comme à l'industrie. L'Américain se donne autant de mal pour orner sa demeure et se constituer une galerie que pour combiner une opération de bourse. Sous ce rapport, il a fait d'étonnants progrès. Il ne veut plus se « laisser mettre dedans »; et en même temps que sa méfiance, son sens critique s'est aiguisé. Il est capable aujourd'hui de lutter avec les marchands de la rue Laffitte.

— Voilà pour vos clients, ai-je dit à Chartran. Et vos clientes? On est loin d'être d'accord sur la psychologie de la femme américaine. Vous l'avez sans doute étudiée. Le peintre a des immunités semblables à celles du confesseur. On ne lui cache pas ses défauts. »

M. Théobald Chartran m'a considéré d'un air soupçonneux :

« Vous voulez me brouiller avec mes jolies « poseuses » ; vous n'y réussirez pas. Je ne pense d'elles que du bien; qu'elles sont instruites, piquantes, qu'elles aiment le luxe et s'acquittent adorablement de leur mission, qui consiste à dépenser le plus largement et le plus gaiement possible l'or qu'amassent leurs époux....

En somme, le sort des artistes français aux Etats-Unis est très enviable et je m'étonne que nos jeunes peintres n'émigrent pas tous vers cet Eldorado. Passer de la misère à l'opulence, quitter la rue Breda pour la Trentième avenue, planter sa tente sur un continent où les « têtes à huile » s'achètent cinq mille dollars... Quel rêve!...

« Attendez (a repris M. Chartran, corrigeant par ces judicieux propos ce que mon enthousiasme avait de trop ingénu). Pour réussir en Amérique, pour s'y imposer, pour y durer, le talent ne suffit pas. Il faut un ensemble de qualités qui sont rarement groupées dans un même individu : la bonne tenue, le tact, l'esprit de mesure, grâce auquel l'artiste se tient à son rang, à égale distance de la sécheresse et de la familiarité; une confiance en soi qui ne dégénère pas en présomption, mais qui, pourtant, en impose; un enjouement aimable, une galanterie tempérée par le sentiment des mœurs, et qui, pour affirmer son audace, attende au moins d'être encouragée... Enfin, dans toutes les circonstances, mondaines ou professionnelles, une imperturbable correction. Telles sont les conditions que le peintre étranger, débarqué à New-York, doit réunir, s'il veut y remporter des succès. »

Ne supposez pas, je vous prie, que M. Chartran, en m'exposant ce programme, ait songé à exalter son propre mérite. Il est trop spirituel pour recourir à ces expédients. Et puis, sa renommée légitimement

conquise lui permet d'être modeste... Non, c'est sans arrière-pensée qu'il m'a tracé son portrait. Je l'offre, comme enseignement aux débutants qui méditent de conquérir la toison d'or : qu'ils s'inspirent de l'exemple de M. Théobald Chartran... et de van Dyck.

## M. DENYS PUECH PASTEUR DE BREBIS

« Quand, à la suite des cadets de Gascogne (m'avait-on dit), vous traverserez nos provinces méridionales, arrêtez-vous à Gavernac. Ce petit village, situé à quelques lieues de Rodez, a eu l'honneur de donner le jour au sculpteur Denys Puech. Faites-vous indiquer la demeure de cet éminent artiste. Il vous contera les particularités de sa vie et vous croirez ouïr une histoire merveilleuse, plus étonnante que celles du bon Perrault... »

J'eusse souhaité mettre à profit ce conseil; mais j'appris que M. Denys Puech venait de perdre sa mère et je ne voulus point, dans cette douloureuse occurrence, troubler son recueillement. Je ne vis pas Gavernac. Et cependant il m'en coûtait de renoncer à l'aubaine de ce récit, qui m'avait été annoncé en des termes si alléchants. Le temps des vacances était passé; M. Denys Puech avait dû réintégrer son domicile parisien. Je résolus d'aller l'y surprendre et de lui arracher une confession plénière. Je le trouvai dans son vaste atelier du foubourg Saint-Honoré; il s'occupait à modeler la figure d'une Source dont j'admirai tout de suite, la chevelure éployée et les yeux ingénus.

Je me tins immobile, près du seuil, et le regardai travailler pendant quelques minutes. Il était absorbé dans sa besogne, et je fus frappé de la virtuosité qu'il y apportait. Ses doigts effleuraient la glaise et, sous leurs caresses, les détails de la statue sortaient du néant et apparaissaient sous leur beauté triomphante. Cette agilité du praticien contrastait curieusement avec sa carrure solide et un peu massive. M. Denys Puech n'a rien d'un damoiseau ; il ne possède pas les grâces extérieures de M. Carolus Duran, ni la légèreté piquante de M. Gérôme; son corps respire la force, il ressemble aux châtaigniers du Rouergue; il est, comme eux, vigoureux, trapu, plein d'énergie et de sève. Il y a dans son front bombé, dans la saillie de son menton, dans le feu de ses yeux noirs, une ténacité invincible. C'est le trait saillant de sa physionomie, auquel s'ajoute une sorte de défiance ou de finauderie paysanne.

Il m'aperçut tout à coup, s'avança la main tendue. Je le priai d'excuser mon arrivée inopportune.

« Justement, dit-il, ma Source commençait à se fatiguer... Entends-tu, la Source, repose-toi pendant que je cause avec monsieur. Nous reprendrons tout à l'heure. »

La jeune personne, ainsi interpellée, se redressa, enveloppée dans les longs cheveux roux qui constituaient son seul vêtement, et, nous ayant souri, elle alla réchauffer ses pieds nus devant le poêle.

« Oui, j'aurais voulu vous montrer mon cher Gavernac. J'y retourne chaque année, et le cœur me bat quand son clocher m'apparaît au loin, parmi les arbres. C'est un peu puéril, mais on ne peut se défendre contre les émotions du souvenir. Songez qu'il n'est pas, dans ce lieu, un sentier, un ruisseau, un brin d'herbe qui ne me rappelle mon enfance... »

Son père peinait aux champs. Ancien valet de ferme, il avait épousé la fille d'un cultivateur très pauvre,

qui lui avait donné quatre fils. Ils habitaient une chaumière et n'avaient pour tout bien qu'un bout de pré, un cochon, une vache, une douzaine de brebis. La mère rêvait de faire de son aîné un curé, mais, pour les autres, elle était sans ambition : le premier soignait le cochon, le second la vache et le troisième (c'était Denys) accompagnait les brebis au pâturage. Tous les matins donc, à l'aube, son bissac garni d'un morceau de pain, le jeune pastour grimpait au sommet du Causse, d'où il redescendait à la nuit tombante. Denys ne s'amusait pas, comme les autres gamins du bourg, à des jeux bruyants; il se montrait doux et industrieux; tandis que ses ouailles paissaient, il s'asseyait au bord des mares et, pétrissant la boue dans ses mains, il en formait des animaux grossiers, à l'imitation de la nature, ou bien il façonnait avec son couteau des branches de bois mort et en faisait saillir des têtes, des profils, qui se rapprochaient des monstrueuses sculptures des Indiens. Les voisins considéraient avec surprise ces essais et croyaient que leur auteur était un innocent, c'est-à-dire qu'il avait perdu l'esprit. Il ne se lassait pas, cependant, de les étonner, et, malgré que les taloches paternelles s'évertuassent à contrarier sa vocation, il y persévérait avec une indomptable fermeté...

Un jour, comme il déjeunait frugalement sur le talus d'un fossé, il voit venir une noce, que précédait le ménétrier et qui se dirigeait vers l'église. Tandis qu'elle écoute la messe, notre berger ne perd pas de temps. Il transporte au milieu du chemin un énorme tas de glaise, l'arrange adroitement, le coiffe d'un vieux chapeau et lui communique l'aspect gauche et emprunté d'un marié de village. Le véritable épouseux reparaît après la cérémonie et se trouve nez à nez avec cette image impertinente; saisi de colère, il la démolit d'un coup de pied. Mais le prêtre s'est approché, il

interroge l'enfant, dont la gentillesse et l'air d'intelligence le séduisent :

« *Bou foutès pas d'ocquel pitchou. Aouro beleou unt jour uno bouclo d'ortgent oï souliès.* (Ne vous moquez pas de ce petit. Il aura peut-être un jour une boucle d'argent à ses souliers.) »

Le brave abbé estimait que cet ornement sacerdotal était la suprême récompense du génie et pensait que ce jeune pâtre, s'il recevait de l'éducation, pourrait bien devenir chanoine de la cathédrale de Rodez. Il tira de sa poche un almanach et, lui désignant une gravure où Napoléon était figuré en sa légendaire redingote grise, il ajouta :

« Si tu réussis à me découper dans un morceau de bois la copie de ce portrait, je te donnerai un bel écu de deux francs. »

Le lendemain, Denys Puech lui présentait un magnifique empereur taillé dans une bille d'érable. Mis en goût par ce succès, il exécuta une Jeanne d'Arc, un saint Georges, un Sire de Marlborough, un Chat botté.

Ici, j'interromps le sculpteur :

« N'avez-vous pas conservé quelques-uns de ces ouvrages? »

Il est allé quérir sur une étagère un objet singulier qu'il me remet. C'est une boule de buis de la grosseur d'une orange; elle est creuse et renferme une autre boule qui y est captive et ne peut s'échapper par aucune issue. Les flancs de ce grelot sont ornés d'attributs en relief; d'un côté, Napoléon, les bras croisés, dans une attitude de défi; de l'autre, un berger pressant entre ses bras un agneau qui bêle; et, tout autour, la signature gravée : *Puech (Denys) de Gavernac.* J'examine ce chef-d'œuvre de patience et je songe aux vases rustiques que décrit Théocrite en ses idylles. Les pâtres se rejoignent à travers les siècles et obéis-

sent aux mêmes inspirations. Daphnis devait offrir à Chloé de ces présents naïfs où se peignait son amour.

« Ce bibelot est tout ce qui reste de ma vie champêtre. Il me coûta une année d'application et j'en fus aussi glorieux, quand je l'eus achevé, que Michel-Ange put l'être de son *Moïse*! »

Cependant Louis Puech, le frère aîné de Denys, celui que l'on destinait aux ordres et qui s'y préparait sans enthousiasme, s'en alla visiter à Rodez un excellent homme nommé Mahoux, qui y exerçait la profession de statuaire et construisait des tombeaux pour le cimetière de la ville.

« J'ai laissé chez nous, lui dit-il, un mien cadet qui garde les troupeaux et me paraît très bien doué dans votre partie. Permettez-vous que je vous l'amène?... »

Denys se plaça en apprentissage chez Mahoux, le statuaire. Au bout de six mois, son patron lui versait un salaire de cinquante sous par jour. Alors il prit à part son aîné et lui dit :

« Tu n'as pas envie, à ce qu'il me semble, d'être curé. Je suis riche, puisque je gagne cinquante sous par jour. Je te les donne. Va-t'en à Paris, pour terminer tes études. Lorsque tu auras de l'argent, à ton tour, fais-moi signe et j'accourrai te rejoindre. »

Louis Puech partit, passa son baccalauréat, prit ses licences, s'inscrivit à la Faculté de droit, s'engagea comme pion dans un pensionnat de Belleville et n'eut garde d'oublier sa promesse. Il se hâta d'écrire : « Arrive, frérot! le nid est prêt! » Le nid n'était guère confortable; il se composait d'une mansarde sise au faîte d'une maison mal famée. Mais Denys n'était pas difficile. En débarquant sur le quai de la gare d'Orléans, la musette en bandoulière (sa musette de pastour), il chercha d'abord des yeux le grand frère qui l'attendait; il se jeta dans ses bras et leurs larmes se mêlèrent. Louis regarda Denys, bien en face, dans les

yeux. Il y vit luire, à travers les pleurs dont ils étaient gonflés, une telle ardeur, un si beau courage, qu'un mouvement de joie lui souleva la poitrine. Avec ce soupçon de galéjade qui colore, dans les moments les plus graves, le verbe des gens du Midi, il ajouta :

« Té! petit! Paris ne nous fait pas peur! »

Une vigoureuse étreinte lui montra qu'on approuvait ses paroles. Et nos compagnons, se relayant pour porter la valise qu'alourdissaient des provisions du pays, escaladèrent d'un pas allègre les hauteurs bellevilloises. Ce même soir, après avoir soupé à la crèmerie d'un bouilli coriace et d'un cornet de « frites », arrosés de mauvais vin, ils arrêtèrent leur plan d'avenir. Louis serait avocat. Denys serait sculpteur. Ils s'appliquèrent chacun à la besogne avec un égal entrain. Louis pâlissait sur les Pandectes. Denys s'était mis au service d'un ornemaniste; il prenait sur ses nuits pour apprendre le dessin. Trois ans s'écoulèrent dans ce labeur forcené. Puis les deux frères en recueillirent le fruit. Louis décrocha son parchemin. Denys, admis à l'École des beaux-arts, obtint le grand-prix de Rome. Ils ne se sont pas arrêtés à cette première étape. Louis est aujourd'hui député, élu par la capitale. Denys, officier de la Légion d'honneur, aura demain son fauteuil à l'Institut. Et ils continuent, côte à côte, leur vie fraternelle, ne se quittant pas et confondant leurs pensées. La vieille mère, en son logis de Gavernac, remis à neuf par leurs soins, les a vus grandir l'un et l'autre, elle a suivi avec orgueil leur ascension parallèle... Une fois encore, leurs larmes se sont unies devant le lit où la pauvre femme venait de s'éteindre. Et une douceur s'est ajoutée à leur tristesse : l'intime fierté du but atteint et de la tâche achevée...

M. Denys Puech a fini sa narration. Il l'a débitée

d'une voix tranquille, sans aucune affectation de sensiblerie, avec une simplicité mâle dont je suis touché. Vainement ai-je essayé de démêler en son discours les traces d'une vanité étroite ou de ces mouvements d'amour-propre, comme en ont quelquefois les artistes parvenus. Je n'ai pas découvert en lui cette petitesse. Il sait ce qu'il vaut et ne dissimule point son mérite sous les protestations d'une feinte modestie. En toutes choses, il est intrépide et soutient crânement son opinion. A vingt ans, dans une lettre que M. Boyer d'Agen a publiée, il formulait sa devise : « *Rien à demi.* » Il y est resté fidèle. Son talent est fait non pas seulement de délicatesse, mais de probité. Il n'admet pas les tentatives faussement originales, qui ne sont qu'un prétexte à déguiser l'impuissance ou la stérilité d'imagination. Il veut que celui qui manie l'ébauchoir ou le pinceau « paye comptant », selon la locution expressive des gens du peuple. Et il prêche d'exemple. Il y a en lui comme un appétit de création et de production. Il conçoit dix sujets en même temps, il les met tous les dix sur le chantier, il attaque le marbre avec une allégresse prodigieuse, il enfante dans la joie. Son atelier est encombré de maquettes, de statues commencées. Il se repose de l'une en passant à l'autre. Et, pareil en cela à son maître Falguière, jamais il ne demeure inactif.

Je l'observe pendant qu'il m'expose ses innombrables projets, et je suis confondu de ne discerner ni sur son visage, ni dans ses paroles, aucune trace de lassitude physique ou morale. Cet homme est merveilleusement sain et valide. Et je réfléchis, en voyant cet équilibre, à l'ingénieuse théorie d'Ernest Renan. La nature prépare ses voies dans le mystère. Et de même que les métaux précieux se cristallisent dans les profondeurs du sol, sous l'action de forces inconnues, de même les générations préparent, par un lent travail,

l'avènement des types supérieurs, qui les résument. La formation de chacun de ces cerveaux suppose plusieurs siècles d'énergie accumulée. Oui, quand les bûcherons du Rouergue abattaient les chênes centenaires, quand ils dirigeaient le long du sillon l'attelage de leurs bœufs, quand l'hiver, retirés au coin de l'âtre, ils se recueillaient dans de vagues songeries, ils coopéraient, à leur insu, à l'avènement de celui qui devait un jour les illustrer. M. Denys Puech ne l'ignore point. Il tient de ses aïeux sa fermeté dans l'effort et cet esprit pratique et cette prudence qui lui furent si précieux pour le gouvernement de sa carrière. Il leur sait gré de leur appui. Et c'est pourquoi il va se retremper, tous les ans, dans l'atmosphère de Gavernac. En foulant cette terre qui l'a nourri, il lui semble qu'il y puise des forces nouvelles.

Le sculpteur m'a dit, comme je prenais congé :

« Au moins, ne divulguez pas mes aventures et ne me rendez pas ridicule en me proposant comme modèle aux écoliers sages. »

Je n'ai pas hésité à lui désobéir. J'ai cru qu'il était édifiant et profitable d'offrir au public un chapitre véridique de la morale en action. On n'a pas si souvent l'occasion d'en abuser !

## MADEMOISELLE BARTET

---

M^lle^ Julia Bartet habite un logis qui lui ressemble; il est, comme elle, fin et discret. Elle l'a choisi dans une maison de belle apparence qui s'élève rue de Rivoli, contre les arbres des Tuileries. De ses fenêtres, elle embrasse l'ensemble majestueux de ce jardin, d'où montent mille souvenirs; elle y peut discerner, avec les jeux de la lumière au coin des allées, des images vagues et lointaines : la cornette de Marie de Médicis, la cape du Béarnais et les rapières de ses cadets de Gascogne. Cette évocation n'est pas pour déplaire à une artiste dont l'imagination est très vive et constamment éveillée par les devoirs de son labeur quotidien. Une comédienne qui vit en communion avec les poètes doit aimer les formes par où le passé se manifeste. M^lle^ Bartet en est éprise. Mais elle aime surtout celles qui se rapportent au dernier siècle. Elle s'est entourée de ce qu'il a produit de plus achevé : vieilles soies, pastels aux tons pâlis, burins galants, meubles et boiseries aux moulures délicates, bibelots de Saxe, biscuits de Sèvres, faïences rares, le bleu de Delft et le rose de Strasbourg. Son portrait, en paniers et en poudre, par Gustave Courtois, semble appartenir à la

même époque. Une grâce élégante et noble émane de ces objets et se confond avec la grâce de la femme exquise qui les a groupés; ils constituent l'atmosphère où elle respire à l'aise, le cadre qui convient le mieux à sa beauté... Tandis que je les considère attentivement une porte s'est ouverte : Mlle Bartet est devant moi. Telle je l'ai vue la veille au soir dans *Martyre*, et telle je la retrouve. Sans doute, elle n'a pas le corps moulé dans la tunique de Flammeola; elle porte une robe noire aux plis sévères. Mais ce sont bien ses yeux spirituels et tendres, et dont l'expression est impossible à définir, des yeux où s'amalgament la passion, le rêve, la fantaisie, avec une lueur d'ironie légère qu'on y voit passer furtivement. Et ce sont aussi ses cheveux d'or, et ses mains aux doigts fuselés, et son joli pied nerveux. Sa bouche, où ne fleurit pas, hélas! ce matin, le brin de menthe que l'absurde Johannès n'ose y cueillir, s'épanouit en un sourire délicieux. Et de ces lèvres rouges, de ces dents éblouissantes, de ce petit nez de reine, de cette taille onduleuse et souple rayonne un air de jeunesse extraordinaire. L'été de Mlle Bartet donne l'illusion du printemps. Quant à sa voix, vous la connaissez : il n'en est pas qui soit plus vibrante et plus caressante : elle est faite d'énergie et de douceur, deux qualités qui paraissent s'exclure et qui, chez elle, sont étroitement unies. En demandant à Mlle Bartet la faveur de l'entretenir, je n'avais pas un autre dessein que d'ouïr, de plus près, cette harmonie. Pendant deux heures je m'en suis enivré. Et non seulement Mlle Bartet m'a causé un grand ravissement, mais elle m'a instruit, en me révélant sur sa profession des particularités que j'ignorais ou qui se trouvaient à l'état confus dans mon esprit. Cette charmeuse est une psychologue subtile; elle raisonne comme un docteur. Mais c'est un docteur dénué de pédanterie, et dont les

yeux vous persuadent sans qu'il ait eu besoin de parler!...

« Vous désirez que je vous apprenne l'histoire de mes débuts? »

Avec beaucoup de simplicité et d'enjouement, elle me l'a contée. Son père remplissait un petit emploi dans l'administration des musées et occupait un logement au palais du Louvre. Mlle Bartet, qui n'avait pas encore pris son nom de guerre et s'appelait Mlle Regnault, grandit jusqu'à douze ans sous le toit des rois de France et vécut dans la familiarité des tableaux et des statues. Sa grand'mère se rendait chaque soir à la Comédie-Française, pour y exercer un ministère honorable et modeste : elle y était ouvreuse. Par aventure, Julia l'accompagnait et se faufilait au paradis; de cette façon elle s'imprégna des sublimités du répertoire. Et comme les héros de Molière revêtaient, dans son imagination, le visage de leurs interprètes habituels, elle devint éperdument amoureuse de M. Delaunay, en qui ils s'incarnaient idéalement. Quand il entrait en scène, son cœur battait à se rompre. Un jour, elle laissa échapper ce cri naïf : « Ah, le voilà! » et sa joie eut une expansion si immodérée qu'il en résulta une manière de scandale. M. Delaunay fut instruit de la passion qu'il avait déchaînée en cette fillette; et quoique sa vanité fût blasée sur ce genre de triomphes, il s'en montra touché; il voulut qu'elle lui fût présentée; il l'interrogea avec bienveillance. Elle lui confessa qu'aucune condition ne lui semblait aussi admirable que celle d'acteur et que son rêve le plus cher était de s'y élever. Elle fit le même aveu à M. Regnault le père, et obtint à peu près son consentement; mais la grand' mère fut de moins bonne composition. Elle lutta, de toutes ses forces, contre ce projet. L'excellente dame se trouvait, par sa position, au courant des potins

et des ragots qui circulait autour des coulisses; elle savait les conflits, les déceptions, les rancunes, qui sont le lot des jeunes pensionnaires; elle surprenait leurs aigres propos et apercevait, entre deux répétitions, leurs paupières gonflées de larmes. Et puis, elle n'ignorait pas les sacrifices de toutes sortes qui leur sont imposés par l'ambition d'arriver et qui sont, trop souvent, la rançon de leurs succès. Elle s'indignait à la pensée que son enfant pût subir de telles épreuves.

« Tu ne seras jamais une cabotine, lui déclara-t-elle.

— Je serai donc une ouvrière », répondit Julia.

Le lendemain, elle entrait en apprentissage chez une modiste. Elle se sentait poussée, d'instinct, vers ce qui était gentil et propre. Arranger des fleurs, nouer des rubans, coudre des dentelles, c'est presque de l'art. Julia y mit toute son ardeur. Assurément il lui échappait un soupir de regret lorsqu'elle rencontrait chez sa patronne quelque comédienne illustre. Et, en maniant l'aiguille, comme la pauvre Désirée Delobelle d'Alphonse Daudet, elle songeait que ses rêves de bonheur s'envolaient bien loin, à tire-d'aile... Cependant, sa vocation finit par renverser les obstacles. Mme Provost-Pourin l'encourageait; elle y intéressa son camarade Regnier. Julia abandonna les modes pour entrer au Conservatoire. Le jour de son concours, en juillet 1872, elle sortait d'une grosse maladie; elle avait quitté sa chambre, malgré les observations du médecin, pour comparaître devant le public. Elle était pâle et débile. Elle défila la dernière, à sept heures du soir, dans une scène de l'*École des maris* qui avait été déjà trois fois entendue. Le jury, vaincu par la fatigue et la chaleur, l'écouta d'une oreille distraite et lui décerna un second accessit. Le critique du *Temps*, que la canicule est impuissante à réduire, dès qu'il s'agit du théâtre, avait remarqué la

nouvelle venue. Il écrivit dans son feuilleton : « Cette jeune fille n'est pas très jolie, mais un parfum de poésie se dégage d'elle. Elle a dit, avec une chasteté fraîche et émue, la scène où Isabelle fait, en présence de son tuteur, une déclaration à Valère. J'ai été ravi de quelques-unes de ses inflexions qui étaient à la fois pudiques et pénétrantes. Ce n'est pas une beauté, c'est une âme... »

« Notre Oncle m'a souvent louée, mais jamais il ne m'a donné autant de joie. Songez que je n'existais pas et que personne n'avait fait attention au petit oiseau déplumé que j'étais alors! Il pallia mon échec et fut cause que je gardai la considération de ma famille! »

Elle demeura sept années au Vaudeville avant d'être engagée rue Richelieu. Elle reçut les leçons de Victorien Sardou et d'Alexandre Dumas; et elle conserve une profonde reconnaissance à ces deux écrivains, qui contribuèrent à former et à mûrir son tempérament. M. Sardou lui révéla le mouvement de la vie moderne. Alexandre Dumas lui apprit à creuser et à modeler les caractères. Mais leur enseignement eût été vain, si elle ne l'avait complété par un travail personnel de tous les instants, appuyé sur une intelligence et des dons supérieurs. A ce propos, je désirais exposer à Mlle Bartet certaines difficultés qui ont trait à la pratique de son art et qui n'ont point encore été tout à fait élucidées. Elle a bien voulu, en s'analysant avec franchise, m'aider à les tirer au clair. Et d'abord doit-on considérer la comédienne (je parle ici de la vraie comédienne et non des perruches qui s'affublent de ce titre), comme un être de sensation ou de réflexion? Quand elle monte sur la scène, est-elle de sang-froid, ainsi que le prétend Diderot, durant les instants les plus pathétiques, ou bien éprouve-t-elle, dans quelque mesure, l'émotion qu'elle communique au public?...

« Je me suis souvent posé ces questions, me dit Mlle Bartet, et j'ai de la peine à y répondre. Nous sommes, voyez-vous, des créatures complexes, pétries d'éléments divers qu'il est difficile de séparer nettement les uns des autres. Lorsque je joue le troisième acte de *Denise*, mes pleurs coulent; je suis donc réellement touchée et je vis mon personnage. Mais *je me vois pleurer*, je ne suis donc pas entièrement prise, puisque j'ai le loisir de m'examiner. Il y a en moi, un être qui agit, l'*être sensitif*, et un être qui pense, l'*être réfléchi*, et tous deux coexistent en un accord très étroit. Ils se complètent et se rendent des services mutuels. Le « sensitif » livré à lui-même, perdrait toute mesure, commettrait mainte sottise et serait capable de rester court, suffoqué par la vivacité de ses sensations; le « réfléchi » modère cet excès, veille aux emballements, maintient l'ordre nécessaire; c'est un excellent administrateur. Mais il a le défaut d'être par trop correct et indifférent. Ceux en qui domine le « sensitif » sont les acteurs incohérents qui se reposent sur l'inspiration pour trouver des élans sublimes; ceux en qui domine le « réfléchi » sont les comédiens sages et apaisés dont on dit qu'ils sont habiles. La perfection réside dans le suprême équilibre du « réfléchi » et du « sensitif », avec une légère prédominance de ce dernier. Car, nous le savons, depuis *Cyrano*... Il faut un peu de panache! »

Il est un point sur lequel Mlle Bartet insiste. La volonté n'entre pour aucune part dans cet équilibre. Il résulte assurément d'un don de nature, mais aussi d'un tas d'influences ambiantes, dont il est impossible de s'abstraire. Il y a des soirs où l'on est soulevé au-dessus de soi-même, et des soirs où l'on retombe au-dessous... Ceci nous ramène à la théorie de M. Mounet-Sully que j'ai jadis exposée et qui est fort sensée, en dépit de sa forme paradoxale... « Il y a

des jours où l'on a du génie, me disait le célèbre tragédien, et des jours où l'on n'a que du talent. » Mlle Bartet m'a exprimé, en des termes plus modérés, cette vérité incontestable. Selon qu'elle est bien ou mal disposée, qu'elle voit le public attentif ou ennuyé, elle joue avec son âme et ses nerfs, ou bien avec sa mémoire. Le spectateur inexpérimenté ne perçoit pas ces nuances; mais elles n'échappent pas à la comédienne qui est, pour elle-même, dans le secret de sa conscience, un juge clairvoyant. Un rien suffit à l'exalter, un rien suffit à l'abattre. Et c'est un des attraits de ce terrible métier de n'être jamais sûr de soi, et de livrer contre les ennemis du dehors et du dedans, contre le hasard et ses propres défaillances, une bataille perpétuelle...

Puisque nous sommes sur le terrain de la psychologie, je demande à Mlle Bartet la permission de l'y retenir. Ses premières confidences m'ont mis en appétit et je ne me lasse pas d'écouter la musique de sa voix enchanteresse. Au reste, je crois m'apercevoir qu'il ne lui déplaît pas de discourir sur ces matières qu'elle possède si excellemment. Je lui rappelle la thèse imaginée par Goncourt dans son roman de la *Faustine*. Cette tragédienne éprouve une douleur violente qui lui arrache un cri de détresse. A peine lui est-il échappé qu'elle s'arrête et cherche à le ressaisir; elle voudrait rattraper l'intonation exacte de cette plainte qui a jailli de ses entrailles, afin de la reproduire dans un de ses rôles. La curiosité professionnelle l'emporte sur le chagrin; l'amante affolée s'efface devant l'artiste en quête d'un « effet » nouveau. Ce phénomène a quelque chose de monstrueux : c'est un crime contre la nature. Est-il concevable qu'il s'accomplisse? Mlle Bartet reste un instant soucieuse, un pli de tristesse se dessine sur son front. Je me reproche d'avoir remué

en elle des souvenirs cruels. Mais ce nuage ne tarde pas à se dissiper.

« Je pense, dit-elle, que Goncourt s'est abusé, ou, du moins, qu'il a faussé son observation en la poussant à l'extrême. Il est des tortures qui brisent une femme, qu'elle soit ou non comédienne. Tout est aboli en elle, hormis la faculté de souffrir. Mais les impressions qu'elle a subies se gravent, à son insu, dans son cerveau; et, plus tard, quand la blessure s'est à demi cicatrisée, elle les retrouve; et, si elle a à exprimer dans un rôle des sensations analogues, elle y verse ce qu'a contenu, aux heures de deuil, son cœur meurtri. Et, de même que nos désespoirs, nous transportons au théâtre nos joies, nos ivresses, nos rêves. Le talent de l'artiste est formé de sa chair et de son sang. Sa sensibilité se développe au contact de la vie, qui est encore, voyez-vous, le meilleur maître! »

Je résume froidement ici ce discours empreint d'une chaude et tendre éloquence. Que ne puis-je vous rendre l'accent dont Mlle Bartet l'a coloré et ce qu'y a ajouté sa physionomie! Si j'en ai compris le sens, il est nécessaire, pour qu'une comédienne arrive à la pleine possession de ses moyens, qu'elle se hâte de vivre et qu'elle vive le plus possible, et de toutes les façons possibles, afin d'acquérir de l'expérience. Ce système me paraît désastreux pour la vertu des ingénues du Conservatoire. J'expose ce scrupule à ma spirituelle interlocutrice. Elle ne peut s'empêcher de rire :

« Vous allez peut-être un peu loin... Et cependant!... Je ne m'en dédis pas!... Pour traduire avec force les passions, il faut les avoir connues! »

Longtemps, nous avons ainsi devisé... Mlle Bartet m'a énuméré les principales étapes de sa carrière, qui

renferme des dates inoubliables : la première de *Denise*, la première de *Francillon*, la reprise de *Bérénice*. Quelles soirées ! Elles lui apparaissent dans une splendeur d'apothéose. A *Denise*, tout le monde s'embrassait, les femmes sanglotaient dans les loges, les hommes essuyaient les verres de leurs lorgnons ; l'orchestre était inondé. A *Francillon*, il semblait que la salle eût été secouée par un courant électrique ; les mots faisaient balle par-dessus la rampe et soulevaient un enthousiasme prodigieux. Sur la scène, Alexandre Dumas affectait d'être impassible, il se promenait, mordillait sa moustache, guettait de loin les applaudissements, qui roulaient comme un tonnerre, et s'écriait, en martelant les syllabes :

« Eh bien !... ça va... il est content, *ce* public ! »

Lorsque le rideau tomba, Mlle Bartet se jeta dans les bras de son grand ami ; et ce baiser, donné et rendu, exprima ce qu'ils se devaient l'un à l'autre, d'affection paternelle et de filiale gratitude. Ces minutes parfument à jamais une existence d'artiste et effacent les misères dont elle a pu être affligée. A ce point de vue, Mlle Bartet n'a pas été maltraitée par le destin ; son mérite a été du premier coup exalté ; elle a eu le privilège de ressusciter, en notre siècle, comme femme et comme actrice, la grâce adorable d'Adrienne Lecouvreur. Elle n'a rien à souhaiter et convient qu'elle est parmi les favorisées...

« Je n'ai jamais tenté au théâtre que ce qui était dans mes moyens. C'est sans doute ce qui m'a porté bonheur... »

Elle me dit encore :

« Lorsque je me sentirai fatiguée, je quitterai la scène ; je tiens, par-dessus tout, à ne pas me survivre... »

J'accueille ces paroles par une véhémente protestation. Mais elle poursuit, souriante et gaie :

« Je serais bien étonné, cher monsieur, si l'on était obligé de me jeter à la porte, ainsi qu'il arrive à de certains comédiens vieillis. Je disparaîtrai au lendemain d'un succès. Et ce sera ma dernière coquetterie! »

Dieu merci, de nombreuses années s'écouleront avant que Mlle Bartet ait à méditer sur ce dessein. Mais il prend sa source dans un sentiment de pudeur qu'il convient d'approuver; il est digne d'une âme à qui répugnent les déchéances... Pendant que Mlle Bartet prononce ces graves paroles, je la contemple; elle est debout, un rayon de soleil dore sa chevelure; et soudain j'aperçois, fondues en elle, les héroïnes qu'elle a animées : Francillon, Denise, Antoinette de Presles, Maria de Neubourg, Camille; et la pure Antigone et la frêle Iphigénie. Et à côté de ces figures, j'en distingue une autre, que la foule ne peut connaître, car elle ne lui appartient pas, et qui s'impose au respect de tous par la réserve et la fierté de sa vie...

J'ai baisé dévotement la main qui m'était tendue et je suis parti, emportant avec moi, la voix, le regard, le geste, la poésie, le charme de celle qu'on a nommée — très justement — la « Divine »!

## MADEMOISELLE SUZANNE REICHENBERG

Elle s'en va... Et tous ceux qui l'ont aimée, Éraste, Horace, Valère, les blondins de Molière et de Musset et jusqu'à ce gros réjoui de Fritz, versent des larmes. Et le public partage ces regrets, auxquels se mêle un sincère étonnement. Vous n'ignorez pas, en effet, qu'à ses yeux M^lle^ Suzanne Reichenberg n'a jamais eu que seize ans. Elle a gardé la grâce d'Agnès, sinon sa grande simplicité. Elle sait baisser les yeux avec modestie et sourire avec malice. Enfin, sa voix est la plus douce du monde. Tout à l'heure, quand elle est arrivée dans son salon, où je l'attendais, j'ai été frappé de son extrême jeunesse. Elle n'avait pas pris la peine d'ôter sa voilette; elle revenait du théâtre, en coup de vent, s'excusant d'avoir été retardée; elle s'est posée gentiment au bord d'un fauteuil, et, pendant au moins une heure, elle m'a parlé d'autrefois et d'aujourd'hui, de sa carrière, de la Maison qu'elle quitte, des joies qu'elle y a goûtées, des amitiés qu'elle y laisse. Et, malgré la sincérité de ses paroles, j'ai eu l'exquisse impression d'une jolie scène de comédie, jouée pour moi seul et où je n'intervenais, comme un novice maladroit, que pour donner la réplique. Il y a tant de

délicatesse dans la diction de Mlle Suzanne Reichenberg! Elle réussit à exprimer des choses si fines, si nuancées!... C'est un ravissement de l'entendre conter une anecdote... Elle entre en matière d'un ton dégagé; l'historiette trotte menu. Cela est drôlet, enjoué, un peu sournois. Et soudain une fusée de gaieté jaillit et s'égrène en perles sonores. L'ingénue a entamé le récit : la Parisienne l'achève. Mlle Suzanne Reichenberg a certainement beaucoup d'esprit...

« Eh bien oui! j'ai débuté au mois de décembre 1868... mais dites plutôt en 69 : ça me fait gagner un an! »

Il y a de la coquetterie à avouer son âge quand on ne le paraît pas. Ajoutons que Mlle Reichenberg n'était qu'une gamine lorsqu'elle fut engagée au Théâtre-Français; elle passait justement pour un prodige. Elle avait sucé avec le lait la connaissance et l'amour du répertoire. Elle m'a entretenu, avec attendrissement, de sa chère marraine à qui elle dut le premier éveil de sa vocation. Cette marraine était Suzanne Brohan, la mère d'Augustine et de Madeleine, une femme éminente par les qualités de l'intelligence et du cœur, qui écrivait comme Mme de Sévigné et qui avait eu d'éclatants succès d'actrice au Vaudeville de la rue de Chartres. Elle s'était retirée, découragée par les persécutions de Mlle Mars; elle n'avait fait que passer rue Richelieu, cédant la place à ses filles, heureuse de leurs triomphes, et n'ayant aucun dépit d'avoir déserté la scène. C'est alors que la Providence fit naître dans sa maison cette petite rose mousseuse qui devait s'appeler Mlle Reichenberg. Elle se mit à l'aimer passionnément et s'amusa avec elle comme avec une poupée. Elle lui apprit des fables de La Fontaine, des vers de Mme Desbordes-Valmore. A dix ans, on commença à piocher Molière. Et Suzanne Brohan était fort embarrassée, quand elle considérait sa filleule. Ferait-on d'elle une Isabelle ou une Lisette? Vers quel emploi

la diriger? L'enfant était mignonne et respirait l'ingénuité, mais elle avait des joues de pomme d'api et deux coquines de fossettes qui révélaient une certaine gaieté naturelle. On n'osa se prononcer et, pour parer à tout événement, on lui fourra dans la mémoire vingt à trente rôles. Elle demeurait alors, avec ses parents, rue de Rivoli, en face du palais des Tuileries. Sa marraine venait la chercher le soir :

« Allons, Suzette, nous allons nous promener et tu vas me réciter le *Petit chat est mort.* »

On s'en allait par la rue Saint-Honoré, vers la place Vendôme, et l'on tournait en rond autour de la colonne jusqu'à ce qu'Agnès eût dévidé son chapelet. Mme Brohan disait la partie d'Arnolphe, en imitant le père Provost. Et Mlle Reichenberg soupirait en contemplant Napoléon sur sa tour de bronze.

Il m'a pris... le ruban que vous m'aviez donné...

Oh! les gentilles leçons! si maternelles et si profitables! Et quel tableau! Suzette minaudant, Suzanne grondant, l'empereur prêtant l'oreille...

... Le petit chat est mort...

La mignonne doyenne ne peut s'empêcher d'être émue à ce souvenir. Un pleur humecte ses longs cils blonds...

« Ma chère marraine!... »

Elle entra au Conservatoire dans la classe de Régnier; elle portait encore une jupe courte et des chaussettes. Au bout de huit mois d'étude, quand arriva l'époque des examens, son maître hésitait à la faire concourir. Mais Suzanne Brohan avait son idée :

« Laissez donc! Cela l'amusera d'avoir une robe blanche et une ceinture bleue!... »

En 1867, on ne se ruait pas, comme aujourd'hui, à ces sortes de solennités. Et sauf deux ou trois chroniqueurs intrépides, les princes du feuilleton négligeaient d'encourager par leur présence ces exercices scolaires. M. Francisque Sarcey se trouvait au balcon, à sa place accoutumée, quand Suzette Reichenberg se présenta en scène. Il fut séduit par le charme de la fillette et par l'extraordinaire abondance des cheveux luxuriants et dorés qui s'arrondissaient en auréole autour de sa tête. Il se pencha vers sa voisine :

« Est-ce que tout cela est à elle? demanda-t-il.

— Ah! monsieur, lui fut-il répliqué, elle n'a pas quatorze ans! »

M. Francisque Sarcey médita sur le sens de cette réponse. Elle pouvait signifier : « Comment voulez-vous qu'à treize ans on ait une telle chevelure? Vous êtes bête comme un journaliste! » Ou bien encore : « Vous voulez qu'à treize ans et demi, avec cet air de candeur, cette aimable enfant use des artifices d'une vieille coquette? Vous êtes corrompu comme un journaliste! » Elle obtint un accueil enthousiaste; le jury, n'osant lui décerner un premier prix à cause de son âge, lui accorda à l'unanimité le second. Suzette, bien différente de nos modernes écolières, se déclara enchantée et même étonnée de cette récompense; elle n'était pas infatuée de son génie. Coquelin la couvrit de caresses, Camille Doucet daigna lui prendre le menton avec bienveillance, Édouard Thierry signa son engagement et Sarcey lui annonça les plus hautes destinées. Quelques jours plus tard, Suzette se rendait à la Comédie; sa marraine lui désigna un personnage de forte encolure qui marchait devant elles allègrement :

« Tu vois ce monsieur, dit-elle. C'est lui qui t'a fait le bel article du *Temps*. »

Suzette courut vers notre Oncle (il était déjà notre Oncle!) et se jeta dans ses bras.

« Voilà l'histoire de mon premier baiser à Sarcey. Il l'a peut-être oublié — mais non pas moi!... Dites-lui, je vous prie, qu'il n'a jamais été embrassé d'aussi bon cœur! »

Il s'agissait d'affronter l'épreuve définitive et de se montrer au public du Théâtre-Français. Le rôle d'Agnès fut naturellement choisi. Suzanne Brohan saisit sa bonne plume dont elle se servait si bien, et envoya un billet au chroniqueur Auguste Villemot pour lui recommander la débutante. Mlle Reichenberg a conservé un assez grand nombre de lettres de sa marraine qui sont d'un tour piquant et aimable :

« La pauvre fillette, écrivait-elle, gentille, honnête, et voulant toujours l'être, n'a d'autre appui, en ce terrible monde dramatique, que sa vieille marraine, une femme finie, une flamme éteinte qui ne peut rien pour personne ni pour elle-même. Ma Suzette entre tout à fait désarmée dans la lice. Elle se présente lundi devant le public dans l'*École des femmes*. Excepté quatre ou cinq braves Alsaciens, amis de son père, elle n'aura personne pour elle, pas même les claqueurs qu'elle ne peut payer; et, en revanche, il se trouvera dans la salle bien des gens que ses petits succès inquiètent. Alors j'ai pensé à vous intéresser à son sort... »

Tout se passa au mieux... La nouvelle venue avait à redouter la haine de Mlle Émilie Dubois pour qui elle pouvait être une rivale. Mlle Émilie Dubois se montra clémente. Non seulement elle lui laissa jouer les pièces classiques, mais elle se dépossédа à son profit d'une saynète de Laluyé, intitulée *Au printemps*.

« J'ai franchi la trentaine, lui dit-elle; je suis l'Été; le Printemps c'est vous; je vous cède mon rôle, mademoiselle Printemps... »

Après un quart de siècle écoulé, Mlle Suzanne Reichenberg se rappelle, avec reconnaissance, la courtoisie de ce procédé. Et elle s'est efforcée, au cours

de sa vie, de conformer sa conduite à cet exemple. De méchantes langues répéteront que Mlle Reichenberg a quelquefois taquiné ses jeunes camarades. N'ajoutez pas foi à ces calomnies. Elle me l'a déclaré très sérieusement.

« Je n'ai jamais fait d'obstruction. J'ai tâché de rendre aux autres les égards dont j'avais moi-même été comblée. »

Cela, c'est de la justice, et c'est de la bonté!... Non!... mais croyez-vous qu'elle est assez bonne, notre petite doyenne!

Au reste, elle mérita la sympathie générale par le nombre et la ponctualité de ses services. Elle fut la sociétaire modèle, exacte en toutes choses, ne se laissant pas détourner de son devoir par la folle du logis; elle eut beaucoup d'ordre, de méthode et de régularité. Elle joua cinq cents fois, sans une défaillance, l'*Ami Fritz* et cinq cents fois, la sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie*. Ce qui ne l'empêchait pas de reprendre, les soirs d'anniversaires, ou même en matinées (les matinées ne lui font pas peur!) Mariane de l'*Avare* qui n'a que cent lignes et Lucinde du *Médecin malgré lui*. Et elle donnait, d'ailleurs, à ces silhouettes une pureté de lignes, une largeur de style merveilleuses. Il lui arrivait d'attendre une heure, dans le guignol, la fin des *Plaideurs*, et, s'étant endormie, de répondre un peu de travers à l'interrogatoire de Léandre :

Votre nom?
Dix-huit ans.
Et votre âge?
Isabelle.

Mais la voix était si pure, la démarche si décente, que les spectateurs ne s'apercevaient pas de ce lapsus : Suzanne Reichenberg incarnait, dans leur esprit, l'idéal de la perfection classique.

« Ainsi, vous êtes résolue à partir? Vous n'aurez pas plutôt abandonné la Comédie que vous la regretterez. »

Elle secoue la tête... Elle n'a pas d'inquiétudes. Des bonheurs intimes la dédommageront de ceux dont elle sera sevrée. Elle ne recevra plus de billets de répétition, elle sera libre... Et puis, si elle éprouve, par impossible, un furieux désir de remonter sur les planches, elle dressera un paravent dans un coin de son salon et récitera à son cercle familier quelques vers de Pailleron... Mais elle ne croit pas que cette nostalgie la ressaisisse. Elle a épuisé les jouissances que son art lui pouvait procurer, elle montre une réelle sagesse en ne lui demandant pas davantage. Elle est célèbre, elle a entrepris en Europe des expéditions triomphales; le césarevitch Nicolas a parcouru huit lieues à cheval pour l'applaudir au théâtre de Peterhof; elle a reçu de l'impératrice douairière un compliment fort bien tourné et du sultan des louanges honorables, sous forme de perles et de diamants. Qu'a-t-elle de plus à attendre? Elle se retire sur deux ou trois créations remarquables et qui lui ont valu d'unanimes félicitations. Sa vie artistique s'achève harmonieusement, sans crise, sans secousse, comme un coucher de soleil... Mlle Suzanne Reichenberg n'emporte qu'un motif de tristesse, qu'elle ma confié gravement. Elle estime que la Comédie-Française est déchue de son antique noblesse et que les traditions de bonne compagnie qui y étaient jadis entretenues sont en train de disparaître... Elle m'a cité à ce propos un trait charmant. Le duc d'Aumale, quelques semaines avant sa mort, se trouvait dans la baignoire qu'il avait coutume d'occuper. Il dépêcha à Mlle Reichenberg un billet, lui demandant de venir le voir après la première pièce. Et s'excusant de ne pas monter lui-même, il ajoutait : « Je n'ose aller au foyer, car je suis en redingote. »

« Le duc aurait cru manquer de respect à la Maison en pénétrant au foyer sans son habit noir! Eh bien! cher monsieur, ce même soir, un jeune homme s'y promenait en costume de cycliste : pantalon bouffant, bas de laine et casquette de jockey. Si ce n'est pas une honte! »

On ne peut nier qu'un certain sans-gêne démocratique ne tende à s'introduire à la Comédie-Française, comme dans d'autres milieux. En vain, M. l'administrateur général cherche-t-il à retarder cette invasion, elle s'accomplit fatalement, car elle résulte de l'évolution des mœurs. Lors des débuts de Mlle Reichenberg, le foyer de la Comédie était un endroit très auguste. Les dames s'y occupaient à des travaux de tapisserie, M. Samson y narrait, en termes discrets, des anecdotes; M. Beauvallet exposait ses mollets, qu'il avait fort beaux, au feu de la cheminée, mais il se gardait de tenir des propos inconvenants. Quant aux pensionnaires, c'est bien simple, ils n'existaient pas...

« Je pénétrais avec maman par la porte entrebâillée. Nous faisions un profond salut et nous nous asseyions, tout intimidées, sur un coin du canapé. Celles de nos camarades qui avaient des amis les laissaient dans la rue. Sous aucun prétexte, on ne leur eût ouvert les coulisses. Aujourd'hui, ces messieurs s'y prélassent tranquillement; ils y sont comme chez eux... »

La petite doyenne pousse un éclat de rire.

« Vous êtes surpris, n'est-ce pas, de ces sévères discours? J'ai l'air de poser à la douairière! Que voulez-vous! Maintenant, je suis une ancienne, une femme du temps passé! »

Mlle Suzanne n'a pas tout à fait tort de gémir. L'élégance de nos mœurs disparaît, et aussi la galanterie, — puisque M. le ministre, résistant à de pressantes sollicitations, n'a pas cru devoir coudre, à la guimpe d'Agnès, un petit bout de faveur vermillonnée!

## M. LE BARGY

Je suis allé sonner à la porte du brillant comédien. L'appartement qu'il occupe est sis au faîte d'une maison de la rue de Rivoli. Vous savez que cette voie jouit, auprès des sociétaires de notre premier théâtre, d'une faveur due à sa proximité, à sa position avantageuse et aussi, je pense, à la physionomie des édifices dont elle est bordée. Ils sont solennels, un peu moisis, précédés de péristyles et de galeries dans le goût classique. Ils prolongent, pour ainsi dire, la Comédie-Française, et quand les artistes, qui y résident, ayant quitté les coulisses, regagnent leurs logis particuliers, il ne leur semble pas qu'ils aient changé de milieu. Ici et là, ils respirent la même atmosphère et se sentent éloignés des choses contemporaines. Quoique M. Le Bargy soit deux fois moderne, et par ses élégances corporelles et par les hardiesses de son esprit, il aime les bibelots qui lui rappellent le passé. Et c'est pourquoi il a préféré, à l'éclat et au confortable des quartiers neufs, les grâces un peu fanées du Palais-Royal.

Dois-je l'avouer? Une vive curiosité m'attirait vers M. Le Bargy et me poussait à le surprendre chez lui,

dans un autre cadre que le décor de l'*Étrangère*. Je voulais voir le plus accompli de nos jeunes premiers, sinon tout à fait en déshabillé, du moins en pantoufles, et m'enquérir des artifices par où ce nouveau Brummel soutient son prestige d'homme à la mode... J'ai eu la chance de le rencontrer. Son concierge, ayant tubé mon nom dans un tuyau acoustique, m'assura que je pouvais être reçu sans retard par le célèbre comédien. Je me hâtai de gravir les quatre étages qui me séparaient de lui et le trouvai effectivement sur le seuil de sa porte, la main tendue. Je pénétrai, à sa suite, dans des chambres, délicieusement ornées de gravures, de tapisseries, de meubles recouverts de vieilles soies, et de brocarts somptueux. Des reliures aux armes du roy étaient déposées sur la table du salon. Mais je ne m'arrêtai pas à ces merveilles, et mes yeux, par une invincible attraction, se tournèrent vers mon hôte et détaillèrent son ajustement. Je dois confesser qu'il ne présentait rien d'excentrique ou même d'exceptionnel. M. Le Bargy ne portait point le veston que j'avais rêvé, justaucorps de velours, ou de cachemire, ou de satin, rehaussé de brandebourgs et de passementeries compliquées. Une robe de chambre l'enveloppait de ses plis, vêtement bourgeois, taillé dans un drap moelleux, de nuance havane clair, retenu à la taille par une ample cordelière; ses pieds, chaussés d'un fin tissu de fleurettes roses sur fond noir, reposaient dans des mules de maroquin; il avait, pour se préserver du rhume, le cou entouré d'un épais foulard. Et c'est dans cet équipage que j'aperçus le fringant cavalier qui se nomme sur la scène Charles-Quint, Septmonts, Perdican et Gaston, marquis de Presles. Je lui exposai mon dessein qu'il accueillit sans enthousiasme :

« C'est bien parce que c'est vous... un ami!... Vous ne le croirez pas... Je hais la publicité!... J'ai la plus

grande répugnance à lire les articles où il est question de moi!... »

Je parvins, avec beaucoup de peine, à vaincre sa modestie. Mais je dus employer un détour. Au lieu de parler à M. Le Bargy de sa personne, je lui parlai de son art. Je savais que, sur ce terrain, il ne refuserait pas de me suivre.

M. Charles Le Bargy est un des exemplaires les plus remarquables de cette génération d'acteurs qu'on pourrait appeler les acteurs mondains, si ce mot ne devait pas être pris en mauvaise part. Ce n'est pas un « enfant de la balle », comme beaucoup de ses camarades; il n'est pas né dans le peuple. Son père remplissait des fonctions d'ingénieur dans l'administration des chemins de fer. Il était destiné à embrasser cet état ou, tout au moins, à entrer dans une grande école du gouvernement. Élevé au lycée d'Amiens, bachelier précoce, étudiant en droit, il reçut une éducation et une culture soignées. A seize ans, il composait des vers d'un tour agréable et prenait part aux jeux floraux organisés par l'académie de Picardie. Ce fut même à cette occasion que sa vocation se révéla. Il avait composé un éloge de Gresset qui avait été jugé digne de la principale récompense. On lui demanda de le venir débiter lui-même au public qui emplissait la salle du Grand-Théâtre. Il s'acquitta de cette tâche avec tant de succès et elle lui valut de tels encouragements qu'il en éprouva comme une sorte de griserie. Il eût été en peine de décider qui, du poète ou du diseur, avait éprouvé en cette journée plus de satisfaction. Il fonda un organe littéraire, le *Vert-Vert*, qui ne tarda pas à mourir d'épuisement. Alors, il exprima à sa famille le désir où il était d'affronter les examens du Conservatoire. Elle lui donna un an pour tenter l'aventure. Il sollicita une audience de M. Got et lui récita le monologue de Petit-Jean des *Plaideurs*

en le colorant de l'accent amiénois. Mais c'est en vain qu'il gonfla ses joues et affecta un air pataud. M. Got dévisagea cet adolescent fluet, à la fine moustache blonde, à la voix chaude et grave.

« Jeune homme, les valets ne vous vont point. Vous êtes un amoureux, et un amoureux de drame. »

M. Le Bargy se considéra dès lors comme un amoureux. Et c'est en cette qualité qu'il moissonna les couronnes du concours de fin d'année et qu'il débuta chez Molière. Il y pénétra en 1879; sa carrière s'y déroula avec aisance et facilité; aucun accident n'en troubla le cours. Il conquit le sociétariat, puis la part entière; aujourd'hui, il a son siège dans le comité; la chaire de Delaunay lui est échue. Son talent s'élargissant s'est étendu des amoureux aux grands rôles de comédie; il excelle à traduire ce qu'il y a de sec, de cruel, de maussade, d'impertinent dans le répertoire d'Augier, de Dumas fils, de Henri Lavedan, de Paul Hervieu. Et comme on le regarde à travers ces personnages qu'il interprète si parfaitement, on n'est pas loin de supposer qu'il est pétri à leur image. Cette erreur — si c'en est une — ne le désoblige pas; il l'entretient par son attitude et par ses propos qui sont généralement amers; il préfère être accusé de « rosserie » que de veulerie, prouvant en cela qu'il marche avec son époque. Et d'ailleurs, malgré son humeur agressive, ou peut-être à cause d'elle, il est fort séduisant. L'intelligence pétille dans ses yeux bleus. Il a de l'esprit et des lettres. C'est un charme de converser avec lui...

Quand je l'ai abordé, ce matin, il s'apprêtait à se rendre à une répétition. Et, tout naturellement, nous avons causé de cet énorme travail qui précède la représentation des ouvrages dramatiques. Le rentier qui les écoute, tranquillement assis dans sa stalle, ne soupçonne pas tout ce qu'il faut remuer pour préparer son plaisir. M. Le Bargy, au même titre que

deux ou trois de ses collègues, prête son concours à l'administrateur général pour la mise au point des œuvres nouvelles. Il ne m'a pas caché que cette besogne lui agréait infiniment; et, s'analysant lui-même, il m'a énuméré avec finesse les qualités qui sont nécessaires pour y réussir.

« Si on ne les possède pas, m'a-t-il dit, il est inutile de chercher à les acquérir. L'instinct y a plus de part que l'application. »

L'ensemble des opérations qui constituent une bonne mise en scène suppose des aptitudes assez variées. Il faut d'abord saisir le sens profond de la pièce, celui des caractères qui y évoluent; il faut ensuite vérifier si les idées qui y sont exprimées revêtent une forme théâtrale, et, selon le cas, proposer à l'auteur des suppressions, des retouches et — plus rarement — des adjonctions; il faut enfin rendre ces idées sensibles, leur donner, par un arrangement ingénieux du détail matériel, leur maximum de valeur, piocher l'intonation et le geste, dominer l'ensemble sans négliger l'accessoire, inventer du premier coup, avec une sûreté infaillible, le mouvement le plus souple, le groupement le plus pittoresque; en un mot, s'arranger pour que tous les éléments qu'on a sous la main concourent au résultat décisif qui est l'harmonie, c'est-à-dire le succès. Le bon metteur en scène est donc à la fois un psychologue, un critique, un capitaine, un évocateur. Il ne suffit pas qu'il comprenne, il est nécessaire qu'il voie; le dialogue, si froid lorsqu'on le déchiffre sur le papier, donne le branle à son imagination et lui suggère des sons, des images, des tableaux. Ce dernier don, ce don de divination, est le plus indispensable, car il est le plus spontané...

« Je me tue à répéter, conclut M. Le Bargy, après m'avoir fourni ces explications, que l'intelligence est à peu près superflue pour le comédien. Le metteur

en scène en doit avoir davantage; encore peut-il s'en passer, si la nature lui a départi le « flair » spécial à sa profession. »

Ces paroles sont empreintes d'une légère coquetterie et je discerne, au ton dont elles sont modulées, qu'il convient de ne pas les prendre trop au sérieux. M. Le Bargy est la vivante preuve que sa théorie n'est pas exacte, du moins qu'elle souffre des exceptions. Il montre, par son exemple, qu'on peut être de premier ordre dans un art et en raisonner magistralement. Tandis qu'il improvise sur ces sujets, j'admire en lui l'union du théoricien et de l'acteur qui s'aident l'un l'autre et se prêtent un mutuel appui. Il parle fort bien et trouve le mot juste qui rend ses idées. Et, en même temps, il les éclaire par l'action et le regard. Tout à l'heure, il m'a décrit l'entrée de Triboulet au troisième acte du *Roi s'amuse*; et, en me la peignant, il l'a mimée; il a fait trois pas dans son salon, la tête baissée, l'air furieux. Et cette indication sommaire était si saisissante qu'elle m'a donné l'illusion du spectacle.

Maintenant M. Le Bargy s'est apaisé; il s'est assis dans un fauteuil; et sur ses lèvres flotte un pâle sourire. Son attitude me fait songer au chef-d'œuvre de Houdon qui décore le foyer de la Comédie. J'ai le pressentiment que M. Le Bargy, quand il sera vieux, ressemblera à Voltaire. Peut-être Voltaire, quand il était jeune, ressemblait-il à M. Le Bargy...

« En somme, lui ai-je dit, vous êtes heureux? »

M. Le Bargy est redevenu grave.

« Je le serais, si j'avais des rôles complexes me permettant de traduire avec force ce qui est en moi... Je suis un peu las de jouer éternellement les « vibrions » de Dumas, les jeunes hommes malfaisants et antipathiques du théâtre contemporain, seuls personnages où un sot préjugé me confine. »

Lui aussi ! il éprouve ce tourment familier à la plupart des comédiens qui ressentent, au moment de leurs plus beaux succès, le besoin de changer d'emploi et de les compromettre par des tentatives hasardeuses. La foule n'est pas si absurde qu'on se plaît à le répéter. Elle accole, en effet, des épithètes aux talents qui se produisent devant elle et les enferme dans des classifications étroites; elle agit ainsi par amour de l'ordre et de la méthode, mais son choix se détermine lentement et s'appuie sur des raisons solides. Si elle voit en M. Le Bargy un vibrion, c'est qu'il y a du vibrion en M. Le Bargy. Et du reste, il en convient de bonne grâce. Il m'a rapporté un mot très profond de M. Got, qui fut son professeur au Conservatoire. Ce maître lui faisait observer que tous les hommes qui marquent en ce monde, artistes, chefs d'armée, ou conducteurs de peuples, passent par diverses phases, dont l'une correspond au complet épanouissement de leurs facultés.

« Vous serez comme Napoléon, répétait-il à son élève. Vous n'aurez votre âge qu'à trente ans... »

M. Le Bargy avait trop l'esprit de finesse pour tirer de ces paroles un sens qu'elles ne comportaient pas. Il n'a jamais aspiré à devenir empereur des Français. Mais il ne les a comprises qu'après avoir dépassé le cap de la trentaine. Alors, justifiant la prophétie de son doyen, il s'est épanoui, il a pris de l'autorité, il a eu comme une sensation de plénitude. Et cette révélation l'a éclairé sur le vrai caractère de son génie, créé pour traduire, non pas les naïves effusions de l'amoureux, mais les passions ardentes de l'homme fait. Il voudrait aujourd'hui en parcourir toute la gamme et qu'on lui donnât l'occasion d'en exprimer certaines nuances qu'il n'a pu, jusqu'ici, mettre en lumière. Il m'a exposé, avec une véritable éloquence, ce désir légitime, et il a élucidé du même coup cer-

tains points obscurs de la psychologie du comédien.

« Notre vie est féconde en ennuis et en jouissances. L'ennui est de jouer machinalement un rôle, la jouissance est de vivre. Mais on n'arrive pas, chaque soir, à réaliser cette union intime. Quand elle se produit, l'acteur est soulevé au-dessus de lui-même, sa sensibilité l'exalte et prend une puissance d'expansion infinie; elle se communique au spectateur qui frémit à ce contact et vibre à l'unisson. Le public ne sait pas pourquoi il est touché, mais il l'est. Il est secoué par le courant magnétique qui part de la scène, arrive à lui et le pénètre. L'étincelle jaillit, l'applaudissement éclate, ou, mieux que l'applaudissement brutal, ce murmure approbateur et discret qui court des fauteuils aux loges et qui est pour le comédien la meilleure récompense, car il lui montre qu'on a apprécié son effort, au moment même où cet effort s'est produit... Ce sont là des minutes de ravissement telles qu'aucune autre profession n'en offre d'équivalentes... Nous aspirons à les multiplier. Nous sommes hantés par l'obsession de trouver des rôles qui fassent jaillir de notre âme des sources inédites d'émotion. Tout effet s'use par la répétition. Il faut se renouveler. Et ce souci vous explique notre instabilité, nos lubies, de quelque nom qu'il vous plaise de nommer notre noble inquiétude... »

Il s'est interrompu... Une flamme subtile luit en ses yeux.

« Le sentiment que j'aimerais par-dessus tout à rendre sous ses aspects infinis... c'est la Haine!!... »

Il me reste à aborder une matière d'un ordre assez délicat. M. Le Bargy ne passe pas seulement, dans l'opinion générale, pour l'homme moderne, mais pour l'homme moderne « bien habillé ». Il résume et sym-

bolise les raffinements du clubman, qui se fait blanchir à Londres, porte des tubes à dix-huit reflets, des habits d'une coupe suprême, des chaussettes idéales, des cravates inouïes. Ce dernier objet a pris pour M. Le Bargy une importance que la malignité des gazetiers a grossie. La cravate est son fief; il la régente, la gouverne, préside à ses évolutions, lui assigne des lois qu'elle ne saurait transgresser sans qu'il y consente expressément. Il est le grand-prêtre et le dieu de la cravate. Je suppose qu'il a, quelque part, dans son logis, une armoire ou une chambre spéciale, où ses nœuds, ses lavallières, ses régates et ses plastrons mirifiques reposent sur des lits de satin, à l'abri de la poussière. J'eusse souhaité glisser un regard investigateur dans ce musée. Mais M. Le Bargy ne me l'a pas ouvert. Il m'a même expliqué, fort spirituellement, l'origine de la légende dont il est devenu, bien malgré lui, le héros :

« Vous remarquerez que j'ai le cou un peu long. Si j'étais une femme, je dirais qu'il est élancé. Je suis obligé de l'enserrer dans un col approprié à sa taille, et ce col appelle une cravate qui lui soit proportionnée. Et voilà ce secret plein d'horreur qui me vaut mille sarcasmes! »

Il n'en est pas autrement affecté. Il tâche, par la simplicité voulue de son accoutrement, de modérer la réputation de dandysme sous laquelle on l'accable. Mais il n'y réussit pas. Ses camarades arborent des cravates éblouissantes, mais c'est lui qui, aux yeux de la foule, continue de s'en parer. Ils sont un peu jaloux de ce monopole. L'un d'eux alla naguère chez son chemisier et se commanda une douzaine de plastrons conformes au plus récent modèle que M. Le Bargy avait lancé.

« Vous n'y pensez pas, répondit cet honnête commerçant. M. Le Bargy est une girafe, vous êtes un

hippopotame. Je ne puis vous appliquer une commune mesure. »

Cette mésaventure a découragé les imitateurs. Et M. Le Bargy, qu'il le veuille ou non, demeure seul à incarner les fastes du *high life* à la Comédie-Française. Ne croyez pas, au moins, que cette posture, qu'on lui impose, lui suggère des pensées frivoles. Il m'a parlé avec le plus grand sérieux de la Maison, de la chère Maison dont il est le serviteur éminent et fidèle. Il voudrait qu'elle fût de plus en plus glorieuse, que sa prospérité s'accrût, s'il était possible, qu'elle ouvrît ses portes à cinq ou six comédiens de grand mérite qui brillent sur d'autres scènes et devînt, par ces acquisitions, sans rivale. La sagesse de M. Jules Claretie décidera s'il est opportun d'exaucer ce vœu. Mais on doit tenir compte à M. Le Bargy de l'avoir formé. Il ne craint pas de se mesurer avec des émules redoutables. Je sais des sociétaires, et non des moindres, qui ne pratiquent pas ce désintéressement.

..... Longtemps nous avons bavardé, effleurant mille problèmes à l'ordre du jour... Puis le valet de chambre de M. Le Bargy est entré et lui a fait, à voix basse, une révélation que je n'ai pas entendue. Mais le gazouillement d'un robinet chantant dans la pièce voisine m'a révélé la nature de cette communication. J'ai deviné que le bain de M. Le Bargy était prêt. Et aussitôt, je me suis empressé de prendre congé. Le bain du jeune premier ne doit pas attendre...

## LES OISEAUX DE M. SILVAIN

« Quand venez-vous déjeuner dans ma volière ? » m'a dit mon ami Silvain.

Je connaissais depuis longtemps la volière de l'excellent tragédien. Il y a de cela quinze ans, m'étant aventuré un matin jusqu'à sa maison d'Asnières, je la trouvai remplie de maçons, de plombiers et de treillageurs qui s'occupaient à modifier sa physionomie ; ils en faisaient une cage. Au rez-de-chaussée, ils avaient installé une piscine ; puis ils avaient défoncé les planchers des étages supérieurs et fermé les fenêtres avec des grillages. Quelques douzaines de martins-pêcheurs voletaient en cet espace, et Silvain les contemplait d'un œil attendri. Il s'était dépossédé pour eux de sa salle à manger, de sa salle de bains, de sa chambre à coucher ; et il ne regrettait pas ce sacrifice ; il ne les en aimait que davantage, comme on aime les enfants ingrats pour toutes les peines qu'ils vous coûtent. Et il me narra l'aventure de ces oiselets. Quelqu'un lui en avait fait présent ; et il les avait gardés, séduit par la merveilleuse beauté de leur plumage. Mais ce n'est rien de conserver chez soi des martins-pêcheurs. Il

faut les nourrir. Silvain apprit à jeter l'épervier afin de procurer des poissons vivants à ses martins. Mais, pour jeter l'épervier, il est nécessaire d'avoir un bateau ; Silvain acheta une embarcation qu'il baptisa du nom majestueux de *Mithridate*. Mais, pour que les poissons se tiennent toujours frais à la disposition des martins, il faut les mettre dans un vivier. Silvain inonda son jardin et le changea en étang. Et c'est ainsi qu'il fut conduit, par un mystérieux enchaînement de circonstances, à accomplir ces actions extraordinaires... De plus, le goût du sport nautique s'étant emparé de lui, il donna dans la navigation à vapeur ; il passa ses examens de mécanicien ; il acquit, à grands frais, un yacht qu'il appela le *Ruy-Gomez*, puis le *Gannelon* et qui se nomme aujourd'hui le *Grisélidis*. Je n'étais pas fâché de savoir ce qu'étaient devenus cette oisellerie et cette batellerie tragiques. Et je m'empressai de me rendre à l'invitation qui m'était si obligeamment renouvelée.

Il m'attendait sur le seuil de sa demeure.

« Où sont-ils? lui demandai-je.

— Qui ça?

— Les martins-pêcheurs !... »

Silvain ne put se défendre d'un mouvement de compassion :

« Vous retardez, me dit-il, j'ai bien d'autres choses à vous montrer... »

Il m'entraîna hors de la maison et je le suivis sans résistance.

Je n'énumérerai pas les volatiles que j'ai passés en revue entre onze heures et demie et midi moins cinq. Un volume ne suffirait pas à dresser ce catalogue. J'ai aperçu, outre les martins (mes vieilles connaissances), un coucou, un rossignol apprivoisé, une pie, un perroquet, deux huppes, trois faisans dorés... J'en passe et des meilleurs...

« Entrez ici », m'a dit Silvain, avec le ton d'autorité d'Auguste parlant à Cinna.

Il pousse une porte; je pénètre dans un réduit vaguement éclairé d'une lueur sépulcrale. Et je recule, saisi d'effroi. Trois monstres immobiles m'apparaissent. Ce sont des chats-huants de la plus haute taille; j'envisage avec inquiétude leurs yeux ronds et fixes, leurs becs méchants, leurs serres aiguës. Cependant Silvain s'est approché d'eux, le poing tendu, comme un fauconnier de la cour du roy Louys; il a saisi un des oiseaux de proie et le tient pressé contre sa poitrine. Une mère n'a pas, je pense, plus de tendresse pour son nourrisson. Les deux autres bêtes tourbillonnent, leurs ailes me frôlent; je commence à me repentir de ma curiosité... Silvain, toujours souriant, me ramène à la lumière du jour.

« Ils sont gentils, n'est-ce pas ? Je leur jette tous les matins une poule vivante à dévorer. »

Gentils, ces sinistres hiboux, ces animaux de mauvais présage ! Je vais m'emporter contre eux en imprécations. Mais la vue de la gracieuse Mme Silvain et de sa charmante sœur me rassérène. Elles nous montrent la table, dressée sous une tente fleurie de roses et étincelante de cristaux. Un convive a déjà retenu sa place. Il est perché sur le dossier d'une chaise, grave et solennel comme un juge en exercice. Sa robe est noire, ce qui ajoute encore à l'illusion. Son bec, d'un jaune magnifique, a la forme du nez des Bourbons ou du nez des Arago. Il ressemble, de profil, à M. Laugier, de la Comédie-Française.

« Permettez-moi de vous présenter François, un *toucan* qui nous est arrivé récemment de l'Amérique du Sud. Il est un peu de la famille. Et si cela ne vous désoblige pas de déjeuner en sa société... »

Comment donc ! Mais je serai très honoré de connaître un personnage aussi distingué. Silvain s'est

assis. Il a auprès de lui sa fille, une mignonne enfant de cinq ans, qui déclame déjà comme père et mère, et M. François, qu'il chérit presque à l'égal d'un fils. Une joie sincère éclate sur sa figure, qui sera ce soir celle d'Horace, demain celle de Burrhus, et qui n'est pour l'instant que celle d'un homme heureux. A le considérer ainsi, débordant de bonhomie, je pense à ces grands bourgeois du dernier siècle, honnêtes gens à l'esprit orné, amis de la bonne chère, des belles-lettres et de la vertu. Silvain leur ressemble. Il jouerait à merveille le *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine, car il le jouerait au naturel...

« J'ai entrepris, ce dernier printemps, une tournée bien intéressante. »

Il m'en a retracé les péripéties. M. Silvain a voulu initier le public italien aux sublimités de la tragédie française. Et tandis que la Duse interprétait à Paris les pièces de Dumas fils, il emportait à Turin et à Milan deux œuvres classiques : *Mithridate* et *Tartuffe*, et la *Femme de Tabarin*, de M. Catulle Mendès. Mme Silvain (Mlle Hartmann) l'accompagnait comme prima-donne. Ils ont rapporté de leur voyage d'honorables bénéfices et une moisson de lauriers. Ils durent se contenter d'une mise en scène plus que modeste; ils représentèrent *Tartuffe* dans des décors en papier d'un caractère un peu trop moderne. Il arriva que l'huissier, M. Loyal, bousculé par Dorine, regagna la coulisse en crevant un mur. Mais les vers de Molière furent applaudis; et c'est là l'essentiel. M. Silvain compte recommencer le plus tôt possible cette expérience. Il a conservé, pour les choses de son art, l'enthousiasme de la première jeunesse. Il apprit à lire dans Corneille et dans Racine et il leur a gardé un culte pieux. Il n'était nullement voué par sa naissance au métier d'acteur. Son père, un officier des armées d'Afrique, comptait faire de lui un soldat et le mit pensionnaire

au prytanée de la Flèche. Quand le petit Silvain y fut introduit en 1861, il tomba en pleine bagarre. On était dans la fièvre des récentes victoires. Les élèves s'étaient formés en deux camps, — d'un côté les Français, de l'autre les Autrichiens, — et ils mimaient la bataille de Magenta. Le nouvel élève fut entraîné, bon gré, mal gré, dans le camp français. Il fit de son mieux le coup de poing, mais après chaque escarmouche, il s'asseyait pour reprendre haleine. Et ses camarades, indignés de ce flegme, l'appelèrent *pomme cuite*. O singulière prédestination pour un futur comédien! Il se montra studieux, mais il préférait aux mathématiques les exercices de style et de récitation. Il s'assimila, avec une incroyable rapidité, l'anthologie poétique du digne M. Feugères. Et il en déclamait les morceaux avec tant de feu que ses maîtres en étaient scandalisés. L'un d'eux l'encourageait secrètement. C'était Dionys Ordinaire qui composait lui-même de jolis vers, des vers spirituels, dans la manière de Boileau, avec un peu plus de fantaisie. Silvain, exalté par cet appui, déclara qu'il voulait entrer au théâtre. Le digne aumônier Deutch, à qui ce propos fut rapporté, tenta de ramener cette brebis égarée. Le capitaine Silvain n'était plus là pour s'indigner; il était mort des fatigues essuyées dans ses campagnes. S'il vivait aujourd'hui, sans doute pardonnerait-il à son rejeton d'avoir désobéi à sa volonté suprême. Le brave officier avait reçu la rosette le soir de la bataille de Solferino, où il avait accompli des prodiges. Le comédien a reçu la croix de chevalier sur le théâtre d'Orange. On peut dire que le père et le fils ont été décorés au champ d'honneur...

« Contez-moi donc les particularités de votre premier début. »

M. Silvain n'est nullement aveuglé par la vanité pro-

fessionnelle et, sauf sur le chapitre des martins-pêcheurs où il est intarissable, il répugne à entretenir le public de sa personne. Mais il est doux, n'est-ce pas, quand on est au port, de se rappeler les tempêtes affrontées! Et d'ailleurs François, le toucan fidèle, qui becquète sur la table des grains de raisin, regarde son maître du coin de l'œil et semble l'exhorter aux confidences. Le tragédien, en sirotant son café, remonte le fil de ses souvenirs, il évoque le passé. Et les tableaux se déroulent.

Et d'abord, c'est la guerre. Silvain, en sa qualité d'ancien Fléchois, a été chargé d'organiser une compagnie de mobiles ; il la conduit vers la Loire, à Patay, à Orléans. La paix conclue, n'ayant pas d'argent, il accepte une place de commis chez son oncle, et il court les cafés de Marseille, récitant des vers, chantant des chansonnettes, rôdant autour du théâtre. Il assiste à une représentation d'Agar qui lui arrache des larmes; il s'enrôle dans une troupe ambulante, il va se faire siffler à Nîmes et à Carpentras, puis il vagabonde en Algérie et en revient misérable, et il débarque à Paris au mois de décembre 1873, avec ses vêtements de Mostaganem, veston d'alpaga et pantalon de nankin. C'est tout juste, à cette époque, s'il ne coucha pas à la belle étoile. Il suivit les cours du Conservatoire et réussit à forcer les portes du théâtre Beaumarchais, où il joua les plus beaux rôles de Frédérick Lemaître. Mais personne ne s'aventurait en ces parages. Pourtant Dionys Ordinaire avait prié Francisque Sarcey d'aller entendre son ancien élève. Et, chaque soir, Silvain, anxieux, attendait. Il se tenait l'œil collé au trou du rideau. « Sarcey est-il dans la salle? » Un jour, il trembla de tous ses membres et se sentit défaillir. Il avait aperçu Sarcey. Il s'agissait de vaincre ou de mourir. Il se jura de ne pas laisser partir le critique sans l'avoir convaincu de son génie. Il entra en

scène dans les dispositions où devait être son père, le capitaine Silvain, quand il chargea en tête de son régiment, à Solferino. Dix lignes du *Temps*, le dimanche suivant, le récompensèrent. Dès lors, son horizon s'éclaircit. Il est engagé par Ballande; Perrin l'accueille à la Comédie-Française. Il se fait remarquer dans des rôles considérés comme ingrats et dont il élargit et accentue la physionomie, dans Narcisse de *Britannicus*, dans Félix de *Polyeucte*. On s'accorde à louer l'ampleur magnifique de sa diction, le goût de vérité qu'il apporte dans la composition de ses personnages. Il succède à Maubant dans son emploi. Le voilà sociétaire. Les épreuves sont finies. Silvain n'a plus à lutter contre les événements. Il lui reste à se dompter lui-même. Un penchant fatal l'entraîne vers les dissipations du jeu; il réussit à le vaincre, non sans de durs combats. C'était le cas de s'armer des conseils du grand Corneille. Aujourd'hui ces orages sont apaisés et la maison d'Asnières est devenue la maison de la sagesse.

Elle est aussi la maison des Muses. Les poètes y fréquentent volontiers. Paul Arène y venait souvent. Armand Silvestre, François Fabié, Charles Frémine continuent de s'y rencontrer. Et tantôt le comédien les emmène à bord du *Gannelon* vers les îles de la Seine (il manqua plusieurs fois de les noyer et c'eût été grand dommage); tantôt il les convie à déjeuner sous les arbres de son jardin. Et là, en vidant des flacons de vieux bourgogne, on communie dans l'amour des lettres. Les feuilles frissonnent, les eaux murmurent, François picore, le vol d'émeraude des martins-pêcheurs scintille au soleil, les faisans étalent leurs plumes d'or. Et au sein de cette volière où Silvain s'épanouit, la musique des vers se mêle au gazouillis des oiseaux. Il lui arrive aussi de rimer. Comment eût-il résisté à l'exemple de tant de rimeurs

illustres? Il leur a souvent donné la réplique, et, dans ces tournois familiers, il n'a pas eu le dessous. Il a défendu ses animaux contre les attaques perfides de Fabié, et il a dédié à Charles Frémine, qui lui apportait son dernier volume (la *Forêt qui chante*), ce sonnet où les esprits chagrins croiront discerner un soupçon d'immodestie, mais où je n'aperçois, pour ma part, qu'une noble exaltation de l'art de bien dire :

Les vers du volume naissant,
Que pourtant l'éditeur nous livre
Au prix d'une modeste livre,
Qui donc les lit, qui donc les sent?

Prisonnière au fond de ton livre,
Ta forêt dort; mais, en passant,
L'ardeur de mon souffle puissant
Parfois l'éveille et la délivre!

Devant la foule, dont le cœur
Vibre sous mon geste vainqueur,
Sous ma voix terrible ou touchante

Elle s'anime, elle apparaît :
Et je fais chanter la forêt
Si tu fais la forêt qui chante!

Silvain m'a dit tout à l'heure ces vers de sa voix vibrante et chaude. Et il m'a semblé que, comme moi, ses oiselets n'y étaient pas insensibles. François en fut tellement ému qu'il s'oublia sur le bord de mon assiette. Et j'eus, pendant quelques minutes, l'illusion d'être revenu aux temps très anciens où les bêtes parlaient et entretenaient un commerce fraternel avec les hommes... Le bon La Fontaine eût été l'ami du bon Silvain...

## LE TÉNOR TAMAGNO

Je suis allé complimenter Otello du triomphe qu'il vient d'obtenir. J'avais aussi la curiosité de contempler hors de la scène, dans l'intimité de sa vie familiale, ce terrible More dont la voix phénoménale et la puissance tragique ont si vivement ému les abonnés de l'Opéra. Je l'ai trouvé dans le salon pompadour d'un hôtel du boulevard où il est descendu. Il s'occupait à lire un monceau de lettres et de télégrammes qui lui apportaient des congratulations des quatre coins de l'Europe. Tout de suite, j'ai été conquis par sa bonhomie. Les ténors sont des êtres redoutables; on m'avait conté sur lui d'étranges histoires : qu'il était avide et orgueilleux, qu'il pressurait et terrorisait cruellement les directeurs de théâtre qui l'engageaient à prix d'or. On prétendait qu'il s'était brouillé avec sir Augustus Harris, directeur de Covent-Garden, parce que celui-ci, ayant une communication à lui faire, lui avait dépêché un baronet de ses amis, membre du Parlement, au lieu d'aller le voir en personne. Ou les apparences sont bien trompeuses, ou M. Tamagno est au-dessus de ces faiblesses. Son

accueil est le plus simple du monde; il ne pose pas. Tout au plus a-t-il le sentiment de son mérite, ce qui est fort naturel. Ceux qui ne l'ont vu que sur les planches ne connaissent pas sa véritable physionomie. Grand, vigoureux, haut en couleur, carré des épaules, c'est ce que le peuple appelle « un bel homme ». Il n'est nullement efféminé. Je dirais, si ce mot ne pouvait être pris en mauvaise part, qu'il ressemble à un brigadier de gendarmerie. Il a l'œil bleu candide, la robuste moustache, la cordialité démonstrative de Pandore. Mais ce gendarme est très intelligent et il a le feu sacré. Il ne remplace pas, comme certains chanteurs, par une mimique mouvementée, la note qui manque; il paye comptant. Il est le vrai ténor, *tenor de fuerca*. Il m'a narré ses aventures, et j'y ai goûté beaucoup de plaisir. Il s'exprime aisément dans notre langue. Et la légère emphase de l'accent italien prête une saveur particulière à son discours...

« Les journaux ont publié sur mon origine de faux renseignements. Je ne suis point né, comme on l'a prétendu, dans une condition misérable. »

Le ciel avait comblé de dons précieux la famille Tamagno. Le père de M. Tamagno, hôtelier de son état, possédait une voix aussi belle que celle de Rubini. Son frère était excellent musicien. Il entra au Conservatoire de Turin pour y apprendre le chant. Son professeur Pedrotti n'avait qu'une confiance limitée en son avenir. « Si tu travailles, mon fils, lui dit-il un jour, tu pourras devenir un bon choriste. » Le sang du jeune Tamagno ne fit qu'un tour. « Choriste! Mieux vaudrait tout de suite s'aller noyer dans le Pô!... » Pedrotti comprit qu'il avait mortellement blessé son élève. « Allons, allons, méchante tête, tu seras peut-être un artiste! » Il lui fit répéter un petit rôle. Tamagno essaya sa fanfare, devant Turin assem-

blé, dans le Rataplan des *Huguenots*. Et ce fut son premier début au théâtre.

Les années qui suivent présentent peu d'intérêt. Le ténor court de ville en ville, se perfectionne en son métier, acquiert une renommée qui ne franchit pas encore les frontières d'Italie. Il fallait, pour la rendre européenne, une création, l'occasion de s'affirmer dans une circonstance solennelle. Verdi, en lui confiant le rôle d'Otello, fut son génie tutélaire. Du jour au lendemain Tamagno, qui n'était qu'une planète, devenait astre. Il m'a retracé cet événement et m'a mimé, avec un rare talent de comédien, l'interrogatoire que le vieux maître lui fit subir.

Verdi l'appelle à Gênes. Tamagno s'y rend en toute hâte et reçoit, contre son attente, un accueil peu empressé. Le maestro est visiblement préoccupé.

« On t'a parlé, dit-il, du personnage d'Otello. Je ne sais si je vais te le donner, car je n'ai aucune confiance en toi... »

Tamagno pâlit de colère. Le respect lui ferme la bouche, mais il pense : « Ce n'était pas la peine de me faire venir de si loin pour me servir des choses si désagréables. » Il répond fièrement, comme Méphisto de *Faust* : « Mettez-nous à l'épreuve ! — J'y consens... » Verdi ouvre un cahier manuscrit et exécute au piano son œuvre inédite. Tamagno lit la partie de chant... Il y apporte une telle flamme que Verdi en est confondu. Il rend son estime à l'interprète qu'il méconnaissait. Il le félicite. Et Tamagno, ému aux larmes, s'écrie :

« Voyez-vous, mon cher maître, il y a des artistes qui ont plus de talent que moi; il n'y en a pas qui aient plus de cœur ! »

La séance se termine par une accolade et la pièce entre aussitôt en répétition.

Ce que fut cette première d'*Otello*, il faut parcourir

les gazettes de l'époque pour en avoir l'idée. On arrivait, pour écouter le chef-d'œuvre, de tous les pays de l'univers. Verdi, infatigable, conduisait les répétitions. Tamagno, qui n'avait vu ni Rossi ni Salvini dans le rôle, le creusait du mieux qu'il pouvait. Sa fille, âgée de dix ans, lui donnait la réplique dans Desdémone. Il étouffa plus de cent fois la pauvre enfant avant de paraître sur la scène. Enfin, le rideau se leva.

« Je ne comprends pas, m'a dit Tamagno, comment on peut résister à de pareilles secousses. L'Europe entière était dans la salle. Je songeais en moi-même : « Cette soirée sera ma gloire ou mon tombeau. » Et je m'élançai à la bataille ! »

Tamagno rayonne au souvenir de cette victoire. Et il ajoute avec courtoisie :

« Je n'étais pas moins troublé, quand j'ai paru pour la première fois, devant le public de Paris. Mais, Dieu merci ! tout s'est bien passé. Ma fille a été contente. Et quand la « petite patronne » est contente, je n'ai plus d'inquiétude. Au fait, vous n'avez pas vu ma Desdémone. Je veux que vous fassiez connaissance. »

Il appelle Desdémone. Et Desdémone accourt, le sourire aux lèvres. C'est une ravissante jeune fille, aux cheveux ondulés, aux yeux noirs expressifs et caressants. Ses oreilles sont ornées de larges anneaux d'or, et cet ajustement lui donne comme un air de gitane qui lui sied à ravir. Tamagno semble avoir pour elle une tendresse infinie.

« Cette enfant a envie d'une villa, je vais donner quelques représentations en Allemagne pour la lui payer. »

Ceci nous conduit à aborder la question d'argent. Elle est particulièrement suggestive. Les ténors sont gâtés par la fortune. Mais de tous les ténors, le ténor

le mieux renté est actuellement M. Tamagno. Il chante depuis environ vingt-cinq ans. Les dix premières années n'ont pas été fructueuses. Mais il s'est rattrapé durant les quinze dernières. Il a entrepris des tournées extraordinairement avantageuses. La ville qui l'a traité avec le plus d'égards est Buenos-Ayres. Tamagno y demeura quatre mois, s'y montra cinquante fois et en rapporta le gentil magot de 750 000 francs. Et personne n'y perd, l'impresario élevant en conséquence le prix des places. Il n'y a que le public qui soit écorché. Mais cela lui plaît ainsi. A Buenos-Ayres, le fauteuil d'orchestre coûte 100 francs. Les loges sont mises aux enchères. L'une d'elles fut louée pour la série de Tamagno 9000 piastres (45 000 francs). Outre son cachet, l'artiste recevait un coupon de quatre places qu'il avait le droit de négocier. Le jour de son arrivée, un opulent capitaliste argentin (il en reste encore quelques-uns) lui offrit 2000 francs de ses quatre stalles et se confondit en remerciements lorsque le ténor eut consenti à les lui céder... Tamagno, qui n'est pas dénué de sens commun, avoue qu'il entre dans cet engouement une part d'extravagance, mais il ne peut s'empêcher d'en être flatté. Son étonnement, qu'il ne m'a pas déguisé, est que l'Opéra de Paris ait si longtemps attendu pour lui proposer un engagement.

« Je vous assure que je me serais contenté de cinq mille francs par soirée. »

J'explique à M. Tamagno que cette somme, si minime qu'elle lui paraisse, est encore trop lourde pour une scène subventionnée qui est tenue à de grands ménagements envers son cahier des charges. M. Tamagno insiste. Et je crois discerner dans son sourire comme une nuance de commisération ironique.

« Eh quoi! Paris n'est pas assez riche pour payer cinq malheureux mille francs! »

Assurément Paris n'a pas d'amour-propre. C'est une pitié que Paris se laisse humilier par Buenos-Ayres. Mais Paris n'en est pas moins la Ville-Lumière et M. Tamagno est fier de conquérir son suffrage, fût-ce au détriment de ses intérêts. Il est heureux d'accepter des conditions dérisoires; il nous prouve de la sorte sa sympathie. Peut-être, un jour, consentira-t-il à venir chanter *Guillaume Tell* qui est un de ses ouvrages de prédilection. Et déjà, les abonnés en ont l'âme réjouie...

Avant de quitter M. Tamagno, je voudrais lui poser quelques questions d'ordre professionnel, et qui touchent à la technique de son art.

« Vous parlez de la musique de Verdi, de Rossini, de Meyerbeer. Vous passez sous silence la musique de Wagner. Ne l'aimez-vous pas? Quelle influence pensez-vous qu'elle exerce sur la voix et le talent des artistes lyriques? »

M. Tamagno m'a déclaré qu'il n'avait jamais interprété en public une note de Wagner. Non qu'il méprise l'auteur de la *Valkyrie*. Il l'admire, mais il le redoute. Ses œuvres sont horriblement mal écrites pour le chanteur; elles l'exténuent. Pour y résister, il faut un entraînement spécial, une véritable gymnastique. On s'accoutume à l'atmosphère du drame wagnérien, à condition de n'y pas pénétrer trop brusquement et de n'en jamais sortir.

« J'eusse volontiers pris possession de *Lohengrin*, de *Tannhæuser*. Mais j'eusse renoncé à *Otello*, au *Trouvère*, à *Aïda*, à *Guillaume Tell*, au *Prophète*. On ne peut chanter simultanément ces ouvrages qui diffèrent par l'accent, l'écriture et l'inspiration. On est forcé de choisir entre les deux répertoires, sous peine de ruiner rapidement ses moyens vocaux. »

Je conçois que M. Tamagno veille sur le diamant que la nature a placé dans son gosier et qui vaut à lui

seul une mine du Transvaal. Il l'entoure de minutieuses sollicitudes. Il se prive de fumer, il mange modérément et ne boit pas d'alcool. Il s'interdit tous les plaisirs de la vie. Et cette continence est d'autant plus méritoire que les ténors (du moins, on l'assure) sont exposés à de grandes tentations. Vit-on jamais un ténor échouer dans ses entreprises amoureuses? Quelle femme résista à un *ut* de poitrine vaillamment lancé?

« Tamagno! Tamagno! vous avez dû faire bien des victimes! »

Otello me jette un regard indéfinissable et garde un silence de bon goût. Il ne lui plaît pas de poser au don Juan. Ce More a toutes les délicatesses...

## LES SOUVENIRS D'UN TRIAL

Au moment où le vieil Opéra-Comique renaît de ses cendres, j'ai voulu interroger quelqu'un qui ait été témoin de sa gloire. La plupart des artistes qui l'ont illustré sont morts. La troupe actuelle ne renferme guère que de nouvelles réputations. Je n'y ai trouvé qu'un nom, celui du trial Barnolt, qui remuât en moi d'anciens souvenirs. Aussi loin que je remonte dans ma mémoire, j'aperçois l'honnête visage de ce chanteur dont la carrière se compose de trente années d'assidus services et d'une touchante fidélité au répertoire. Il en fut de plus éclatantes, il n'en est pas de plus honorables. M. Barnolt n'a pas égalé le fameux Sainte-Foy, son prédécesseur; mais il a marqué quelques rôles d'une empreinte personnelle. J'écouterais mille fois la *Dame blanche* que je ne pourrais m'empêcher de voir le fermier Dickson sous les apparences de M. Barnolt. Et de même, les traits de M. Barnolt se confondent invinciblement avec ceux de Beppo de *Fra Diavolo*, de Dandolo de *Zampa*, et d'Ali Bajou, le chef des eunuques, qui égaye de ses lazzis innocents le dialogue du *Caïd*. Je ne cite que quelques-uns des personnages de cet emploi. Il les a tous interprétés en

suivant les traditions qu'il avait reçues des maîtres. Il a joué aux côtés de Marie Cabel, de Couderc, de Potel, de Montaubry, d'Achard, de Capoul, de Mme Révilly, la duègne légendaire, qui n'a jamais été remplacée, et de l'élégante et froide Cico, et de la sémillante Bélia. Il a travaillé sous la direction de Leuven, de Ritt, de Camille du Locle, d'Emile Perrin, de Carvalho; il a reçu les conseils d'Auber, de Gounod, de Massé, de Georges Bizet. J'ai pensé que, de son commerce avec tant de talents considérables, il avait dû retirer des impressions utiles à connaître. Et je suis allé les lui demander. Je l'ai surpris de bon matin dans le petit logement qu'il occupe à Bois-Colombes. Si M. Barnolt a fixé ses pénates à une telle distance de la rue Favart, c'est qu'il aime la campagne. Il partage en cela la prédilection des comédiens, qui sont las de ne contempler que des paysages en carton et qui soupirent après la nature. Par malheur, Bois-Colombes (et ce même accident est arrivé à Asnières) a perdu presque tous les caractères qui faisaient autrefois de ce village un lieu champêtre. Des rues étroites y sont percées, que bordent des maisons de cinq étages. C'est au faîte d'un de ces immeubles que m'a reçu le digne Beppo. Une rosette violette ornait son veston et communiquait à sa physionomie une gravité qu'elle n'a point ordinairement. Il se confondit en excuses pour le lointain voyage que je venais d'accomplir. Et il ajouta avec finesse :

« Vous en êtes récompensé. On respire ici un meilleur air qu'à Paris! »

A cet instant, par la fenêtre entr'ouverte, pénétraient d'affreux relents, où je crus discerner les vapeurs de la friture et quelques-unes de ces infâmes odeurs qui sont le fléau des grandes villes. Sans chercher à dissiper l'illusion de mon hôte, je me hâtai de lui exposer la raison qui m'amenait près de lui. Il se

hissa sur un tabouret et y prit la pose méditative de Bertrand au second acte du *Déserteur*. Puis il commença de dévider son chapelet d'anecdotes...

— Assurément, je me suis rencontré avec le « papa Auber » !

A cette époque, un peu avant la guerre de 1870, il était octogénaire, mais il n'avait perdu ni son esprit ni ses grâces, ni cette coquetterie qu'il déployait à l'égard des femmes et qui lui gagnaient leur sympathie. C'était à peu près sa seule faiblesse. Il avait la prétention d'être aimé. On cite de lui des mots charmants où se peint une infatuation presque naïve. Comme il abrégeait un jour la répétition d'une de ses pièces, son ami Duprato crut devoir s'étonner de cette impatience inaccoutumée. Auber lui dit à l'oreille :

— *Elle* m'attend. Il faut que je profite de ce que *son vieux* n'est pas là !

Il souriait en murmurant ces paroles. Mais, sous sa feinte moquerie, perçait la sincérité d'un sentiment profond. Il éprouvait le besoin d'entendre autour de lui des froufrous de jupes, des gazouillis de voix claires, des rires perlés. Quatre déesses s'assemblaient chaque après-dîner en son hôtel de la rue Saint-Georges, trois cantatrices et une danseuse qui, malgré que leurs visages présentassent une agréable diversité, étaient également grandes, sveltes et jolies. Elles composaient ce qu'on appelait sur le boulevard « l'attelage à quatre de M. Auber ». Il leur offrait du thé et les amusait en leur retraçant les aventures de sa jeunesse. Il n'avait plus guère que ce moyen de séduction.

Parmi ses historiettes, il en est plus d'une que M. Barnolt a retenues. Auber n'était encore qu'un débutant; il préludait à ses succès futurs en faisant exécuter des symphonies dans un cercle d'amateurs.

Au cours d'un de ces concerts, il avise un musicien qui grattait son alto en dépit du sens commun. Il le reprend vertement :

« Veuillez lire votre partie. Vous n'allez pas en mesure!

— Ah, monsieur! reprend le soliste, sans tenir compte de l'observation, regardez cette jeune fille. Quel profil! Quel bras! Quelle chevelure! »

Auber s'enquit du nom de cet homme distrait et qui jouait si mal du violon. Il s'appelait M. Ingres! Et d'ailleurs ils étaient faits pour se comprendre. Le goût qu'ils avaient pour la beauté féminine les rapprochait. Ils marchèrent côte à côte dans le chemin de la fortune. Ils furent tous deux comblés de faveurs et de dignités par le roi Louis-Philippe, qui se piquait de protéger les arts. A l'amitié qu'il montrait à Auber ce souverain feignait de joindre l'expression de sa gratitude.

« Toutes les révolutions se ressemblent, répétait-il en badinant. Chanter l'une, c'est préparer l'autre. Votre opéra de la *Muette*, en faisant vibrer dans tous les cœurs l'amour de la liberté, a facilité mon avènement au trône. »

L'auteur se confondait en protestations de dévouement. Mais le monarque reprenait :

« C'est un bien bel ouvrage. Nous tâcherons qu'on ne le joue plus si souvent! »

Et tels étaient les plaisants devis où se répandait le « papa Auber », quand il voulait récompenser le zèle de ses interprètes ou amener un sourire sur les lèvres de ses quatre favorites...

Tout en continuant de bavarder, le doyen des trials a détaché des murs de son salon plusieurs douzaines de photographies, qui le représentent dans les trente-huit rôles qu'il a créés et dans les cent cinquante rôles

qu'il a repris. Ce sont des épreuves jaunies par le temps et dont quelques-unes sont presque effacées. Il en a d'autres encore dont il est fier, des portraits de musiciens illustres, ornés de dédicaces : Ambroise Thomas, Gounod, Léo Delibes. Et il me fournit sur chacun d'eux des indications pittoresques. Ambroise Thomas était, avec les artistes, médiocrement communicatif, Gounod était lyrique et complimenteur, Léo Delibes leur prodiguait des bontés familières, dont ils avaient l'âme pénétrée.

« Ah ! monsieur ! le charmant homme ! Et si vous saviez comme il est mort malheureux ! »

Je me récrie. Eh quoi ! Léo Delibes, le poète de *Coppélia*, le ravissant esprit à qui nous devons le premier acte du *Roi l'a dit* et tant d'autres chefs-d'œuvre d'une inspiration si franche ! Lorsqu'il les écrivit, en effet, il n'avait aucune raison de haïr la vie. Le public avait fort bien accueilli ses premiers essais, et, s'élevant, à chaque pièce nouvelle, dans son art, le musicien qui avait débuté aux Bouffes-Parisiens par une opérette de Cham intitulée *le Serpent à plumes*, avait forcé successivement les portes de l'Institut et du Conservatoire. Ce ne fut pas sans hésitation qu'il accepta dans cet établissement la chaire laissée libre par la mort de Reber. L'insuffisance de ses propres études lui était un sujet d'effroi. Et il s'en ouvrit à Ambroise Thomas.

« Vous ne savez pas la fugue ? lui dit celui-ci. Eh bien, vous l'apprendrez ! »

Il n'apprit pas la fugue et ses élèves n'en furent point offensés. Il avait des qualités qui palliaient les lacunes de son instruction, une intelligence merveilleusement souple et une sensibilité qui, s'alliant à sa belle humeur, faisait de lui un être à part, d'une séduction irrésistible. Il était adoré de tous ceux qui l'approchaient, des directeurs qui montaient ses ou-

vrages — et même — chose rare! — de ses collaborateurs. Ils n'avaient rien à lui refuser. Que de fois la scène suivante se joua entre lui et son camarade Edmond Gondinet! Ce dernier avait la terreur des remaniements et redoutait, sur ce point, les fatales exigences des compositeurs. Lorsque Léo Delibes avait quelque changement à lui proposer, il se présentait hardiment chez lui, il trouvait sa maison pleine de solliciteurs. Les apprentis dramaturges sachant la bienveillance proverbiale de Gondinet lui apportaient des manuscrits à « retaper » et s'empilaient dans l'antichambre, dans le salon, dans la salle à manger, attendant d'être introduits. Léo Delibes fendait leur flot pressé, s'approchait sournoisement du librettiste et d'une voix suave (oh, combien!) :

« Une toute petite modification, cher ami, toute petite! C'est l'affaire d'une seconde! »

En vain, Gondinet esquissait-il un geste de refus. Le cahier était placé devant lui, le crayon bleu dans sa main, Delibes et Gondinet se considéraient à la dérobée. Ils partaient d'un grand éclat de rire. Et le travail commençait. De retouche en retouche, la journée s'écoulait, puis la soirée. Et à chaque fois que le timbre de l'horloge retentissait, un vaudevilliste éploré se levait des coins obscurs du salon et gagnait la porte, non sans avoir jeté un regard d'horreur vers le fâcheux qui lui avait volé son tour d'audience. A neuf heures, le logis était enfin vidé. Delibes serrait la main de son librettiste et s'écriait :

« Remerciez-moi, je vous ai sauvé de vingt ennemis qui eussent payé vos conseils en vous déchirant à belles dents! »

Peu à peu, Léo Delibes s'assombrit; sa santé physique déclina avec sa santé morale. Il perdit son enjouement, sa facilité et la confiance qu'il avait en son aimable génie. L'orientation nouvelle de la mu-

sique le troublait, il demeurait en suspens entre ses préférences qui l'attachaient à l'école mélodique et l'effort qu'il devinait nécessaire vers un autre art moins facile. Et cet embarras avait pour conséquence une douloureuse stérilité. Il s'en épanchait volontiers : « Si je produis des choses compliquées, on ne me comprendra pas. Et l'on me méprisera si je produis des choses claires »... Cette crise de conscience m'a été ingénument résumée par M. Barnolt :

« Wagner a tué Léo Delibes. Et ce n'est pas la seule victime qu'il ait faite ! »

D'où j'ai conclu que le doyen des trials préfère au torrent du *Tannhæuser* le limpide ruisseau de la *Dame blanche*...

— Je me retrouve, en fermant les yeux, à la première représentation de *Carmen*. Toutes les particularités m'en sont demeurées présentes. Et du reste, j'ai assisté à la bataille, car vous n'ignorez pas que j'ai créé le rôle du Remendado.

Non seulement le Remendado a contribué, pour sa modeste part, à défendre l'ouvrage contre l'hostilité du public, mais il a assisté, en quelque sorte, à sa conception et à son enfantement. Il fréquentait alors dans une maison où Georges Bizet était accueilli intimement, ainsi que Ludovic Halévy. Une étroite affection liait ces deux hommes qui s'étaient, pour ainsi dire, toujours connus. Bizet avait treize ans à peine quand l'auteur de la *Juive*, Fromental Halévy, le mit en relation avec son neveu en le lui recommandant comme un élève de grand avenir. De quoi peuvent causer un poète et un musicien, qu'enflamme l'amour du théâtre? Ils ébauchent des projets de pièces. De ce travail en commun naquirent un opéra-bouffe, *le Docteur Miracle*, et, beaucoup plus tard, le livret de *Carmen*, sur lequel Henri Meilhac répandit sa fantaisie. Bizet et Halévy occupaient deux appartements dont les portes

s'ouvraient sur un même escalier. Dès qu'un morceau était achevé, Bizet s'empressait de le soumettre à son voisin, qui le passait au crible de la critique la plus sévère. Du soir au matin le piano frémissait dans la maison. Un jour, le compositeur exécute un récitatif dont il paraissait on ne peut plus satisfait, et dans lequel l'orgueil du torero triomphant était superbement exalté. M. Halévy l'écoute en silence et manifeste un enthousiasme modéré. Bizet, un peu piqué, lui demande la cause de cette froideur.

— La page est admirable, répond Halévy, elle n'est que trop belle. Il y manque un soupçon de mouvement et d'entrain. Elle n'est pas assez « peuple ».

— Fort bien. Tu veux ma faire tomber dans le « pont-neuf ».

Il sortit furieux. Mais il s'apaisa. Au bout d'une demi-heure il revenait, apportant un nouvel air.

— Tiens! le voilà, ton pas redoublé!

C'était le fameux morceau du Toréador, le seul qui devait, à la première, être bissé et secouer la torpeur de la foule.

Avant d'arriver à cette représentation, que de soins, que de peines, que de résistances à vaincre! Le théâtre était dirigé par Camille du Locle et de Leuven. Camille du Locle, à qui sa déveine persistante avait valu le surnom de « Pas de Chance », avait de la hardiesse et du courage. Il détestait le répertoire de Feydeau. On sait la joie barbare qu'il laissait paraître quand, d'aventure, les recettes du *Pré aux Cleres* tombaient au-dessous de 500 francs. Cette allégresse était d'autant plus remarquable qu'elle coïncidait avec la pénurie de ses finances. Elle se nuançait d'une ironie délicate. C'est lui qui, prenant sous le bras son plus fidèle abonné, lui murmurait tendrement :

— Détestable, le ténor que vous avez entendu hier dans Mergy!

L'abonné était obligé d'en convenir. Et du Locle poursuivait d'un ton joyeux :

— Demain, vous en verrez un plus mauvais encore. Mais ce sera dans l'*Eclair* !

Cet impresario original appréciait vivement les beautés inédites de *Carmen*. Elles laissaient plus insensible M. de Leuven, que son expérience et son renom de sagesse rendaient rebelle aux innovations. Il eût souhaité que *Carmen* se terminât, selon la règle, par un mariage. Il persécutait les auteurs dans cette intention et leur opposait un raisonnement qui n'était point dépourvu d'une certaine force de logique.

— N'oubliez pas que ce théâtre s'appelle l'Opéra-Comique et que l'on y doit jouer des pièces gaies ou tout au moins agréables et dont le dénouement laisse dans l'âme du spectateur une impression consolante. C'est la loi essentielle de notre genre éminemment national.

Et il concluait, foudroyant Georges Bizet par cet argument suprême :

— Voyez M. Ambroise Thomas ! Il n'a pas hésité à se séparer de Gœthe et à ranimer Mignon au dernier acte de son délicieux ouvrage et à la jeter dans les bras de Wilhelm Meister. Si Mignon avait expiré, c'étaient trois cents représentations de moins... Jeune homme, méditez cet exemple !...

M. de Leuven ne fut pas écouté et le résultat de la première soirée sembla lui donner raison. Le public se montra indifférent et, par moments, agressif ; on eût dit qu'il se défendait contre son plaisir. Il chuta l'arrivée des soldats et le chœur des cigarières ; le réalisme du second tableau le choqua extrêmement. Et cette répugnance fut soulignée par la presse. Jules Prével s'indigna véhémentement contre la lanterne qui se balançait au plafond de la salle d'auberge où Carmen et don José prenaient leurs ébats. Cette lan-

terne le suffoquait. Il voyait en elle le symbole du vice parisien uni au vice espagnol. La lanterne fut abolie. Mais la fâcheuse appréhension qu'elle avait produite subsista. Les familles du Marais et du Sentier firent grève; les représentations se traînèrent languissamment. Le soir de la trente-troisième, Galli-Marié se sentit tout énervée, tout émue. Elle joua son rôle avec une passion qu'elle n'y avait pas encore introduite. En sortant de scène elle dit à ses camarades :

— Je n'ai jamais si bien compris Carmen qu'aujourd'hui. Et j'ai envie de pleurer, comme s'il allait arriver un grand malheur...

Le lendemain on apprenait la fin subite de Georges Bizet, emporté en pleine maturité, alors que son cœur débordait d'amour et son cerveau de génie.

... Longtemps nous avons ainsi devisé. Et tandis que le bon Ali Bajou laissait couler le flot de ses réminiscences, bercé par sa voix familière, j'entrevoyais, comme dans un rêve, ces ombres dont ma plus lointaine enfance fut charmée : le héros de Grétry, de Nicolo, d'Hérold, le troubadour Blondel, et Grégoire « qui aime à boire », et Joconde, et Cantarelli, et l'implacable Comminge, et la gente Nicette qui dit si bien leur fait aux archers du roi, et l'avenante personne qui enlève, avec tant de précaution, sa robe au second acte de *Fra Diavolo* et dont le déshabillé pudique alluma le premier trouble dans mon imagination de collégien. Et je revoyais aussi l'ancienne salle Favart, sonore et luisante comme un violon de Viotti, ses loges où s'ébauchaient les hymens, son foyer où les fiancés se promenaient « la main dans la main », et dans un coin de cette immense pièce, tout contre la cheminée, une demi-douzaine de messieurs âgés, qui s'éveillaient de leur assoupissement pour narrer les épisodes de la première du

*Domino noir*. C'étaient les « habitués », groupe maintenant évanoui au sein duquel se détachait la silhouette du père Dupin, rasé de frais, ganté de blanc, culotté de gris perle, de ce librettiste quasi centenaire, qui méprisait superbement la musique moderne et ne pouvait souffrir celle de Gounod, à cause de son « excessive obscurité » et qui s'écriait, quand on se hasardait à louer devant lui un Lorédan, un Lionel ou un George Brown :

— Ah, messieurs! si vous aviez vu Ponchard!

A mesure qu'il avance dans son récit, je remarque qu'un voile de tristesse enveloppe le discours du doyen des trials. Sa parole est coupée de silences et de soupirs douloureux. Je le presse de me dire ce qui cause sa mélancolie. Il s'y décide enfin :

« Voyez-vous, j'ai manqué ma vie. Emile Perrin m'offrit de m'engager vers 1875 à la Comédie-Française. Je serais aujourd'hui sociétaire à part entière. J'aurais la richesse et les honneurs. Que n'ai-je accepté sa proposition! Mais que voulez-vous? J'étais stupidement attaché à mon théâtre! »

A quoi bon se consumer dans des regrets superflus! Beppo n'a pas, il est vrai, atteint à la gloire des deux frères Coquelin. Mais il a succédé, dans ses meilleurs rôles, à l'immortel Sainte-Foy. Il a réjoui, durant trois générations, la fleur de la bourgeoisie française. Son sort, malgré tout, est enviable. Et c'est ce que je m'efforçai de démontrer à cet excellent artiste...

## DON LUIS MAZZANTINI, MATADOR

Toulouse.

... Cette semaine, la pensée des Toulousains appartient tout entière à l'illustre toréador Mazzantini, qui a consenti, sur la prière de son ami Gailhard, à venir tuer le taureau sous les murs du Capitole. On espérait que M. Léon Bourgeois honorerait de sa présence cette solennité. Mais il s'est souvenu qu'une certaine loi, non abrogée, prohibait ce spectacle barbare. Pour n'être pas tenté d'y assister, il est parti à midi, quatre heures avant la course. Le gouvernement n'y sera représenté que par M. Henri Roujon, directeur des beaux-arts, par M. Georges Leygues, président des Cadets de Gascogne, et par M. Gailhard, directeur d'un théâtre subventionné. Cela suffit pour donner du lustre à ce divertissement, dont la population du Languedoc est si friande. Tout à l'heure elle prendra d'assaut les gradins du cirque. En attendant, elle considère avec une curiosité sympathique l'hôtel où le fameux matador est descendu et tâche d'apercevoir au fond du jardin, se profilant parmi les arbres, son feutre castillan aux larges bords!...

Je lui ai fait passer ma carte et lui ai demandé

quelques instants d'entretien. Mazzantini jouit d'une renommée européenne, et je voulais tenir de sa bouche les particularités de ses débuts. Il n'a pas tardé à me retrouver dans le salon, après avoir mangé l'œuf à la coque et la côtelette qui composent, les jours de travail, son léger repas. J'étais curieux de contempler de tout près ce personnage et d'arriver à connaître ce que peut contenir l'âme d'un fameux toréador, au double point de vue sentimental et intellectuel. Don Luis Mazzantini est parvenu au sommet de son art. Tout de suite, il m'a séduit par son aisance et sa distinction. C'est un superbe cavalier. De haute taille, ni trop gros ni trop maigre, mais juste à point, son corps est merveilleusement proportionné. Tout à l'heure, cette statue apparaîtra moulée dans un habit bleu chamarré d'or. Maintenant elle flotte à l'aise dans un complet de flanelle. Mais sous les amples plis de ce vêtement on devine des jambes fines et vigoureuses et des bras d'acier. Une tête assez petite surmonte ce colosse. Elle n'est empreinte d'aucune bestialité; les yeux sont doux et résolus et la bouche souriante. Les traits sont réguliers et d'une réelle beauté. M. Mazzantini a dû rencontrer peu de cruelles! Comme je l'interrogais non pas précisément sur ses bonnes fortunes, mais sur les commencements de sa carrière, il s'est décidé à me conter son histoire. Elle est assez extraordinaire et vaut la peine d'être reproduite. Ajoutons que ce torrero s'exprime dans notre langue avec une surprenante facilité. Il en possède toutes les finesses. Je voudrais ajouter à sa narration les gestes qui les soulignent et le léger accent qui en relève le goût. L'imagination du lecteur suppléera aux lacunes du récit.

« Croiriez-vous que j'ai commencé par être chef de gare? On m'eût bien étonné si l'on m'eût, à cette époque, prédit mes destinées! »

C'était la gare de Santa Olagna, dans la province de Tolède, dont le gouvernement était confié aux mains juvéniles de Mazzantini. Il n'était pas riche, il avait femme et enfant. Pour grossir la caisse de retraite des employés de la Compagnie, il s'assemblait le dimanche avec quelques collègues et organisait des représentations théâtrales. Un soir, ils eurent l'idée de monter une corrida, et le chef de gare déploya dans cette entreprise une dextérité qui lui valut des compliments unanimes Il recommença l'expérience, toujours avec le même bonheur. Et tandis qu'il s'initiait aux mystères de la tauromachie, il prenait en aversion les platitudes de son métier. Un soir, il rentra au logis et Mme Mazzantini s'aperçut avec surprise qu'il avait rasé sa barbe et n'en avait conservé que deux courts favoris qui lui descendaient jusqu'au-dessous des oreilles. Elle l'interrogea sur ce changement de physionomie.

« Je t'annonce une grande nouvelle. Je me fais toréador! »

La malheureuse femme joignit les mains, répandit un torrent de larmes. Mais Mazzantini était résolu à ne pas se laisser fléchir. Son parti était pris irrévocablement; et déjà il avait adopté l'allure de sa profession et parlait aux voyageurs récalcitrants comme il devait parler plus tard aux taureaux. Son supérieur hiérarchique lui fit comprendre que ces façons étaient incompatibles avec l'administration des chemins de fer. Mazzantini lui envoya sa démission et commença à étudier dans leur dernier détail le maniement de la *muleta* et de l'épée. Mais il ne suffisait pas d'acquérir du talent : il fallait se faire connaître. Il proposa ses services à plusieurs entrepreneurs, qui les repoussèrent, n'ayant point confiance en cet amateur. D'ordinaire, les matadors sont des gens de basse extraction, d'anciens paysans, d'anciens garçons bouchers, qui gravissent les échelons du métier et s'y élèvent

progressivement : d'abord chulos, puis picadores, puis banderilleros. Celui-ci avait la prétention de s'improviser « grand ténor » sans un stage préalable. Tout le monde le repoussa, et il tomba dans une extrême misère. Un jour qu'il méditait tristement devant la Puerta del Sol et remuait au fond de sa poche les quelques pesetas qui constituaient ses seules ressources, un obligeant voisin lui désigna un individu qui s'était attablé à un des cafés de la place : « C'est le gros D..., lui dit-on, qui veut instituer des corridas à Mont-de-Marsan. Arrangez-vous avec lui ! » L'entente ne fut pas longue. Mazzantini éblouit le barnum en lui parlant de courses supposées qu'il avait courues à Cadix, Séville et autres lieux. Ce mensonge lui valut un engagement immédiat. Il découvrit un tailleur qui voulut bien lui fabriquer, *à l'œil*, un uniforme. Et, pour la première fois, Mazzantini parut devant le public autrement qu'en veston « civil » et en feutre gris. Il tua six bêtes et sauva la vie à un picador en détournant sur lui-même la fureur du taureau. On l'acclama. Sa réputation naissante fit le tour des villes des Pyrénées. Bayonne, Saint-Sébastien, Perpignan, Nîmes le convièrent. Pour que sa réputation fût établie, il était nécessaire qu'il obtînt en Espagne le grade de matador et qu'il reçût des mains d'un de ses amis la suprême consécration. Il m'a conté comment se pratique cette cérémonie, qui ne manque pas de majesté. Cela s'appelle l'*Alternativa*. Le toreador vieilli et qui compte bientôt prendre sa retraite choisit parmi ses jeunes confrères celui qui lui paraît le plus digne et affronte avec lui une épreuve solennelle. Puis, devant la foule assemblée, il lui remet la *muleta* et la *spada*. Il semble lui dire :

« Mes forces sont usées, les tiennes sont neuves; remplace-moi, sois mon héritier et perpétue ma gloire. »

Ainsi, jadis, les vieux capitaines donnaient l'accolade à leurs lieutenants. Cette coutume nous reporte aux mœurs de la chevalerie. Être adopté et couronné par un vétéran après le combat constitue les titres de noblesse du matador. Mazzantini le fut deux fois, par Frascuelo et Lagartijo. Et les journées où s'accomplirent ces événements lui ont laissé un impérissable souvenir.

« Oui, me dit-il, c'est le 13 avril 1884 que j'ai reçu l'*Alternativa* à Séville. Au milieu de la course, un orage éclata; une couche d'eau de vingt-cinq centimètres couvrit la piste. Mon maître et moi nous quittâmes nos souliers et combattîmes le taureau dans l'inondation. Ce fut superbe... Le 19 mai de la même année, je fus « confirmé » par Lagartijo. Car il faut vous dire que l'école de Séville et l'école de Madrid sont rivales et que l'une ne reconnaît pas ce que l'autre a décidé. Elles s'accordèrent pourtant sur mon nom, et je fus proclamé *prima spada*. Dès lors, j'étais un grand personnage. »

Le torero s'est levé pour mieux me narrer la scène qu'il évoque; il la mime avec des gestes professionnels, mais ses paroles ne sont pas trop emphatiques. S'il a conscience de sa valeur, il n'en est pas infatué; et ce qu'il y a de magnifique et d'altier dans ses propos s'allie à une agréable simplicité. Il s'abandonne au plaisir de me retracer ses aventures. Il cite ses coups fameux; les dangers qu'il a affrontés, ceux dont il a sauvé ses compagnons.

« J'ai de l'autorité sur eux, et ils m'obéissent. Je ne suis pas Mazzantini, je suis don Luis. L'éducation que j'ai reçue me rend un peu supérieur à mon entourage. Et puis, j'ai un très méchant caractère. Quand j'ai la direction de la course, j'exige une docilité absolue. Malheur aux mauvaises têtes! »

Don Luis a redressé son chef d'hidalgo, qui ressemble, avec la noblesse en plus, à celui de José Dupuis, l'immortel créateur de la *Belle Hélène*. Il a murmuré quelques mots tout bas à son secrétaire, qui lui rapporte deux photographies. Il y appose gravement son seing et m'en offre une; il présente l'autre à mon compagnon René Baschet, qui lui demande la permission de prendre un instantané pour perpétuer la mémoire de son obligeante réception. Tandis que don Luis se met en posture, — jambe en avant, bras croisés, regard impérieux, — je l'interroge sur ses projets d'avenir. Il me confesse qu'il va bientôt rentrer dans la vie privée, se retirer en pleine vigueur, en plein succès.

« Que voulez-vous? Ma femme souffre d'une maladie de cœur qui empire chaque jour par les émotions que je lui cause. Elle voulait mener une existence paisible, et c'est dans ce but qu'elle avait choisi comme époux un employé de chemin de fer! Ajoutez que j'ai perdu récemment un million dans des spéculations malencontreuses. Lorsque je l'aurai regagné, — c'est l'affaire de deux ou trois ans, — je vais me reposer sur mes terres. J'en possède de fort belles, là-bas, en Andalousie.

— Vous vous y ennuierez. Car enfin, à moins d'y tuer le taureau pour votre agrément particulier, je ne sais trop à quoi vous passerez votre temps. Je ne vous vois pas réduit au métier d'agriculteur... »

Mazzantini me lance un regard malin, et son œil noir devient ironique :

« Il y en a d'autres », fait-il.

Et comme je le presse de me dévoiler ses intentions, il ajoute :

« On me surnomme le Castelar des toreros. J'ai la parole aisée, et j'ai prononcé des discours qui ne manquaient pas de feu. Je vais me lancer dans la

politique. C'est une autre arène où il y a d'autres animaux à réduire, qui sont aussi dangereux que mes taureaux. Un bon matador doit avoir des poumons solides, du courage et du sang-froid. Puisqu'on me reconnaît ces qualités, j'en trouverai l'emploi dans le Parlement. L'heure est favorable. De grands événements vont s'accomplir en Espagne. A une situation nouvelle, il faut des hommes nouveaux. »

Je félicite don Luis d'assigner à ses ambitions un but aussi distingué.

« En attendant, dit-il, je vais tâcher de vous expédier le plus promptement possible quelques bêtes furieuses. J'espère que les dames de Toulouse seront satisfaites!... Très aimables les dames de Toulouse! Elles aiment beaucoup les toréadors! »

Je vais m'éloigner par discrétion et laisser l'artiste à ses méditations, mais il me retient encore. Et sa dernière parole chatouille délicatement mon chauvinisme :

« Je suis un peu votre compatriote. Lorsque mon père a vu l'Italie, son pays d'origine, entrer dans la triple alliance, il a opté pour la nationalité française. Voilà ce que j'avais à vous dire... A tantôt! »

Le cirque en planches, construit dans un des faubourgs de Toulouse et affecté aux délassements tauromachiques, est bondé. Sept ou huit mille personnes s'y entassent, s'y bousculent et poussent des cris féroces qui n'ont d'autre objet que le plaisir de faire du bruit. On s'entraîne pour la course. Elle est annoncée pour quatre heures. A trois heures et demie, le jury pénètre dans la loge aux tentures tricolores qui lui a été réservée. M. Gailhard, qui préside, a cru devoir s'orner le crâne d'un tube éblouissant à seize reflets (deux fois plus de reflets qu'à Paris). Cet orgueilleux galurin humilie nos chapeaux de paille.

M. Roujon est en melon, M. Leygues en tyrolien, M. Benjamin Constant en canotier, M. Mounet-Sully arbore un haut-de-forme gris pommelé du plus saisissant effet. Chacun de ces messieurs est salué, à son entrée, d'une ovation formidable. On trépigne. Déjà!... Que sera-ce tout à l'heure? L'orchestre exécute la *Marseillaise* qui se perd dans le tumulte : puis l'ouverture de *Carmen*, morceau approprié à la circonstance. Les alguazils viennent, en grande pompe, demander la clef du toril à M. Gailhard, qui la leur jette avec une souveraine ampleur. Et précédé d'une fanfare de trompette, ruisselant d'or, le jarret serré dans le bas de soie, la cape sur l'épaule, don Luis Mazzantini, première spada d'Espagne, futur député aux Cortès, apparaît; et, s'inclinant avec une dignité inexprimable, salue le président, et l'assistance, et la France, et la ville de Toulouse... Les chulos, les picadors, sont prêts à soutenir l'assaut. La bête est attendue de pied ferme.

... Ce qu'a été cette journée, je ne le dirai pas. On ne décrit plus les courses de taureaux depuis Mérimée; le morceau a perdu tout intérêt pour être devenu trop classique. Pendant deux heures d'horloge nous avons assisté à ce spectacle, qui ravit les âmes cruelles et qui me révolte pour ma part, des chevaux éventrés et hennissant de terreur. Et je ne dirai rien du sang répandu, de l'épée enfoncée jusqu'à la garde dans l'épaule d'un animal épuisé, des mille tortures qui précèdent son agonie et que lui infligent vingt ou trente hommes qui ne sont pas beaucoup plus intelligents que lui, mais qui sont bien plus féroces...

Don Luis a été merveilleux de puissance, de précision et d'indolente témérité. Il semble, à le voir s'avancer lentement vers le taureau, ses banderilles à la main ou la dague en arrêt, que rien ne soit plus facile que d'exécuter cet exercice. Chez Mazzantini,

l'effort ne se sent pas. C'est l'art qui se dissimule, c'est le comble du grand art.

Après la victoire, je suis allé le féliciter. Et je l'ai trouvé aussi calme que le matin. Il est blasé sur ce genre de triomphes. Mais il est ravi de l'accueil que lui ont fait les personnages considérables qui suivent les fêtes de Gascogne. M. Leygues lui a rappelé les persécutions qu'il avait dû jadis lui infliger à Bayonne : « Ce n'est pas moi qui vous ai tourmenté, c'était la loi... » Cette ingénieuse distinction arrange tout. M. Léon Bourgeois n'a pas été moins charmant. Avant de regagner Paris, il a serré la main au torero et lui a donné l'assurance de sa vive estime :

« Je vous désavoue comme ministre, lui a-t-il dit, mais je vous applaudis comme Cadet... »

Entre hommes politiques, on se doit quelques égards...

# LES VÉRITABLES ORIGINAUX DU « TARTUFE »

## I. — OU L'ON EXHUME LES DÉPOUILLES D'ORGON, D'ELMIRE ET DE Mme PERNELLE

Un concours singulier d'événements m'a mis, je crois, sur la trace des originaux du *Tartufe*, je veux dire des personnages qui ont servi de modèles à Molière et qu'il a introduits dans sa comédie. Non seulement j'ai vécu pendant quelques jours dans la familiarité d'Orgon, d'Elmire et de Mme Pernelle, mais j'ai pu remuer de mes mains leurs dépouilles authentiques. Cette aventure mérite d'être contée en détail.

J'ai pour voisin, sur les rives de la Seine, le peintre Poilpot, le célèbre auteur du panorama de *Reischoffen* et de dix autres panoramas qui ont fait le tour du monde. Or, M. Poilpot a l'avantage d'y être propriétaire d'une cathédrale. Elle s'élève à Croissy, près Chatou et juste en face de l'île de la Grenouillère. Il ne se doutait guère, il y a quelques années, quand il longeait ce village en quête d'un site à croquer, qu'une telle aubaine allait lui échoir. Comme il passait devant la mairie, un écriteau frappa ses yeux : *Église à louer*. Il chercha l'église et ne tarda pas à la découvrir. Elle

avait fort bon air. Les murs en étaient un peu délabrés, mais le clocher avait conservé sa fière allure, et le coq de cuivre qui le couronnait semblait égrener à tous les vents son chant sonore. M. Poilpot fut séduit par la physionomie de ce monument, dont l'architecture datait du XIIe siècle et qui venait d'être récemment désaffecté; il résolut d'en devenir non pas le locataire, mais l'acquéreur. Il noua avec la municipalité des négociations qui aboutirent, après des mois de luttes, d'efforts, de procès, d'hésitations administratives, à un contrat de vente définitif. Aujourd'hui l'édifice lui appartient; dans sa cathédrale, il est chez lui. Et, comme le premier soin d'un nouvel occupant est de visiter les coins et recoins de son immeuble, il a recruté une compagnie de terrassiers chargés d'explorer les sous-sols de l'église de Croissy. Il eût mieux fait d'embaucher des fossoyeurs. Chaque coup de pioche amena la découverte d'un crâne, ou d'un tibia, ou d'un cercueil réduit en poussière. Trois couches d'ossements se trouvent superposées en ce lieu vénérable; les plus anciens correspondant à l'époque gallo-romaine, les plus récents remontant à cent cinquante ans à peine. En dehors de l'enceinte, d'autres débris sont enfouis, débris de moindre importance, appartenant au commun des fidèles; ils s'étendent sous le jardin de M. Poilpot, jusqu'à la cure, dont il a fait son habitation, se composant ainsi, par le groupement de ces constructions diverses, une maison de campagne, comme il n'en existe pas en France une seconde. M. Poilpot campe sur un ossuaire. Et cela ne lui donne pas de mauvais rêves. Il faut dire qu'il traite ces reliques avec le respect qui leur est dû et qu'il les remet scrupuleusement en place après avoir troublé leur sommeil. Le savant architecte Camille Formigé l'assiste dans ces fouilles délicates. Elles n'ont pas produit encore ce qu'on pouvait espérer; elles amène

ront prochainement l'exhumation d'un évêque, et, sans doute aussi, d'un trésor. Le trésor et l'évêque sont expressément attendus. M. Poilpot me l'avait annoncé au printemps de cette année :

« Nous sommes sur les traces de Monseigneur! »

L'autre semaine, je me suis rendu, de grand matin, au prieuré de M. Poilpot. Et j'ai trouvé mon ami à la besogne. Il tenait dans ses mains une tête de mort et paraissait en proie à une profonde méditation. J'admirai la beauté de cette attitude qui rappelait celle d'Hamlet, prince de Danemark. Je pensai d'abord que ce crâne, qui n'était pas le crâne d'Yorick, devait appartenir à Monseigneur. Je sus bientôt que mon hypothèse était erronée. Du plus loin qu'il m'aperçut, le peintre me cria d'approcher. Il n'était pas seul en sa nécropole. A côté de lui se tenait un personnage vêtu de noir, à la figure intelligente et fine.

« Je vous présente, me dit-il, M. Charles Bonnet, un homme versé dans l'érudition, l'auteur d'une monographie très complète du bourg de Croissy. Il y réside lui-même et Victorien Sardou a une grande confiance dans ses lumières, comme autrefois Émile Augier, qui était également son voisin. »

M. Charles Bonnet coupe court avec modestie à ces louanges, et il m'explique, en effet, qu'il s'est amusé à reconstituer, par le menu, l'histoire de l'église et du château de Croissy. Il a compulsé les archives, les minutes de notaires, collationnant ces paperasses avec une ténacité de bénédictin. Ayant appartenu à la basoche, il a ses entrées dans toutes les études de Paris, et il y a rencontré des pièces inédites d'une précieuse signication. Pendant qu'il me donnait ces détails, je considérais les restes mélancoliques qui gisaient à nos pieds. Il me désigna un squelette, dont la taille dépassait en hauteur et en largeur l'ordinaire mesure :

« Voilà, me dit-il, tout ce qui subsiste du seigneur Orgon, — l'Orgon du *Tartufe*. »

Il m'indiqua un second squelette, de moindre envergure et qui paraissait tout mignon auprès du premier :

« Ceci, c'est Elmire ! »

Un troisième squelette était déposé à quatre pas des précédents :

« Voici Mme Pernelle... »

Je demeurai saisi de cette révélation et me demandai si le prince Hamlet et son confident Horatio ne se jouaient pas impudemment de ma crédulité. Leur physionomie respirait une gravité sereine.

« Quittons ce cimetière, s'écria Poilpot. Allons sous les arbres. M. Charles Bonnet va vous dévoiler cet étrange mystère. »

Nous nous assîmes au bord de l'eau, dans des rocking-chairs; et tout en regardant, du haut de la terrasse, couler l'onde épaisse du fleuve, nous prêtâmes l'oreille à ce que voulut nous exposer l'historien. Je vais tâcher de résumer son récit.

« Orgon se nommait, en réalité, François de Patrocle; il appartenait à la petite noblesse de province; son père, Hercule de Patrocle, avait été l'auxiliaire dévoué d'Anne d'Autriche lors des correspondances de la reine avec l'Espagne; quand Hercule mourut, en 1642, François lui succéda dans la charge d'écuyer; il recevait, de ce chef, 600 livres de gages et 800 livres pour frais d'équipement et entretien de deux chevaux de selle. Sa fortune était modeste. Elle s'accrut par un mariage. Il épousa, en 1643, Louise-Angélique Dansse (Elmire) qui versa dans le ménage une dot de 40 000 livres. Elle était jolie, bien faite, quoique un peu courte (nous avions pu le constater tout à l'heure), et de trente ans plus jeune que son mari. Elle touchait, comme lui, de près à Anne d'Autriche, et leurs épousailles se firent

sous l'égide de Sa Majesté. Angélique était la fille de Mme Dansse (Mme Pernelle), qui remplissait à la cour l'office de première femme de chambre; son père, le sieur Dansse, y exerçait l'emploi d'apothicaire du corps de la reine. C'est lui qui préparait et administrait les secrets remèdes chargés d'entretenir en bonne santé ce corps auguste. Anne d'Autriche fut ravie d'unir la fille de son apothicaire et de sa suivante à l'écuyer dont elle avait pu apprécier le zèle et de rapprocher par cet hymen tant d'excellents serviteurs. François de Patrocle était désormais en état d'avoir une maison. Il acheta en 1644 le domaine de Croissy et les prérogatives y attachées. Il devint seigneur de ce lieu et se partagea entre ses terres, son service à la cour et son établissement de Paris. Quand il avait un moment de liberté, il poussait jusqu'à ce village dont il était le suzerain et qu'il gouvernait d'une main ferme et paternelle. Il y faisait de brefs séjours et regagnait ensuite le logis qu'il occupait avec sa femme Angélique-Elmire et sa belle-mère Mme Dansse-Pernelle, non loin du Louvre, dans l'enclos de l'hôpital royal des Quinze-Vingts.

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? Comme est-ce qu'on s'y porte?

On se représente M. de Patrocle, arrivant de Croissy à franc étrier et adressant ces questions à quelqu'un de ses gens. Son caractère était marqué des mêmes traits que Molière a prêtés au bonhomme Orgon. Il était violent, crédule, vindicatif, solidement attaché aux choses de la religion; il s'accordait en cela avec Mme Dansse, qui poussait la dévotion jusqu'à la bigoterie. Cette église, dont M. Poilpot est maintenant l'heureux possesseur, était leur œuvre. Ils la restaurèrent, l'enrichirent et attirèrent sur elle les libéralités

d'Anne d'Autriche. Mme Dansse ne se plaisait pas moins que son gendre à y venir entendre la messe. Ils y occupaient le premier banc et, l'un et l'autre, et surtout Orgon, étaient fort entichés de noblesse et flattés de jouer au féodal parmi des vassaux respectueux. Il ne semble pas qu'Elmire ait eu tout à fait ces goûts. A la vie des champs elle préférait la vie plus dissipée et plus élégante des salons. Elle prisait les belles manières, la galanterie, les madrigaux et s'en laissait conter honnêtement. Plusieurs contemporains rendent hommage à la petite Mme de Patrocle et vantent les agréments de sa personne et de son esprit. Elle était d'une santé chancelante: épuisée par de trop fréquentes grossesses (elle donna le jour à sept enfants), elle s'éteignit à un âge peu avancé, précédant dans la tombe sa digne mère Mme Pernelle et son époux, qui se remaria à soixante-dix-huit ans et mourut à quatre-vingt-huit. Cet Orgon était bâti à chaux et à sable...

Je suivais avec une curiosité croissante la conférence de M. Charles Bonnet. Cependant une question me montait aux lèvres. Je voyais bien agir les héros de la comédie, mais je ne distinguais pas, au milieu d'eux, celui qui les met en mouvement, l'imposteur qui excita la verve du satirique. Je n'y tins plus et, m'inspirant des propos d'Orgon alors qu'il interroge Dorine, je demandai brusquement :

« Et Tartufe?... »

M. Charles Bonnet sourit.

« Patience! patience! J'y arrive! »

Et il reprit le cours de sa narration...

« C'était vers 1655... M. et Mme de Patrocle étaient mariés depuis douze ans et aucun nuage n'avait troublé leur félicité. J'ai dit qu'ils logaient, avec Mme Dansse-Pernelle, dans l'enclos des Quinze-Vingts. Un matin, celle-ci sortait de l'office, lorsqu'elle vit

s'avancer, lui offrant de l'eau bénite au bout des doigts, un personnage dont l'extérieur et le maintien modeste la prévinrent favorablement. Il ne portait pas l'habit ecclésiastique, mais il y avait en lui un je ne sais quoi qui sentait l'homme du clergé. Le lendemain, elle le croisa de nouveau, et encore le surlendemain; elle fut édifiée par la violente ferveur qu'il déployait durant le saint sacrifice :

Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière;
Il faisait des soupirs, de grands élancements
Et baisait humblement la terre à tous moments...

On sortit ensemble; on échangea quelques mots; la voix de l'inconnu était amène et ses discours pleins d'onction. La bonne dame fut toute pénétrée de leur douceur. Il déclara se nommé Charpy, sieur de Sainte-Croix, et jouir du titre, à lui conféré par Mazarin, de « conseiller du roy en ses conseils d'État et privé »; cette confidence acheva de lui gagner l'estime de Mme Dansse; il demanda la permission de venir rendre ses devoirs; on fut flatté de les accueillir. Une semaine plus tard, Charpy de Sainte-Croix, présenté et prôné par la douairière, pénétrait sous le toit des Patrocle... Tartufe était chez Orgon; le loup s'installait dans la bergerie...

Or, qu'était-ce, au juste, que ce Charpy de Sainte-Croix, qui allait, grâce à Molière, enrichir la littérature d'un type immortel? M. Charles Bonnet l'a étudié dans le dernier détail et a pu reconstituer son obscure existence, sans y laisser de lacunes. Elle est féconde en péripéties. Nicolas Charpy n'est pas gentilhomme, comme il se vante de l'être. Souvenez-vous de la fureur de Dorine :

Oui, c'est lui qui le dit; et cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété...
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence
Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance.

Il est issu de bourgeois originaires de Cluny, et il est né à Mâcon. Cet homme est Bourguignon, ce qui explique qu'il ait le « teint frais, la bouche vermeille » et qu'il boive à son déjeuner « quatre grands coups de vin ». Comme ses compatriotes, il aime le jus de la treille, il a le tempérament sensuel. Ses parents le font instruire dans les lettres, il apprend la langue latine, la grecque, l'hébraïque, prend ses licences d'avocat au parlement et s'établit à Paris en 1638. Il publie un ouvrage consacré à la gloire de Louis XIII et de Richelieu (le *Juste Prince* ou le *Miroir des princes*), qui l'assure de la bienveillance royale; il est du reste protégé par Cinq-Mars qui se l'est attaché en qualité de secrétaire. Charpy se répand dans la haute société ; il y noue de nombreuses intrigues, il envoie des vers à M^lle^ de Bouteville, à Julie d'Angennes. Mais ces amusements sont onéreux, et notre avocat n'a que peu d'argent. Pour augmenter ses ressources, il s'associe à une bande de faussaires qui a pour chef un certain abbé Machon, archidiacre de Toul, et qui vend des lettres d'anoblissement, revêtues d'un sceau apocryphe. La supercherie est découverte, Machon arrêté; Charpy reste caché dans une cave pendant un mois; puis s'enfuit en Savoie. Il n'évite que la peine corporelle; il est pendu en effigie sur la place de Grève. Ces accidents lui inspirent des réflexions dont le fruit ne tarde pas à mûrir. Le coureur de ruelles, le courtisan de Julie d'Angennes feint de renoncer aux dissipations; il emploie le temps de son exil à composer des livres tout imprégnés de vertus évangéliques, l'*Ancienne Nouveauté de l'Écriture* et la *Vie du bienheureux Gaëtan*, fondateur des Théatins. Ce dernier opuscule est destiné à attendrir Mazarin, qui a introduit cet ordre en France et s'intéresse à son développement. Charpy a auprès du cardinal un défenseur, l'abbé Ondedey, maître de la chambre. Après de nombreuses et vaines

instances, il obtient enfin l'autorisation de rentrer à Paris.

Il y revient humblement, établit son domicile dans l'enclos des Quinze-Vingts, où il se rencontre et se lie avec Mme Dansse-Pernelle... Ses affaires étaient alors en assez mauvais point. Il ne lui était pas désagréable de devenir le commensal d'une famille opulente; il comptait retirer de ce commerce des profits positifs. Il ne s'abusait pas. M. de Patrocle lui témoigna de l'affection et sa femme alla un peu plus loin dans ses sentiments. M. Charles Bonnet a des raisons de supposer que la vraie Elmire fut moins sage que l'Elmire du poète et qu'elle céda aux entreprises de ce célibataire de quarante-cinq ans, en qui le libertinage un moment assoupi, s'était réveillé. Le voisinage jugea que les assiduités de Charpy étaient compromettantes; Mme Dansse eut vent de ces commérages; elle n'avait pas l'aveuglement que lui a attribué Molière; elle en avertit son gendre, qui refusa de se laisser convaincre. Toutefois, le scandale grossissait, il parvint jusqu'à la reine; Tallemant des Réaux ne craignit pas d'en tirer la matière d'une de ses historiettes. Un éclat était à la veille de se produire. Déjà Mme Danse s'était séparée d'avec les Patrocle, et Charpy se trouvait très mal à l'aise, en cette maison, où il avait jeté le ridicule et le déshonneur. La sollicitude de Mazarin consentit à le tirer d'embarras. En 1657, un bénéfice étant venu à vaquer en province, le cardinal l'en pourvut généreusement. Il le nomma prieur de Notre-Dame de Lespinasse, à Millau. Le maître fripon s'empressa de se rendre à ce poste. Sous couleur de servir la religion, il échappait aux reproches d'une maîtresse, à la colère d'un époux offensé... En cette conjoncture encore, Tartufe demeurait fidèle à son caractère. Mais à l'encontre du dénouement de la pièce, il ne subit pas le châtiment de ses crimes, il en fut plutôt récompensé, et par

la main d'un prince de l'Église; ce qui prouve qu'il n'en va pas de la vie réelle comme du théâtre, et que le vice n'y est pas toujours puni... »

L'aimable biographe des Patrocle a achevé de parler, que je continue de l'écouter. Le tableau qu'il a tracé est d'une clarté merveilleuse; les faits s'y coordonnent si parfaitement, que j'en conçois de l'inquiétude. Je crains que M. Ch. Bonnet n'en ait omis quelques-uns et n'ait inconsciemment altéré les autres pour mieux assurer le triomphe de sa thèse. Il surprend dans mon regard les doutes que je m'apprête à lui exprimer et les prévient aussitôt :

« Vous traverserez Millau, me dit-il, en revenant des fêtes de Gascogne. Arrêtez-vous un après-midi dans cette ville. Faites-vous communiquer par les archivistes les documents relatifs au sieur Charpy de Sainte-Croix, prieur de Notre-Dame de Lespinasse. Dès votre retour, nous nous reverrons. Et j'espère vous démontrer péremptoirement l'identité de cet homme avec Tartufe, et que Molière n'a pas puisé à une autre source les nuances dont il a coloré son Imposteur. »

Je résolus de me conformer à cet avis. Et, en attendant le résultat de l'enquête que je me proposais d'entreprendre, je félicitai mon hôte d'abriter sous son toit des cendres aussi illustres.

« Oui, me dit M. Poilpot, je commence à avoir un sérieux attachement pour Mme Pernelle !... »

## II. — LA CONVERSION DE TARTUFE

Me conformant aux conseils de M. Ch. Bonnet, je résolus d'utiliser mon passage à Millau pour y chercher des traces de ce Charpy de Sainte-Croix, en qui il prétend reconnaître l'original de Tartufe. Je me séparai pour un jour de la troupe des Cadets et me rendis dans cette petite ville. Je m'étais informé préalablement auprès de l'archiviste de l'Aveyron sur les sources à consulter, et il m'avait envoyé cette réponse : « Adressez-vous au curé de Notre-Dame de Lespinasse; il a dû garder fidèlement les papiers concernant le prieuré et vous avez chance d'en découvrir quelques-uns qui intéressent votre prieur. Charpy ayant occupé ce poste durant sept années, il serait étonnant qu'aucun vestige ne fût demeuré de son passage... »

J'arrivai donc a Millau par une radieuse matinée d'août et m'acheminai vers la cathédrale. M. le curé venait de regagner son domicile, où je m'empressai de le rejoindre. Il me reçut, en s'épongeant le front, dans une salle basse, où flottaient de vagues parfums de lessive et de cuisine, et, dès que je lui eus décliné mes noms et qualités, il m'offrit une prise de tabac. Encouragé par la bonhomie de cet accueil, j'exposai loyalement à mon hôte l'objet de l'enquête qui m'amenait près de lui et je ne tardai pas à regretter cet excès de franchise. Quand je lui eus appris les liens qui rattachaient l'ancien prieur de Notre-Dame de Lespinasse à l'*Imposteur* de Molière, je crus voir qu'un nuage se formait sur sa benoîte figure. Il referma d'un coup sec sa tabatière et prit un air subitement réservé.

« Mon Dieu, me dit-il, tous les documents que nous

possédions ici ont été dispersés. Et d'ailleurs je ne vous cacherai point que je ne suis nullement versé dans l'érudition, bornant mon zèle à remplir, du mieux qu'il m'est possible, mon ministère. Je vous conseille de rendre visite à M. Artières, l'éditeur du *Messager*, qui pourra vous renseigner avec fruit. Il réunit les éléments d'une histoire de Millau et il sera ravi de mettre sa science à votre disposition. Vous n'avez que cinq minutes de chemin à faire pour atteindre son logis. Je suis, monsieur, votre humble serviteur. »

L'imprimerie du *Messager* s'ouvre sur une cour humide et obscure qui, depuis deux siècles, n'a pas dû sensiblement changer de physionomie. M. Artières, quand je pénétrai dans l'angle de boutique qui lui sert de cabinet, s'amusait à ranger des paperasses. Il me prêta la plus grande attention et témoigna fort obligeamment du désir où il était de seconder mes efforts.

« J'ai eu, en effet, à m'occuper de Charpy de Sainte-Croix, mais ce que vous m'apprenez de son caractère me remplit d'étonnement. Toutes les pièces que j'ai compulsées, et où il est nommé, sont à sa louange. L'abbé Rouquette, dans sa monographie de Notre-Dame de Lespinasse, le cite comme un modèle. Au reste, je puis vous donner lecture du jugement qu'il porte sur lui. »

Il allongea la main vers un bouquin poudreux et, l'ayant feuilleté, il me désigna les lignes suivantes que je transcrivis aussitôt : « Charpy releva la maison prieurale et y rétablit la vie commune. Il donnait l'exemple de la piété. Toujours à la tête de son clergé, il assistait à tous les offices de l'église. Il faisait célébrer la Fête-Dieu avec tant de solennité qu'on venait, de dix lieues à la ronde, admirer la procession du saint sacrement. »

Cependant, M. Artières continuait de compulser ses notes :

« Il n'y a pas d'erreur sur la personne? ajouta-t-il. Il s'agit bien du sieur Charpy, élu prieur de Notre-Dame par le cardinal de Mazarin, en remplacement de Pierre de Bourzès, mort le 27 septembre 1658? »

Je l'assurai que ce signalement concordait avec le mien et lui demandai s'il n'avait pas à me communiquer une pièce curieuse ayant trait au célèbre aventurier. Il n'en possédait qu'une seule. C'était un acte de donation, dû à la libéralité du roi et conférant au prieur de Millau la propriété d'un canon ramassé sur les remparts de la ville. Encore que cet écrit n'ait qu'une importance locale, je crois devoir en rapporter les termes. Un parchemin, signé de Louis XIV et dédié à Tartufe, ne saurait être tout à fait indifférent :

Aujourd'hui, dernier du mois de novembre 1659, le roy étant à Toulouse, Sa Majesté étant informée qu'il y a dans la ville de Milhau en Rouergue, un petit canon enterré qui a été fait, durant les guerres de la religion, de cloches prises dans l'église, et voulant Sa dite Majesté contribuer au rétablissement desdites cloches, a fait don au sieur Charpy de Sainte-Croix dudit canon enterré, pour être de nouveau converti en cloches pour ladite église et retourner ainsi à sa première nature. voulant Sa Majesté que sans autres lettres, il dispose de la sorte dudit canon, pour la gloire de Dieu, en vertu du présent brevet qu'Elle a signé de sa main et fait contresigner par nous, son conseiller et secrétaire d'État de ses commandements et finances.

LOUIS.
Contresigné par LOMÉNIE.

M. Artières me promit de se rendre prochainement à Rodez et d'y entreprendre de nouvelles fouilles.

« Si je découvre que Charpy de Sainte-Croix ait été

mêlé à quelque méchante affaire durant son séjour en ce pays, je vous en instruirai. Mais n'y comptez pas. Je me porte garant de sa conduite, à dater du jour où il a mis les pieds à Millau. Vous savez le proverbe : « Le Diable, en devenant vieux, se fait ermite ! »

Dès mon retour à Paris, je me suis hâté de transmettre à M. Charles Bonnet le résultat de mes perquisitions. Ce n'est pas qu'elles eussent de quoi beaucoup l'enrichir. Mais je voulais tenir de sa bouche la démonstration qu'il m'avait promise et lui exposer certains doutes qui, à la réflexion, m'étaient venus à l'esprit. Trois tours de bicyclette m'amenèrent au seuil du cottage qu'il habite, dans le village de Croissy, à proximité de l'église de M. Poilpot et de l'ancien château des Patrocle. Il était assis sous de frais ombrages et s'occupait à collationner les feuilles d'un cahier volumineux, qui n'était autre que l'ouvrage qu'il prépare sur Charpy de Sainte-Croix. Il aborda, sans préambule, ce sujet qui est, pour lui, le plus cher qui soit au monde. Je commençai à lui dépeindre la stupéfaction où j'avais jeté l'honorable directeur du *Messager* en lui révélant l'indignité du prieur de Millau, et je répétai les assurances qu'il m'avait données de sa vertu...

« Il a eu raison de la vanter, déclara M. Bonnet. Tartufe a eu la fin la plus édifiante. Après que Mazarin l'eut pourvu d'un bénéfice, il fut exempt de péchés, ou n'en commit plus que de véniels. Soit qu'il eût des remords de ses fautes passées, soit que l'âge eût apaisé ses passions, il se consacra désormais aux devoirs de sa charge. Il évangélisa le peuple, prêcha la bonne parole à Béziers, à Montpellier, à Mâcon. Cependant, il n'était pas encore entré dans le sacerdoce. Il ne portait pas le titre de « vénérable, religieuse et discrète personne » qui précède invariable-

ment à cette époque le nom des prêtres, dans les actes publics ou notariés. Vers 1666, il se sentit mûr pour l'ordination; il prit le grade de docteur en théologie; l'évêque Hardouin de Péréfixe lui conféra le droit de porter l'habit. Il entra dans le service paroissial par une cure fort modeste, celle du petit bourg de la Villeneuve-en-Chevrie, près de Bonnière, au diocèse de Chartres. Il l'administra durant sept années, de 1671 à 1678; puis il s'en revint mourir à Paris, où il s'éteignit en 1682, laissant après lui des biens considérables qu'il légua aux théatins et une mémoire devenue respectable et respectée... »

Que l'odyssée de Charpy de Sainte-Croix soit telle que me l'a narrée M. Bonnet, j'en demeure persuadé. Sa conviction est étayée de forts arguments et de témoignages qui se trouveront assemblés dans son volume. Mais ces faits ne constituent qu'une des faces du problème et la moins intéressante. Il ne nous importe de connaître les aventures de ce personnage que si nous sommes sûrs qu'il se confond avec le Tartufe, et que Molière s'en est inspiré en modelant son héros. Or, il me semble que, sur ce point capital, l'historien des Patrocle ne m'a encore fourni que de vagues présomptions. C'est ce que je me permets de lui faire remarquer...

« Je vous attendais là, me dit en souriant M. Bonnet. Si vous exigez une déclaration expresse de Molière, affirmant qu'il a copié, dans son Hypocrite, le sieur Charpy de Sainte-Croix, je ne saurais vous la fournir. Je ne puis vous donner que des preuves morales, mais l'exemple nous apprend qu'elles suffisent parfois à asseoir la certitude!... »

Il me les a patiemment énumérées, appuyant chacune d'elles d'une indication précise, tirée de son manuscrit. Je vais tâcher de reproduire ces arguments, qui ne m'ont point paru manquer de solidité,

et sur lesquels les moliéristes de profession exerceront, sans doute, leur sens critique.

Et d'abord Molière eut-il des rapports avec le sieur Charpy de Sainte-Croix? S'il ne le connut personnellement, il en ouït parler, car ils avaient des relations communes, ayant frayé l'un et l'autre avec Voiture, Faret, Vaugelas et d'Aubignac. L'historiette où Tallemant le met en scène, et qui circulait sous le manteau, passa, selon toute apparence, sous les yeux du grand comique, qui se rappela soudain le rimeur à petit collet, l'onctueux pédant dont les aventures avaient fait du bruit à la cour et à la ville. Mais en supposant que Charpy n'excitât pas sa curiosité, il n'en était pas de même de Mme Dansse et de M. et Mme Patrocle. Ceux-là, il les avait rencontrés. Ils exerçaient à la cour des emplois analogues aux charges dont Jean-Baptiste Poquelin était investi, ainsi que son père. Mme Dansse était première femme de chambre d'Anne d'Autriche; son influence était redoutée, et M. de Patrocle, premier écuyer, jouissait d'une autorité égale. Lorsque le secret de la liaison de Charpy avec Louise-Angélique de Patrocle éclate en 1658, Molière revient de province; il est impatient de se mettre au courant de ce qui se dit à Paris; il en a même le devoir, puisque son métier l'oblige à étudier les mœurs et à en présenter la peinture. Comment supposer qu'il ait ignoré un événement dont les familiers de la reine mère et les gentilshommes du Louvre se faisaient des gorges chaudes? Toutefois, chez les Français, un scandale chasse l'autre; Molière eût assez vite oublié l'accident des Patrocle, si une circonstance imprévue ne le lui avait remis en mémoire. L'écuyer et sa femme trop coquette, s'étant brouillés avec Mme Dansse, quittèrent l'enclos des Quinze-Vingts, où ils occupaient ensemble un logis commun, et

vinrent s'établir tout à côté, dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Le hasard fit que Molière se fixa dans la même rue et devint leur voisin immédiat. Ils résidaient porte à porte; Molière ne pouvait entrer chez lui sans se croiser avec l'original dont il allait tirer son Orgon; il se garait devant les carrosses qui amenaient des visites chez Elmire; souvent aussi, il se heurtait à Mme Dansse-Pernelle. La digne douairière n'abordait pas son gendre et sa fille dans une humeur bienveillante. Elle avait avec eux des discussions d'intérêt et censurait aigrement leur train qu'elle jugeait trop prodigue :

Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés
Et de tant de laquais le bruyant assemblage
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.

Ces aigres disputes n'étaient pas sans éveiller des échos. La domesticité se chargeait de les répandre, et l'on peut admettre que la servante de Molière, quand elle joignait au marché Dorine ou Flipotte, ne se gênait pas pour leur arracher des confidences, quitte à les dédommager, en bavardant sur son maître...

Et voilà quelques-unes des « preuves » tirées de la vie de Molière et des contacts qu'elle eut avec celle de ses modèles présumés. Mais il y en a d'autres qui lui sont, si l'on peut dire, extérieures et qui n'ont pas moins de valeur.

Anne d'Autriche écouta, en 1664, à Versailles, les trois premiers actes du *Tartufe* et s'en montra fort choquée. On attribua sa répugnance à la liberté qui régnait dans la pièce. Mais n'y avait-il que ses scrupules religieux d'offensés? Les allusions qu'elle y découvrit aux infortunes conjugales de son serviteur, ne contribuèrent-elles pas à l'irriter? Elle était très

attachée à son écuyer, et à sa caméristé, et à son apothicaire; l'affection qu'elle leur vouait était si vive qu'elle éveillait les soupçons de Mazarin. M. Ch. Bonnet n'est pas loin d'admettre que le sieur Charpy, à qui le cardinal confiait de secrètes besognes de police, obéit à sa haute suggestion en s'introduisant, comme un espion intelligent, dans l'intimité de Mme Dansse et des Patrocle. Mazarin avait par son canal une source précieuse d'informations et il aimait à être bien renseigné. Anne d'Autriche ne vit donc pas sans déplaisir les petits mystères de sa maison dévoilés publiquement; au contraire, il est possible que la gaminerie du jeune roi s'en amusât et se fît un jeu de cette taquinerie. Toujours est-il que la représentation de la comédie fut interdite jusqu'à la mort de la reine, survenue en 1666 et autorisée, au lendemain de son décès, la première ayant eu lieu le 6 août 1667. Ces coïncidences ne laissent pas d'être significatives...

Je crois devoir interrompre la conférence de M. Ch. Bonnet et lui poser une question plus précise. J'imagine qu'il a lu soigneusement les divers opuscules publiés par Charpy de Sainte-Croix. N'a-t-il pas recueilli dans ces ouvrages, ou dans quelque lettre autographe du même auteur, une allusion à Tartufe, un aveu formel ou implicite, qui permette d'établir que l'agent de Mazarin s'est reconnu sous les traits de l'imposteur et a éprouvé de la fureur ou du dépit en se voyant joué par le satirique?

M. Ch. Bonnet n'est pas homme à se laisser prendre sans vert; il a réponse à tout; il se précipite avec allégresse sur l'objection et la terrasse. Celle que je lui présente lui est une nouvelle occasion de triompher.

« Certes, poursuit-il, Charpy ne dut pas ignorer

l'affront que lui infligeait Molière. Il était à Millau, pendant que le poète achevait sa comédie, mais il avait à Paris des amis fidèles qui le tenaient au courant de ce qui s'y produisait. Il y faisait lui-même de fréquents voyages. Il sut que le *Tartufe* avait été soumis dans le privé au suffrage du roi et exécuté tout au long chez la princesse Palatine en 1664 et 1665. Il ne protesta point. Mais, après que la pièce eut été représentée publiquement, il ne crut pas devoir garder le silence. Il était, à cette époque, à un moment décisif de sa carrière. Il allait entrer dans les ordres, il entretenait un commerce d'amitié avec le haut clergé de Paris. Il fit entendre, non pas une protestation (la colère répugnant à son nouvel habit), mais une plainte. Il offrit à Dieu la mortification dont on l'accablait, imitant, en cela, l'attitude de Tartufe, lorsque son infamie est dévoilée par Damis. Il publia une composition dont un exemplaire est conservé à la bibliothèque Mazarine, et qui a pour titre : *Paraphrase des lamentations de Jérémie*, en vers françois pour la semaine sainte, avec les annotations et le sens mystique par L. C. D. S. C. D. E. T. (Louis Charpy de Sainte-Croix, docteur en théologie), à Paris, chez André Cramoisy, rue Saint-Jacques, au sacrifice d'Abraham, MDCLXVIII). Voici l'important passage que j'y ai relevé touchant les desseins de la Providence et la soumission qu'il convient de leur montrer :

Quand on se soumet humblement
Aux ordres de son jugement,
On doit plus espérer que craindre,
Et l'on supporte ainsi ses coups les plus pesans,
Quand on a pris son joug dès ses plus jeunes ans.
Qui le sçait porter de la sorte
Sans parler, sans estre troublé,
Ne porte pas le joug, c'est le joug qui le porte
Et son cœur en triomphe, au lieu d'être accablé.

Il adore son Dieu, son silence le loue,
Il n'espère qu'en sa bonté
Et si quelqu'un l'a souffleté,
Il luy présente l'autre joue.
L'opprobe et le mépris ne troublent point sa paix,
On le peut accabler, on ne l'abat jamais.

Le biographe des Patrocle me lance un regard où éclate la foi dont il est animé :

« Eh bien! s'écrie-t-il, êtes-vous convaincu? Ces vers renferment ils un sens assez clair? »

Et, sans me donner le loisir de répondre, il reprend fougueusement :

« Comparez, je vous prie, le texte du *Tartufe* à ce que vous savez de notre homme; vous y rencontrerez à chaque pas des applications directes. Tartufe, comme Charpy, est originaire d'un lieu de province où il retournera tôt ou tard :

Vous irez par le coche en sa petite ville
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile.

« Tartufe commande à son valet Laurent de distribuer des aumônes, et tel était, en effet, l'un des offices de Charpy auprès de Mazarin; il veillait à la répartition des secours de sa cassette. Tartufe n'avait pas six deniers, quand le ciel l'a fait entrer chez Orgon, et vous vous rappelez le dénuement de Charpy lorsque, pour la première fois, il offrit l'eau bénite à M^me^ Dansse-Pernelle. Le discours que Tartufe débite à Dorine, en lui donnant son mouchoir, est la traduction quasi littérale d'une page où Charpy, exaltant la gloire de saint Gaëtan, raconte que les femmes, avant de l'aborder, « se dépouillaient de leurs ornements superflus et se réduisaient à l'ajustement le plus modeste ». Enfin, pesez les mots par lesquels l'exempt, au dénouement,

flétrit le traître et rassure les honnêtes gens qu'il a dupés :

D'abord il a percé par ses vives clartés,
Des replis de son cœur toutes les lâchetés.
Venant vous accuser il s'est trahi lui-même,
Et, par un juste trait de l'équité suprême,
S'est découvert au prince un fourbe renommé
Dont, sous un autre nom, il était informé.

« Quel peut être, s'il vous plaît, ce « fourbe renommé » contre lequel la justice « informa », sinon le sieur Charpy, libertin, dissolu, trousseur de filles, détrousseur de bourses, tortueux sacripant, jadis impliqué dans un procès de contrefaçon et pendu en effigie en place de Grève?... »

J'ai tendu des bras suppliants vers M. Ch. Bonnet.

« Assez! assez! Ne m'accablez pas davantage... Je conviens de tout ce qu'il vous plaira! »

Et je me suis sauvé, confondu par tant d'ingéniosité et d'érudition.

... Comme je pédalais le long de la Seine, dans la direction de Chatou, j'ai aperçu de loin le clocher de la petite église des Patrocle. Il se dressait, dans l'azur, svelte et gaillard malgré son grand âge. Son coq d'or tournait au vent. En m'approchant de l'église, je vis que l'huis en était entre-bâillé; et y ayant glissé un œil indiscret, je discernai un personnage vêtu de noir, qui contemplait, immobile, une fosse fraîchement creusée. C'était le peintre Poilpot, qui continuait de méditer sur les dépouilles d'Orgon, d'Elmire et de Mme Pernelle!

## M. YANN NIBOR, BARDE DE LA FLOTTE

Toulon, novembre.

« Alors, quand venez-vous m'entendre avec mes mat'lots? »

Depuis longtemps je désirais m'offrir ce divertissement. Le poète Yann Nibor, qui est bibliothécaire du ministère de la marine, a été élevé par M. Édouard Lockroy à la dignité de « barde », et il n'est pas médiocrement fier de ce beau titre. Et comme Yann Nibor est un barde sérieux et consciencieux, qui a un exact sentiment de son devoir, il profite des congés que lui octroie la bienveillante administration pour aller dire un petit bonjour aux bateaux de notre flotte. Il y rencontre des amis, d'anciens gabiers qui coururent avec lui les océans et qui sont restés au service. Il est très à l'aise dans ce milieu où on lui fait fête. Et sa joie s'épanouit en des chants tendres et forts que l'équipage écoute avec ravissement... Bientôt l'enthousiasme du barde se communique. On entonne ses refrains, huit cents gosiers poussent vers le ciel la complainte de l'*Hella* ou les couplets du *Combat naval*. Et c'est un grandiose spectacle de voir le barde Yann Nibor animant de sa flamme ces choristes primitifs.

Que de fois, à Paris, quand je le complimentais sur les succès qu'il remportait dans les salons, il m'a répété tout bas :

« Ce n'est pas ici qu'il faut m'entendre, c'est parmi mes mat'lots... »

Certes, Yann Nibor ne hait pas les louanges des dames décolletées qui l'applaudissent du bout de l'éventail :

« Monsieur Yann, j'ai pleuré ! Vous êtes irrésistible ! »

Un barde n'est pas indifférent à ces choses. Mais nulle part il n'est aussi heureux que sur le pont d'un vaisseau de guerre, ayant, autour de lui, des mathurins aux yeux clairs. Sa large poitrine se gonfle à la brise, sa voix gronde, de bonnes odeurs de goudron montent du port, les oiseaux de mer volent au loin... Le cœur de Yann se dilate : il se retrouve dans son élément...

Quand je suis arrivé à la gare de Toulon, sa haute silhouette m'est apparue. Il m'a broyé les mains dans un *shakehand* cordial, et sur son honnête figure de géant, rudement modelée, j'ai vu luire le contentement que lui causait ma visite. Il m'a annoncé que l'amiral Humann donnait à bord du *Brennus* une fête intime à laquelle il voulait bien me convier.

« Enfin ! s'est-il écrié, vous allez pénétrer le sens de mon œuvre ! Vous saurez ce que c'est qu'une chanson de marin chantée devant les marins et par les marins eux-mêmes ! »

Je me réjouis à l'idée de goûter ce plaisir. Cependant, le temps est magnifique, un gai soleil, illuminant la ville, invite à la flânerie; je prends le bras de Yann, et, tout en gagnant le quai de la vieille darse par des ruelles obscures, d'où s'exhalent des relents de bouillabaisse et d'huiles chaudes, je lui demande de me conter quelques épisodes de sa vie :

« Les plus lointaines histoires dont j'aie conservé l'impression sont celles de mon grand-père. Il était pêcheur auprès du mont Saint-Michel et il aimait à affronter le danger. Il avait acheté sur ses économies un cotre de quarante-cinq tonneaux qui s'appelait le *Général-Foy*. Voilà qu'un jour il partit avec mon père comme mousse et un pilote anglais. Il oublia l'Anglais sur les côtes de Jersey et cingla vers Madagascar... Vous représentez-vous cette coque de noix ballottée entre l'Atlantique et le Pacifique pendant deux ans, car l'isthme de Suez n'avait pas encore été percé? Ce dut être terrible. Mon grand-père mourut là-bas, tué par les fièvres. Mon père nous revint, un peu dégoûté de la navigation. Il s'établit ébéniste à Saint-Malo, et, au moment de mourir, il bégayait, comme si l'image des périls jadis surmontés hantait son agonie : « Du temps où je doublais le cap de Bonne-Espérance!... » Si j'ai été un vrai matelot, c'est que j'avais derrière moi dix générations de braves gens qui ne craignaient pas les « coups de chien ».

Oui, Yann fut un excellent sujet. M. Jules Claretie a reproduit les notes de son livret qui témoignent d'une application soutenue, d'un profond respect de la discipline. Il conquit ses galons de sous-officier et leur fit honneur. A part les coups de garcette qu'il empocha quand il était petit mousse, il ne reçut aucune punition grave. Sur les divers navires où il servit, sur l'*Inflexible*, sur la *Bretagne*, sur la *Victoire*, il édifia ses compagnons par sa conduite et les éblouit par ses talents. Il leur débitait des chansonnettes de café-concert avec ce formidable organe dont l'a doué la nature. L'*Amant d'Amanda*, interprété de la sorte, produisait un grand effet, à la hauteur des îles Sandwich... Puis il commença de rimer; il imita gauchement les vers de Jean Richepin. Il dépensa dix années d'un effort assidu, pour dégager son inspiration et lui

donner une forme personnelle. Il exprima les instincts, les rêves, les pensées confuses qui sommeillent dans l'âme très simple et un peu enfantine de l'homme de mer. Et, n'ayant subi l'influence d'aucune littérature, il transcrivit ce qu'il sentait, en toute sincérité. Il avait le bonheur d'ignorer les vaines élégances de la rhétorique... Pourtant il aspirait vaguement à la renommée; l'admiration de ses camarades, la curiosité de ses chefs chatouillaient sa vanité. Il rentra dans la vie civile et vint chercher fortune à Paris. Des déceptions cruelles l'y attendaient. Oh! la tristesse des jours inoccupés, l'amertume des refus, la détresse des ressources qui s'épuisent. Yann Nibor a énuméré ces souffrances dans une des pièces qu'il déclame avec le plus de satisfaction, y trouvant un agréable rapprochement entre sa condition présente et sa condition passée :

... Les bureaux d'placement
Avaient beau lui fair' la promesse
Qu'is allaient l'caser prochain'ment,
Mon pauvre Jacques attendit sans cesse;
Tant et si bien qu'un beau matin
On l' chassait d' sa p'tite chambr' meublée.
V'là donc l' pauvre bougr' sans un rotin
En guenill's sur l' pavé d'emblée.
L' jour i roupillait su' les bancs,
Esquinté d' trotter d'puis la veille
A caus' que la nuit les agents
N'voulaient pas qu'dehors i sommeille;
Chaq' matin, comme i crevait d' faim,
I chinait dans les boît' d'ordures
Pour récolter quedq' croût' de pain.

A la vérité, le chansonnier ne descendit pas à ce degré de misère. Il réussit à se procurer, dans l'administration, un emploi qui lui assura la subsistance : il put se livrer, en toute sécurité, à ses travaux; il fréquenta dans les brasseries du quartier latin, il banqueta à la *Plume* et s'assit au dîner celtique, où

il eut la satisfaction d'être loué par M. Renan. C'est dans un de ces lieux lyriques que je l'aperçus, aux environs de 1890.

« Vous souvenez-vous, Yann, du concert du *Lyon d'Or* ? »

S'il s'en souvient ! Ce soir-là on avait organisé dans ce restaurant un festival, avec le concours de quelques poètes à la mode. Ceux-ci venaient de débiter quelques sonnets et autres fantaisies décadentes ou précieuses. Quand Yann Nibor attaqua ses vigoureux récits, il sembla qu'un grand souffle d'air balayait la salle. Nous fûmes transportés en Bretagne, sur la jetée où flânent les vieux contremaîtres, dans les cabanes où ils font sécher leurs filets et cuire leur soupe. Et nous entendions leur langage primitif, leurs paroles brèves et bourrues, nous discernions leurs silhouettes noyées de brume, leurs pas cadencés par le roulis, leurs grosses bottes, leurs dos arrondis sous les plis du *suroît*, et le chapeau de toile cirée, et la pipe qui brille comme un fanal dans la nuit. Puis, Yann s'échauffant, les regards furieux, les poings serrés, imitait les sifflements de l'orage, le grondement des flots en furie, et, se recueillant, il peignait la résignation des matelots qui attendent la mort et courbent le front sous les arrêts de la Providence. Quand il descendit de l'estrade tout le monde l'acclama. Ce fut son premier triomphe.

« Vraiment, dit Yann, je n'ai pas à me plaindre de mes confrères. Ils sont charmants, mais ils ne valent pas encore les gars du *Brennus* dont vous allez faire la connaissance... A demain... »

Je n'eus garde de manquer au rendez-vous. Je montai dans le canot que le barde Yann Nibor, assis à l'arrière, commandait... Les sept avirons fendent le flot; l'embarcation file plus légère qu'une hirondelle. En quelques minutes, nous avons gagné le cuirassé. On se croirait au printemps; pas un nuage

n'obscurcit l'azur du ciel; une tiédeur nous pénètre; il fait bon vivre en ce climat chéri des dieux, où les plus meurtriers engins de guerre ont un aspect aimable; le monstre que nous accostons a l'air presque débonnaire. Ses aciers et ses cuivres resplendissent; ses cheminées blindées, ses mâts à tourelles évoquent les architectures du XXe siècle, qu'a créées l'imagination de Robida. Et d'ailleurs, aujourd'hui, sur le *Brennus*, tout est parfum et murmures. Une musique y exécute des valses; des guitaristes y rythment des sérénades. Des bouquets à profusion ont été semés à l'entrée de la coupée. Sous une tente, formée de pavillons multicolores où le Lion d'Angleterre fraternise avec le Croissant, les robes se mêlent aux uniformes. De jeunes enseignes s'empressent et distribuent aux dames le programme du concert. Vis-à-vis des auditeurs sont les acteurs, je veux dire les six cents hommes d'équipage, astiqués, pomponnés, rangés sur des bancs fraîchement peints, et qui attendent le moment de montrer leur zèle.

Enfin voici le ténor, le barde... Il enveloppe ses troupes d'un regard paternel et empreint d'une mâle autorité : « Mes enfants, je compte sur vous. » Ainsi Napoléon, avant d'engager la bataille, exaltait l'ardeur de ses grenadiers. Yann s'est approché d'une table que recouvre un drapeau tricolore. C'est la tribune qui lui a été réservée... Il commence : « *Honneur et patrie*, poésie dédiée à l'amiral Humann. » Le barde estime qu'il convient d'élever le cœur des matelots et de leur enseigner leurs devoirs. L'amusement viendra tout à l'heure. Il leur explique ce qu'est l'honneur du marin. Et la définition qu'il en donne est d'une remarquable simplicité :

L'honneur est d' fair' bien son service
Et d' sentir qu'on a l' cœur qui bat
Quand les canons sonn't l'exercice
Dur mais beau du branl' bas d' combat.

Que le mathurin s'inspire de ce conseil : on n'a rien de plus à lui demander. Pour ce qui est de la patrie, Yann met tout uniment le doigt dessus. Il ne se lance pas dans des dissertations métaphysiques. Il parle le langage du sentiment. Qu'est-ce donc que la patrie?

C'est la femm', la mèr', la grand'mère,
Les p'tiots qui nous attendent là-bas.
La vieille église et l' vieux cim'tière
Où pus d'un d' nous n' moisira pas...

Les six cents gabiers prêtent à ces leçons une attention déférente et un peu distraite. Pendant que Yann s'attendrit sur la « vieill' mèr' restée au pays », leurs yeux se fixent curieusement sur les amiraux chamarrés d'or et sur les jolies Toulonnaises assises au milieu des fleurs. Il s'agit de secouer ces gaillards-là et de leur mettre, comme on dit, le feu au ventre. Notre barde s'y entend... « Mes amis, nous allons chanter le *Combat naval.* Tout le monde reprend au refrain. » Et Yann, embrassant l'horizon d'un geste immense, décrit les combats futurs; il montre les cuirassés en ligne, vomissant la mort, et les mathurins agiles pointant leurs pièces sur l'ennemi. Il joue à lui seul, il mime le drame effroyable : les canons fument, les balles sifflent, les vaisseaux frémissent dans leur mâture. C'est un carnage. Et Yann, haletant, vocifère des strophes héroïques :

Amiral, l'enn'mi est en vue!
— Bon, marchons d'ssus à tout' vapeur,
Car il faut qu'avant la nuit venue
Sur mer not' pays soit vainqueur.
Viv' l'amiral et viv' la France!
Hissons nos plus beaux pavillons!
Et f....-lui, à grande distance,
Un' décharg' des meilleurs canons.

« A vous, mes enfants! » Les six cents matelots clament le refrain :

La guerr'! La guerr'! La guerre!
L' mathurin n' la craint guère
Car, sur terre ou sur l'eau,
Il aim' risquer sa peau,
Mais, tant qu'il est en vie,
Gare à la gueule ennemie,
Aux bruits d'cric, crac, marche avec!
Nos canons pèt'nt sec.

Ce n'est pas mal, assurément. Mais ça manque un peu d'entrain. Les choristes sont visiblement intimidés par l'appareil pompeux de la mise en scène et par l'extrême distinction des spectateurs. Ah! si Yann les tenait dans un coin de la batterie, à l'heure de la soupe, après une libation copieuse. Quelles clameurs! Quel tonnerre! Ils savent que Yann a porté comme eux la vareuse de laine; ils ne sont pas plus gênés avec lui qu'avec un frère... Tandis que ces amiraux et ces commandants glacent leur expansion naturelle. N'importe! le barde ne se décourage pas. Il conte aux bons gabiers un tas d'histoires; il leur narre la fin tragique du pau' p'tit soldat qui est allé se faire tuer au Tonkin par les pirates. Il avait promis à sa grand' mère de lui rapporter un beau foulard dans une boîte de Chine. Et la bonne vieille lui avait remis un scapulaire pour le protéger contre les sauvages :

Six s'main's après ça, la pauv' vieill' grand'mère
Eut, d' son pau' p'tit gas, la p'tite boite en bois.
La p'tit' boite cont'nait un vieux scapulaire
Teint d'sang et troué d' la ball' du Chinois.

Les matelots écoutent, immobiles, ce récit. Ils sont émus et attentifs. Peut-être songent-ils à ceux qu'ils ont laissés très loin, dans le Nord, au fond de la Bretagne, aux mères, aux promises, qu'ils ne reverront

que dans trois ans. Yann remue, en eux, des impressions attendrissantes et douces. Et maintenant c'est une autre corde qu'il fait vibrer. Passant du grave au doux, il décrit la vie du bord, le fourbissage, l'astiquage, la manœuvre; il invective le maître-coq dont les fayots ne sont jamais assez cuits. Ces détails familiers provoquent une gaieté énorme. Pour le coup, les gas oublient qu'ils ont devant eux dix officiers supérieurs et le dessus du panier de la beauté toulonnaise. Ils laissent leur joie s'épancher. L'ingénieux Yann Nibor n'attendait que cet instant : « Nous allons chanter les *Quatre Frères* et l'*Hella* ! » Il attaque furieusement ce morceau célèbre auquel il doit sa réputation et qui est vraiment d'une largeur admirable... Il n'a plus besoin d'exhorter les camarades. On lui emboîte le pas, et ferme!... Les strophes sont allègrement poussées et s'en vont porter jusqu'aux échos de la vieille darse, des nouvelles des naufragés de l'*Hella* !

Allons Pell'tas et Terr'neuvas!
Allons Pell'tas et Terr'neuvas!
Faut pas s' fair' de la bil' pour ça,
In troun' derin'tra lonlaire,
In troun' derin'tra lonla!

Le barde ruisselle. Il a exécuté vingt morceaux qui en valent cent, si l'on considère la somme d'énergie qu'il y a dépensée. On l'accable de félicitations. L'amiral Humann n'est pas le dernier à les lui prodiguer, il l'engage à revenir lui faire une visite au printemps prochain... Yann est pénétré de reconnaissance pour tant de bonté. Il n'oubliera pas cette invitation. Il va se recueillir tout l'hiver, afin de prendre des forces. Après une telle journée il a besoin de six mois de repos, au fond de sa bibliothèque silencieuse...

« Ces exercices sont salutaires, me dit un lieutenant de vaisseau, avec qui j'ai lié conversation. Ils moralisent les hommes !... »

... Dix heures du soir... Yann me conduit, pour m'instruire, dans un certain quartier de Toulon qui a gardé l'aspect qu'il devait avoir au xv^e siècle. Ce sont des rues sinueuses et sordides, bordées de maisons louches, aux volets clos. Un peuple de ribaudes y est répandu... Elles sont pour la plupart hideuses, décrépites avant l'âge; leurs doigts crochus s'agrippent aux habits des passants, leurs bouches édentées glapissent des mots infâmes. Nous nous hâtons de fuir... Comme nous contournons un singulier carrefour, qui formerait un merveilleux décor pour le quatrième acte du *Roi s'amuse*, nous remarquons, au fond d'une boutique violemment éclairée, cinq solides mathurins qui flirtent avec cinq commères court-vêtues, au milieu d'un régiment de bouteilles vides. Et soudain, ils se mettent à chanter. Et que chantent-ils? Un couplet de Yann, tout frissonnant de patriotisme :

L' mat'lot est toujours là
Pour les grands coups d'tabac.
Quand y a la guerre
Avec n'importe qui,
  C'est son affaire
De chambarder l'enn'mi.

« Dites donc, Yann, il me semble qu'on débite vos vers dans de bons endroits. On m'assurait tantôt qu'ils avaient une vertu moralisatrice... »

Le barde ne peut s'empêcher de rire.

« Eh ben, quoi ! les pauv'gas peuvent rigoler un brin. Ça ne fait de mal à personne. Et pourvu qu'ils soient d'attaque au jour du branle-bas général... »

Et, rempli de tendresse pour les braves qui ont si bien retenu ses chants (Yann, mon ami Yann, l'amour de la gloire vous perdra !), il ajoute :

« Vous ne voulez pourtant pas que les marins vivent comme des demoiselles ! »

# LE CORNISTE EUGÈNE VIVIER

## ET LES SOUVERAINS D'EUROPE

---

Comme je flânais l'autre semaine dans les rues de Nice, j'aperçus à la devanture d'un libraire un petit volume que je reconnus, à son format bizarre, pour être de M. Eugène Vivier; et je me rappelai que cet homme célèbre résidait, en effet, sur la côte d'Azur. M. Eugène Vivier, dont le nom est à demi oublié des générations nouvelles, jouit d'une grande réputation sous les règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III. Il exécutait sur le cor des exercices d'une difficulté inouïe et joignait à son prestige de virtuose, l'agrément d'un esprit funambulesque qui le poussait à mystifier ses contemporains. Bien avant Lemice-Terrieux, il sut organiser de ces plaisanteries froidement concertées qui ont, dans l'opinion publique, un durable retentissement. Les farces de Vivier sont légendaires et quelques-unes furent ennoblies par un réel esprit philosophique. Pour tout dire, ce corniste fut un des plus singuliers personnages du siècle; je résolus de lui rendre visite, dans le double dessein de contenter ma curiosité personnelle et de lui arracher quelques confidences sur les divers souverains qui l'avaient

honoré de leur familiarité. Car, pendant une période de vingt années, M. Eugène Vivier fut l'hôte de toutes les cours d'Europe... Le libraire s'empressa de m'indiquer son logis. Je gravis les étages d'une énorme maison peinturlurée à l'italienne et je pénétrai dans un appartement dont un aimable vieillard vint m'ouvrir la porte. J'hésitais à voir en lui M. Eugène Vivier, mais un cor de chasse, suspendu à la muraille, dissipa mon incertitude. Je me trouvais devant l'illustre soliste. Il m'accueillit d'ailleurs avec sympathie, dès que je lui eus exposé l'objet de ma démarche, et ne me cacha pas le plaisir qu'il en ressentait.

« Comment! vous vous occupez d'un disparu, d'un ancêtre! Vous croyez que le public peut s'intéresser à ma personne! Je ne suis plus un corniste, je suis un bénédictin. »

Il me semble que la vie claustrale ne l'a pas trop abîmé. Il a la mine fleurie, l'œil brillant, le pas agile; il porte un ventre en poire, indice d'une heureuse constitution; et sur son crâne s'élève une houpette blanche dont la physionomie est, ma foi, des plus gaillardes. Il me laisse le temps de procéder à cet examen. Et, brusquement, il me demande : « Quel âge me donnez-vous? » Il attend ma réponse : « J'ai quatre-vingts ans pour vous servir! » Je lui en eusse donné cinquante. Il se met à rire, me montrant, à cette occasion, qu'il a des dents toutes neuves. Puis, il m'avance un fauteuil, s'accommode en face de moi, croise les jambes, renverse la tête, pousse un léger gloussement, dont il assaisonne volontiers ses traits d'esprit et dit d'un ton délibéré : « Je commence! »

« Et tout d'abord, monsieur, souffrez que je vous expose ma théorie. J'ai fait deux parts dans mon existence, j'ai attribué l'une au cor de chasse et l'autre à la mystification. Cette dernière occupation n'est pas, comme vous pourriez le supposer, un amusement fri-

vole, mais une excellente école de psychologie. En abusant mes semblables, en les dupant par de fausses apparences, en excitant chez eux des mouvements violents, j'ai appris à les pénétrer, à saisir le fond de leur pensée. Un homme en colère se livre tout entier. Un imbécile tombe dans le piège qui lui est tendu et sa sottise apparaît au plein jour. Usez de mon système; et si vous êtes doué, comme je l'ai été moi-même, pour y réussir, vous en retirerez, avec d'intimes satisfactions d'amour-propre, une exacte connaissance des hommes — ce qui n'est pas un maigre profit. »

Je m'imprégnai de ces conseils sans prendre toutefois l'engagement de les suivre. Et M. Eugène Vivier daigna les appuyer de quelques exemples. Il me conta ses débuts et de quelle façon sa vocation s'était affirmée... Ce n'est encore qu'un écolier, et déjà un mystérieux instinct l'avertit de son génie. Il joue les plus méchants tours à ses camarades et les égaye par la jovialité de son humeur. On l'envoie à Poitiers pour étudier le droit; il y transporte des instruments de cuivre et s'enferme avec eux dans un étroit logement d'où s'échappent, la nuit et le jour, des sons formidables. Le propriétaire se répand en menaces; mais Eugène Vivier, qui possède son code presque aussi bien que le saxophone, refuse d'y obtempérer, alléguant les termes de son contrat. Ce propriétaire passe des injonctions aux prières : « Quittez mon immeuble. Et non seulement je ne vous réclame pas d'indemnité, mais je vous paye deux termes d'avance chez le voisin. » Eugène Vivier, ayant observé les ravages produits par l'inquiétude sur le visage d'un bourgeois poitevin, se laisse fléchir, et, désirant expérimenter les effets de la fureur sur l'âme d'un pédagogue, il s'avise d'un stratagème peu commun. Il dérobe un âne au marché, l'introduit dans l'amphithéâtre de la

Faculté de droit et le hisse dans la chaire. Le maître, survenant, ne peut s'empêcher de pâlir à ce scandaleux spectacle. Mais, ressaisissant son sang-froid : « Messieurs, déclare-t-il, je vous fais mes compliments. Vous avez là le maître qu'il vous faut ! » Eugène Vivier apprit de la sorte que les mauvaises plaisanteries se peuvent retourner contre leurs auteurs; il eut des boules noires à son examen de fin d'année; et il ne parvint à apaiser la légitime rancune de son professeur qu'en exécutant sur le cor le duo de *Robert le Diable* qui était alors en grande vogue.

Le jeune corniste avait acquis une dextérité surprenante. Il parvenait à tirer de son tube trois et même quatre sons simultanés, réalisant l'accord parfait et accomplissant un tour de force qui déconcertait les lois de la physique. La ville de Poitiers s'émut de ce miracle. La ville de Lyon, où Vivier alla s'établir, n'en fut pas moins étonnée. Il acheva de se rendre populaire en attaquant, dans un journal satirique, le directeur du Grand-Théâtre. Son pamphlet, en forme de catéchisme, obtint un succès immense. On y lisait des phrases comme celles-ci : « Qu'est-ce que la direction? — La direction n'est pas un *esprit*; c'est une chose qui n'est ni éternelle ni infinie. — Pourquoi dites-vous que la direction n'est pas éternelle? — Parce qu'elle a mal commencé et ne tardera pas à mal finir. » L'impresario chercha querelle à son détracteur. Mais il dut courber la tête sous l'orage, le public se déclarait contre lui. Si le suffrage universel eût existé en 1842, Eugène Vivier se fût lancé dans la politique et il eût été élu représentant du peuple à une énorme majorité. Cette chance lui manquait. Il contempla son cor — son meilleur ami, — en arracha des accents plaintifs et médita sur sa destinée.

« Je suis avocat, je n'ai pas un sou vaillant; l'accord parfait sur le cor de chasse est mon unique ressource.

Il est urgent que l'État vienne à mon secours. Je vais solliciter un emploi dans les finances. »

Quelques *soli* bien placés lui assurèrent l'appui de M. le trésorier général, de Mme la préfète, et du premier président qui avait une passion pour le duo de *Robert le Diable*. Eugène Vivier fut nommé commis des contributions indirectes. Il partit pour Paris, ayant son brevet en poche et son cor en bandoulière. La diligence le déposa rue Croix-des-Petits-Champs. Il loua une mansarde à l'hôtel de l'Univers, auprès des Halles. Trois mois plus tard, grâce à son prodigieux entregent, il était répandu dans la haute société; Adolphe Adam lui consacrait des articles enthousiastes; on l'invitait à la cour; il avait l'honneur de paraître au château d'Eu devant la reine Victoria qui le comblait de louanges. Son supérieur hiérarchique, le directeur des contributions, M. Denis, était à ses pieds. Et comme Vivier jetait le trouble dans le service, tout à la fois par l'éclat de sa renommée et par l'irrégularité de sa présence, M. Denis le supplia de ne plus paraître au ministère et chargea un garde à cheval de lui porter chaque mois ses appointements. Le corniste Eugène Vivier, plus heureux que le M. Badin de Georges Courteline, avait dompté l'administration. Il était aimé des princes. Ses accords arrachaient des soupirs aux femmes sensibles. Il n'avait plus qu'à se laisser glisser sur le chemin de la gloire.

En me narrant ces épisodes, M. Eugène Vivier s'est animé, et je pénètre l'un des artifices qui lui valurent de si nombreuses faveurs. C'est un comédien consommé. Il est constamment en scène. Il ne raconte pas, il joue, il mime, il imite les personnages, reproduit leur allure, leur silhouette. Chaque anecdote devient une pièce de théâtre, où tout est arrangé en vue de l'effet. M. Vivier est moins soucieux de la vérité que du pittoresque et l'on doit se tenir en garde

contre ses peintures; mais il y met tant de feu, cet octogénaire a conservé une si merveilleuse souplesse, qu'il arrive à donner l'illusion de la vie réelle. Tandis qu'il s'occupe à me divertir, il me semble apercevoir le Crispin du *Légataire* cabriolant dans la redingote de M. Joseph Prudhomme. Et ce spectacle ne manque pas d'imprévu...

« Parlez-moi, je vous prie, de vos amis les princes. »

M. Eugène Vivier, qui a de la finesse, ne se laisse pas prendre à cette flatterie grossière. Il se défend, avec modestie, d'avoir été pour les rois autre chose qu'un passant respectueux. Il leur a inspiré, tout au plus, de l'admiration et de l'estime, et s'est employé du mieux qu'il a pu, à les amuser; il espère leur avoir laissé un souvenir agréable; mais il n'a jamais oublié qu'il avait l'honneur d'être Français et il a exigé que l'on respectât, dans toutes les circonstances, sa dignité d'homme et de citoyen. En 1844, il se transporte à Londres sur la demande de la reine. On l'accable de compliments, on le couvre d'or; on lui prodigue les mêmes égards qu'à un ténor italien. Le vieux duc de Wellington témoigne le désir d'écouter cet artiste incomparable. Et l'on demande à Vivier d'exécuter en sa présence la *Marche des grenadiers* pour fêter l'anniversaire de Waterloo. Il bondit sous cet outrage. « Un autre anniversaire, dit-il, mais pas celui-là! » L'audition est remise à une date ultérieure. Enfin Vivier paraît son cor à la main dans le salon du duc et accomplit ses prouesses accoutumées. Wellington n'était pas aimable, c'était son moindre défaut; il attrape Vivier par le revers de son habit et lui crie d'un ton maussade :

« Allez jouer encore! »

Un autre corniste eût été fier de cet hommage, qui, malgré sa forme impérative, ne laissait pas d'être flat-

teur. Vivier en jugea autrement, il résolut d'infliger une leçon de courtoisie à ce guerrier orgueilleux. Il répliqua avec sécheresse :

« Non, monseigneur, je ne jouerai plus. Cela vous empêcherait de dormir. »

Les mânes de la Grande Armée tressaillirent. L'empereur était vengé!

Si Vivier fut un peu dur pour nos ennemis héréditaires, il se montra exquis pour les Russes en qui, sans doute, il devinait par avance les alliés de son pays. Le tsar Nicolas daigna même le consulter, non point sur la politique ni même sur le maniement du cor de chasse, mais dans une circonstance mémorable et qui vaut la peine d'être rapportée. Vivier joignait à ses multiples capacités un talent d'un ordre spécial mais fort honorable. Il réussissait à merveille les bulles de savon. Ces bulles n'étaient pas des bulles quelconques, de celles que fabriquent les enfants en soufflant dans un chalumeau. C'étaient des bulles savantes, au sein desquelles il introduisait par un procédé, de lui seul connu, de la fumée de tabac. Elles flottaient irisées, nuageuses, et, quand elles crevaient, d'odorantes vapeurs s'échappaient de leurs flancs. Les officiers de Saint-Pétersbourg se récrièrent sur la beauté de ce jeu, qui fit bientôt fureur dans les salons élégants. Les dames de la noblesse organisaient des fêtes et gravaient sur les cartes d'invitation : *On fera des bulles de savon*, comme elles eussent mis : *On dansera*. Eugène Vivier, entre son cor et ses bulles, s'épanouissait et brillait d'un vif éclat. Il crut mourir de saisissement lorsque l'aide de camp de Nicolas, le comte de Wielhorski l'aborda, un soir, avec mystère :

« J'ai une grande nouvelle à vous annoncer; mais soyez discret, ne la communiquez à personne.

— Je vous le jure ! »

Le comte Wielhorski lui murmura à l'oreille :

« L'empereur fait des bulles de savon!! »

Eugène Vivier venait, sans s'en douter, d'ouvrir les voies à la future alliance!

« De tous les souverains, me dit-il, le plus généreux, celui qui avait l'âme la plus tendre, c'était Napoléon III. L'avez-vous connu?

— Je n'ai vu que son portrait dans les livres.

— En ce cas, regardez bien... le voici!... »

Il s'enfonce dans son fauteuil, il effile sa moustache, il appuie mollement son front sur sa main gauche, et d'une voix grasse et traînarde, empreinte d'un vague accent hollandais, il laisse tomber ces mots :

« Allons, monsieur Vivier, montrez-nous que vous avez de l'esprit. »

Vivier reproduisait avec une telle perfection le timbre de l'empereur que les chambellans eux-mêmes s'y trompaient. Ils se levaient, empressés, croyant ouïr la voix de Napoléon dans la pièce voisine, pensant qu'il allait apparaître. La porte s'ouvrait, Et ils se trouvaient en présence du musicien qui s'amusait de leurs mines déconfites. Napoléon riait de ces charges; mais elles n'étaient pas du goût de tout le monde, et particulièrement des généraux qui en faisaient trop souvent les frais. Ils détestaient ce corniste de malheur qui s'était faufilé, on ne savait trop par quel sortilège, dans les sympathies du maître. Vivier l'accompagnait à Compiègne, à Rambouillet, au camp de Châlons, à la chasse, aux grandes manœuvres. Il surprenait sur son passage des murmures hostiles dont il ne tardait pas à se venger. Un matin, se rendant chez l'empereur, il saisit cette phrase dans la bouche du général X..., surintendant du palais :

« Encore cet imbécile! Quelles sottises va-t-il *lui* débiter aujourd'hui? »

Il s'approche du souverain; il le salue, et de sa voix

nette et perçante, devant l'état-major assemblé, il répète les paroles qu'il vient d'entendre. Et il ajoute :

« Je ne me plains pas. Le général X... a raison, je ne suis qu'un imbécile. Mais je trouve qu'il eût été plus poli de dire : *Quelle sottise va-t-il débiter à* Sa Majesté ! »

Ce fut une joie indicible à laquelle l'empereur s'associa et qui s'augmenta de la confusion du général X..., rouge comme braise et écumant dans son uniforme. Eugène Vivier put vérifier en cet instant les conséquences d'une colère rentrée sur le tempérament d'un officier supérieur.

Il trouva, pendant les vingt années du règne impérial, l'occasion de mille autres études ingénieuses. On le savait bien en cour; on l'entourait, on l'adulait, on le chargeait de remettre des placets. Il obtint quelques douzaines de bureaux de tabac dont il ne garda pas un seul pour lui-même, se contentant pour vivre du produit de ses cachets et de ses concerts, qui était, du reste, considérable. Ce désintéressement de Vivier plaisait à l'empereur et plus encore, sa vivacité de repartie. Il exigeait que son corniste ordinaire fût royalement traité. Lorsqu'il arrivait à Châlons, il ne manquait pas de le recommander à la sollicitude de M. de Bourgouain : « Que M. Vivier soit ici comme chez lui ! » Et Vivier de protester avec énergie.

« Quoi donc, monsieur Vivier, vous n'êtes pas satisfait?

— Non, certes ! j'habite les Batignolles et ma concierge oublie de me monter mon café au lait. Je serais bien fâché d'être ici comme chez moi ! »

Protégé par la bienveillance de Napoléon, Eugène Vivier se permettait les pires extravagances. Il taquinait les Parisiens, il entravait la circulation, il envoyait promener les sergents de ville. Il avait choisi pour champ d'expérience la place de la Bourse, où était

situé son logement. Il y avait placé un fil de fer qui la traversait dans sa largeur. Et le long de ce fil, il faisait danser des marionnettes, circuler des ballons. Et il se gaudissait à contempler les badauds qui bayaient aux corneilles la bouche ouverte, et les yeux en l'air. Il finit par amener dans son salon, au quatrième étage, un veau vivant, il le poussa à six heures moins cinq minutes sur le balcon et lui arracha, en le tirant par la queue, des clameurs affreuses. Ce soir-là, cinq cents personnes manquèrent le courrier, dont la levée se faisait à six heures précises... Et Arsène Houssaye, Théophile Gautier, Edmond About, Lambert Thiboust, Ravina, qui guettaient la catastrophe, derrière les fenêtres de Vivier, s'embrassèrent en signe d'allégresse et célébrèrent, en sablant le champagne, la stupidité humaine...

Que ces folies sont loin dans le passé!

« Et maintenant, dis-je, à quelle besogne occupez-vous vos loisirs? »

M. Eugène Vivier, ayant achevé sa narration, s'est rasséréné. Et je ne remarque sur ses traits aucune trace de fatigue. Ils respirent l'enjouement et la quiétude. Ce corniste est de métal, — comme son tube...

« Je lis, je compose des opuscules dans lesquels j'enferme un grain de philosophie pratique. Je me chauffe au soleil, je mange des bouillabaisses, que je digère excellemment. Pour m'entretenir la main, je mystifie les Anglais que je rencontre à la promenade, en feignant de les interpeller dans leur langue. Je me sers, à cet usage, d'un idiome inconnu que je colore d'un fort accent britannique. Ils en sont très intrigués. Et ces modestes succès me rappellent mes triomphes. »

Je complimente M. Eugène Vivier sur sa verte santé, sur son allégresse inaltérable. J'eusse voulu lui entendre exécuter son fameux accord *do, mi, sol, do*. Il me fait comprendre que l'heure n'est pas séante pour

emboucher le cor de chasse. Mais il me promet de ne pas me laisser mourir sans m'accorder cette satisfaction. Et, tout en me reconduisant au seuil de sa demeure, il me donne un avis, où se résument soixante années de sagesse :

« Ayez le mot pour rire et faites des bulles de savon. C'est le secret du bonheur ! »

## LES SENSATIONS D'UN SPORTSMAN HEUREUX

J'ai eu l'avantage de faire l'autre jour sa connaissance. Comme je m'étais aventuré aux courses d'Auteuil, mon excellent confrère, M. Léon Guillet, qui possède si intimement les choses du sport, me désigna un jeune homme fort élégant qui circulait parmi les groupes et semblait être l'objet d'une curiosité empressée : « Vous voyez, me dit-il, le vainqueur du dernier Grand Steeple. Sa jument Marise lui a rapporté, ce jour-là, plus de 100 000 francs. Il se nomme M. Faider et est attaché à la légation de Belgique à Paris. » Je me sentis aussitôt un vif désir de causer avec ce gentleman qui trouvait le moyen d'accommoder les travaux d'écurie avec les devoirs diplomatiques. Un tel cumul n'est pas ordinaire. Et d'ailleurs il est toujours instructif d'interroger quelqu'un à qui vient d'échoir une grosse satisfaction. Les gens heureux, sur terre, ne sont pas en si grand nombre!... En attendant de pouvoir aborder M. Faider, je m'amusai à le suivre. Il avait l'air affairé. Il entra en conciliabule avec un personnage de robuste encolure qu'on me dit être son entraîneur, et avec un petit bout d'homme, enveloppé dans un paletot noisette, et qui

était son jockey. Puis il les quitta, s'approcha du champignon, où les bookmakers tiennent leur industrie, et aussitôt vingt oreilles curieuses se tendirent pour saisir au passage les ordres qu'il donnait à demi-voix. On le supposait bien informé, et l'on tâchait de s'immiscer dans son jeu. Il se mit à causer avec un de ses confrères, membre influent de la Société d'encouragement. Et les vingt oreilles de se rapprocher et de recommencer leur manège, espérant attraper au vol quelque tuyau décisif. J'admirai, en tout ceci, la gravité de M. Faider et des autres propriétaires qui se promenaient, comme lui, dans l'enceinte du pesage. Ils n'étaient pas là pour s'amuser. Ils portaient sur leurs visages cette expression soucieuse qui appartient aux chefs de gouvernement; ils avaient le sentiment d'accomplir une mission sociale... Je profitai d'un instant de répit pour me présenter à M. Faider qui, compatissant à ma curiosité de néophyte, me donna rendez-vous pour le lendemain...

Je ne décrirai pas son logis, ces détails n'ayant point d'intérêt pour le lecteur. Sur la table du salon était exposé un magnifique service d'orfèvrerie, prix de la course récente. Je m'occupais à le contempler, lorsque M. Faider vint me rejoindre. Il était vêtu d'un ravissant costume d'intérieur et il avait cette mine reposée que communiquent au teint les ablutions matinales. Je le priai de m'indiquer exactement la nature du plaisir qui attache les gens de sport à leur passion favorite, quels sont les éléments de cette passion, dans quelle mesure le désir du gain s'y allie au goût des exercices physiques, et si ceux enfin qui consacrent leur fortune à former et à dresser des chevaux aiment ce noble animal pour lui-même ou seulement en raison des satisfactions de vanité qu'il leur procure ou de l'argent qu'il leur rapporte... Quel est, en un

mot, l'état d'âme du sportsman?... M. Faider s'est prêté avec obligeance à cette petite enquête psychologique. Et, comme il a l'esprit très ouvert et la parole facile, j'ai retiré de sa conférence autant d'agrément que de profit. Je vais essayer d'en reproduire le sens...

« Ce que nous éprouvons quand nos couleurs arrivent les premières au poteau, dans une course importante? Comment définir cela? C'est une sensation si complexe! Assurément nous ne dédaignons pas le profit matériel, mais nous n'y pensons pas sur le moment. Nous sommes tout à l'ivresse de la victoire. Nous recueillons les compliments de nos amis, les ovations de la foule. Ces hommages nous sont doux. Ajoutez que cette bête, qui nous fait honneur, nous l'avons choisie, élevée, entourée de soins attentifs. Son succès, c'est à nous qu'elle le doit. Nous en ressentons une allégresse, où se mêle, je l'avoue sans fausse honte, une forte dose de vanité... Elle se peut comparer à celle du père, de l'heureux père, dont le rejeton moissonne des récompenses dans les concours. C'est son sang, c'est sa chair que l'on couronne. C'est notre application, notre flair, notre sollicitude qui triomphent. Il y a là un épanouissement d'égoïsme qui nous occasionne un enivrement incomparable. Quant à nous attacher au cheval, pour les mérites qui lui sont propres... »

Ici, M. Faider ne peut s'empêcher de rire...

« Je crois inutile de dissimuler que le cheval est, de tous les quadrupèdes, un des plus sots qui existent. Il n'est pas que têtu ; il est à peu près dénué d'intelligence. La seule faculté qu'il possède à un degré éminent est la mémoire, et elle lui fait commettre les pires fautes. Lorsque, une fois, il a contracté des habitudes, on ne saurait l'en corriger. Souvent, au terme de la course, quand il s'agit de déployer toute sa vitesse et d'atteindre le but par un *rush* énergique, il se raidit, il

oppose à son jockey une résistance opiniâtre, c'est qu'il se souvient d'avoir reçu, dans des circonstances analogues, des coups d'éperon et de cravache et qu'il craint d'essuyer à nouveau ce fâcheux traitement. Vous avez pu remarquer hier, à Auteuil, ce cheval qui, s'étant débarrassé de son cavalier, continuait de courir avec les autres; il n'eut aucune peine à les dépasser, car il était déchargé de son poids. Cependant, en approchant du poteau, il rabattit les oreilles et donna quelques marques de frayeur. Il aurait dû comprendre qu'il n'avait plus rien à redouter, puisqu'il était son seul maître. Mais, comme tous ceux de son espèce, il était inaccessible au raisonnement... Du reste, cette stupidité, et les appréhensions qu'elle nous inspire ajoutent à notre jouissance un ragoût d'imprévu qui la rend en quelque sorte plus vive. Nous sommes à la merci d'un accident, d'un caprice. Notre sujet, fût-il encore mieux en forme, peut nous échapper. Et ce manque de quiétude imprime à nos nerfs un ébranlement dont nous ne saurions plus nous passer, quand nous en avons savouré le charme. Vous n'avez pas l'idée des transes que m'a infligées ma pauvre Marise avant l'épreuve dont elle est sortie si joliment. Elle s'échauffait visiblement. C'est un miracle qu'elle ait pu courir. Enfin, par des soins minutieux, nous l'avons maintenue en bon point. Mais ç'a été son dernier combat. Aujourd'hui — *broken-down* — elle est claquée!... »

Je suis un peu choqué de la sécheresse avec laquelle M. Faider m'annonce ce triste événement. Marise eût été digne de plus d'égards. Il est vrai qu'elle n'est pas tant à plaindre, puisque, devenue jument poulinière, elle va enfin connaître les délices de l'amour.

L'heureux sportsman m'a dit encore :

« Le sort des entraîneurs et des jockeys est très

enviable. L'entraîneur reçoit pour chaque bête, à lui confiée, un fixe qui l'indemnise largement de ses frais; il touche une part des bénéfices; il arrive, avec un peu de chance, et sans recourir à la spéculation, à se ménager cinquante ou soixante mille livres de revenu. Le jockey pousse aisément son gain à quatre-vingts ou cent mille francs, en tenant compte des innombrables cadeaux qui lui sont offerts. Nous avons avantage à être généreux avec lui, pour l'attacher à notre service et l'empêcher de succomber à la tentation de nous trahir. Les conseils malhonnêtes ne lui manquent pas. Et il lui est si facile de les suivre! Il a des excuses si plausibles pour expliquer son échec! Il n'a pu se placer, il est mal parti. Allez donc contrôler ces assertions! Nous avons devant nous deux êtres qui ne font qu'un, le cavalier et sa monture, et nous cherchons en vain à pénétrer qui des deux est le coupable. Le plus simple est de se fier à la bonne foi du jockey et de s'arranger de façon que son intérêt soit solidaire du vôtre. S'il est vainqueur du Grand Prix, ne craignez pas de lui abandonner quinze ou vingt mille francs et, dans les courses ordinaires, remettez-lui dix pour cent des sommes encaissées par vous. Il vous revaudra ces bons procédés. Et certainement, vous les devez à ses talents. Ne tombez pas, en effet, dans le préjugé qui n'attribue au jockey qu'un intellect médiocre. Il n'arrive au premier rang de sa profession que s'il est doué de qualités rares, dont les plus remarquables sont le sang-froid, la résolution et une énergie sans pareille. Le vrai jockey, dès qu'il est sur la piste, se peut comparer à un chef d'armée: il doit dresser son plan, l'exécuter avec une rapidité inouïe, profiter des fautes de ses rivaux, quelquefois les tromper par d'habiles feintes, et, suivant qu'il a un cheval brillant ou solide, capable d'un effort momentané ou soutenu, le contenir, le modérer, maintenir

son allure ou la précipiter, obéir aux ordres du propriétaire ou les transgresser, en un mot s'inspirer des circonstances et les tourner, autant que possible, à son profit. Quand on a essayé soi-même de courir, on se rend compte de ces extraordinaires difficultés et l'on est pénétré d'étonnement devant la maîtrise de certains jockeys qui mettent leur coquetterie (le cas s'est produit en Angleterre) à ne gagner la course que d'une tête, alors qu'ils pourraient la gagner de plusieurs longueurs. J'ose proclamer que ce sont de grands artistes. »

Et M. Faider a continué...

« Il est étrange que n'ayons pu former parmi les enfants des races latines de bons jockeys et que nous soyons obligés de les recruter à Londres. Y a-t-il là des raisons d'atavisme qui interviennent? Les Anglais sont-ils mieux préparés, par leur ascendance, à exceller dans ce métier que les Français, les Espagnols ou les Belges? Pourtant les Français ne sont pas maladroits de leurs corps, les Belges ont de l'audace, et les Espagnols une merveilleuse agilité. Mais ils sont privés d'une vertu qui est l'essentielle des Anglo-Saxons. C'est l'esprit de persévérance. Mettez aux prises, dans des jeux de vigueur et d'adresse, tels que le lawn-tennis, le foot-ball ou le polo, des jeunes gens de ces différents peuples. Si ce sont des débutants, vous observerez que les Espagnols et les Français sont moins lents que les Anglais à s'assimiler les règles et la pratique de ces jeux. Mais bientôt ils s'arrêtent et cessent de progresser. L'Anglais, qui s'est montré au début gauche et balourd, continue lentement d'avancer ; il parvient à un degré de perfection auquel ses concurrents sont incapables d'atteindre. C'est qu'il besogne en professionnel, tandis qu'ils travaillent en amateurs. Ce qui n'est pour eux qu'un délassement est pour lui

la plus impérieuse des obligations. Les jeunes Anglais, qui sont piqués de la tarentule du polo, renoncent au monde, se couchent à huit heures et se privent de flirter, sauf avec les demoiselles qui s'astreignent, par dévotion sportive, au même genre de vie. Cela vous fournit l'explication de leur supériorité : ils nous sont inférieurs dans la danse et dans les légers manèges de la conversation Là où l'abandon et la grâce ne suffisent pas, ils sont nos maîtres. Or, le jockey est astreint à un régime terrible; un complet renoncement lui est imposé; tout excès, tout oubli de soi lui est funeste; s'il mangeait à sa faim, ses membres épaissiraient, s'il buvait de l'alcool, sa main serait moins ferme. Les Français ont de la peine à s'assujettir à cette régularité dans la continence, excepté cependant ceux qui embrassent l'existence monastique; mais on ne peut exiger d'un ancien *lad* d'écurie le pieux enthousiasme et l'humeur disciplinée qui assurent les trappistes dans le chemin du salut. Et voilà pour quelle cause les Latins qui produisent des poètes, des comédiens et des guerriers excellents, ne donnent naissance qu'à des jockeys médiocres. »

Et, de la sorte, a conclu M. Faider :

« Le public s'imagine que les propriétaires savent d'avance les noms des vainqueurs et constituent entre eux une franc-maçonnerie qui organise à son gré la victoire ou la défaite. On nous épie, on commente nos gestes, on examine nos physionomies pour en tirer des indications qui sont le plus souvent puériles. On se glisse dans les bois de Chantilly pour étudier le galop de nos bêtes et l'on verse du champagne à nos palefreniers, pour leur arracher des aveux. Nulle part la badauderie ne s'épanouit avec tant de naïveté qu'aux alentours du paddock... Des tuyaux! grands dieux, mais si les propriétaires en avaient, ils s'empresse-

raient de s'en servir; et, au lieu de joindre les deux bouts, péniblement, ils s'enrichiraient. La vérité, c'est qu'ils sont, pour la plupart, fort scrupuleux. Quelques-uns tentent bien de donner le change sur un cheval, en lui faisant manquer une course, afin de le déprécier et de ponter sur lui, à une épreuve suivante, dans de bonnes conditions. Mais ces supercheries sont vite éventées, et ceux qui y ont recours, se déconsidèrent pour un mince bénéfice. Ils n'en ont pas, comme on dit, pour leur argent. La suprême sagesse, en cette matière, consiste à ne pas s'écarter de la ligne droite. Je crois qu'il en va de notre petit monde comme des autres industries humaines. Chacun est payé selon son œuvre. Et les plus honnêtes sont aussi les plus malins... »

Sur cette leçon de morale, M. Faider s'est arrêté. Je l'ai chaudement félicité de ses succès, de son optimisme et de l'état prospère de sa santé...

« Je puis, m'a-t-il dit, vous confier mon secret. Je me lève à l'aube, je passe mes matinées chez l'entraîneur, mes après-midi dans les hippodromes; et je consacre au service de Sa Majesté le roi des Belges ce qui me reste de temps disponible. Jamais je ne m'ennuie : c'est le moyen d'être valide et de devenir très vieux. »

Allons! la condition du sportsman est la meilleure qui soit et la plus hygiénique. Mais elle n'est pas à la portée de tous les citoyens...

# LA FAMILLE COUESDON

## I. — LE PÈRE DE MADEMOISELLE COUESDON

Depuis longtemps, je méditais d'aller rendre visite à cette jeune fille extraordinaire que l'ange Gabriel a choisie comme interprète de ses pensées. Voilà des années qu'elle rend ses oracles, et il ne me semble pas qu'elle doive renoncer à ce pieux ministère ; l'abondance de ses vaticinations atteste une heureuse fécondité. J'étais curieux d'examiner par moi-même la physionomie de Mlle Couesdon et si elle supportait sans trop de fatigue cet écrasant labeur ; je me suis dirigé vers le logis qu'elle habite, rue de Paradis — une rue au nom prédestiné, et qui est aujourd'hui célèbre dans tout l'univers. On m'avait conseillé de ne pas lui révéler ma profession. Je me suis conformé à cet avis, non pas, certes, dans une intention perfide, qui eût tourné à ma confusion, l'ange Gabriel ne se laissant pas aisément duper... Mais il me paraissait plus convenable de me présenter à lui sous les apparences d'un brave homme un peu naïf et n'ayant aucun commerce avec la littérature. Je dépouillai mes préventions, je chassai loin de moi le scepticisme professionnel. J'étais

avide de savoir la vérité sur ces phénomènes mystérieux. Si la grâce devait me toucher, je me sentais en bonne disposition de la recevoir. Tel était exactement mon état d'âme, tandis que je gravissais les quatre étages de la prophétesse.

Je pousse le bouton. L'huis s'entre-bâille : un personnage que je distingue mal dans l'obscurité m'interroge. « Je voudrais être admis auprès de Mlle Couesdon. — Elle n'est pas visible. — Puis-je du moins, monsieur, m'entretenir avec vous?... — Très volontiers. » Mon interlocuteur m'introduit dans une pièce qui lui sert de cabinet de travail. Et je le considère attentivement. Il a cinquante ans environ, le teint animé, un ventre rondelet, des yeux bleus à fleur de tête, des cheveux gris, une moustache blanche, drue et forte, taillée en brosse. Un grand air de franchise et d'honnêteté brille sur son visage qui rappelle ceux des vieux sergents de Charlet. C'est la même rudesse et la même bonhomie. Il m'invite, avec beaucoup de courtoisie, à m'asseoir et, ayant feuilleté un registre ouvert devant lui : « Ma fille, m'explique-t-il, est débordée en ce moment. Ses journées sont retenues jusqu'au mois d'avril... ». Je ne lui cache pas le désappointement que me fait éprouver cette nouvelle... « Voyons! Revenez lundi prochain. Nous tâcherons d'arranger ça! » J'exprime à M. Couesdon, le père, ma reconnaissance pour sa bonté. Sa figure s'éclaire d'un sourire aimable... Il s'est adossé à la cheminée; il me regarde avec bienveillance... Quelque chose me dit que nous allons devenir amis...

Pendant deux heures, nous avons causé; et M. Couesdon, le père m'a appris des particularités si étranges que j'en suis encore ému. Il ne m'a pas demandé de les garder secrètes, et c'est pourquoi je crois pouvoir, sans être accusé de trahison, les confier au public. Et

d'abord, il m'a avoué qu'il tenait en médiocre considération les journalistes, sauf M. Chincholle, M. Gaston Méry et quelques hauts barons de la presse tels que MM. Paul de Cassagnac, Édouard Drumont et Arthur Meyer; les autres lui inspirent du mépris. Il hait la gent reporteuse et chroniqueuse, dont il redoute peut-être, à juste raison, l'irrévérence.

« Il y a une heure, j'ai mis dehors un de ces messieurs. Je l'ai poussé par les épaules. Ça n'a pas été long. Et je suis décidé à agir de même, s'ils ont le toupet de revenir. Ce sont de vilains gas!... Oh! je les connais! »

M. Couesdon fronce le sourcil et tortille sa moustache d'un doigt fiévreux. Un frisson me court dans tous les membres. Que me fût-il arrivé si je n'avais eu la prudence de me couvrir du voile de l'incognito! Contre le seul M. Couesdon, j'eusse été de taille à me défendre. Mais M. Couesdon, assisté de l'ange Gabriel, doit être invincible. Je tâche de le ramener à de meilleurs sentiments. Et je lui fais timidement observer que la rancune qu'il a contre les journaux n'est pas équitable et qu'ils ont contribué, en somme, à répandre sur la terre la parole de sa fille qui n'est autre que la parole divine. Mais il ne s'arrête pas à l'objection, il poursuit son idée...

« On ne me trompe pas, vous savez! Il y a trente ans que j'ai quitté ma Bretagne, je suis un vieux Parisien. Lorsque Émile Zola a voulu venir ici, il s'est fait présenter sous le nom de Henri Meilhac, de l'Académie française. Et il a cru me mettre dedans! J'avais envie de lui crier : « Est-ce que vous me prenez pour un imbé-« cile? Mais on l'aperçoit partout, votre tête! Il fallait « vous coller un faux nez, mon bonhomme! » Deux jours après cette séance, je l'ai croisé dans la rue. Et je ne lui ai pas mâché ce que j'avais sur le cœur : « Vous « n'êtes pas M. Meilhac, vous êtes M. Zola et vous

« n'entrerez jamais à l'Académie! » Il était gêné, il protestait!... Ah! je vous assure qu'il n'avait pas l'air de s'amuser! »

En revanche, il s'amuse follement — lui M. Couesdon — en me narrant cette historiette. Il s'exprime avec une verdeur réjouissante. Il a du trait, de la verve. Il m'est de plus en plus sympathique.

« Rappelez-moi donc en quelles circonstances le miracle s'accomplit. »

Ce fut le jeudi saint de l'année 1896. Mlle Couesdon tomba dans une sorte d'engourdissement. Et l'ange se manifesta en parlant par sa bouche. Il annonça, dans une première séance, qu'il avait la mission de ramener les Français à la religion et, quelques mois plus tard, il prédit la restauration de la monarchie. Lorsque la nouvelle circula dans Paris qu'une voyante venait de surgir, on accourut pour la contempler. La maison était trop étroite; elle ne pouvait contenir les pèlerins.

« Je n'exagère pas. Trois mille personnes passèrent en un seul jour par notre escalier. Elles se pressaient, se bousculaient. Et ce n'était pas du vilain monde. Un duc, oui, monsieur, un duc authentique offrit à ma bonne mille francs — qu'elle repoussa d'ailleurs — pour l'introduire chez nous! »

Maintenant, cette furie est un peu calmée. Mais si Paris se tient plus tranquille, la province et l'étranger montrent une remarquable ferveur. Tous les princes et tous les savants d'Europe s'arrêtent rue Paradis. Un fils de la reine d'Angleterre a demandé la faveur d'être reçu, faveur qu'on ne lui a pas refusée. M. Couesdon se déclare enchanté de leur politesse : « Ils sont bien plus sérieux que les Français! » Ils n'usent pas, à l'égard de la voyante, de cette ironie agressive qui est un des traits de notre tempérament. Ils observent, ils étudient, ils ne se moquent point, ils n'affectent pas

ce détachement, derrière lequel s'abrite le plus souvent une grossière superstition. S'ils sont convaincus, ils l'avouent avec sincérité, s'ils ne le sont pas, ils ne laissent échapper aucune parole inconvenante. Au reste, M. Couesdon ne tolère pas que l'on manque de respect à l'ange Gabriel. Au premier mot incongru, il montre la porte aux impertinents. Il a exécuté de la sorte plusieurs douzaines d'abbés incrédules et la plupart des membres de la Société psychique. Et, devant ses moustaches, ils filent doux; ils comprennent que toute rébellion serait inutile et même périlleuse.

« Je n'ai que faire de ces gens-là; ce n'est pas moi qui suis allé les chercher! »

M. Couesdon est superbe en me retraçant ces prouesses; ses yeux bleus jettent des flammes. Je le loue de l'énergie qu'il déploie dans la défense de la sainte cause.

« Vous devez être très occupé, lui dis-je; comment suffisez-vous à tant de besognes? »

Il me répond avec un ton d'assurance, où je discerne un soupçon d'orgueil :

« Vous n'en connaissez encore que la moitié. Je reçois chaque matin une centaine de lettres... Voyez plutôt!... »

Il remue sur sa table des monceaux de paperasses. Il ouvre une bibliothèque vitrée dont les rayons, du haut en bas, sont garnis de feuilles manuscrites étroitement empilées.

« Voici ma correspondance de l'année dernière... »

Il ne m'a pas caché que le plus grand nombre de ces lettres sont indifférentes. Elles ont trait à des préoccupations frivoles ou bassement intéressées auxquelles l'Ange ne saurait arrêter son attention. On lui écrit pour retrouver des objets perdus. On lui demande à quel endroit sont enfouis des trésors que l'on suppose être abrités sous de vieux murs. Tout

individu qui possède, quelque part, un château, est convaincu que des richesses y sont enfermées. Et parfois l'événement justifie ces espérances.

Dernièrement, un vieillard vénérable et décoré vient consulter l'Ange au sujet d'une somme d'argent qu'un sien parent lui avait léguée en mourant et dont la trace avait disparu. L'Ange lui donne une indication précise. On opère des fouilles et l'on met la main sur un portefeuille renfermant soixante mille francs de rente en obligations de chemins de fer. C'était un joli magot ! « Vous supposez, sans doute, qu'on nous a remerciés ? Jamais de la vie. Ce gentilhomme — car c'est un gentilhomme, un ancien zouave pontifical — n'a pas offert à ma fille un bouquet de violettes de deux sous ! Aussi, je l'engage à nous laisser en repos. »

D'autres lettres roulent sur des questions sentimentales. Ce sont des amoureux que des obstacles séparent et qui conjurent l'Ange de les aplanir. Une jeune paysanne a écrit à la Voyante : « Trois galants veulent m'épouser : un cordonnier, un garçon de ferme et un sous-officier de hussards. Lequel faut-il choisir ? » Cette candeur excite l'hilarité de M. Couesdon :

« La belle malice ! Elle aime le militaire ! On n'a pas besoin de l'Ange pour deviner ça ! »

Quand je vous disais que M. Couesdon avait de l'esprit ! Il est même un tantinet psychologue !

Tout à coup son visage s'est empreint de gravité.

« Si vous étiez venu, la semaine dernière, vous auriez rencontré le roi »...

Le roi ? Quel roi ? Mes oreilles ont-elles tinté ? S'agit-il d'un roi nègre, ou du futur roi de France ?... M. Couesdon jouit un instant de la stupéfaction où sa phrase m'a plongé, et il s'empresse de m'en expliquer le sens obscur. L'ange Gabriel ne s'est pas contenté d'annoncer une prochaine restauration. Il a désigné le

souverain qui est appelé, par sa destinée, à régner sur les Français. Or, que viens-je d'apprendre? Cet élu que je croyais retenu hors de nos frontières fréquente chez la voyante et déambule en toute liberté dans sa capitale !... Son nom ! Par le ciel, quel est son nom ? M. Couesdon, après s'être recueilli, laisse tomber ces mots fatidiques :

« Je ne veux pas le dévoiler. Sachez seulement qu'il appartient à une famille illustre. *C'est le dernier des Valois !* »

Je demeure stupéfait. M. Couesdon s'est trompé. Il confond évidemment les Bourbons avec les Valois. Le dernier des Valois est le dernier des Bourbons... Mais non, il réitère son affirmation et il la précise. Il y a, en ce moment, sur le pavé de Paris, un homme de vingt-sept ans, qui descend en ligne directe de saint Louis. Il ignorait cette auguste origine. L'Ange la lui a révélée. Les preuves de sa filiation existent, elles reposent depuis des siècles au fond d'une cassette scellée, qui est en un certain lieu. Quand l'heure aura sonné, ces documents seront produits au grand jour. Et l'Élu s'installera sur le trône de ses pères. Jusque-là, il doit vivre obscurément, mêlé à la foule ; il lui est défendu de s'engager dans la lutte des partis; la politique lui est interdite... Heureux prétendant que l'on viendra chercher par la main et qui n'aura aucun effort à tenter pour conquérir son royaume! L'Ange, en ce qui le concerne, a été d'une lucidité surprenante. Il a d'abord annoncé sa visite en ces termes formels :

Le dernier jour de l'été,
Il vous sera amené
Par un homme du clergé,
Qui est un peu dévoyé.

Et, en effet, le dernier des Valois se présenta chez M^lle^ Couesdon par une radieuse journée, à laquelle

succédèrent des pluies torrentielles. Il était accompagné d'un prêtre qui avait eu quelques fâcheux démêlés avec la justice. L'Ange tout de suite le salua et lui dit qu'il ceindrait la couronne, après que des catastrophes auraient fondu sur notre pays, guerre civile et guerre étrangère. Et comme le dernier des Valois un peu troublé (on l'eût été à moins) se renseignait sur l'époque où se produiraient ces changements, l'Ange lui fit comprendre qu'ils coïncideraient, selon toute probabilité, avec l'aurore du prochain siècle... M. Couesdon me donne ces détails avec une admirable tranquillité. Mais j'ai soif de le pousser plus avant et de lui arracher des confidences :

« Ainsi, vous voyez de temps à autre Sa Majesté? »

Non seulement le roi vient souhaiter le bonjour à son fidèle Couesdon, mais il consent à partager son dîner; et, comme il est versé dans la connaissance des langues vivantes (c'est un prince très moderne, quoiqu'il remonte aux croisades), il l'aide à traduire les lettres qui lui arrivent de l'étranger. M. Couesdon est fier de me vanter les talents du jeune monarque, dont l'humeur débonnaire le flatte et l'attendrit tout ensemble. Un ardent enthousiasme respire en son discours. Il est prêt à mourir, dès qu'il sera nécessaire, pour le dernier des Valois. Mais les plus grandioses événements de l'histoire ont leur côté comique. Le bruit a couru dans le quartier que M. Couesdon entretenait des relations d'amitié avec le futur roi de France. Et dès que ce dernier s'aventure dans le faubourg Poissonnière, il est abordé par une nuée de solliciteurs...

« Croiriez-vous qu'on le tourmente déjà pour des places!... L'autre matin, ils étaient trois ou quatre ici même à déjeuner, qui se partageaient les dignités du royaume. L'un avait choisi les Finances, un second les Beaux-Arts, un troisième la direction du Théâtre-

Français... Je n'ai pu contenir mon indignation : « Eh bien! Et moi?... Il me semble qu'on m'oublie dans tout ceci... Ne vous gênez pas, messeigneurs! Mettez la France au pillage!... »

M. Couesdon leur a infligé cette leçon pour châtier leur immodestie; mais, personnellement, il n'a pas d'ambition. Il me l'a expressément déclaré. Il n'aspire ni aux honneurs, ni à la fortune. Mon Dieu, si le dernier des Valois lui ordonne d'accepter une charge avantageuse, rehaussée du ruban rouge, il est probable que M. Couesdon n'ira pas jusqu'à humilier, par un refus, la volonté royale. Il se résoudra à subir ces faveurs, non à les solliciter[1]. Pendant qu'il me soumet ces scrupules honorables, je cherche à démêler sur les traits de M. Couesdon, l'expression fuyante d'une restriction mentale, de quelque arrière-pensée. Je n'y remarque rien de semblable. Cette tête de Breton est dure comme le roc et, comme lui, loyale et incorruptible. Quand il parle de l'Ange et du Roi, on a le sentiment qu'aucune puissance humaine ne pourrait affaiblir le respect infini qu'il leur a voué. Réellement, la foi l'illumine. Je veux le quitter sur cette impression réconfortante. Je lui donne un vigoureux *shakehand*, où je mets toute la cordialité dont je suis capable. Et je lui crie :

« A lundi! »

## II. — UNE HEURE AVEC MADEMOISELLE COUESDON

Quand, à une heure et demie précise, je me suis présenté chez M^lle^ Couesdon, elle était déjà en conférence, car, de l'aube au crépuscule, son logis ne désemplit pas. M. Couesdon, le père, a bien voulu me faire profiter, une fois encore, des délices de son

1. M. Couesdon ne recueillera pas le fruit de son dévouement. Depuis que ces lignes ont été écrites, il a rendu son âme à Dieu.

entretien et compléter les indications qu'il m'avait données précédemment. Comme je me récriais sur la merveilleuse activité de sa fille, il m'expliqua qu'elle n'est, si j'ose risquer cette métaphore, qu'un instrument passif entre les mains de l'ange Gabriel. Elle répète ce que l'Ange lui suggère, mais sa volonté et son intelligence n'y ont aucune part; son cerveau ne travaille point; elle ressemble exactement à la flûte qui résonne sous le souffle du berger; le berger se fatigue, mais non pas la flûte qui est formée d'un bois insensible. Or, dans le cas actuel, l'Ange se trouvant être doué, par essence, d'une énergie illimitée, il en résulte que leur collaboration peut durer un temps infini. « Elle a prophétisé, hier, pendant cinq heures consécutives, sans s'interrompre, m'a dit M. Couesdon, et vous allez la voir... Elle est fraîche et reposée. » L'Ange exige d'ailleurs de son interprète une docilité absolue. C'est un ange autoritaire. Il lui a défendu de quitter la rue Paradis, fût-ce pour se rendre dans la belle saison aux bains de mer. Vingt châtelaines lui ont offert l'hospitalité; une grande dame anglaise a mis à sa disposition un palais qu'elle possède aux environs de Londres; un gentilhomme belge a poussé plus loin la délicatesse. Il a supplié M. Couesdon de lui amener sa fille : « Vous n'aurez à vous occuper de rien; mon carrosse ira vous enlever, ainsi que M^me^ et M^lle^ Couesdon, et vous amènera chez moi; les relais sont préparés, tout a été prévu. Vous voyagerez en poste comme les princes. Et vous pouvez donner vos ordres à mes valets : ce sont les vôtres. » Ce Belge tint sa promesse; le carrosse aux chevaux piaffants et tout chargés de grelots et de sonnailles, s'arrêta devant la porte de la Sibylle. La famille Couesdon était tentée d'user de ce galant équipage. On consulta l'Ange qui fut inflexible. M^lle^ Couesdon ne doit pas s'absenter de Paris, où d'impérieuses obli-

gations la retiennent. Elle vit s'éloigner le beau carrosse et resta, comme Cendrillon, un peu mélancolique au coin de l'âtre. La seule promenade qu'elle effectue est de se rendre chaque matin à la messe. En elle, l'hygiène et la dévotion se concilient...

Tandis que M. Couesdon me communique, avec son obligeance si cordiale, ces curieux détails, j'examine la pièce où nous nous trouvons assis. Elle est d'une simplicité et d'une propreté provinciales. Un petit bureau, quelques chaises cannées, des rideaux de reps et de mousseline, une bibliothèque en bois noir; aux murs, deux planches se faisant pendant et représentant l'*Education d'Achille* et l'*Enlèvement de Déjanire*. Ces objets honorables respirent l'ordre et la vertu. Les Couesdon sont de braves gens qui s'accommodent sagement d'une existence sans faste. Et, malgré moi, une observation me monte aux lèvres, que je retiens à demi, craignant qu'elle ne soit indiscrète :

« On vous apporte... sans doute... beaucoup d'argent? »

L'honnête M. Couesdon s'est redressé; une lueur de colère passe dans ses yeux; le sang colore ses joues...

« Je sais les bruits que l'on a répandus. Eh bien, monsieur, ce sont des calomnies! Ma fille ne réclame rien. Et les sommes qui lui sont envoyées — bien malgré elle — sont converties en aumônes et versées aux pauvres qui nous assiègent... Il ferait beau voir que nous tirions de l'Ange un profit commercial! »

Eh là! Eh là! monsieur Couesdon, ne vous fâchez pas, de grâce! On ne vous a point accusé d'un pareil dessein...

Mais il n'écoute pas et poursuit avec une animation croissante :

« Je ne suis pas duc et pair; mais, en somme, mes aïeux sont allés aux croisades. Ce n'étaient pas des grands croisés, c'étaient des « petits croisés », mais

qui se sont vaillamment battus, comme les autres! Sur ma maison natale est gravée la date de 1453... Et, Dieu merci, je n'ai pas besoin, pour vivre, de recourir à des expédients honteux... »

Il devient éloquent; l'indignation continue de gronder en son discours.

« Si nous voulions être riches, cela nous serait aisé. Des millionnaires, dont je pourrais vous montrer la photographie, ont demandé ma fille en mariage. Mais elle les a repoussés. Elle n'a pas encore rencontré l'élu de son choix... »

Je lui demande si Mlle Couesdon, au cas où elle se déciderait à l'hymen, parviendrait facilement à accorder ses devoirs de prophétesse avec ses devoirs d'épouse, et s'il croit que l'ange Gabriel consentirait à se relâcher, au profit d'un simple mortel, de ses prérogatives. Il n'a pas le loisir de répondre. Une porte s'ouvre, et la Voyante apparaît. Aussitôt M. Couesdon s'éclipse avec discrétion. Je vais donc connaître ma destinée...

Je ne décrirai pas cette personne extraordinaire dont le portrait a été maintes fois tracé. Il est presque impossible de mettre un âge sur sa figure. Elle a le corps maigre, le teint sans duvet des jeunes filles qui ont langui dans le célibat. Et, cependant, elle n'a pas l'air maussade. Elle est d'humeur enjouée; on ne peut dire qu'il y ait en elle un attrait de séduction; mais elle n'est pas déplaisante. Ses yeux sont ardents, son sourire aimable; et, n'étaient les rougeurs un peu vives qui colorent l'extrémité de son nez, et l'excessive négligence de sa chevelure, Mlle Couesdon ferait une fiancée agréable. Il ne lui faudrait qu'un grain de coquetterie pour être charmante... Elle s'est placée devant la table, entre l'*Enlèvement de Déjanire* et l'*Education d'Achille*... Et, tout de suite, ayant jugé qu'elle avait affaire à un novice, elle m'a guidé sur la conduite à tenir.

« L'Ange va vous parler. Vous l'écouterez en silence. Quand il s'arrêtera, vous pourrez l'interroger. L'Ange vous tutoie, mais vous ne devez pas le tutoyer... »

J'ai sorti mon crayon et je guette l'oracle... Mlle Couesdon appuie son front sur son poing fermé. Et soudain elle se met à vaticiner. Ses paroles se dévident avec une telle vélocité que j'essaye vainement de les saisir... J'arrive péniblement à en fixer quelques bribes. Ce sont toujours les petits vers que vous savez, construits sur un rythme et des assonances uniformes. Jamais elle n'hésite; elle va d'un train égal et accéléré; pourtant elle répète deux fois et jusqu'à trois fois le même vers, soit que l'Ange se ménage le temps de préparer le suivant, soit qu'il veuille, par ce moyen, le graver plus fortement dans la mémoire de l'auditeur. Je préfère me rallier à la seconde hypothèse. Je cherche à me pénétrer du sens de ces phrases; je remarque avec plaisir qu'elles sont obligeantes pour mon amour-propre, mais avec regret qu'elles sont vagues. Elles me prédisent un brillant avenir, mais ne me renseignent pas nettement sur les satisfactions qu'il me devra procurer. Elles m'annoncent que « j'aurai un rôle à jouer » et s'achèvent sur ce judicieux conseil :

Demande à Dieu la piété,
La force de volonté...

L'Ange s'est tu... Et c'est à moi, maintenant, de prendre l'initiative de lui poser des questions. J'éprouve quelque embarras. Je voudrais tout ensemble le consulter sur mes intérêts privés et sur les intérêts généraux de la France et de l'Europe, lui arracher des confidences relatives à ce jeune prince, le *dernier des Valois*, qui doit un jour gouverner notre pays et dont M. Couesdon, le père, m'avait en si bons termes loué le caractère. Je lui raconte qu'ayant de grosses entreprises à exécuter je crains qu'elles ne soient anéanties

par les catastrophes qu'il a, à plusieurs reprises, annoncées et je le prie de me dire si ces catastrophes, guerre civile et guerre étrangère, sont imminentes. L'Ange ne me laisse pas achever. Il s'écrie :

Ce n'est pas éloigné,
Mais tu peux commencer.
Ça n' doit pas t'empêcher.
T'as d' la peine à passer,
Mais tu seras aidé.
Faut pas t' préoccuper.
Je te vois entravé,
Mais non pas arrêté.
L'orage à essuyer
N'est pas très éloigné.

Quel est cet orage? M'est-il personnel ou doit-il fondre sur la patrie? L'Ange, sur ce point, s'en réfère à ses déclarations précédentes; il est cruellement pessimiste :

Je vois des gens massacrés,
La Seine de sang teintée,
La guerre déclarée,
Mais une guerre acharnée.
Un grand coup va frapper
Qui va comm' certifier
Ce que j'ai annoncé.
Il faudra s'assembler...

Voilà bien des deuils en perspective... Mais après la tempête apparaît un rayon de soleil. Et ce rayon c'est *Lui*, c'est le Roi.

Monté sur une haquenée...
La France qui aura tant pleuré
Sera comme ensoleillée...

Et pour coïncider avec ces singuliers événements un nouveau pontife montera sur le trône de saint Pierre. Ce futur pape est un moine, « un moine déchaussé, qui n'est pas étranger » :

La bure il a porté
Et ne l'a pas quittée...

Durant vingt-cinq minutes, l'Ange a brodé d'innombrables variations sur ce thème et sa fidèle servante a déployé une surprenante virtuosité. Mon oreille finit par être étourdie par les petits vers qui se succèdent sans interruption et pleuvent dru comme grêle.

Mlle Couesdon s'arrête enfin. Je lui déclare que ma curiosité est satisfaite. Aussitôt ses paupières se soulèvent. Elle quitte l'immobilité, elle s'accoude sur la table et nous causons... Je mentirais si j'insinuais que Mlle Couesdon est aussi sémillante que Mlle Jeanne Granier. Mais sa gaieté, pour demeurer dans des limites honnêtes, n'en est pas moins fort aimable. Que la Voyante se soit façonnée au contact du monde ou que l'ange Gabriel lui ait ravi sa timidité, elle a perdu toute gaucherie; elle s'exprime avec une réelle aisance. Son visage ne porte aucune trace de lassitude. Elle rit; à de certaines minutes, je crois découvrir dans ses regards comme une nuance de moquerie. Et cela me rend perplexe. Mais cette impression s'efface. Mlle Couesdon a la gaminerie des « petites pensionnaires », la gaminerie qui s'amuse aux bagatelles, mais ne va pas plus avant. Sa foi et sa bonne foi sont profondes... Elle croit à l'Ange, elle croit à la mission dont il a daigné l'investir... Maintenant cette conviction correspond-elle à une réalité? Est-ce le rêve d'une imagination déséquilibrée? C'est un problème que la science, en son état actuel, est impuissante à élucider... Les sceptiques prétendent que Mlle Couesdon ne traduit plus, aussi heureusement qu'autrefois, la pensée divine. Elle parlait au début la savoureuse langue du xve siècle; il s'y mêle aujourd'hui des tournures lâchées et des expressions d'argot montmartrois. Serait-ce que l'Ange s'est égaré sur la Butte?... Mlle Couesdon ne demeure pas d'accord de ce changement. Elle pense que Gabriel la traite toujours avec

les mêmes égards. Elle l'aime, elle l'adore Et si jamais il se retire d'elle, — elle mourra!... Elle ne supportera pas ce veuvage...

Comme je redescendais vers le faubourg Poissonnière, la cervelle un peu troublée par cette séance, je me croisai avec M. Gaston Méry. Ce spirituel confrère est très bien informé de tout ce qui se rattache à la Voyante. C'est lui, d'ailleurs, qui a révélé son existence à la foule. Elle lui doit sa consécration parisienne.

« Donnez-moi donc, lui ai-je dit, quelques « tuyaux » sur le *dernier des Valois...* »

Il m'a répondu, avec une imperturbable gravité :

« Je vous supplie de ne pas me demander son nom et de ne pas essayer de le découvrir. Vous le rendriez ridicule. Et il ne le mérite pas. C'est un garçon infiniment distingué et qui se trouve dans une situation très délicate. Sa fortune est médiocre. Il a été obligé de mettre dernièrement en gage au Mont-de-piété son anneau de famille, l'anneau de ses pères. S'il se pose en prétendant, on l'accusera d'exploiter la crédulité publique et de se procurer des ressources illicites. Et, cependant, les avertissements de l'Ange ont été, en ce qui le concerne, si lumineux, ils lui ont appris, sur sa naissance, des secrets si intimes, qu'il n'a pu s'empêcher d'en être ému... Il attend, dans l'ombre, que son destin s'accomplisse. Ne déchirez pas le mystère où il s'enveloppe et qui est sa sauvegarde...

« Du reste (ajouta M. Méry, et je crus voir passer dans son œil une lueur diabolique), vous le connaissez sans le connaître. Vous avez dû le rencontrer dans les théâtres. Il y fréquente assez volontiers, les soirs de premières représentations. »

Là-dessus, il s'éloigna, me laissant très déconfit. Mais un papier était tombé de sa poche, que je me

hâtai de ramasser. C'était une épreuve d'imprimerie, où les lignes suivantes étaient marquées :

PORTRAIT DU ROI

*Aspect général*, majestueux; *cheveux*, blonds cendrés; *front*, développé; *yeux*, bleus, renfoncés; *sourcils*, arqués, se touchant; *nez*, busqué; *moustache*, relevée; *épaules*, voûtées un peu; *signe particulier*, grain de beauté sur la joue gauche; *joues*, creuses; *visage*, allongé et fatigué; *main*, longue et soignée.

Dix mots suffisaient jadis pour faire pendre un homme. Un tel signalement suffira, je suppose, pour permettre de retrouver l'arrière-petit-fils de saint Louis.

# L'HOMME DE NOTRE-DAME

Ce n'est plus de M. Joris Karl Huysmans qu'il s'agit, mais de quelqu'un qui s'est nourri de ses livres et que cette lecture a troublé profondément. Un Mage de mes amis m'a dit hier :

« Ne connaissez-vous point Mérovak, l' « homme des cathédrales » ? On l'appelle de ce nom, à cause de l'attachement passionné qu'il a voué aux édifices gothiques. Il a établi sa résidence dans une des tours de Notre-Dame de Paris et préoccupe beaucoup les savants qui sont versés dans les recherches psychiques. Il exécute sur l'orgue et le piano de surprenantes improvisations. Et il assure n'avoir jamais appris la musique. D'honnêtes gens supposent qu'il est possédé par des esprits. »

Je résolus d'éclaircir, autant qu'il serait en mon pouvoir, ce mystère, et je me dirigeai vers le pieux domicile de M. Mérovak. Le Mage m'avait remis, pour faciliter mes recherches, une carte de visite ainsi libellée : *Mérovak, l'homme des Cathédrales, Notre-Dame de Paris, tour nord.* Je me rendis aussitôt à cette adresse et demandai à la gardienne des cannes et des parapluies si M. Mérovak était visible et dans quelle partie

de l'église se trouvaient situés ses appartements. Du fond de sa logette, elle me dit que M. Mérovak n'avait point une résidence fixe dans la tour, ainsi que les journaux l'avaient annoncé, mais qu'il y venait chaque jour passer quelques heures, qu'il employait à se promener sur les toits avec le chat Quasimodo, son compagnon : « Vous le trouverez aux environs de la galerie. C'est un digne jeune homme!... » Il y avait dans ces paroles un accent de sympathie qui me fit bien augurer du caractère et des mœurs de M. Mérovak. Je gravis légèrement trois cents marches et j'aperçus un énorme matou qui faisait le gros dos en dardant sur moi des regards féroces. La présence de ce félin m'indiquait que l'homme des cathédrales était dans le voisinage.

« Monsieur Mérovak? »

Une voix qui semblait venir des cieux répondit à mon appel. « Donnez-vous dónc la peine d'entrer! » La voix était aimable et d'un timbre harmonieux. Elle ajouta : « Courbez-vous, pour ne pas froisser votre chapeau. Cette porte est si étroite!... » Je cherchai la porte que l'on me désignait. Elle s'ouvrait en haut d'une échelle et donnait accès dans la cabane en planches qui sert d'abri au sonneur. Je me faufilai tant bien que mal par la mince ouverture et me trouvai en présence d'un personnage dont la physionomie se rapportait au signalement qui m'avait été fait de Mérovak. Il était vêtu d'une ample redingote, et, s'il n'avait pas, comme Joséphin Peladan, des diamants à sa chemise, il lui ressemblait par la luxuriance de sa chevelure, par l'ondoiement de sa barbe noire et bouclée, et par l'extrême pâleur de son teint. Il m'invita, d'un geste noble, à m'asseoir auprès de Quasimodo qui continuait de me dévisager sans aucune bienveillance.

« Je ne suis pas ici chez moi, me dit-il, mais chez mon ami Herbet, qui consacre à des travaux de reliure les loisirs que lui laisse le service de ses cloches... Il

veut bien m'offrir l'hospitalité; et je lui donne, en échange, des aquarelles dont il orne ce réduit. Je ne sais dessiner que des cathédrales, et je les commence par le toit. Je n'ai jamais eu de maîtres. C'est l'âme des églises qui guide mes mains sur le papier, et qui les guide aussi sur le clavier du piano et de l'orgue, où j'exécute, sans étude préalable, de longs morceaux. J'ai été examiné par M. le chanoine Brette et par M. le colonel de Rochas. La plupart des psychologues assurent qu'il y a en moi un foyer d'énergie inexplicable. Et d'ailleurs cette force m'est directement révélée. J'ai joué, tout à l'heure, à Saint-Étienne-du-Mont, pendant la messe des morts, une mélodie, dont il me serait impossible de répéter une note. Quand je suis placé devant l'instrument, tout chante, les pierres, les boiseries, les piliers, les voûtes, les vapeurs de l'encens, les images des vitraux. J'écoute et je transcris. Si l'on me parle, je n'entends pas les mots qu'on m'adresse. Je suis inconscient et passif comme une harpe éolienne... »

Ce discours est débité avec assurance et tranquillité. Peut-être ne suis-je point la première personne en qui M. Mérovak ait l'occasion de s'épancher. Tandis qu'il m'expose ingénument ses mérites, je le considère attentivement. Cet homme est-il un habile comédien, qui cherche à surprendre ma bonne foi? Est-ce un philosophe qui se divertit soi-même en mystifiant l'humanité? Veut-il l'amuser par l'étrangeté de ses allures et conquérir, grâce à ce moyen facile, une tapageuse renommée? Est-ce un artiste inspiré? Est-ce simplement un fou? Je demeure en suspens, parmi ces diverses hypothèses. Cependant, M. Mérovak continue de bavarder; il me paraît, à de certains moments, qu'une lueur d'ironie s'allume dans ses yeux; puis cette expression s'efface et est remplacée par une sorte d'étonnement vague et candide.

« Quels sont vos moyens d'existence? »

Ils sont nuls, ou à peu près. Il se nourrit des miettes que Dieu lui envoie et réside au sixième étage d'un hôtel meublé du quartier latin. Ses cathédrales se vendent assez mal; il a découvert pourtant un restaurateur qui consent à les échanger contre des bons de rosbif, et un luthier du boulevard Saint-Michel qui lui permet d'exercer ses muscles sur un piano fatigué. Enfin, il a son couvert dans quelques maisons bourgeoises.

« J'exécute, après dîner, pour payer mon écot, mes deux morceaux les plus colorés, la *Marche des immortels* et la *Balancelle de la vie*. Si je casse des cordes — ce qui m'arrive communément — on a le tact de ne pas en être surpris. Quand je reviens, le mal est réparé. Et je recommence!... »

M. Mérovak a des amis dévoués. Ses parents lui montrent moins d'indulgence et ne lui pardonnent pas les déceptions qu'il leur a infligées. Ils habitent la Vendée et occupent un rang honorable dans la société de Fontenay-le-Comte. Ils eussent voulu faire de leur fils un notaire ou, pour le moins, un receveur des contributions. Il s'échappa de chez eux, après avoir lu le volume de M. Huysmans, *Là-bas*, où cet auteur décrit avec une si cordiale familiarité l'intérieur de Saint-Sulpice. Il résolut de suivre la voie que lui indiquait Durtal; il débarqua à Paris; et, ayant troqué son nom banal contre un pseudonyme plus pittoresque, il se mit en quête d'une église où il pût s'installer commodément. Notre-Dame de Paris l'attirait. Il sollicita de M. le ministre des cultes l'autorisation d'*errer* (c'étaient les propres termes de sa lettre) dans les tours de la cathédrale. Cette permission lui fut accordée. Et, depuis ce jour, Mérovak est heureux. Il le serait davantage, si l'architecte diocésain ne s'était opposé à ce qu'il dressât son lit dans la baraque du sonneur...

« N'est-ce pas, mon brave Herbet, que j'aurais été à l'aise, chez vous, pour dormir? »

Le sonneur sourit d'un air béat et contemple avec admiration ce jeune homme chevelu qui a des idées si particulières... Quasimodo ronronne en signe d'assentiment.

Passer la nuit dans une forêt de colonnettes gothiques, s'assoupir en regardant un rayon de lune danser parmi les saints de pierre, écouter la monstrueuse confidence des chimères et des gargouilles, sentir monter vers soi les prières et les rêves de la ville engourdie... Quelles délices! M. Mérovack voulut les savourer une fois dans sa vie. Et, se trouvant en Vendée dernièrement, il décida qu'il tenterait l'ascension nocturne du clocher de Fontenay... Il prit un manteau pour se garantir du serein, emprunta un flageolet à l'instituteur, une cithare à la femme du notaire; il emplit ses poches de menues provisions de bouche, — car il faut bien, n'est-ce pas? fortifier son corps contre les défaillances. Et il s'introduisit subrepticement, à l'insu du sacristain, dans l'église. Il grimpa jusqu'au faîte, posa ses divers ustensiles sur le rebord d'une lucarne, embrassa d'un coup d'œil attendri les maisons de sa ville natale, saisit son flageolet..., et soudain une musique s'envola, si douce, si suave, que la nature entière en fut émue. Le vent cessa de souffler; les habitants de Fontenay entr'ouvrirent leurs fenêtres et ils distinguèrent, à la lueur des étoiles, une forme noire qui s'agitait tout là-haut. Bientôt le flageolet se tut, mais un autre son retentit, moins grêle et plus pénétrant; aux trilles succédèrent les arpèges. Mérovak, obéissant aux esprits célestes, avait quitté la flûte pour la cithare. Fontenay-le-Comte acheva de s'éveiller. La grand'place s'emplit d'une foule agitée et murmurante. On s'en alla frapper aux volets du sacristain :

« Il y a un homme dans le clocher!

— Un homme, vous voulez rire!

— Voyez plutôt!... »

Le sacristain poussa un cri de fureur :

« Ah! le gueux! Il me le payera!... »

Il saisit une fourche et se lança à la poursuite de l'intrus, en proférant des jurons qui ressemblaient fort à des blasphèmes. Cependant Mérovak, planant au-dessus de ces colères, ouvrait l'oreille au concert sublime des astres et traduisait, en accents pieux, la joie qui débordait de son cœur. La cithare frissonnait divinement sous ses doigts. Il fut interrompu par un flot de grossières invectives; il discerna, dans la pénombre, une tête hérissée, et un bras qui brandissait un glaive menaçant. En même temps, l'ordre lui arrivait de quitter sa cachette et de regagner le plancher des vaches. Il eut la tentation de se colleter avec ce barbare et de le précipiter dans le vide. Mais un sentiment d'humanité le retint; il ne se crut pas en droit de commettre un crime.

« Je descends, s'écria-t-il fièrement, mais je proteste, au nom de la dignité humaine! »

Ainsi s'acheva, pour Mérovak, ce songe d'une nuit d'été. Mais il compte bien avoir sa revanche. Il espère entreprendre prochainement son tour de France, et coucher dans les églises — avec le consentement de l'autorité. Une couverture, une musette, un bâton et son flageolet en bandoulière : avec cet appareil il ira d'un pied agile au bout du monde. Ce voyage esthétique sera un voyage économique. Quant au sacristain de Fontenay, Mérovak se vengera de ses méchants procédés en les flétrissant, comme il convient, dans une revue spéciale qu'il se propose de fonder, s'il rapporte quelque argent de son excursion. Il a déjà choisi le titre de cet organe : l'*Écho des cathédrales*. Les cathédrales qui ont des sujets de plaintes et sont en

bisbille avec leurs évêques (tout arrive!) pourront exposer leurs griefs à Mérovak. Il se charge d'en saisir l'opinion publique. « Ce sera un bon journal », s'écrie l'honnête sonneur Herbet.

Quasimodo est moins affirmatif. Il se lèche les pattes... Il se réserve...

« Monsieur Mérovak, il me vient un scrupule. Vous prétendez tenir vos talents de dessinateur et de musicien d'une influence surnaturelle. Je suis tout disposé à vous croire sur parole, car, sans avoir précisément l'extérieur d'un homme grave, vous m'inspirez confiance par je ne sais quelle agréable naïveté qui est en vous. Mais ceux qui n'ont pas l'avantage de vous approcher peuvent être tentés de vous juger sévèrement et de qualifier d'outrecuidante, une affirmation qui n'est, j'en suis certain, que le reflet de la vérité... Comment les persuaderez-vous de ce phénomène miraculeux? »

L'homme de Notre-Dame s'est assombri. Sent-il percer un doute sous la courtoisie de mon langage? En éprouve-t-il quelque humiliation? Il me tire à part et, baissant le ton, comme s'il craignait d'être surpris :

« Voici mon secret, dit-il... J'avais quinze ans, quand on exhuma en ma présence le cadavre de ma mère. Il était intact, le terrain rocheux du cimetière l'ayant préservé de la décomposition. Je baisai au front la chère femme. Un grand frisson courut dans mes veines. J'étais artiste. Et, dès cet instant, je sus peindre et me servir des instruments de musique... »

Cette confession macabre, outre qu'elle est contraire à la vraisemblance, me semble manquer de délicatesse. Elle me communique une impression pénible, qui n'échappe pas à Mérovak.

« Je vous en prie, ne me quittez pas avant d'avoir

entendu la *Marche des Immortels* et la *Balancelle de la vie*. C'est à deux pas d'ici, chez mon luthier... »

Il m'entraîna. Et je n'eus pas le loisir d'adresser mes adieux à Quasimodo. Un quart d'heure plus tard, nous pénétrions dans une boutique, où quelques douzaines de pianos étaient rangés en bataille. Mérovak se jeta sur l'un d'eux, l'ouvrit, secoua sa crinière à la Cléo de Mérode, et frappa de ses poings tendus les touches d'ivoire d'où s'exhala un gémissement. Et alors commença un étrange tumulte de traits, de gammes, de phrases tour à tour alanguies et foudroyantes. La *Balancelle* pleure ; la *Marche des Immortels* rugit ; tout cela sans ordre, sans méthode, mais non sans charme, avec un instinct du rythme, un sens de l'harmonie et une virtuosité incontestables. M. Le Couppey eût rougi d'une telle exécution. Et pourtant elle ne laisse pas d'être intéressante. Mérovak est tout entier à son labeur herculéen. Il va s'y absorber de la sorte, sans s'arrêter, durant deux heures. Je me garde bien de l'interrompre et je me glisse, par l'huis entrebâillé, dans la rue, où cent curieux sont attroupés. Ils considèrent avec stupeur ce pianiste impétueux, de qui les mains, les bras, la tête, le buste paraissent danser la sarabande. Un mitron s'exclame, en lançant vers le magasin un regard moqueur :

« Pil' ouit ! ! C'est l'homme de Notre-Dame ! »

Il n'en faut pas plus à Paris pour être célèbre pendant huit jours.

## UNE SÉANCE DE CHIROMANCIE

Puisque la sorcellerie est à la mode, j'ai résolu de poursuivre mes visites chez les sorciers en réputation. Je me suis présenté chez Mme de Thèbes, dont les talents m'avaient été vantés par des gens dignes de foi. Depuis longtemps je désirais exposer ma main aux lumières de cette chiromancienne, que l'amitié de Dumas fils, jointe à quelques prophéties retentissantes, a rendue célèbre. Elle ne réside pas dans une ruelle obscure, comme les tireuses de cartes de Montmartre. Elle a choisi pour s'y établir une des nobles avenues qui avoisinent l'Arc-de-Triomphe. Mme de Thèbes n'opère point clandestinement; c'est une sibylle aristocratique, la sibylle de la Haute. Son logis est bourgeoisement meublé; je n'y ai pas aperçu le chat, le corbeau, les poules noires en qui s'incarne l'esprit malin; les seuls animaux que j'y aie rencontrés sont quelques éléphants d'apparence débonnaire; encore étaient-ils en porcelaine. A part ces bibelots et deux ou trois bouddhas accrochés au mur, la pièce dans laquelle on m'introduit ne renferme rien qui évoque la magie. L'ornementation en est discrète :

burins classiques, lithographies familiales, portrait d'Alfred de Musset, d'après Eugène Lami; livres d'images et panoramas propres à amuser l'impatience des clients. Mais d'autres objets qui frappent tout d'abord mes yeux, relèvent la dignité de ce salon et l'empêchent d'être confondu avec un salon vulgaire. Ce sont des mains de plâtre, répandues à profusion, sur la cheminée, sur la table et les consoles; des mains dressées et des mains couchées, des mains de conditions et d'âges divers. La plupart sont des mains de qualité et portent, inscrite au crayon bleu, l'indication de leur origine. La main d'Alexandre Dumas fils a été pieusement placée dans un coffret de cristal. Mme de Thèbes lui a voué une vénération particulière. Elle a traité d'autres mains illustres avec un peu plus d'indifférence, et relégué pêle-mêle dans un bahut la main de Dumas père unie à la main de miss Menken, la main impassible de Christine Nilsson, la main obstinée d'Émile Zola, la main compliquée d'Édouard Drumont, la main tumultueuse de Coquelin, la main impérieuse et caressante de Sarah Bernhardt... J'examine avec curiosité ces reliques, mais je suis brutalement arraché à ma méditation. Une porte s'est ouverte sans bruit : la maîtresse de céans est devant moi. Elle a une taille imposante; et, quoiqu'elle ait passé les limites de la prime jeunesse, elle conserve, sur sa physionomie, les traces d'une réelle beauté. Le regard est pénétrant, la voix empreinte d'énergie, mais non de rudesse; Mme de Thèbes a dans toute sa personne comme un air de gravité et de distinction qui sied à son ministère. Une femme pour qui l'avenir n'a pas de voiles, ne saurait ressembler à une petite danseuse du corps de ballet. Mme de Thèbes eût fait une admirable prêtresse de Vesta. Elle m'a invité, d'un geste ample et simple tout ensemble, à pénétrer dans son cabinet de consultations.

« Je suis à vos ordres!... »

Ce n'est pas sans un frisson d'inquiétude que j'ai confié mes phalanges à la devineresse. Elle les a patiemment observées à l'aide d'une loupe et y a lu des indications précises, touchant mon caractère et ma destinée. Elle ne m'a pas caché que de graves accidents me menaçaient, mais que, si je le voulais fermement, je parviendrais à les conjurer. Longtemps elle a discouru, me prodiguant les conseils, m'indiquant les écueils parmi lesquels je devrais évoluer pour éviter le naufrage, m'avisant des surprises que me réservait l'avenir, insistant sur les joies, glissant sur les peines. Mme de Thèbes est généreuse; elle ménage les faibles créatures qui ont recours à ses soins; elle consent à les alarmer, dans la mesure où cela est utile, mais elle ne les précipite pas dans le désespoir; elle joint la prudence à la perspicacité. L'ayant remerciée de ses bons offices, j'ai cru pouvoir lui soumettre un doute que ses paroles m'avaient suggéré.

« Comment, lui ai-je dit, conciliez-vous la fatalité avec l'exercice du libre arbitre? Si les hommes sont voués par avance à subir des catastrophes et que vous en voyiez le signe marqué dans leurs mains, c'est qu'elles sont nécessaires. Et je ne conçois pas qu'ils puissent échapper à leurs conséquences... Ils marchent au malheur comme l'agneau marche à l'abattoir, sous la direction d'une force inéluctable, qu'il n'est pas en leur pouvoir de modifier... »

Mme de Thèbes sourit. Il est visible que l'argument ne la touche pas et qu'elle a de quoi y répondre... Une autre objection me poursuit, que je ne puis me tenir d'exprimer...

« J'ai la plus grande confiance dans la valeur de vos prédictions. Mais avouez que votre théorie est un peu trop complaisante. Elle prévoit les éventualités oppo-

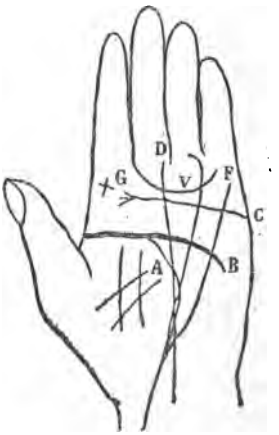
sées. Et cela me gêne. Que l'événement se produise ou ne se produise pas, vous avez toujours raison. Je dirais, si je ne craignais d'offenser la chiromancie en votre personne, que c'est une façon de se « garder à carreau... »

Cette fois, Mme de Thèbes m'interrompt et, sans marquer aucune mauvaise humeur, elle cherche à me ramener à un plus juste sentiment des choses.

« Vous n'êtes pas le premier qui s'embarrasse dans ces difficultés apparentes. Je n'entreprendrai pas de les résoudre par le raisonnement. Elles lui échappent. Nous sommes entourés de phénomènes inexplicables. Je vous renvoie aux livres de Desbarolles, du docteur Papus, et aux pages lumineuses que Dumas fils a écrites sur ce sujet. Ces savants démontrent qu'il existe un lien entre le cerveau et les lignes de la main. Je puis ajouter à leur témoignage, l'opinion que m'ont donnée vingt années de pratique et d'expérimentation. Chacun de nous est soumis à des influences qui, sans qu'il en ait conscience, pèsent sur lui : influence atavique, influence astrale. Nous obéissons à l'obscure impulsion de nos aïeux; et nous avons reçu l'empreinte des corps célestes qui, selon la vieille expression, ont présidé à notre naissance. L'un est dominé par Vénus, un autre par Jupiter, un autre par Saturne. Ces forces, favorables ou néfastes, nous prédisposent à accomplir certains actes, d'où sortira, pour nous, le bonheur ou le malheur. Et c'est ainsi qu'on peut dire que l'homme est prédestiné. Cependant il lui est possible dans une large mesure de lutter contre ses instincts et de les vaincre. Et c'est ainsi qu'on peut dire que l'homme est libre. Or l'action du destin est gravée dans la main gauche, l'action de la volonté est gravée dans la main droite. Et c'est pourquoi il faut comparer ces deux mains, qui se complètent et se corrigent, afin de prononcer un jugement équitable... »

Mme de Thèbes débite avec assurance cette petite dissertation. Ce sont là des matières où elle a coutume de s'exercer. Après avoir repris haleine, elle poursuit :

« Le chiromancien ne s'y trompe pas. Il discerne tout de suite si la personne qui le vient consulter est ou n'est pas favorisée des dieux, si elle doit suivre paisiblement son destin ou le combattre. En un mot, il y a deux types d'individus. Il y a la main heureuse, il y a la main malheureuse. Ceux qui prétendent que la « chance » n'intervient pas dans les affaires humaines sont de grands présomptueux... »



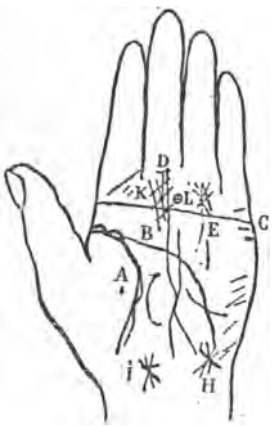

LA MAIN HEUREUSE

A, ligne de vie. — B, ligne de tête. — C, ligne de cœur. — D, ligne de chance. — F, ligne de mercure. — G, croix de mariage d'amour — V, ligne de Vénus.

Je suis impatient de savoir à quelles particularités on reconnaît qu'une main est chanceuse ou malchanceuse, Mme de Thèbes va au-devant de mon désir. En quelques traits de plume, elle construit une figure où sont assemblés idéalement tous les présages de la félicité. Cette main pourrait être celle de M. Bidard, dont la fortune est demeurée légendaire. Et, tout en dessinant, l'obligeante Mme de Thèbes achève mon instruction.

La main heureuse contient des lignes peu abondantes, mais elles sont nettement et profondément

tracées. Elles s'élèvent du poignet vers les doigts et ne forment pas d'îles, ni de labyrinthes. La ligne de cœur se termine par une fourche sous l'index; la ligne de Vénus ne présente point de complication; la ligne de tête n'est que légèrement infléchie. Une telle main dénote la tranquillité d'humeur, le parfait équilibre, la sensibilité modérée. C'est la main de l'égoïste, satisfait de soi, indulgent aux autres, doué d'excellents organes et qui jouit avec plénitude de la vie. Il respire le parfum des roses et ne se pique pas aux épines... Cependant la plume de Mme de Thèbes continue de courir sur le papier. Les lignes qu'elle y marque sont brisées, torturées, hérissées de grilles et d'étoiles.




LA MAIN MALHEUREUSE

A, ligne de vie. — B, ligne de tête. — C, ligne de chance brisée. — E, ligne du soleil brisée. — I, H, Etoiles (mauvais augure). — K, L, Grilles sur les monts de Saturne et d'Apollon (mauvais augure).

« Je plains, poursuit-elle, ceux dont la main est bâtie sur ce modèle. Ils seront agités, indécis, prompts à l'enthousiasme et au découragement, travaillés par les nerfs, inhabiles à conserver leur sang-froid et poussés vers le crime par la violence de leurs passions. »

J'ai pris cette main malheureuse et l'ai placée auprès de ma main ouverte. Et je remarque entre elles des ressemblances qui ne laissent pas de m'affliger. Serais-je donc exposé à devenir criminel? Mon cœur se serre à cette incertitude. Et je prie Mme de

Thèbes de m'en affranchir, dût son arrêt redoutable me condamner. J'aime mieux, de toute manière, être fixé sur mon sort :

« Présentez votre main droite... » La sueur au front, la poitrine oppressée, j'attends l'oracle... Mme de Thèbes attache sur moi un regard bienveillant, où je crois démêler comme un soupçon de moquerie.

« Dieu soit loué! dit-elle... Votre main droite efface votre main gauche. Vous triompherez de tous les maux par l'application et la patience. »

J'avais besoin de cette assurance. Il me paraît que Mme de Thèbes a énormément d'esprit!

Je lui ai demandé quelques souvenirs sur Dumas fils qui fut, au début de sa carrière, son maître et son protecteur. Elle a conservé pour sa mémoire une filiale gratitude. C'est Desbarolles, leur ami commun, qui les présenta l'un à l'autre. Mme de Thèbes souhaitait vaguement d'entrer au théâtre. L'auteur de *Denise* l'engagea à choisir une voie moins encombrée. Il avait appris la chiromancie du chevalier d'Arpentigny; elle avait des notions de cette science; il l'y perfectionna et lorsque mourut Desbarolles, il lui conseilla de prendre sa succession...

« Travaillez pendant un an. Je vous soumettrai à une épreuve. Si vous en sortez victorieuse, je me charge d'assurer votre succès. » Elle se plongea dans l'étude des Chaldéens et des Égyptiens. Au jour dit, Dumas fils tint sa promesse; il convia à sa table douze physiologistes, membres de la Faculté de médecine et de l'Institut. Après le dessert, ils passèrent un à un dans un petit salon où les attendait la devineresse. Elle ignorait leurs noms (à ce qu'elle m'a affirmé) et n'avait pas vu leur visage. Je suppose qu'ils furent satisfaits de sa conversation, puisque le lendemain Dumas publiait, dans le *Figaro*, un compte rendu élo-

gieux de cette séance. Mme de Thèbes était lancée. Depuis ce temps, elle n'a cessé de travailler. Elle a palpé des mains roturières et des mains royales; mains sèches de douairières, mains maquillées de comédiennes, mais dévotes, mains galantes, mains de financiers aux doigts crochus, mains d'artistes aux doigts fuselés. Quand elle allait voir Dumas, il se divertissait à lui demander l'horoscope de ses visiteurs. Et c'est ainsi qu'elle eut l'avantage d'annoncer à M. Ferdinand Brunetière qu'il éprouverait, dans un délai rapproché, deux satisfactions considérables. Il les eut, en effet, car il fut nommé, quelques mois plus tard, membre de l'Académie française et directeur de la *Revue des Deux Mondes*. Je ne rappellerai pas les prédictions qui furent faites au marquis de Morès et qui l'avertirent des dangers où il courait. Il avait la ligne de vie brusquement interrompue dans la main droite, indice de la mort causée par une imprudence.

Mme de Thèbes a été mandée dans les pays étrangers auprès de personnages qui ont usé de précautions extraordinaires pour garder l'incognito. Dernièrement, un conseiller d'ambassade la presse de boucler ses malles et de se rendre à Rome au plus vite. « Vous y rencontrerez une dame qui vous abandonnera sa main, mais dont les traits resteront cachés à vos regards. Jurez que vous n'essayerez pas de pénétrer ce mystère. » Mme de Thèbes, que cette aventure amusait comme un roman, franchit les Alpes. Les choses se passèrent comme on le lui avait annoncé. On la conduisit dans une maison isolée, et là, à travers une tenture, apparut cette main auguste sur laquelle elle avait à déployer sa sagacité... Mme de Thèbes s'en tira fort bien. Elle sut être agréable tout en demeurant sincère, ce qui est le fin du fin de l'art de prophétiser, et elle ne viola point les règles du protocole. A l'issue de l'entretien *on* daigna se découvrir devant elle,

Mme de Thèbes fut touchée aux larmes par cette preuve d'estime.

Le merveilleux exerce son attrait sur les princes comme sur les humbles mortels. Nous n'avons pas beaucoup changé depuis Ptolémée.

Quel est l'état d'âme de ceux qui se font dire la bonne aventure? Il est fâcheux que l'on ne puisse observer leur physionomie, tandis que Mme de Thèbes les assiste, écouter les aveux qui leur échappent, les questions qui se pressent sur leurs lèvres. Tous les drames, toutes les comédies de l'humanité se dépouillent, dans ce lieu, du manteau de l'hypocrisie... On ne se défend pas contre une sorcière; elle vous ligotte à son gré; la chiromancie est une école supérieure de psychologie. Et, sans doute, a-t-elle fourni à Dumas plus d'une indication précieuse... Mme de Thèbes, qui est son élève, se flatte de posséder assez exactement les mœurs d'aujourd'hui. Sans oublier la discrétion où l'oblige le devoir professionnel, elle m'a communiqué quelques-unes des impressions générales qu'elle a recueillies et qui valent la peine d'être citées.

Les hommes affectent un scepticisme qu'ils n'ont pas en réalité. Ils sont crédules et ne le veulent point paraître. Leur curiosité s'attache aux jouissances positives : « Serai-je riche? Aurai-je de la gloire? Aurai-je de la santé? » Tels sont leurs soucis habituels. Quand Mme de Thèbes les voit accourir, c'est qu'ils sont menacés dans un de ces biens, qu'ils vont se battre en duel, ou qu'ils sont en proie à des embarras pécuniaires...; les femmes, au contraire (sauf celles pour qui l'amour se subordonne à des raisons d'intérêt) se préoccupent peu de l'argent. Le sentiment est leur principale affaire. Elles tremblent pour leurs enfants dès qu'ils sont malades, ou bien elles veulent apprendre si elles sont trahies par un

amant, par un mari. Mme de Thèbes les rassure de son mieux. Elles lui demandent ingénument les moyens de ramener l'infidèle... « Apportez-moi une page de son écriture », dit la chiromancienne. Et elle se guide là-dessus pour appuyer sa consultation. Si l'écriture marque chez le mari un naturel timide, elle ordonne à la femme de lui faire, en rentrant, une scène vigoureuse. Si l'homme est violent, elle recommande à la femme de filer doux et de s'enfermer dans une bouderie diplomatique.

L'expédient est adroit, encore qu'il n'ait rien de commun avec la chiromancie. Je complimente Mme de Thèbes sur son ingéniosité.

« Ne riez pas, reprend-elle... Je vis parmi les tristesses, je touche le fond de la misère humaine. Sur dix femmes qui viennent m'entretenir, il en est huit qui aspirent au veuvage. Je vois où tendent leurs questions; elles ont soif d'apprendre si elles seront bientôt libérées du joug conjugal: les hommes, à qui cette servitude pèse moins, parce qu'ils savent l'alléger, ont d'autres tourments. Ils guettent des héritages et se rongent d'impatience à les attendre... Partout, autour de moi, la Mort est espérée et sollicitée... »

Ces phrases sont imprégnées d'éloquence et d'amertume. Mme de Thèbes n'a pas d'illusions sur la vertu des Parisiens... Elle ne cesse de m'exhorter en m'accompagnant jusqu'au seuil de sa maison :

« Répétez, de grâce, que la chiromancie est une science positive qui se distingue du somnambulisme extralucide, du marc de café, du blanc d'œuf, et d'autres pratiques, où la fantaisie se mêle au charlatanisme. Conseillez aux mères de s'en pénétrer... Qu'elles s'habituent à lire dans la main de leurs fils, et elles leur épargneront les rudes épreuves, qui viennent des fausses inclinations et des vocations

contrariées. Surtout qu'elles n'oublient pas d'examiner la main de leurs futurs gendres... »

J'ai pris congé de Mme de Thèbes, enviant, à part moi, les honnêtes gens à qui elle communique sa certitude. L'essentiel est d'avoir, dans la vie, un brin de foi...

# L'UNIVERSITÉ D'AZAY-LE-RIDEAU

On m'avait dit :

« Les Anglais, dont vous savez l'humeur colonisatrice, viennent de s'emparer d'un des plus beaux châteaux de la Loire et d'y fonder une université sur le modèle d'Oxford ou de Cambridge. Ils ont campé sur ce coin de la vieille France; ils y sont chez eux. Azay-le-Rideau est, entre leurs mains, comme une sorte de Gibraltar pacifique, d'où ils surveillent ce qui se passe dans notre pays. Ces jeunes gens organisent pour un prochain jour un match de cricket. Assistez à cette fête et vous y verrez des choses dont vous serez étonné. »

Bientôt j'obtins d'autres détails... Le créateur de l'université d'Azay-le-Rideau, le comte de Mauny-Talvande, est Français de naissance, mais son mariage avec lady Mary, fille de lord Strafford, dame d'honneur de la reine Victoria, l'a précipité dans les bras de l'Angleterre; il aime en bon fils cette nouvelle patrie; cependant il a gardé de l'affection pour l'ancienne, et il a cherché le moyen de les rapprocher l'une de l'autre. Il a pensé que le lien le plus fort qui pût les unir était encore un lien scolaire. Et c'est à ce dessein

qu'il s'est arrêté. Il a cherché d'abord une résidence magnifique et digne des personnages qu'il voulait y attirer. Le domaine d'Azay, avec son habitation royale, ses eaux vives, propres à la pêche, au canotage et à la natation, avec ses chasses, ses bois, ses larges prairies, favorables au polo et au foot-ball, lui parut des plus convenables. Le propriétaire, M. de Biencourt, consentit à le lui céder moyennant un bail annuel qui se pouvait changer, au gré du locataire, en contrat de vente. Le nid était tout prêt. Il ne s'agissait plus que de le peupler. Le comte et la comtesse de Mauny-Talvande adressèrent à l'aristocratie d'outre-Manche un appel qui fut entendu. La reine daigna s'y intéresser. Les premières familles de Londres leur promirent un concours qui se manifesta par des adhésions formelles. Le descendant de lord Westminster, futur héritier du nom, s'inscrivit parmi les premiers pensionnaires. D'anciens écoliers d'Oxford, appelés par leur naissance à exercer d'importants emplois dans la diplomatie, l'armée et la politique imitèrent son exemple. L'université d'Azay n'existe que depuis trois mois, et déjà elle possède dans son sein douze jeunes gentilshommes, la fleur du *high-life*; l'an prochain ils seront trente; dans deux ans, le château sera trop petit pour les contenir [1]... La personne obligeante qui me donnait ces renseignements ajouta :

« L'idée de M. de Mauny-Talvande est d'adjoindre aux élèves anglais des élèves français de même âge et de même condition et d'opérer entre eux une fusion salutaire. Il espère que, par ce commerce, de sérieuses amitiés seront scellées et que les malentendus qui jusqu'ici ont divisé nos deux nations seront enfin aplanis. Vous voyez que cette œuvre est grosse de con-

1. Ces projets ne se sont pas réalisés. M. de Mauny-Talvande a résilié son bail, et les écoliers d'Azay-le-Rideau ont regagné l'Angleterre.

séquences et qu'il faut absolument la révéler au public... »

Je me suis laissé convaincre et j'ai pris le chemin de la Touraine.

D'abord je m'arrêtai à Langeais où la plus cordiale hospitalité m'était offerte. Ce castel, parfait spécimen de l'architecture militaire du quinzième siècle, ne m'était pas inconnu. J'avais eu naguère l'occasion de l'explorer sous les auspices de la Société d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres d'Indre-et-Loire. Cette étiquette désigne une académie dont la fondation remonte à l'an 1671 et qui, malgré son antiquité, a gardé de sémillantes allures. Elle est partagée en sections comme l'Institut de France. Or, la section des arts et belles-lettres, désirant exercer son activité et maintenir son prestige, a coutume d'organiser chaque année une série de concerts en ajoutant aux ressources locales quelques éléments parisiens. J'eus l'avantage d'assister à la séance d'inauguration à laquelle prirent part M. Francisque Sarcey, maître ès conférences, et un flûtiste solo de la garde républicaine. Elle réussit le mieux du monde. Le flûtiste fut applaudi, le conférencier acclamé, un baryton photographe soupira avec charme l'air du *Roi de Thulé*. Ces messieurs de la société dont nous étions les hôtes ne voulurent pas nous laisser partir sans nous montrer les merveilles environnantes. Et ils nous entraînèrent dans la ville de Langeais, où un déjeuner, servi au Lion d'Or, nous devait initier aux raffinements de la cuisine tourangelle. Il y avait là une douzaine d'académiciens qui firent assaut de bonne grâce; le vin et l'éloquence coulèrent à gros bouillons. Après quoi, nous franchîmes le pont-levis du château. Au moment où le critique du *Temps* s'y engageait, un gamin qui rentrait de l'école, lui cria : « Bonjour, mon oncle! » Et, par cet hommage familier,

la population langeaisienne lui prouva sa sympathie.

Cette fois, quand je suis arrivé, il faisait nuit, les tours profilaient sur le ciel leurs masses sombres; je crus apercevoir, derrière les fenêtres éclairées, des archers, l'arbalète au poing, et des servantes vêtues à la mode d'Isabeau. Le seuil franchi, mon illusion continua. La châtelaine, Mme Siegfried, m'attendait dans le salon, où fut célébré le mariage d'Anne de Bretagne et de Charles VIII. Il me parut que rien n'y avait été changé. Des tapisseries de haute lice ornaient les murailles, un tronc d'arbre emplissait la cheminée et reposait sur des landiers colossaux, forgés aux armes du roy. Je m'assis dans un fauteuil contemporain d'Albert Dürer et risquai un pas timide sur un carrelage dont on ne trouve le dessin que dans le livre d'heures de Commines. Je fus conduit dans la chambre qui m'était destinée et qu'avait occupée, avant moi, voilà quatre siècles, Arthur de Montauban, archevèque de Bordeaux, ou tout au moins le sire Michel le Doux, garde-robier de la duchesse Anne; et sur le seuil je m'arrêtai, ébloui par les curiosités que j'y discernai. Voyant le lit gothique, à colonnes, où mes membres fatigués allaient s'étendre, je craignis qu'il ne fût un peu dur et que ses ais, rongés par le temps, ne me prêtassent un insuffisant appui. Mon inquiétude ne tarda pas à se dissiper. Je reconnus au toucher que ma couche était moelleuse. Les possesseurs actuels de Langeais, en qui le sens esthétique se double de prévoyance, ont résolu le problème d'amalgamer deux civilisations, la moyenâgeuse et la moderne. Des tuyaux à gaz s'enroulent autour des écussons féodaux: un calorifère amène des bouffées de chaleur dans la salle où veillaient les chevaliers; sur les piliers où s'appuyaient les écuyers du Dauphin sont des boutons de sonnettes électriques; dans l'oratoire de Foulque V et de Mélisende est installé un piano d'Érard...

Et c'est ainsi qu'on rattache le présent au passé pour l'agrément de la vie!

Une heure de voiture sépare Langeais d'Azay-le Rideau. Ces deux séjours n'ont aucune analogie. L'un est une forteresse et l'autre un lieu de plaisir. Je ne sais rien qui soit plus noble, tout ensemble, et plus charmant que l'entrée d'Azay. Des fleurs, des bouquets d'arbres, de larges allées l'égayent et sourient aux visiteurs. Une eau claire y chante à travers les roseaux. Enfin, la façade, délicatement ouvragée, et qui rappelle les plus beaux morceaux de Jean Goujon, évoque des images d'une glorieuse munificence. François Ier, accompagné de sa cour, gravirait ce perron à double rampe, Marguerite de Valois composerait des poésies latines sous ces ombrages, qu'on n'en serait pas surpris. Pour l'instant, ce sont d'autres seigneurs qui occupent les alentours du château. Une table est dressée près de la porte; elle est couverte de pâtisseries, d'assiettes, de verres, de samovars, de petits pots et de ces innombrables bibelots de métal qui constituent à Londres, les accessoires des *five o'clock tea*. Et c'est en effet l'heure de la collation. Lady Mary, qui en fait les honneurs à ses invités, est un type achevé de la beauté britannique; elle est d'une taille peu commune, elle a le buste et le col élancés, les cheveux blonds, le teint vif, des dents éclatantes; l'intelligence pétille en ses yeux; un air d'autorité bienveillante émane d'elle. La maîtresse de céans est, de toute évidence, une très grande dame. Son mari, le comte de Mauny-Talvande, est aussi fort élégant. Je croyais trouver en lui un barbon, ou tout au moins un homme mûr qui eût vis-à-vis de ses élèves, le poids et l'expérience du sage Mentor. M. de Mauny-Talvande est tout au plus leur frère aîné; il est, comme eux, fluet, agile et rompu aux exercices du corps. Je remarquai que son chapeau,

ainsi que celui de lady Mary, était orné d'un ruban tricolore, bleu, vert et argent.

« Ce sont nos couleurs, me dit-il. Le bleu de ciel est emprunté à Eton; le vert et l'argent sont particuliers à l'université d'Azay et la distingueront désormais des autres écoles. »

Il me montra, au loin, les formes blanches qui s'agitaient sur un vaste emplacement semé d'herbes :

« Nos joueurs de cricket sont très animés, me dit-il; ils se mesurent avec des camarades venus de Londres tout exprès pour leur proposer un *match*. Venez les regarder. Vous ferez la connaissance de lord Belgrave, petit-fils du duc de Westminster, et du petit-neveu de lord Cecil, qui sont nos pensionnaires. Nous avons également ici, comme hôtes de passage, un membre du Parlement, M. Wyndham, sous-secrétaire aux affaires étrangères. Nous avons reçu dernièrement le marquis de Lorne, gendre de la reine, et nous attendons, pour le mois prochain, quelques-uns de ses amis. »

Nous nous rapprochâmes de la lice où le tournoi était engagé. Les lutteurs avaient déposé sur le sol leurs habits de ville et revêtu l'uniforme de combat. Il se compose d'un pantalon de flanelle garni d'épaisses jambières, à peu près semblables à celles dont se prémunissent les picadors pour se préserver des coups du taureau. Des gants de caoutchouc, une vareuse et un mouflet le complètent. C'est en cet équipage que m'apparurent le futur lord Cecil, le futur duc de Westminster, dont les joues enfiévrées par la course étaient couvertes d'un tendre incarnat, et un personnage, de quarante ans environ, auquel le comte de Mauny s'empressa de me présenter. J'avais devant moi M. Wyndham, sous-secrétaire d'État, que l'opinion désigne en Angleterre comme devant remplir prochainement une des plus lourdes charges de la Couronne. M. Wyndham

lâcha sa raquette pour me serrer la main. Et j'admirai cet homme considérable qui s'entraîne au gouvernement des Indes en prenant part aux matches de cricket!...

Je me suis écarté du champ de bataille avec M. de Mauny et, en me promenant le long de l'Indre aux flots limpides, je l'ai interrogé sur ses projets et l'ai prié de me montrer les rouages qui mettent en mouvement l'université d'Azay. Et d'abord je lui demandai si quelques jeunes Français s'y étaient déjà fait inscrire, comme cela m'avait été annoncé. Il m'interrompit :

« Des Français? Y songez-vous? C'est trop tôt, beaucoup trop tôt! Si j'assemblais ici des écoliers français et anglais, ils se battraient au bout d'une semaine! »

Je déclarai à M. de Mauny que je partageais son appréhension, mais que, dès lors, toute fusion étant écartée, je ne saisissais plus très nettement le but de son entreprise. Il voulut bien me l'expliquer en détail.

« L'adolescent anglais ne ressemble pas plus à l'adolescent français que le lait au vitriol. La méthode qui profite au premier serait funeste au second. L'Anglais est raisonnable, réfléchi, assidu à son devoir; je n'ai pas besoin de le plier à la discipline, il se l'impose à lui-même; il sait ce qui est permis et ce qui est défendu et jamais il n'outrepasse le règlement qui lui est très paternellement infligé. Avec le Français il m'en faudrait un féroce; j'aurais à réprimer des rébellions, des excès d'indépendance. Que voulez-vous, cher monsieur! La jeunesse française est généreuse, mais impétueuse, ardente, impatiente du joug. Ajouterai-je qu'elle est un peu libertine? Ses sens s'éveillent de bonne heure; ceux de nos jeunes Anglais, assoupis par de violents exercices, s'usent aux fatigues du

tennis, du foot-ball, du polo. Les étudiants d'Azay ont de dix-huit à vingt-cinq ans. Ils ne se rendent coupables d'aucun désordre. Essayez donc de les remplacer par de jeunes Parisiens fraîchement émoulus du baccalauréat! »

M. de Mauny m'a lancé un regard que j'ai compris, et, sans insister davantage sur cette matière délicate, je l'ai prié de m'indiquer les conditions d'existence des pensionnaires d'Azay. Elle est variée et présente un agréable mélange d'occupations intellectuelles, sportives et mondaines. En voici le programme : le matin, de huit heures et demie à neuf heures, premier repas. De neuf heures à midi, les élèves travaillent à leur gré, préparent leurs cours, lisent, écrivent, mais ne sont pas astreints à une tâche déterminée. A midi, ils déjeunent, puis ils descendent au fumoir, où nos principaux périodiques, journaux et revues, sont déposés. Ils s'en nourrissent, ainsi que du *Times*. Après quoi, le cricket, le canotage ou d'autres jeux les retiennent jusqu'à quatre heures — heure du thé. Ils en avalent quelques tasses, qu'ils ont bien gagnées. Et s'étant ainsi lestés, ils écoutent une leçon de français ou un cours de littérature qui leur est fait par un excellent maître des environs, M. Chauvin, professeur de rhétorique au lycée de Tours, dont ils doivent, chaque semaine, résumer les conférences. Ces huit derniers jours, ils ont eu à traiter les sujets suivants : 1° critique d'un article de Henry Houssaye sur Waterloo; 2° description de la vallée de la Loire; 3° appréciation du carrousel de Saumur; 4° analyse de la Chanson de Roland. A sept heures et demie, ils vont s'habiller (cravate blanche); à huit heures, dîner au château (les femmes décolletées); le soir, musique ou théâtre (deux fois par mois ils jouent la comédie en français). Minuit : extinction des feux... Tel est le régime de la nouvelle université. On ne saurait l'accuser d'être trop

laborieux. Il assure à ceux qui le suivent une excellente santé morale et physique. Les élèves d'Azay ignorent le surmenage. Hâtons-nous d'ajouter qu'ils sont déjà cultivés, ayant subi des examens en Angleterre, et que l'objet de leur présence chez nous est uniquement de se familiariser avec notre langue et nos mœurs. Or, ce résultat est atteint. La seule obligation qui leur soit prescrite est de ne pas prononcer un seul mot d'anglais tant qu'ils demeurent sur notre sol. Et cette règle est observée par eux scrupuleusement...

« J'espère, a conclu M. de Mauny, que quelques Français illustres voudront bien parfois nous favoriser d'une visite. Si je redoute pour nos écoliers le contact des jeunes gens, ils n'ont qu'à gagner à l'entretien d'hommes éminents, mûris par l'âge et l'expérience. Je pense que MM. Jules Lemaître et Paul Bourget, pour ne citer que ceux-là, ne leur refuseront point ce plaisir. »

... Tandis que nous continuons à deviser, le soleil s'abaisse à l'horizon. Je demande à M. de Mauny, qui m'a aimablement prié à souper, d'aller réparer le désordre de ma toilette.

« N'y changez rien, me dit-il, restez en veston... Nos joueurs de Londres sont accourus en toute hâte et n'ont pas emporté leur garde-robe. »

Je ne puis m'empêcher de sourire à cette recommandation :

« Je comptais bien, lui dis-je, passer ce soir mon habit... Avouez que je n'ai pas de chance, pour une fois que je dîne avec des Anglais!... »

Dans le salon de cent couverts de l'hôtel du Grand-Monarque — le principal et unique hôtel d'Azay-le-Rideau — quarante assiettes s'alignent sur la nappe blanche. Les vainqueurs et les vaincus du match vont

fraterniser; ils causent ensemble avec enjouement et je constate que leur rivalité n'a laissé dans leurs âmes aucun ferment de discorde. Le comte de Mauny les préside. M. Wyndham esq. lui fait face et j'ai l'honneur d'être assis à son côté. Et tout de suite je tombe sous le charme de sa conversation. J'avais vu en lui, tantôt, un athlète, et maintenant j'y vois un lettré. Il possède à fond notre littérature, celle d'aujourd'hui, celle de jadis; il a lu la *Cathédrale*, de J.-K. Huysmans, et se délasse des soucis de la politique en traduisant en vers anglais les poèmes de Ronsard. Je demeure confondu par cette suprême coquetterie. Je le suis davantage encore, quand M. Wyndham, s'étant levé, prononce en français un discours, plus substantiel et d'une forme plus châtiée que la plupart de ceux qui se débitent au Palais-Bourbon. D'autres orateurs se font entendre : M. de Mauny, M. Chauvin, et enfin les élèves eux-mêmes qui profitent de cette occasion de s'exercer en public. M. Baker boit au capitaine du cricket, M. Maitland. M. Maitland célèbre ce jour radieux qui fut témoin d'une lutte mémorable. « Ce château d'Azay, dit-il, sera le « fondeur » du cricket en France! » Et ce n'est pas fini. Les toasts succèdent aux toasts. On en porte aux belles-lettres, à la presse. Et je suis obligé de ne pas laisser cette politesse sans réponse. Chaque harangue est suivie de hourras frénétiques et d'un vieux couplet chanté en chœur :

*For he's a jolly good fellow.*

L'exécution impétueuse du *God save the Queen* termine la séance. A l'hymne de la reine, et sur un signe du président, succède la *Marseillaise*. Mais je dois avouer que les convives y mettent plus de mollesse. On ne peut exiger qu'ils montrent d'aussi grands égards à la République qu'à la Reine!

... Comme nous quittions Azay, une exquise jeune fille qui n'a pas moins de cœur que d'esprit, me confia, en se remémorant les fêtes auxquelles nous venions d'assister :

« Je ne puis vous dire avec quelle tristesse je vois ce beau château tombé en possession des Anglais! Il me semble qu'ils n'ont pas le droit d'y être, et qu'ils offensent, en y demeurant, les loyaux chevaliers qui l'ont bâti... »

Je comprends la délicatesse de ce scrupule. Mais plutôt que d'exiler les Anglais, ce qui serait un parti extrême, nous avons une manière plus efficace et plus courtoise de leur répondre. Agissons comme eux. Imitons leur initiative. Soyons énergiques et résolus. Ils achètent un château au bord de la Loire. Achetons-en un sur le bord de la Tamise. Opposons colonie à colonie; — et, puisqu'ils veulent conquérir la France, ripostons élégamment en conquérant l'Angleterre!...

# LES ALLEMANDS CHEZ EUX

## I. — UNE VILLE D'EAUX HISTORIQUE

Ems, 31 juillet.

Comme je prenais à Cologne le train qui conduit à Ems, je vis entrer dans mon compartiment un voyageur d'âge déjà mûr qu'accompagnait une petite fille de huit à dix ans. L'homme était un Allemand, au visage paterne et au ventre bienveillant; l'enfant avait des yeux bleu pâle, de la couleur du myosotis, des cheveux blonds, une peau blanche et fine. C'était une mignonne Gretchen. Elle se mit à gazouiller comme un oiseau. Et son père, qui paraissait l'aimer tendrement, répondait avec gravité à ses questions. Il lui énumérait les plaisirs de toute sorte qu'elle goûterait dans cette ville, où elle allait passer ses vacances. — On se lèvera de bonne heure, on ira boire de l'eau à la source. — *Und dann* (et ensuite)? murmurait-elle, ravie. — On se promènera sur la montagne, on mangera du pain bis trempé dans du lait. — *Und dann?* — On écoutera la belle musique du Casino. — *Und dann?* On dînera au restaurant. — *Und dann?* — On lira les

journaux illustrés, on assistera aux feux d'artifice. — *Und dann?* — On achètera dans la « conditorei » des gâteaux aux confitures. — *Und dann?...* Il fit un geste qui voulait dire : « Eh quoi! mon enfant, cela ne te suffit pas? Es-tu donc insatiable? » Gretchen demeura un moment songeuse; puis elle s'accommoda sur ses coussins et s'endormit doucement en rêvant aux félicités promises.

Ce bout d'entretien montre qu'Ems a conservé auprès des Allemands le prestige de son ancienne réputation. C'est toujours la station à la mode, la station où l'on s'amuse. En réalité, elle est fort déchue de sa splendeur. Une foule énorme s'y presse, de juillet à septembre, mais une foule bourgeoise. Depuis la mort du vieil empereur Guillaume, les rois n'y viennent plus, ni les reines de l'élégance parisienne, ni les princesses de la rampe, ni les ténors italiens, ni les chroniqueurs boulevardiers. Le seul hôte de race royale qu'elle possède est le prince Georges de Prusse, mais il ne se montre pas et vit solitaire au fond de son vieil hôtel silencieux. Sous les galeries du Kursaal, où défilaient naguère tant de femme célèbres, M^me^ de Metternich, M^me^ de Galiffet, M^me^ de Persigny, M^me^ de Pourtalès, la fleur de la cour de Napoléon, l'éblouissante Ratazzi, belle comme Junon, mais non sévère comme elle, et M^me^ Stolz, et Hortense Schneider, et la Païva et Cora Pearl; dans ces allées où devisaient Offenbach, Meilhac, Villemot, Vivier le corniste légendaire, Winterhalter, le peintre des Tuileries, et des romancières à la plume incontinente, la comtesse Dash et Raoul de Navery; autour de ces tables où le monocle de Scholl dialoguait avec le jonc à pomme d'or d'Henri de Pène, où venait s'asseoir Albert Wolf, qui regardait passer les pécheresses d'un air désintéressé et se hâtait de regagner la roulette — son seul vice; en tous ces lieux pleins de souvenirs, on n'aper-

çoit aujourd'hui qu'une cohue assez vulgaire : matrones aux tailles épaisses trimbalant des toilettes aux tons criards, jeunes filles insignifiantes ou montées en graine, sous-officiers sanglés dans l'uniforme et comprimant à grand'peine leur bedon naissant, ministres essoufflés par onze moins de prédication et contemplant d'un œil méditatif leurs tasses de café au lait; çà et là quelques jolies étrangères, quelques paysans à l'honnête figure et au costume rustique, une Suissesse ayant gardé, par coquetterie, son fichu de satin rose et son chapeau de paille aux brides de velours noir. Enfin, le flot de ceux dont on ne dit rien et qui ressemblent à tout le monde.

Je suis entré dans la boutique du libraire Kirchberger, qui est l'endroit où aboutissent les ragots et les nouvelles et où l'on trouve sur toutes choses des renseignements. Ce libraire Kirchberger est un petit homme extraordinairement actif et loquace. Il a son sac plein d'anecdotes et le vide sans qu'on ait besoin de l'en prier. Il est né à Ems, son père y tenait comme lui commerce de livres et de journaux. Il s'est frotté depuis quarante ans à la société cosmopolite; à force de lire nos ouvrages et de causer avec nos auteurs, il est devenu à demi Français; il l'est par l'esprit et même un peu par les sentiments. Ses yeux s'illuminent lorsqu'on lui demande des détails sur l'Ems d'autrefois, d'avant la guerre.

« Ah! monsieur, m'a-t-il confié, c'était le bon temps. Je puis dire que mon modeste magasin a été honoré de la visite des personnages les plus illustres de l'Europe. Chaque matin le roi Guillaume s'y arrêtait pour feuilleter les gazettes, et je lui parlais comme je vous parle, avec la même simplicité. Il me montrait une grande bienveillance. Quelquefois l'empereur de Russie l'accompagnait. Il était plus fier que Guillaume, il avait un air de noblesse incomparable et un cœur très

généreux. C'était un vrai grand seigneur; il ne connaissait pas la valeur de l'argent et puisait dans ses coffres à pleines mains. Croiriez-vous qu'il lui arriva de donner un jour 30 000 roubles à un artiste qui lui avait conté ses malheurs et dont l'histoire l'avait ému? Son trésorier n'avait pas de quoi payer cette somme; on dut la faire venir en toute hâte de Saint-Pétersbourg. Mais je bavarde, je bavarde... »

Les bavardages de M. Kirchberger ne me semblent point indifférents et je le supplie de s'y abandonner sans contrainte. Il n'attendait que cet encouragement.

« A l'endroit même où vous êtes, sur cette chaise, Méry venait s'installer pendant le concert. Il préférait ouïr la musique d'un peu loin. Et quoiqu'il sortît de prendre son bain, il était médiocrement soigné de sa personne et, pour tout dire, assez malpropre. Mais sa conversation rachetait ce défaut de soin. Quand il se querellait avec Armand de Pontmartin, on fût resté des heures à les entendre. La voix de Pontmartin, une voix de demoiselle, n'était pas assez sonore pour lutter avec l'organe de cet homme du Midi. Souvent Aurélien Scholl survenait et jetait un mot dans le débat, qui se terminait sur un éclat de rire. Mon Dieu! que M. Scholl était donc élégant en 1865! Il tournait la tête à toutes ces dames. Il eut même une aventure... Il vit toujours, je crois? Le voyez-vous à Paris? »

J'assurai à M. Kirchberger qu'Aurélien Scholl était très vivant et qu'il avait gardé la majeure partie de ses avantages personnels et qu'il continuait, tout comme en 1865, de dévisager l'humanité à travers le carreau de son monocle. M. Kirchberger fut heureux d'apprendre ces bonnes nouvelles. Et sans doute il allait me narrer l'aventure d'Aurélien Scholl, que j'étais friand de recueillir, lorsqu'un client l'appela pour marchander une statuette de Saxe. Ce client, à

en juger par la grosseur des breloques qui s'étalaient sur son abdomen et par l'empressement de M. Kirchberger à le rejoindre, devait être un baigneur considérable. Je laissai le libraire à son négoce, me réservant de reprendre ces propos interrompus. Je sens que je vais être l'ami de M. Kirchberger.

Les délices vantées par mon compagnon de chemin de fer, et dont il enivrait par avance l'imagination de sa fille, sont des délices calmes et surtout méthodiquement réglées. Le proverbe qui dit que les jours se suivent sans se ressembler est un proverbe français; il n'a pas cours en ce pays. Voici ce qui se passe à Ems, du 1er juin au 30 septembre, durant les sept jours de la semaine, dimanche compris. Tous les matins, à sept heures moins dix, les cinquante musiciens du Kurorchester, sous la conduite du kapellmeister Julius Laube, gravissent les marches du kiosque, situé en face du Kurhaus (établissement royal). Ils sont vêtus sur un modèle uniforme : pantalon noir, veston noir, cravate noire, chapeau melon noir. Toute tenue de fantaisie est interdite. S'il plaisait au cornet à piston d'arborer un feutre tyrolien, ou à la petite flûte de se parer d'un gilet gris perle, l'autorité ne manquerait pas de les rappeler au souci des convenances. Il ne faut pas que les jeunes vierges s'exaltent à l'aspect de virtuoses trop bien nippés. Depuis certains scandales, les culottes collantes des tziganes ont une fâcheuse renommée. A sept heures moins cinq, l'orchestre prélude. A sept heures précises, il attaque un hymne « à la gloire du Seigneur ». A ce moment, cinq ou six cents personnes sont sur la place, le verre en main, s'abreuvant tout à la fois d'harmonie et d'eau minérale. Elles ne causent pas, elles ne rient pas, elles ne bâillent pas : elles écoutent. On entendrait voler une mouche. Les voitures s'arrêtent dès qu'un

morceau est commencé et ne continuent de circuler que lorsqu'il est fini. On ne saurait pousser plus loin le respect des arts. M. Lamoureux serait bien aise s'il avait affaire à ce public. Il n'aurait pas besoin de lui imposer silence. Douze cents yeux attentifs suivraient les mouvements de son bâton de commandement. Et dans ces yeux il ne verrait point d'ironie, ni de moqueries, ni de ces fugitives expressions d'ennui par où se trahit la frivolité des spectateurs parisiens. Les buveurs d'Ems ont une capacité d'audition qui n'est dépassée que par leur capacité stomacale. Ils absorbent avec un égal empressement tout ce qu'on leur verse : les valses de Strauss, l'ouverture de *Tannhæuser*, le finale d'*Orphée aux enfers*, la *Symphonie pastorale*, et d'étranges pots-pourris où le kapellmeister fait entrer des motifs célèbres de Gounod, de M. Varney, de Mozart et de M. Louis Ganne ; l'*Ave Maria* et *Tara-ra-boum di-hay*, réunis et remués en salade. O profanation ! ce sont ces mixtures qui obtiennent ici le plus de succès !

A huit heures et demie, le premier concert est terminé. De quatre heures à cinq heures et demie, a lieu le second ; de huit heures à neuf heures et demie, le troisième. Le kapellmeister Julius Laube et ses cinquante soldats ont tout juste le loisir de réparer leurs forces entre ces séances et les répétitions qui les précèdent. Ils ne paraissent pas fatigués de cet énorme labeur, et l'exécution du soir est aussi pondérée et consciencieuse que celle de la vesprée. Ils s'en acquittent sans aucun emportement, avec une tranquillité et une patience inébranlables ! Ces traits sont caractéristiques de la race. M^me^ de Staël écrivait en 1810 : « Les Allemands voudraient que tout leur fût tracé d'avance en fait de conduite. » Il ne semble pas que leur humeur se soit beaucoup modifiée. Cette docilité à se soumettre à la loi, fût-elle oppressive, et à se

conformer à la discipline s'affirme dans les menus détails de la vie quotidienne. Le Kursaal est un cercle installé pour la commodité et le délassement des étrangers. Ils y devraient jouir d'une certaine liberté. Or, ce casino est administré comme une place forte, on y sent peser sur soi comme une sorte de régime d'état de siège. On en a confié le gouvernement à un colonel retraité qui prend au sérieux ses fonctions. Il a arrêté, dans sa sagesse, un règlement des plus rigoureux, et il veille à sa stricte exécution. Ordre de ne pas fumer sur les bancs du jardin. Ordre de ranger six chaises autour de chaque table de la buvette. Ordre de retirer sa canne ou son parapluie à quiconque pénètre dans la salle de lecture. Prenez garde de transgresser quelqu'une de ces instructions. Si vous allumez une cigarette, si vous tirez à vous une des six chaises qui garnissent une table inoccupée; si vous dissimulez dans les plis de votre paletot un rotin ou une ombrelle, un grand gaillard galonné, qui a la mine d'un ancien dragon, surgit et vous explique, avec un flux de paroles, que vous vous rendez coupable d'un grave délit. Il saisit l'ombrelle, il reprend la chaise et reste planté devant vous jusqu'à ce que la cigarette soit éteinte. Les Allemands ne provoquent pas de ces conflits, qu'ils jugent être inutiles et de mauvais goût, et ils sont très étonnés que les étrangers y perdent leur temps. Les Français et particulièrement les Françaises ont les nerfs moins paisibles. L'obéissance leur est odieuse, un ferment de révolte bout dans leurs veines. J'ai assisté hier à une scène des plus comiques entre une sémillante Parisienne et l'huissier préposé au vestiaire du Kursaal. Elle franchit la porte en coup de vent. Il court après elle.

« Votre ombrelle, s'il vous plaît?

— Je ne fais qu'entrer et sortir.

— Votre ombrelle... »

La jeune femme rougit, une flamme de colère lui monte aux joues, son petit pied frémit sous sa jupe.

« Je vous répète que je vais chercher mon mari et que je reviens à l'instant!

— Votre ombrelle... »

Je crus que l'ombrelle allait s'abattre sur l'échine du Cerbère, qui, du reste, ne se troublait point, exécutant paisiblement sa consigne, réclamant l'ombrelle de la Parisienne comme il eût relevé une sentinelle dans les fossés de Coblence, avec le même sang-froid et la même conscience du devoir professionnel.

Le mari vint au secours de sa trop indépendante moitié, et j'entendis les promeneurs qui avaient assisté à ce drame murmurer :

« Quelle mauvaise tête ont ces Français! »

Bal d'enfants au Casino... Je ne suis pas fâché de voir comment se trémoussent les filles et les garçons dans la patrie de la valse... La grande salle ornée de piliers de marbre a la solennité d'une cathédrale. Tout autour, des guirlandes de feuillages sont posées qui séparent ceux qui dansent de ceux qui ne dansent pas. J'arrive pour assister à la démonstration du pas de quatre. Le professeur, venu tout exprès de Wiesbaden, a l'allure d'un officier de cavalerie très énergique. Il a fait placer les garçons à droite, les filles à gauche, par rang de taille. L'alignement est irréprochable. Pas un corps qui bouge, pas un coude qui dépasse. Il développe sa théorie, au milieu du recueillement général. Puis il arrive à l'application. Les couples se mettent en posture et attendent, immobiles. Il frappe dans ses mains. C'est le signal. Et d'une voix habituée au commandement il scande les mouvements : *eins*, *zwei*, *drei*, *vier* .. *Herum!* (Tournez!) Ce *herum* retentit avec une violence farouche. Et tous les pieds retombent ensemble. On dirait qu'une seule

bottine frappe le parquet. Ces gamins sauront danser en mesure. Et ils sauront faire l'exercice avant que d'aller au régiment. Après la leçon de pas de quatre, qui est une rude leçon, on apporte des rafraîchissements; les danseurs défilent devant le plateau sans quitter l'alignement, et la distribution s'effectue sans aucun désordre. Puis on leur donne des balles. Ici le naturel reprend le dessus. Ils se les jettent gaiement et se bousculent. Et ce m'est un soulagement de constater que ces enfants sont bien des enfants et non pas des recrues.

Je sors du Kursaal. Il est sept heures. Le soleil se couche derrière le Mahlberg, montagne ombragée de chênes, au pied de laquelle la Lahn déroule son ruban capricieux. L'air est limpide, une agréable fraîcheur monte, avec le soir, de la rivière. Déjà les lointains s'estompent et l'horizon s'obscurcit à l'est de la ville, vers la cité féodale de Nassau. Les baigneurs, qui viennent d'avaler leur cinquième verre d'eau, circulent en rond, béatement, en attendant leur troisième concert. Une paix profonde tombe du ciel et s'élève de la terre. On est très loin, ici, de l'agitation des capitales. Une dame russe, fort spirituelle, dont j'ai fait la connaissance à table d'hôte, s'écrie, en me montrant les placides promeneurs :

« Je vous en prie, regardez-les! Sont-ils assez languissants! *Frère, il faut mourir!* Ce ne sont pas des hommes, ce sont des chartreux. Je me tuerais s'il me fallait rester à Ems plus d'un mois. »

.... Non, madame, vous ne vous tuerez pas, vous vivrez; et cette torpeur ambiante agira sur vous, ramènera le sommeil sur vos beaux yeux et calmera vos nerfs, ces terribles nerfs qui rendent exquises et redoutables les Russes et les Françaises!

## II. — EMS ET LES SOUVENIRS DE LA GUERRE

Ems, août.

Hier, le gérant du Kurhaus (établissement royal) jugeant, à ma qualité de journaliste, que je devais être animé d'une grande curiosité, m'a dit sur le ton du mystère :

« Voulez-vous visiter les appartements qu'occupait ici le roi Guillaume au moment de la déclaration de guerre? Ils viennent d'être retenus pour la fin de la saison. Mais le nouveau locataire n'arrive que demain. »

Il m'introduisit dans une série de pièces hautes et profondes, mais assez étroites, décorées de peintures murales dans le goût italien, qui est le plus fâcheux de tous les goûts. Quelques-unes de nos sous-préfectures du Midi ont ce même aspect solennel et prétentieux. Les cinq ou six chambres que m'a montrées mon guide composaient le logis, plus que modeste, où chaque année le vieux souverain venait se reposer des soucis du gouvernement. Rien n'y a été changé. Voici son cabinet, la table où il signait les pièces officielles qu'un courrier lui apportait chaque jour, la corbeille à papier où il jetait, après avoir scellé ses lettres, des bouts de cire enflammés qui allumèrent, deux ou trois fois, un incendie; voici le fauteuil où il faisait sa sieste et l'angle où il ordonnait de déposer son lit de fer, une couchette de soldat; voici sa baignoire garnie de faïences blondes, de tous points semblable à celles qui servent à l'usage du commun des voyageurs; enfin, le salon où il recevait ses hôtes de distinction, la salle à manger meublée d'un buffet de chêne sculpté des plus ordinaires, et une sorte de réduit où couchait

l'officier d'ordonnance qui remplissait auprès de lui l'office de secrétaire. C'est là, en ce pavillon bourgeois, dont aurait peine à se contenter un millionnaire de Chicago, que se joua le plus terrible drame de l'histoire contemporaine. L'hôtelier du Kurhaus y a assisté, témoin humble et attentif, et il m'en a retracé toutes les phases.

« Cette année-là, m'a-t-il dit, la ville était très brillante! Vos compatriotes y affluaient. On n'entendait parler que le français dans les allées du casino. On savait bien qu'il y avait des discussions entre les deux pays, mais tout le monde était convaincu que les choses s'arrangeraient : on avait confiance dans la sagesse de Sa Majesté. C'était un si digne homme, monsieur, et si simple et si bon pour ses sujets, et si facile à servir! Vous pouvez m'en croire, il ne voulait pas la guerre... Je me rappelle ce détail comme si j'y étais encore. Votre ambassadeur, M. Benedetti, était arrivé le 8 juillet au soir. Le 9, au matin, il fut reçu dans ce salon par le roi, qui le retint à déjeuner. Or, pensez-vous qu'il lui aurait fait cet honneur s'il avait eu de mauvaises intentions?... »

Mon hôtelier est lancé. Il se plaît à me montrer la précision de ses souvenirs. Au surplus, ses discours ne manquent pas d'intérêt.

« Tenez! poursuit-il, le 11 juillet, Sa Majesté sortit de sa chambre nu-tête, et je vis bien qu'elle était préoccupée. Elle accompagna jusqu'en haut de l'escalier M. de Werther, qu'elle envoyait en France; je me trouvais là par hasard et je surpris ces paroles, prononcées avec force : « Hâtez-vous! J'espère que vous allez dissiper ce malentendu »... Aussi fûmes-nous bien étonnés quand, trois jours plus tard, nous apprîmes que la guerre était déclarée. Tous les Français qui logeaient ici et dans les autres hôtels réclamèrent leurs notes et firent leurs malles en toute hâte. Il n'y

avait pas assez de voitures pour les porter à la gare. Ces bagages empilés formaient une queue qui allait d'un bout à l'autre de la ville. C'était un triste spectacle. Quelques voyageurs, plus pressés que les autres et craignant l'encombrement des chemins de fer, laissèrent là leurs paquets et filèrent sur Coblence à dos de mulet. Le lendemain, Ems ressemblait à un désert... »

Le directeur du Kurhaus parle encore... Je ne l'écoute plus. Mon imagination me retrace la désolation de cette scène. Ce silence succédant à tant de joie, ces mondains et ces mondaines courant affolés, ce vent d'orage, précurseur des tempêtes, ravageant la riante vallée de la Lahn et secouant aux murs du casino l'affiche de la dernière opérette d'Offenbach!...

On ne peut faire un pas à Ems sans rencontrer le portrait du vieux souverain. Son image vous obsède. Elle se dresse en marbre, en bronze ou en plâtre stéariné au carrefour des allées et au sommet des petites montagnes, où vont se promener les touristes. Sa tête aux favoris bien peignés est accrochée dans toutes les boutiques au-dessus du comptoir, en belle place; elle se réverbère dans les glaces et vous sourit quand vous mangez un gâteau dans la conditorei ou que vous vous asseyez chez le barbier. Le plus souvent, l'impératrice Augusta est auprès de lui, comme pendant. Et les deux époux se contemplent avec un air d'amitié qu'ils n'eurent pas toujours l'un pour l'autre durant leur vie. Je suis entré ce matin dans une auberge de village, sur la route de Nassau. Et naturellement Guillaume Ier et Augusta m'apparurent. De grossières lithographies étaient clouées au mur, représentant des épisodes de la campagne de 1870, la bataille de Wœrth et le combat de Mars-la-Tour. Si l'on s'en rapporte à l'artiste inconnu qui dessina ces chefs-d'œuvre, les choses se seraient passées de même façon au cours

des deux journées : d'un côté les Français éparpillés, fuyant en désordre, abandonnant sur le sol leurs morts et leurs blessés ; en face d'eux les troupes prussiennes, intactes et invincibles, gardant au sein de la victoire une tranquillité olympienne et un merveilleux alignement. Et c'est ainsi qu'on exalte l'orgueil national! Guillaume Ier symbolise ces grandeurs, mais les Emsois aiment en lui, plus que le conquérant et le fondateur d'empire, le baigneur fidèle qui venait chaque année leur demander l'hospitalité et qui rehaussait par sa présence l'éclat de la saison thermale. Il est resté le dieu tutélaire de la contrée, et nulle part on n'a voulu remplacer son portrait par celui du kaiser actuel, Guillaume II... Le petit-fils a dû baisser pavillon devant le grand-père.

Vous pensez bien que j'ai demandé à mon ami Kirchberger, le libraire, quelques détails intimes sur le vieil empereur. Il a mis à me les fournir son empressement accoutumé. Il m'a confié que Guillaume Ier, malgré ses soixante-dix ans sonnés, était en 1870 d'une étonnante verdeur et qu'il se plaisait à lier conversation avec les jolies Françaises qu'il se faisait présenter dans le jardin du Kursaal. Il s'amusait de leur babil et, de leur côté, elles avaient pour lui une réelle sympathie. Beaucoup d'entre elles, avant de regagner la frontière, au début des hostilités, achetèrent sa photographie, désirant emporter un souvenir des jours passés en sa compagnie. Il faut dire qu'elles croyaient au succès des armées de Napoléon et comptaient revenir bientôt à Ems en triomphatrices, après une campagne courte et peu sanglante. La séduction qu'exerçait Guillaume ne tenait pas aux éminentes qualités de son esprit, car il avait assez peu de conversation, mais plutôt à sa bonhomie. Il était aussi peu solennel que possible, bien qu'il y eût en lui une réelle majesté qui venait du sentiment qu'il avait de

son rang dans le monde; la roideur guerrière de son allure contribuait également à cette impression de dignité; elle s'adoucissait toutefois devant le sexe, et l'on retrouvait à de certaines heures, sous ses cheveux blancs, le galant cavalier et l'impétueux valseur qu'il avait été jadis.

Et maintenant, d'autres visions plus mélancoliques. La fortune a trahi nos armes. Les officiers et les soldats français prisonniers sont dirigés sur les forteresses allemandes. Le général de Galliffet, avec quelques-uns de ses compagnons, fut interné à Coblence. On le traita avec les égards qui lui étaient dus et il n'eut pas lieu de se plaindre des autorités. Mais en ces moments, on a l'épiderme étrangement sensible, et le plus léger froissement se tourne en blessure. Donc, le général logeait à l'hôtel de l'Ancre, qui avait pour propriétaire un Prussien à l'humeur chauvine. C'était le droit de cet homme de laisser éclater ses sentiments; mais c'était aussi le droit de ses hôtes d'en être agacés. Le premier jour où M. de Galliffet descendit de sa chambre, il aperçut, exposées dans le vestibule, les dépêches reçues du théâtre de la guerre et annonçant nos désastres. Le lendemain, les dépêches n'étaient plus dans le vestibule, mais sur la porte même de l'hôtel, où elles s'étalaient avec ostentation. Et les badauds s'assemblaient pour les lire. Et l'on entendait leurs commentaires et leurs rires grossiers. Le général ne put endurer ce spectacle. Il sollicita et obtint l'autorisation de se réfugier en un endroit plus tranquille, où sa tristesse serait respectée. Il vint à Ems, dont les habitants l'accueillirent avec déférence. Ils savaient à qui ils avaient affaire, et connaissaient l'héroïsme de l'admirable soldat. Il y demeura près de six mois. Son cœur se serra, quand il revit ces avenues, ces jardins qu'il avait connus si joyeux et qu'il

retrouvait muets et désolés. Les bois commençaient à se dépouiller, les feuilles mortes jonchaient les allées. Bientôt la neige tomba et ensevelit la vallée de la Lahn et les jolies montagnes dont elle est bordée. Et le général songeait aux misères de là-bas, aux horreurs du siège, aux humiliations, aux trahisons, aux duretés du vainqueur, aux angoisses du vaincu. Et le libraire Kirchberger, dont la boutique était restée entr'ouverte, voyait arriver tous les matins le général captif qui feuilletait les mêmes journaux et les mêmes livres qu'avait feuilletés peu de mois auparavant le roi de Prusse. M. de Galliffet s'en allait faire de longues courses sur les routes gelées pour se dégourdir les jambes. Quelquefois M. Kirchberger le suivait en ces promenades, et M. de Galliffet, s'ouvrant librement à lui, exposait avec une netteté terrible la cause de nos fautes et de nos revers. Au retour, on trouvait d'autres gazettes et des lettres qui annonçaient de nouveaux malheurs. Et, par une cruelle ironie, ces ballots expédiés de Berlin étaient transportés de la gare d'Ems en l'officine du libraire, par nos pauvres petits troupiers que l'on avait transformés en camionneurs...

Près de trente années ont passé sur ces jours de deuil. En 1871, l'établissement d'Ems rouvrit ses portes. Mais pendant cinq ou six saisons, aucun Français n'y parut. En revanche, les Allemands s'y rendirent en foule. Ils étaient curieux de visiter les lieux, désormais historiques, où ces grands événements avaient pris naissance. Une dame wurtembergeoise, désireuse de faire sa cour à l'empereur d'Allemagne, résolut de consacrer par une inscription l'emplacement où avait eu lieu la suprême entrevue de Guillaume et du comte Benedetti. Elle fit sceller dans le sol une pierre portant la date du 13 juillet 1870. Cette dalle existe encore; mais sous les pas des buveurs, les caractères se sont à demi effacés.

## III. — UN JOURNAL PARISIEN EN ALLEMAGNE

Ems, août.

« Je vais vous faire un cadeau », m'a dit le libraire Kirchberger. Il a tiré du fond d'un tiroir un gros paquet de feuilles jaunies et me les a mises entre les mains : « Voici la collection à peu près complète de l'*Été à Ems*, journal boulevardier publié ici même avant la guerre. Elle est d'une extrême rareté. Bien peu de gens à Paris se souviennent de cette gazette, qui eut cependant l'honneur d'être rédigée par quelques-uns de vos meilleurs écrivains. Au reste, vous en jugerez... »

Vous pensez avec quel empressement je feuilletai ce précieux butin. M. Kirchberger ne m'avait point abusé. Dans ces numéros épars je découvris les signatures de Méry, d'Émile Montégut, d'Albert Wolff, de Robert Mitchell, d'Aurélien Scholl, d'Arsène Houssaye, d'Armand de Pontmartin, de la comtesse Dash, de Mme de Girardin, de Raoul de Navery. La pléiade des chroniqueurs du second empire se trouvait là, au complet. L'*Été à Ems* était quelque chose comme une édition allemande du *Figaro littéraire*. Il avait vu le jour dans des conditions assez piquantes. Aux environs de 1865, le casino d'Ems était dirigé par un impresario méridional nommé Briguiboul, qui avait l'esprit fertile en inventions heureuses. Voyant tant d'hommes de mérite promener chaque année leur désœuvrement dans les jardins du Kursaal, l'idée lui vint d'employer leurs talents inoccupés. Il communiqua son idée à M. Kirchberger, le père, qui l'approuva ; et la fondation de l'*Été à Ems* fut décidée en principe. On relança

les poètes, les conteurs, les échotiers, qui étaient venus goûter aux bords de la Lahn un repos réparateur. Ils durent, bon gré, mal gré, recommencer à faire de la copie. Leur complaisance fut récompensée, l'*Été à Ems* jouit tout de suite d'une grande réputation. De Coblence à Nassau on s'en arrachait les exemplaires et, pendant au moins cinq ans, la terre allemande s'imprégna de ce fluide particulier, de ce parfum subtil que Nestor Roqueplan appelait la *parisine*.

L'*Été à Ems* était composé selon les mœurs de l'époque et s'adaptait intelligemment aux besoins de ses lecteurs. Il contenait peu de substance; c'était un verre à champagne où l'on ne versait que de la mousse, mais la saveur en était agréable. Je me suis fort diverti à lire ces vieux numéros; ils évoquent tout un monde disparu. On y voit passer l'image de ce qu'il y avait alors de plus brillant et de plus frivole dans la société française. Les jolies femmes étaient nombreuses à Ems, vers 1865. C'est un grave critique, Émile Montégut, qui le constate; et la page qu'il leur dédie est étrangement lyrique. On ne saurait croire à quel point la vue du sexe peut échauffer un philosophe. Émile Montégut rend justice à ses compatriotes; il n'apprécie pas moins les Anglaises. Celles qu'il loue avec le plus de chaleur sont les Polonaises, dont il admire la « taille haute et droite, la tournure d'amazones et de guerrières ». Suivent deux colonnes d'analyse serrée sur la beauté polonaise. Émile Montégut ne regarde pas les comédiennes qu'Offenbach a amenées à Ems pour y jouer ses opérettes : il ne regarde que les Polonaises. Les « cocodètes » même le laissent indifférent. Et cependant Ems possède une riche colonie de cocodètes. La comtesse Dash daigne nous apprendre que toutes les variétés de l'espèce y sont représentées, et elle les énumère avec componction :

« Il y a les aspirantes, les cocodètes d'antichambre, les cocodètes de boudoir, et les grandes cocodètes ; ce sont des grades par où l'on monte, comme de sous-lieutenant à colonel. » Voilà, sans doute, une classification savante.

Ces messieurs et ces dames s'assemblent chaque après-dînée au même lieu. On bavarde, on ragote, on fait des mots qui sont, le lendemain, fidèlement reproduits dans le journal. Le général russe de So... a rencontré le général français de N..., son adversaire de Sébastopol, et lui a dit : « Permettez-moi de vous tendre la seule main que vous m'ayez laissée ! » Et l'on s'accorde à trouver que le général de So... a autant d'esprit que de courage... On parle aussi musique. On disserte à perte de vue sur la dernière interprétation de *Robert le Diable*. Et quelqu'un ayant prononcé le nom de Wagner, la belle Mme de T... pousse un cri d'effroi et s'évanouit. Que les temps sont changés !

Tout en causant on flirte et, parfois, on se marie. On se marie beaucoup à Ems, si l'on en croit les chroniqueurs dont la fantaisie est sujette à caution. A lui seul, Aurélien Scholl conte douze histoires de mariages, qui sont presque toutes ingénieuses et que Scribe eût aisément transformées en vaudevilles. La baronne de Z..., après avoir pris son bain, reprend le chemin de sa villa. Un jeune homme l'y attend qui verse des larmes et semble plongé dans un amer désespoir. Elle lui demande le sujet de son chagrin : « Ah ! madame, je fus bien heureux en cette maison, et j'y suis bien malheureux ! J'y avais conduit une maîtresse qui m'a lâchement abandonné. Voulez-vous me permettre d'y jeter un dernier regard ? C'est un pèlerinage d'amour ! » Il parcourt toutes les pièces. Et Mme de Z... le suit, émue. Il arrive dans la chambre à coucher, et ses pleurs redoublent. « C'est bien le même lit : on a seulement changé les draps ! » Il s'empare de l'oreiller et

le couvre de baisers passionnés. « Eh bien! monsieur, que faites-vous? s'écrie en rougissant Mme de Z...? » Mais il ne l'écoute plus. « Mettez votre main sur mon cœur! Sentez comme il bat... » La main était délicate et parfumée, le cœur était généreux. Mme de Z... ne haïssait pas le romanesque; le jeune homme avait besoin d'être consolé. Les bagues de fiançailles furent échangées, les bans publiés et le curé d'Ems donna sa bénédiction au nouveau couple.

Il y a encore l'aventure, celle-là très innocente, de Mme de Persigny avec le roi du Schützenfest. Toute la ville s'en amusa, et Albert Wolff s'empressa de la mettre sur le papier. Un jour, on entraîna la belle duchesse au Schützenfest du village voisin. Le Schützenfest est le concours de tir, une institution vénérable dont la tradition, qui remonte au moyen âge, s'est pieusement conservée. Le plus habile tireur est élu roi, et il a le droit de choisir sa reine dans l'assemblée. Celle qu'il a désignée ne peut, sans une extrême inconvenance, se dérober à sa politesse. Quand la duchesse arriva, le roi venait d'être acclamé. C'était un chasseur au mâle visage. Il s'avança vers la Parisienne, ploya le genou, ôta son feutre tyrolien qu'ornait une plume d'aigle et dit : « Madame, je vous choisis pour ma reine ». La duchesse connaissait les usages du pays. Elle prit le bras qu'on lui tendait galamment, traversa la foule émerveillée, ouvrit le bal avec son cavalier, à qui elle laissa en partant, comme souvenir, une superbe émeraude qu'elle avait au doigt. Mais ce n'était pas le présent qu'eût souhaité le roi du Schützenfest; la fatale beauté de la duchesse lui avait percé le cœur : il devint triste, il languit et se fit grenadier pour ne pas mourir de désespoir... Mme de Persigny avait inspiré de nombreuses passions; aucune, sans doute, ne la toucha davantage.

La plupart des récits et des anecdotes qui emplissent

les colonnes de l'*Été à Ems* accusent à l'égard des Allemands des dispositions assez dédaigneuses. Les journalistes qui ont quitté le perron de Tortoni pour les allées du Kursaal considèrent qu'ils sont exilés chez les barbares; ils méprisent la lourdeur teutonne et ne cherchent pas à dissimuler leur sentiment. C'était alors la mode de railler les mangeurs de choucroute; Labiche et Meilhac les introduisaient dans leurs comédies; on leur attribuait de réjouissantes naïvetés; on se moquait d'eux avec gentillesse et sympathie, comme on se moque de gens qui ne sont pas très intelligents, mais dont l'âme est candide et inoffensive. Il est piquant de trouver à chaque ligne de ce journal, qui s'imprimait en Allemagne, une épigramme contre les Allemands des deux sexes. Aurélien Scholl, Pontmartin, Robert Mitchell s'attaquent aux hommes. Augustine Brohan s'en prend aux femmes, et elle est féroce. Elle analyse, d'une plume impitoyable, les robes, les chapeaux, les faux cheveux, les fausses dents, les dessous et les dessus. Une certaine comtesse de X... est la cible où elle décoche de préférence ses traits meurtriers. C'est une noble dame de la cour de Prusse qui vise à l'élégance et fait venir à grands frais ses ajustements de Paris :

Quel maintien gracieux!
Elle n'est point jolie et le paraît aux yeux.
Sa beauté ne saurait supporter l'analyse;
Mais elle est si coquette et toujours si bien mise!
Son pied est moins bien fait, dit-il, que son soulier;
Mais, devant lui, comment ne pas s'humilier!
Elle est très maigre, mais ses cascades de blondes
Imitent les contours des tailles les plus rondes.
Elle a fort peu d'esprit, mais pourtant elle en prend;
Elle emprunte une idée, et jamais ne la rend...

Avouez que le comte de X... aurait eu quelque raison de chercher querelle à Dorine.

Une autre matière à plaisanterie est la stupidité du soldat prussien. Nos chroniqueurs ne tarissent pas sur ce chapitre. C'est un feu roulant. Entre tous, Méry se signale par une verve gasconne tout à fait réjouissante. L'épisode du *Gendarme de Coblence*, — auquel il consacre un « premier Ems », est un chef-d'œuvre de bouffonnerie qui vaut la peine d'être tiré de l'oubli.

... Donc, vers l'an de grâce 1866, la princesse de Neuwied habitait un château aux environs de Coblence et y recevait les officiers les plus distingués de la garnison. Le major Pâris, commandant la place, y fut convié; mais une affaire de service lui ayant enlevé sa liberté au dernier moment, il écrivit, pour s'excuser, une missive respectueuse, il la remit au gendarme Fritz, son ordonnance, et lui dit : « Portez cette lettre à la princesse et, en revenant, apportez-moi mon dîner. » Tous les jours, le major dînait chez lui et se faisait envoyer son repas de l'hôtel de l'Ancre, à l'enseigne *Zum Anker*... Le gendarme a écouté, s'est recueilli et s'est mis en devoir de remplir cette importante ambassade. Il s'en va de son pied léger jusqu'au château et remet le pli à la camériste, qui lui rend, au bout de cinq minutes, cette réponse verbale :

« Son Altesse regrette bien que le major Pâris ne puisse accepter son invitation.

— Oui, réplique Pandore avec le ton solennel d'un diplomate en fonctions, oui, mais le major m'a expressément recommandé de lui rapporter son dîner. »

La camériste, un peu simple aussi, transmet cette observation à sa maîtresse, qui, soupçonnant en tout ceci un quiproquo de théâtre, ordonne qu'un dîner splendide soit placé dans une vaste corbeille et confié aux robustes épaules du naïf ambassadeur. Celui-ci, glorieux d'une charge si belle, reprend en toute hâte la route de Coblence et la dépose triomphalement sur la table de son maître. Le major Pâris est très étonné :

il ne reconnaît pas la vaisselle ni le menu de l'hôtel de l'Ancre. Désirant reconnaître l'extrême courtoisie de la princesse, il songe à lui dépêcher un de ces magnifiques gâteaux de dessert qui sont la gloire de la confiserie locale. Et il envoie son fidèle Pandore chez le meilleur pâtissier de Coblence, lui enjoignant de choisir la plus belle pièce du magasin et de la payer, s'il le faut, jusqu'à cinq thalers. Ici, je laisse la parole au narrateur :

Le bon gendarme, se croyant en veine de succès, s'est encore recueilli sur son chemin pour accomplir cette nouvelle mission avec la même intelligence; il a acheté un gâteau, l'a trouvé un peu cher et, le portant comme une relique, il l'a donné à la caméristé, et s'est posé dans une attitude digne et fière pour attendre la réponse.

« Donnez un thaler à ce brave homme », a dit la princesse.

Et la caméristé a remis au gendarme ce pourboire princier. Le gendarme a examiné la pièce d'argent avec un sourire malin.

« Pardon, *fræulein*, le gâteau a coûté cinq thalers, il m'en revient quatre encore!

— Donnez-lui-en quatre », dit la princesse en riant aux éclats.

Le major Pâris était à table quand le gendarme est entré; il a déposé les cinq thalers sur la nappe en disant:

« La princesse ne voulait donner qu'un thaler, mais je ne suis pas un conscrit; j'en ai réclamai cinq; et j'espère que mon major sera content de moi! »

Et, tournant sur ses talons, il est sorti, murmurant à part lui : Encore une commission aussi bien faite et, à la première promotion, je passe brigadier!

On ne parle à Neuwied que du gendarme du major Pâris.

Voilà les historiettes dont s'égayaient, il y a trente ans, les baigneurs et les baigneuses de la ville d'Ems.

Méry ne se doutait guère que ces soldats balourds; ces généraux à lunettes et ces lieutenants sanglés dans leurs plastrons trop étroits, allaient bientôt triompher, sur le champ de bataille, de nos officiers si fringants, de nos troupiers si hardis. Il croyait l'armée française invincible, et chacun, autour de lui, partageait son illusion. Ce petit journal, avec son papotage, ses mots d'esprits, ses petits vers, ses échos mondains, ses bouts de chronique, son ironie perpétuelle et son persiflage, est un miroir des qualités et des défauts de notre race. Oui, nous étions comme cela, et nous le sommes encore un peu. Et c'est pourquoi, en feuilletant l'*Été à Ems*, je n'ai pu me défendre de quelques pensées mélancoliques.

## IV. — LA MAISON DE CHARLOTTE

« Pourquoi n'iriez-vous point passer une journée à Wetzlar? C'est là, comme vous savez, que Gœthe a vécu son roman de *Werther*. Vous y rencontrerez, à chaque pas, son souvenir et celui de la fameuse Charlotte, dont la maison a été pieusement conservée. »

Ce conseil m'ayant séduit, je me suis dirigé vers la gare sans perdre une minute. Au bout de deux heures, le train me déposait à destination. Joseph Kirchberger avait eu le soin de glisser dans ma poche un exemplaire de *Werther* tout rogné. Ce sont de ces délicatesses qui touchent aux larmes un voyageur. J'ai pu de la sorte raviver, en wagon, mes souvenirs...

Que Gœthe ait embelli le paysage qui devait servir de cadre à son drame, le fait n'est pas douteux. La nature, autour de Wetzlar, n'est que riante et jolie;

elle n'est, à aucun degré, sublime. Des champs de blé, des prairies, des collines d'une faible élévation, mais fraîches et plantées d'arbres, quelques maisons disséminées, une douzaine de cheminées d'usines profilant sur le ciel leur silhouette : voilà ce que l'œil discerne à première vue. Il est à supposer que les usines n'existaient pas du temps de Gœthe; elles eussent modéré son enthousiasme! Mais quant au reste, il n'y découvrirait point de changement. Dès que l'on a dépassé le chemin de fer et franchi le pont métallique jeté sur la Lahn, on est transporté de plusieurs siècles en arrière. Wetzlar a gardé l'aspect qu'elle avait, non pas seulement quand Gœthe vint s'y établir, mais à l'époque lointaine des princes de Salm et de Brannefels, ses redoutables voisins. Elle est pittoresquement caduque; la mousse s'épaissit sur ses places et dans les ruelles contournées qui se dirigent, par de capricieux méandres, vers la cathédrale. Les maisons, pour la plupart recrépies et bien entretenues, portent des toits comiquement posés et semblent chanceler sur leurs bases; il en est de ventrues, de bossues, d'arrogantes, qui se carrent, étalant au soleil leurs pignons hardis et d'autres qui se dissimulent comme honteuses. Sur le seuil de ces demeures, sur le pas des boutiques, sont assis des hommes blonds qui fument, sans se presser, des pipes de porcelaine au long tuyau de merisier; par les fenêtres entr'ouvertes, à travers un rideau de capucines, on aperçoit des femmes qui allaitent leurs enfants; aux carrefours, des gamins se livrent à leur jeu favori, qui est de monter sur des échasses et de se poursuivre jusqu'à ce qu'ils se soient étalés dans le ruisseau. Ils accomplissent cet exercice gravement et ne poussent pas ces cris affreux par où nos écoliers affirment leur précoce amour de la liberté. Rien ne trouble la paix de la petite ville, si ce n'est, par moments, le grelot

d'un cheval, l'aboiement d'un chien, ou le tic-tac des paveurs, dont le marteau frappe le sol à des intervalles réguliers, selon la cadence d'un rythme immuable. Bercé par ces bruits, engourdi par cette atmosphère provinciale, je gravis à petits pas la Liebfrauenberg, la « Montagne de la femme aimée », qui est, en quelque sorte, le Montmartre de Weztlar; et tout en marchant dans la direction de l'hôtel que l'on m'a recommandé (*Gasthof von Herzoglichenhaus*), je me remémore les circonstances qui conduisirent Gœthe en ce lieu et qui y marquèrent son séjour.

C'était en 1772. Le poète venait d'achever, à Strasbourg, ses études juridiques; il n'avait plus, pour devenir un bon avocat, qu'à s'initier aux subtilités de la procédure. Son père pensa que Wetzlar lui offrirait, à ce point de vue, de précieuses ressources. En effet, cette cité, siège du tribunal de l'empire, était exclusivement peuplée de magistrats, de plaideurs, de plaideuses, d'huissiers et de ces personnages que Rabelais confondait sous le nom de « chicanous ». Seize mille causes y étaient pendantes. Gœthe n'ignorait pas ces particularités et il en concevait une secrète frayeur. Il résolut de s'écarter le plus qu'il lui serait possible du temple de Thémis et se mit d'abord en quête d'une hôtellerie. On lui dit que les jeunes gens de la société se réunissaient au « Kronprinz », où il fut reçu civilement par quelques robins et futurs diplomates qui se piquaient de littérature. Ils collaboraient à l'*Almanach des Muses*, se proclamaient les disciples de Klopstock et dissertaient avec passion sur les matières métaphysiques. Ils tenaient à honneur de restaurer les coutumes de la chevalerie allemande et lui avaient emprunté des noms de guerre dont ils se paraient. L'un était Eustache le Prévoyant, l'autre Lubomirski le Batailleur, un troisième Saint-Amand l'Opiniâtre.

Gœthe fut baptisé par le cénacle Gœtz de Berlichingen le Loyal. Il prit bientôt sur ses nouveaux amis un ascendant qu'il devait à la solidité de sa culture et à l'éclat de sa renommée naissante. Les prétentions poétiques de Kielmansegg, de Goué, de Gotter durent s'effacer devant son génie; et par l'élégance de sa personne et par sa galanterie, il éclipsa même le plus brillant cavalier de Wetzlar, M. de Jérusalem, fils du bourgmestre de Leipzig.

Mais celui de tous qui lui témoigna la plus chaude sympathie fut Kestner. Ce digne jeune homme ne dédaignait pas de venir tarir des chopes et fumer des pipes au « Kronprinz »; il y était pourtant moins assidu que ses compagnons, car il consacrait une partie de ses soirées à M^lle^ Charlotte Buff, fille de M. Buff, honnête bourgeois. Gœthe lui inspira tant d'admiration qu'il voulut le faire connaître à sa fiancée. La présentation eut lieu à l'occasion d'un bal champêtre, qui est fidèlement décrit dans *Werther*. Gœthe et Charlotte valsèrent ensemble. Charlotte estima que Gœthe dansait fort bien. Gœthe fut touché par la beauté, la simplicité, l'enjouement de Charlotte. Il en devint éperdument amoureux. Le lendemain, lorsqu'il lui rendit visite, ainsi que l'exigeait la courtoisie, elle s'occupait d'habiller ses jeunes frères et de leur beurrer des tartines, et ce spectacle arracha des larmes au poète, qui vit en lui le symbole de la félicité domestique. Il ne dissimula pas le plaisir qu'il éprouvait. Charlotte fut sensible à ses compliments, mais comme elle avait l'âme ingénue, elle n'en tira point de vanité. Kestner fut ravi qu'un si parfait accord s'établît entre sa chère Lotte et son cher Gœthe, il ne les en aima que davantage. A dater de ce jour Gœthe dut se considérer comme étant de la maison. Il ne la quitta plus, jouant avec les enfants, les accompagnant dans les promenades, s'emplissant le cœur et les yeux de

l'image de la jeune fille, lui témoignant un attachement dont il ne cherchait pas à dissimuler l'ardeur. Il ne paraît pas que Lotte en ait été troublée. Elle était engagée dans d'autres liens; l'idée ne lui venait pas qu'elle pût les rompre ou trahir la foi jurée. L'équilibre de sa santé physique et morale la préservait de toute tentation malsaine. Sa quiétude égalait celle de Kestner. Ils furent tous deux des modèles de vertu, j'entends de cette vertu tranquille qui, n'ayant pas de combats à soutenir, ignore la torture des passions contrariées. La vraie Charlotte ne ressemble qu'à demi à Charlotte du roman. Celle-ci n'est pas dénuée de coquetterie; elle déploie ses grâces, permet à son oiseau favori de becqueter des miettes de pain sur ses lèvres et accorde ainsi à Werther comme un avant-goût des jouissances dont elle est résolue à le sevrer; elle lui abandonne ses mains et n'est pas loin de partager son délire, lorsqu'il les couvre de baisers, après s'être excité sur une page d'Ossian. Charlotte Buff n'autorisa point de telles familiarités; Kestner n'eut pas, comme Albert, à la mettre en garde contre des entreprises trop téméraires. Elle ne leur opposa que sa sérénité, qui était, en effet, la meilleure des défenses.

Un accident qui bouleversa les salons de Wetzlar acheva d'ébranler l'imagination de Gœthe. Le secrétaire d'ambassade Jérusalem, désespéré par les rigueurs d'une dame de la ville qu'il poursuivait de ses désirs, emprunta à Kestner ses pistolets et se brûla la cervelle. Gœthe sentit la nécessité de fuir, pour ne pas arriver à ce dénouement. Il partit le 11 septembre, de grand matin, laissant à Kestner, pour être remis à Lotte, une lettre échevelée. Kestner s'acquitta loyalement de la commission. Il la lut lui-même à sa fiancée, et ils s'attendrirent sur les souffrances de leur ami. Gœthe était parti à pied, descen-

dant le cours de la Lahn. Le soleil brillait, l'air était léger, le torrent chantait sur son lit de cailloux, des souffles de fraîcheur sortaient des forêts riveraines et venaient jusqu'à lui avec le gazouillis des oiseaux. Les splendeurs de la nature l'enivrèrent, la fatigue de la marche calma ses nerfs. Il soupa d'un bon appétit, dormit d'un profond sommeil. Sa blessure était déjà à moitié cicatrisée. La littérature acheva de la guérir. Amalgamant sa propre histoire avec celle de Jérusalem, il écrivit *Werther*. L'extraordinaire faveur qui accueillit cet ouvrage dissipa complètement sa mélancolie en exaltant son orgueil. Kestner et Charlotte ne furent pas trop satisfaits de s'y retrouver ainsi travestis. Ils s'étaient mariés, et les mauvaises langues de Wetzlar se gaudissaient à leurs dépens. Ils exposèrent leur mécontentement à Gœthe, qui les accusa d'ingratitude : « Savoir (dit-il à Kestner dans une lettre) que votre nom sera prononcé avec respect par des millions de bouches, n'est-ce pas un équivalent à l'ennui que je vous inflige? » Le grand homme était en avance sur son siècle : il comprenait les avantages de la publicité! M. et Mme Kestner se rendirent à ces raisons. Ils pardonnèrent. Au fond, Lotte n'était pas fâchée d'avoir été adorée par un homme de génie. Et cela ne l'empêcha pas de donner douze enfants à son époux.

... Le *Gasthof von Herzoglichenhaus* s'élève au coin de la place du Marché-au-Beurre. C'est un vieil hôtel aristocratique que les misères des temps ont transformé en auberge. Son architecture, les fenêtres aux ferrures ouvragées, la large porte que décorent des attributs sculptés en plein bois, l'ampleur du vestibule; la hauteur des salles, la svelte allure des tourelles dont l'édifice est flanqué, tout contribue à lui imprimer une noble physionomie. Au moment où j'y

pénètre, la table d'hôte est servie. Une dizaine de convives y sont assis et causent familièrement. Ce sont des fonctionnaires que l'heure du repas rassemble ici chaque jour. Si nous étions en France, j'aurais sans hésiter reconnu en eux le commis de perception, le juge de paix, le capitaine de gendarmerie et le conservateur des hypothèques. Je suppose que ces emplois ont leur équivalent en Allemagne. Ces messieurs engloutissaient d'énormes morceaux de bœuf bouilli, assaisonnés d'une sauce à la ciboulette. Je m'en suis fait servir une tranche, à laquelle j'ai joint une cuisse d'oie nageant dans la confiture, une saucisse au raifort et des pets-de-nonne à la cannelle, qui, pour la densité, pouvaient se comparer à des boulets de canon. En savourant ces mets substantiels, je remarque que les murs du réfectoire sont couverts de gravures d'origine française. Elles sont excessivement morales : elles représentent la *Piété filiale*, la *Bénédiction paternelle*, les *Chiens du mont Saint-Bernard*, le *Départ du chasseur de chamois* et le *Retour* du même chasseur. Mon chauvinisme est flatté de découvrir, si loin de la France, des spécimens de notre art national. Je fais part au propriétaire du *Gasthof* de la satisfaction que j'éprouve.

« Ces images n'ont jamais quitté la maison. Elles y étaient du temps du général Hoche.

— Eh quoi! le général Hoche aurait habité l'*Herzoglichenhaus*?

— Nous sommes ici même dans la chambre où il est mort. Ce *Panorama de la chaîne des Alpes* était accroché dans son alcôve... »

Je considère avec respect cette méchante planche en couleur où se sont fixés, peut-être, les derniers regards du grand homme. Et profitant de l'humeur communicative de mon hôte, je lui parle de Gœthe, de Kestner et de Charlotte.

« Vous voulez entrer dans l'appartement de Lotte?

Rien n'est plus aisé. Adressez-vous à la gardienne de l'église évangélique. Mon garçon va vous conduire... »

Nous traversons la place du Marché-au-Beurre, où l'herbe pousse entre les pavés. Une fontaine s'y dresse, et certainement la joyeuse troupe des étudiants du « Kronprinz » dut plus d'une fois puiser de l'eau dans son antique bassin de cuivre. Derrière la tour de la cathédrale, sur le volet d'une maison basse, nous déchiffrons cette inscription : *Schlussel zum Lottezimmer beim evangl. Kuster*, ce qui signifie que la clef de la chambre de Charlotte est conservée céans. Celle qui la détient, une vieille femme bavarde et mal peignée, paraît toute heureuse de nous guider. Nous enfilons à sa suite la Pfaffengasse, la Lotte strasse (Wetzlar a fait cette politesse à Charlotte de donner son nom à la rue où s'éleva sa demeure). Nous y voici... Un pavillon, où l'on accède par un escalier aux marches branlantes, le tronc desséché d'un tilleul : c'est tout ce qui subsiste de la *Deutschehaus*, résidence du très vénérable M. Buff. Le tilleul (*Gœthelinde*) servait d'abri au poète. Il écossait des pois sous son ombrage en traduisant à Charlotte des fragments d'Homère. Dans le pavillon affecté par M. Buff à l'habitation de ses enfants, tous les objets qui furent à leur usage sont restés en place. Le lit de Charlotte a disparu de sa chambre à coucher, mais son salon est intact. La tenture, grossièrement peinte, est moins laide aujourd'hui qu'elle ne l'était jadis, la patine du temps ayant adouci ses teintes crues. Un clavecin occupe l'angle de la pièce, à côté de la fenêtre; un son grêle et argentin s'en exhale, dès que l'on effleure les touches du doigt. Puis, séparés par une glace de Venise, au cadre doré, ce sont des portraits : M. Buff bedonnant dans son habit de cérémonie, le visage épanoui dans sa perruque à marteau; Gœthe glorieux, redressant avec fierté son profil jupi-

térien; tout auprès, le visage du placide et laborieux Kestner. Enfin l'héroïne...

Elle était bien jolie, à vingt ans, la chère Lotte! Ses cheveux en poudre rendaient plus vifs ses yeux noirs; à vrai dire, ce pastel de Wetzlar ne répond pas exactement à la figure qui se dessine dans les pages du roman. Il est plus délicat, plus affiné; et ce qui contribue à donner de la distinction à cette exquise tête de jeune femme, c'est la tristesse qui y est empreinte. Il semble qu'un charme alangui flotte autour d'elle. L'artiste l'a-t-il copiée au naturel? l'a-t-il idéalisée? Nous ne pouvons en décider. En tout cas, l'image est ravissante et se grave dans le souvenir. Et, à mesure qu'on l'observe davantage, des doutes viennent à l'esprit. Charlotte était-elle la créature passive que Gœthe et Kestner nous ont montrée? N'a-t-elle eu pour l'ami de son fiancé qu'un fraternel attachement? N'a-t-elle pas, à l'effet de décourager le séducteur, feint une tranquillité qui était loin de son âme? N'a-t-elle pas souffert de cette victoire remportée sur elle-même?... Et nous cherchons, parmi les reliques éparses dans ce salon, une indication qui confirme nos soupçons ou les dissipe. Sur la table à coiffer de Lotte sont rangés sa tasse en porcelaine avec l'effigie de Frédéric le Grand, son verre à boire agrémenté d'attributs naïfs; puis un sachet brodé de sa main et portant, autour du portrait de Gœthe, d'innombrables guirlandes entrelacées... Présent d'une amoureuse, ou bien gentil cadeau d'une sœur?... Les choses ne livrent pas leur secret; et jamais cette énigme ne sera tout à fait élucidée...

En quittant le musée de Lotte, j'ai voulu explorer le village de Garbenheim que Gœthe, dans *Werther*, appelle Walheim. Une voiture m'y a amené en moins d'une heure. C'est un hameau très banal. Une pyra-

mide y est construite à l'endroit où l'écrivain avait coutume de prendre son café au lait. Là il a rêvé, là il a valsé avec Charlotte... Là, les gens de Wetzlar continuent de danser le dimanche, sous les ormes et les tilleuls centenaires. Et, sans doute, les désirs, les espoirs, les mouvements dont ils sont animés se rapprochent beaucoup de ceux qui agitèrent Charlotte, Gœthe et Kestner. Mais il n'est plus de poète pour les chanter!

Mon pèlerinage est terminé. Le soleil disparaît à l'horizon. Je remonte en chemin de fer et m'éloigne à toute vapeur, pendant que Wetzlar et Garbenheim, et le ténébreux Werther et sa vertueuse amie retombent dans la nuit et le silence...

## V. — UN ONCLE DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE

Ems, août.

Depuis près d'un demi-siècle, le prince Georges de Prusse, oncle de Guillaume II, passe les jours d'été sur les bords de la Lahn. Jadis, il y accompagnait le vieil empereur; maintenant, il s'y rend seul, survivant mélancolique d'une époque disparue. Le prince Georges goûte fort la société des artistes, étant lui-même poète et dramaturge. Avant 1870, il rencontrait à Ems des littérateurs et des musiciens qu'il honorait de sa familiarité. Jacques Offenbach, Méry, Albert Wolff, Montégut, Émile de Girardin, Nestor Roqueplan avaient presque le droit de se dire ses amis; il les conviait à des réunions où leur esprit s'exerçait et d'où la solennité était bannie. Enfin, il eut pour l'illustre tragédienne Rachel une admiration passionnée dont il lui donna d'éclatants témoignages. Les hommages de ce grand seigneur n'étaient point pour lui déplaire. Non seulement il avait l'intelligence fine

et ornée, mais il joignait au prestige de son rang la séduction d'un physique avantageux. C'était un des cavaliers les plus accomplis qui fussent en Europe. Quoiqu'il ait aujourd'hui plus de soixante-dix ans, il a gardé la plupart de ses avantages. Sa haute taille, un peu courbée, est demeurée imposante. De longs cheveux blancs encadrent son visage, dont l'expression, ordinairement méditative, s'anime du feu d'un regard très vif. Chaque jour, le prince Georges, accompagné de son aide de camp, suivi d'un valet de chambre grave et sévère comme la justice, se promène autour des galeries et échange quelques mots avec les marchands, qui sont pour lui d'anciennes connaissances. Quand les dames de la ville l'aperçoivent dans la rue, elles lui font une révérence, à laquelle il répond par un salut affable. Il se sent ici entouré de la vénération générale. Il a succédé à Guillaume Ier dans le cœur des indigènes. Et la satisfaction qu'il en éprouve, contribue, non moins que la vertu des eaux, à le ramener dans le pays.

« Vous devriez vous faire présenter à Son Altesse, m'a dit le libraire Kirchberger. Elle aura plaisir à vous interroger sur Paris, qui fut son séjour de prédilection et qu'elle n'a pas revu depuis trente ans. Elle vous étonnera par l'abondance de ses souvenirs et par son érudition en ce qui concerne le théâtre. »

J'ai laissé mon excellent ami libre d'agir à sa guise. Hier, comme j'entrais dans sa boutique, l'aide de camp du prince qui en sortait m'a prié de le suivre jusque par devant le kiosque à musique. Son maître y était arrêté. Il m'accueillit avec une bienveillance des plus cordiales. Les allées du Kurgarden étaient, à ce moment, solitaires. Il s'y engagea; j'y marchai à son côté. Et, durant une heure, nous causâmes...

« C'est en 1867 que j'ai visité pour la dernière fois votre capitale. A-t-elle changé de physionomie? »

J'ai expliqué au prince le plus clairement qu'il m'a été possible, les transformations de Paris et les modifications que les mœurs y ont subies. Il m'a écouté attentivement, et j'ai vu tout de suite que les tableaux que sa mémoire avait conservés se rapportaient à une époque abolie. Il m'a entretenu du perron de Tortoni, de l'Opéra de la rue Le Pelletier, de la salle Ventadour, de Mme Stolz, des ténors Nourrit, Duprez et Tamberlick... Le boulevard des Italiens lui a laissé une impression très brillante par l'animation qui y était répandue, la nuit et le jour, par l'éclat de ses magasins et la somptuosité des cafés et des cabarets qui bordaient cette voie unique au monde. Je révélai au prince que la vie élégante s'en était écartée pour se transporter dans la direction du bois de Boulogne et que, d'ailleurs, les Français avaient un peu perdu l'habitude de noctambuler et ne couraient plus guère, après minuit, les restaurants à la mode. A chaque phrase il m'interrompt pour me poser des questions nouvelles qui me surprennent par leur simplicité. Le palais de Versailles est-il bien entretenu? Y fait-on jouer les grandes eaux? La machine de Marly existe-t-elle encore? Et la Malmaison? Et le château de Choisy-le-Roi? Paris est-il alimenté d'eau de source? En 1867, la distribution en était insuffisante. Alors, la tour Eiffel ne sera pas démolie? Et la basilique de Montmartre? L'architecture en est-elle heureuse?... Après avoir éclairé le prince sur ces divers objets, je lui ai demandé :

« Pourquoi Votre Altesse ne vient-elle pas observer, par ses yeux, l'aspect actuel de Paris? Cela lui suggérerait des points de comparaison intéressants. »

Le prince reste un moment songeur. Puis il murmure :

« Non, je n'irai plus à Paris. »

Je n'ose m'enquérir des scrupules qui l'empêchent

d'accomplir ce voyage. Je crois les deviner... Cependant, il ajoute, après un silence :

« Si j'y allais, j'y serais attiré par votre théâtre, qui m'inspire une grande estime. Et ma santé ne me permet plus d'endurer la température des salles de spectacles. »

Évidemment, Son Altesse ne juge pas à propos de s'aventurer sur le terrain politique. Et je me félicite de sa réserve. La ville d'Ems est remplie de souvenirs qui nous sont pénibles. L'image de nos malheurs s'y dresse à chaque pas, sous les traits de Bismarck et de Guillaume. Mieux vaut ne parler que littérature en ces lieux, où s'est noué le plus terrible drame des temps modernes.

En remontant l'étroite allée qui mène du Kurhaus au Kursaal, le prince Georges m'a dit :

« J'ai beaucoup aimé M. Méry et M. Jacques Offenbach. Ils étaient aussi spirituels l'un que l'autre. M. Méry prenait peu de soin de sa personne, mais il faisait les vers avec une remarquable facilité. M. Jacques Offenbach excellait dans ce genre de plaisanteries que vous appelez les calembours. Il avait la ressource d'en faire en deux langues, car l'allemand lui était aussi familier que le français. Il naquit, comme vous savez, rue de la Cloche, à Cologne... Vraiment, Ems, à cette époque, était un endroit délicieux. On y représentait des opéras avec les premiers chanteurs de l'univers. On y représentait aussi des comédies... Nous vivions alors de votre art et de l'art italien, de même que vous vous nourrissez maintenant de la musique de Richard Wagner. Il y a de bien jolis ouvrages dans votre répertoire; ils sont ingénieux, amusants et mal écrits. N'est-ce pas dans les *Huguenots* que se trouve ce passage : *Ses jours menacés... Ah! je dois l'y soustraire?* Dans *Guillaume Tell*, et générale-

ment dans tous les livrets contemporains de ceux-là, on rencontre de semblables fautes de style... »

J'eusse voulu défendre Eugène Scribe contre ces reproches; mais leur évidence m'accablait, et je dus courber la tête. Et, d'ailleurs, mon auguste interlocuteur continuait de dévider le fil de sa pensée :

« Je ne suppose pas que vous subissiez longtemps encore le joug de Richard Wagner. Vous vous émanciperez. Le génie français est fait de clarté, d'agrément, de rapidité. Il ne manquera pas de trouver une formule qui le dégagera de l'imitation. Les races ne se confondent pas, et chacune d'elles obéit à la fatalité des lois ataviques. Il va vous naître une école qui affirmera son indépendance et se placera sans doute au premier rang. Vous devez avoir dans la jeune génération des musiciens qui donnent des espérances? »

J'en désignai plusieurs qui me paraissaient être dans ce cas, et je vis, au jugement que le prince porta sur chacun d'eux en particulier, qu'il possédait des notions précises sur leurs tempéraments et leurs œuvres. Et j'admirai la sûreté de son sens critique :

« Vous êtes en voie de transformation, ajouta-t-il. Pendant vingt ans vos littérateurs vous ont traînés dans les bas-fonds du réalisme et de la grossièreté. Ils dépensaient un talent énorme à retracer des peintures qui offensaient la délicatesse. Vous revenez, ce me semble, à un plus juste sentiment de la beauté. L'art n'existe pas, en dehors de la noblesse de l'inspiration et de l'harmonie des formes. »

En redescendant à petits pas la longue allée du Kursaal, le prince Georges m'a dit :

« L'art de Mlle Rachel brille en mes souvenirs comme une flamme dans la nuit. Elle avait tout ce qui entraîne, ce qui exalte, ce qui séduit. Elle était pâle et mince; on ne pouvait imaginer que sous son aspect chétif

elle recélât tant de puissance. Ses mains étaient d'une rare distinction, ses yeux bruns avaient une profondeur inouïe. Sa voix de contralto descendait jusqu'au *fa* grave dans ce vers de *Bajazet* :

N'aurais-je tout tenté que pour une rivale?

Elle montait jusqu'au *fa* aigu dans *Hermione* et dans *Adrienne Lecouvreur*. Elle disposait donc de plus de deux octaves. Sans que sa taille fût très haute, elle donnait sur la scène l'illusion de la majesté. Dès que cette actrice incomparable apparaissait, la foule était émue, attentive. Sa surexcitation nerveuse se communiquait aux spectateurs; ils frissonnaient à la voir et à l'entendre quelquefois le saisissement les empêchait d'applaudir. Cette angoisse muette où les jetait Mlle Rachel était son plus beau triomphe. Oh! les sublimes, les ravissantes représentations! »

Et le prince Georges me les a narrées. Il m'en a rapporté tous les détails; et le compte rendu qu'il m'en a donné était si minutieux, si fidèle, marqué de traits si nets et coloré de notations si subtiles, que j'en ai eu l'entendement confondu. Il a passé en revue les rôles de la tragédienne, les plus célèbres et les plus fugitifs, me décrivant ses gestes et ses costumes, m'indiquant ses intonations. M. Sarcey lui-même n'est pas plus loyal lorsqu'il analyse les soirées caniculaires de la Comédie-Française. Et songez que ces impressions datent de cinquante ans. Elles n'en sont que plus surprenantes. Rachel, cette grande Rachel que je ne connaissais que par les livres, m'est apparue, soudainement évoquée. La voici dans *Marie Stuart*, s'agenouillant devant Élisabeth et lui lançant au visage — avec quel emportement! — ces trois mauvais vers :

Malheur, malheur à vous quand d'une vie austère
Vous venant quelque jour arracher le manteau,
La vérité sur vous fait luire son flambeau!

Le mot *arracher* était prononcé par l'artiste avec une telle fureur, que des cris d'épouvante sortaient des loges... Ce fut dans la *Cléopâtre* de Mme de Girardin qu'elle porta l'art de respirer au dernier degré de la perfection. Elle avait à déclamer un anathème au soleil. Attachant sur cet astre ses yeux largement ouverts, elle commençait :

Je voudrais assister à ta dernière aurore,
Voir sombrer dans tes flots ton sanglant météore (*respi-*
[*rant à pleins poumons*),
Et seule (*respirant*) au bord des mers (*respirant*), loin des
[cours, loin du bruit (*respirant*),
Respirer (*respirant*) la froideur (*respirant*) de l'éternelle
[nuit.

Ces soupirs multipliés traduisaient à merveille la lassitude de la malheureuse reine et son dégoût de la vie. Il semblait qu'elle voulût, avant de quitter la terre, en aspirer les parfums et s'en imprégner. Elle arrivait par ces artifices à une intensité d'expression qu'aucune autre tragédienne n'a obtenue. Son agonie, dans *Adrienne Lecouvreur*, était un chef-d'œuvre de dignité et de pathétique. Sa voix descendait au *fa* grave en modulant les adieux à Maurice de Saxe; puis elle perdait toute sonorité métallique, elle s'affaiblissait sous l'action du poison et prenait des inflexions enfantines; enfin, après un cri strident, elle s'arrêtait dans la gorge. Et Rachel tombait, transfigurée, entre les bras de son ami. Aucun mot ne saurait peindre la sérénité de ce visage glacé par la mort. Cette femme extraordinaire atteignait au paroxysme de l'émotion dramatique sans recourir aux hurlements, aux contorsions, aux effets de mains et de cheveux dont usent les comédiennes d'ordre inférieur. Jamais son geste n'était vulgaire ni forcené. Elle mimait la déclaration de Phèdre avec une mesure qui la rendait plus

brûlante, car on sentait bouillonner sous sa timidité feinte, des désirs inapaisés. En disant :

Que de soins m'eût coûté cette tête charmante!

elle lui faisait un diadème avec ses mains blanches et effilées qu'elle unissait par l'extrémité des doigts. Elle effleurait ainsi les cheveux bouclés d'Hippolyte et frissonnait en les touchant, comme sous une caresse. Et quand, le héros ne répondant pas à son transport, elle fermait la main et la retirait lentement, on devinait l'amertume et la jalouse colère dont le cœur de Phèdre était rempli. Le monologue de Camille, dans *Horace*, n'était pas moins savamment nuancé, ainsi que me l'a fait observer le prince :

« J'ai reçu sur cette scène les confidences de Mlle Rachel. Elle m'a dit comment elle avait été amenée à en arrêter les lignes. Elle relevait d'une grosse maladie et commençait sa convalescence. Elle entendit son médecin qui causait dans la chambre voisine avec sa mère. Elle s'approcha du trou de la serrure pour voir et écouter. Le jeune docteur expliquait qu'il s'était fait au poignet une sérieuse blessure, et il retirait son bandage pour la panser. Les nerfs de Rachel se révoltèrent à ce spectacle. Elle recula toute tremblante et retomba sur sa chaise longue, un bras pendant à terre, la tête inclinée, les yeux fermés, à moitié évanouie. Elle imagina de reproduire dans *Horace* cette pantomime qui préparait et amenait les imprécations. Ce morceau était un de ceux où elle se montrait le plus sublime. Et tantôt elle l'expédiait dans un crescendo formidable qui roulait comme un tonnerre, tantôt elle l'attaquait avec violence et l'achevait sur un ton plaintif, comme si l'excès de son désespoir l'eût épuisée... Et c'est par cela, monsieur, que Mlle Rachel fut inimitable, par cette abondance de res-

sources, par cette souplesse qui lui permettait de rendre, avec une égale intensité, les sentiments les plus divers, les grâces de Lydie et les éclats d'Hermione... Mlle Rachel n'a pas été remplacée. »

M'ayant tenu ce discours, le prince m'a marqué honnêtement que mon audience était terminée. J'ai pris congé de lui. Mon digne ami, le libraire Kirchberger, m'attendait au passage. Il glissa sournoisement une brochure dans ma poche :

« Vous connaissez le causeur, m'a-t-il dit; il faut que vous connaissiez l'auteur dramatique. Vous lirez ce drame que Son Altesse a composé *en français*... »

Aussitôt rentré à l'hôtel, j'ai dévoré le drame de Son Altesse. Cette pièce, publiée sous le pseudonyme de G. Conrad, est éminemment moderne par le sujet et par l'écriture. Elle a pour titre *Mademoiselle Esther* et est bâtie sur les peines de cœur d'une illustre tragédienne qui parcourt le monde, traînant, comme le héros de Racine, tous les cœurs après soi. Esther se fait adorer du prince hongrois Hermann de Valbergue; elle le repousse et s'en va rejoindre aux Indes le prince Djalma, qui met à ses pieds de fabuleuses richesses... A peine Esther a-t-elle accordé ses faveurs à ce nabab, qu'elle regrette d'avoir dédaigné le prince Hermann. Or, le prince Hermann vient la rejoindre. Et les deux amants se disposent à rattraper le temps perdu. Mais un obscur musicien, à qui Esther a inspiré une passion farouche, met le feu au palais où le couple s'est retiré. Et tous les trois périssent dans l'incendie. Cet énergique scenario est égayé par des épisodes pittoresques. Quelques satellites gravitent autour d'Esther : la princesse Sidonie, une grande dame que tourmente la tarentule du théâtre et qui veut absolument se faire siffler en public; Mlle Juliette, une aimable cabotine, puis un dompteur, un reporter

et un photographe. Ces personnages manient avec une singulière aisance l'argot parisien. Jugez de mon étonnement lorsque les phrases suivantes me sont tombées sous les yeux. Le prince Hermann croit devoir s'élever avec éloquence contre la corruption des femmes du monde : « Les journaux parlent de nos femmes, de « nos belles châtelaines, de leurs toilettes resplendis- « santes, de leur *pschutt*, de leurs épaules marmo- « réennes. » Mlle Esther réplique à cette diatribe en daubant sur les actrices qui veulent épouser des gentilshommes : « Cela les amuse de jouer à la douai- « rière, de soigner des malades, de poser à la perfec- « tion. *Mais, moi, je m'em..., je m'ennuierais à mourir!* » Elle ajoute avec un geste que l'auteur n'indique pas et qui est laissé au tact de l'interprète : *Ah! plus souvent!!* De son côté, Mlle Juliette fait chorus : « Oh! les « hommes, c'est si canaille! *mais zoui, mais zoui*, comme « disait ce pauvre Levassor! Mes amis de Londres « seront *épatés!* »

Vous avouerai-je que j'ai eu de la joie à savourer ces gallicismes? Ils m'ont réjoui comme une bouffée d'air qui me serait arrivée de Montmartre en droite ligne. Et considérant qu'ils avaient eu l'honneur d'être burinés par une plume royale, j'ai senti qu'un peu de fierté s'ajoutait à mon vif contentement!... On ne dira pas que S. A. I. le prince Georges ignore les suavités de notre langue!

## VI. — UNE SOIRÉE AU CAFÉ-CONCERT

Francfort, août.

J'ai demandé tout à l'heure au portier de mon hôtel s'il n'y aurait pas dans la ville quelque « beuglant » où je pourrais, tout en soupant, m'amuser à considérer

les physionomies locales. Le portier galonné d'or m'a regardé avec étonnement. Il croyait posséder en perfection la langue française, et le mot de « beuglant » n'était pas arrivé jusqu'à lui. Je vis qu'il en était humilié. « Peuglant, murmura-t-il, connais pas!... — Nous appelons « beuglant », lui expliquai-je, un lieu où l'on écoute de la mauvaise musique en mangeant des cerises à l'eau-de-vie. Comme nous sommes en Allemagne, nous remplacerons volontiers les cerises par de la bière et des sandwiches au pain noir. » Le portier prêtait à mes paroles la plus grande attention et tâchait d'en pénétrer le sens obscur : « Vous voulez aller au théâtre, dit-il. Nous avons en ce moment une troupe d'opérette... — Écoutez-moi bien, ô portier, continuai-je, je ne veux pas revoir des ouvrages que j'ai eu l'occasion d'entendre à Paris, ni retrouver au théâtre les Anglais qui m'ont incommodé dans le train de Wiesbaden. Ce que je vous prie de m'indiquer, c'est un café modeste et populaire où je ne rencontrerai que les petits bourgeois de Francfort. Y eût-il même des ouvriers, que cela ne m'effrayerait pas outre mesure... » La surprise du portier allait croissant et je compris qu'il avait une fâcheuse opinion de mes mœurs et de mon goût. Mais les fantaisies du voyageur veulent être respectées. Il se mit donc en devoir de chercher à la dernière page de la *Frankfurter Zeitung* l'indication d'un divertissement conforme à mon désir. « Il y a le Tonhalle et le Walhalla. — Et lequel me conseillez-vous de choisir, du Tonhalle ou du Walhalla? » Il fit un geste comme pour dire : « Ils sont aussi mal famés l'un que l'autre. — Nous irons donc au Tonhalle. » Et sans perdre une minute, nous nous acheminâmes, avec mes compagnons, vers cet endroit de plaisir.

Dans la direction du faubourg, non loin des vieux quartiers, une étroite boutique dont la devanture est

ornée de photographies et de transparents en papier. Au-dessus, dans un flamboiement de gaz, apparaît le mot « Tonhalle ». Nous nous glissons par la porte entre-bâillée. Il est à peine huit heures; le public est clairsemé. Quelques tables seulement sont occupées dans le long boyau qui se termine par une scène minuscule, au pied de laquelle est un piano fatigué. L'aspect de cette brasserie rappelle celui des cabarets montmartrois. L'illusion serait complète si nous y apercevions des esthètes. Mais ici les esthètes sont rares. Du moins ne les reconnaît-on pas à des signes extérieurs; ils ne laissent pas croître leurs chevelures et s'habillent comme le commun des hommes. Un seul personnage excite notre curiosité par le romantisme de son allure. C'est le garçon de café...; sur son pâle visage, dans ses yeux pensifs se lit la tristesse de Werther. Il nous propose d'une voix mourante un *schnitzel à la Holstein*, qui est, nous assure-t-il, la spécialité de la maison, et il s'éloigne languissamment, après nous avoir installés devant une nappe à losanges rouge et bleue. Les Allemands, qui attachent une assez grosse importance aux choses gastronomiques, ont coutume, quand ils vont au spectacle, de manger, tout en s'intéressant au jeu des acteurs, et de mêler ainsi le plaisir du ventre à celui de l'esprit. Au foyer de l'Opéra de Berlin, sont exposées des assiettes de viandes et des chopes que les spectateurs consomment entre deux actes de Richard Wagner; et les femmes les plus élégantes ne dédaignent pas de retirer leurs gants blancs pour manier des pains au jambon et des biftecks à la tartare. Les cafés-concerts allemands sont des tavernes où l'on dîne lentement et copieusement. Et je dois ajouter que cette façon de se nourrir n'est point dépourvue d'une certaine douceur; le plus luxueux de ces établissements, mi-restaurant, mi-théâtre, est situé à Berlin, sur la promenade *Unter*

*den Linden.* C'est un délicieux édifice de style rococo, tout habillé de velours et de soie et renfermant des loges qui sont autant de cabinets particuliers. De votre table, où fume la choucroute nationale, vous pouvez suivre de loin ce qui se fait sur la scène; la voix des comédiens vous arrive distinctement. Et ne croyez pas qu'on n'y représente que des œuvres chorégraphiques appartenant au genre léger; on y joue de vraies pièces, les vaudevilles et les opéras-comiques des auteurs en réputation. Le bruit des bouchons de champagne se marie aux duos d'amour. Et personne n'y trouve à redire.

Je reviens au Tonhalle de Francfort, dont les prétentions ne sont pas si élevées, et qui n'est qu'un humble café-concert. Il est visible que nous sommes arrivés trop tôt. La salle est plongée dans une obscurité funéraire. Le pianiste se décide pourtant à plaquer quelques accords qui indiquent que la représentation va commencer. Le rideau de scène s'écarte et laisse apercevoir la silhouette d'une dame très décolletée qui promène autour d'elle des regards découragés. « Pas beaucoup de monde ce soir, dit-elle au kapellmeister. — Ils vont venir », répond-il avec philosophie. Et, en effet, les vides se comblent. A huit heures et demie précises, nous voyons entrer un jeune homme élégant, pardessus mastic, gardénia, jonc à pomme d'or. Il se place tout contre la rampe, devant un guéridon qui lui était réservé, et allume un gros cigare. On n'attendait que lui, car, dès qu'il est assis, les becs de gaz sont remontés, et la mélodie du *Beau Danube* s'exhale du piano poussif. Enfin, la toile se lève et une chanteuse s'avance en faisant des grâces. Elle n'est plus de la première jeunesse, les rides de ses joues et de ses tempes se laissent deviner sous l'épaisse couche de fard. Mais si l'âge a fané les charmes de la pauvre fille, il n'a pas affaibli la vigueur de

ses poumons. Ils exhalent un son violent et acidulé, qui martelle les syllabes et vous les enfonce dans l'oreille. Le public endure sans murmurer ce supplice. Il y est habitué. Au reste, il paraît assez indifférent. Chacun fume et boit, boit et fume et s'absorbe dans son rêve, ou dans le travail de sa digestion. Sur l'auditoire plane un lourd silence, qui n'est troublé que par le cliquetis des verres et des soucoupes. Et tandis que, dans la salle, la fumée des pipes se condense en épais nuages, sur les planches, les artistes se succèdent. La maigre chanteuse est remplacée par un gymnaste au maillot fané... Puis c'est une belle brune et une blonde suave. En voyant paraître la belle brune, le jeune homme au gardénia n'a pu se tenir de lui envoyer un petit bonjour, du bout des doigts; elle y a répondu par un sourire. Ces choses ne se passent pas en France différemment, et elles y ont la même signification. Un robuste gaillard vient ensuite débiter un monologue. Il est coiffé d'un chapeau gris incliné sur la tempe, à la cavalière; il porte, rivé dans l'orbite, un monocle attaché par un large ruban noir; et ses reins sont moulés dans un veston excentrique en satin vert. Un même cri nous échappe :

« Mais c'est Paulus!... »

Il copie visiblement les grimaces de notre illustre compatriote, et ces gestes saccadés et ces redressements d'échine qui lui sont particuliers, et qui constituent, si l'on peut dire, la marque distinctive de son génie. Au reste, ses camarades ne sont pas plus discrets dans leurs imitations. La belle brune s'inspire de M^lle^ Polaire, dont elle cherche à reproduire les sautillements capricieux; la jolie blonde s'inspire de M^me^ Théo : elle roucoule, elle minaude et montre le blanc de ses yeux. Mais, malgré qu'elle en ait, la belle brune demeure majestueuse; la nature lui a donné des hanches trop riches, un buste trop plan-

tureux. Il n'y a pas de trait commun entre cette Walkyrie et le bibelot d'étagère, l'article de Paris en papier gommé, qui symbolise aux Champs-Élysées la chanson française. Et, de son côté, la blonde suave est trop grande, trop massive; elle ne zézaie pas, elle chante presque juste; c'est une fausse Théo, de même que sa compagne est une fausse Polaire et son compagnon au veston vert est un faux Paulus!...

Il faut leur rendre justice. Ces chanteurs manquent de grâce, mais ils ont une diction remarquable et une articulation d'une extrême netteté. A Berlin, et dans des théâtres plus importants, j'ai recueilli une impression identique. Avec eux, point de ce bafouillage où surnagent à peine les mots essentiels, et qui est le péché mignon de nos comédiennes. Ils ouvrent la bouche bien grande, pour n'escamoter aucun mot; ils ne sacrifient rien, ils ne laissent rien tomber; toutes les phrases résonnent avec la même stridence. Il en résulte une pénible impression de monotonie. Cette voix, toujours également forte, ces inflexions toujours saccadées irritent le tympan comme un bruit de crécelle ininterrompu. Et les gestes sont à l'avenant. Ils sont voulus et laborieux. On a la sensation que l'acteur s'applique à être gai et qu'il s'y applique sans plaisir. Tout à l'heure, notre jolie brune esquissait, après chaque couplet, un pas de « cancan ». Elle levait la jambe, elle montrait la dentelle de son jupon. Elle y mettait quelque retenue, car la censure n'a pas, en Allemagne, la débonnaire tolérance qu'elle a chez nous. Mais enfin il était visible qu'elle voulait donner aux spectateurs du Tonhalle un aperçu des danses parisiennes. Et si vous saviez quels soins elle y apportait et quelle admirable conscience... Les soldats prussiens, à l'exercice, ne sont pas plus sérieux...

Ce qu'on nous a chanté?... J'aurais voulu m'en procurer le texte exact et le comparer aux productions

françaises du même genre. J'ai vainement demandé aux libraires de la ville les dernières chansonnettes parues; j'en suis donc réduit aux seules notes que j'ai pu prendre durant le concert; mon voisin, mieux exercé que moi aux difficultés de l'allemand, me résumait le sens des morceaux, à mesure qu'ils défilaient devant nous. Ils ne diffèrent pas sensiblement de ce que nous sommes exposés à entendre au Café des Ambassadeurs. Il m'a paru, cependant, que l'ordure s'y étalait d'une façon moins cynique. La polissonnerie y est plus dissimulée; souvent même, elle n'existe pas. Beaucoup de ces chansons sont des romances sentimentales, où l'amour chaste et pur est exalté. Une jeune personne passe dans la rue, elle est abordée par un vieux monsieur. On suppose, là-bas, comme ici, que les vieux messieurs sont susceptibles d'intentions libidineuses. Elle repousse fièrement ses avances. C'est une paraphrase de la « scie » fameuse :

Mad'moiselle, écoutez-moi donc...
Non, monsieur, je n' vous écoute pas.

Une autre jeune fille regagne son logis, où l'attend sa mère; elle est suivie par un, deux, trois, quatre, cinq étudiants qui livrent un assaut vigoureux à son innocence. La maison de Gretchen est envahie, mais sa vertu, plus solide que les portes et les murs, reste inviolée. Et l'un des persécuteurs de la chère enfant se proclame son chevalier et échange avec elle l'anneau des fiançailles. Cette composition débute comme une chanson de Xanrof (rappelez-vous les *Cinq potaches*) et finit comme une ballade. Cela n'est pas excessivement piquant et je conçois que le public ne s'en divertisse qu'avec modération. Mais si les buveurs du Tonhalle n'applaudissent pas aux aventures de la jeune demoiselle persécutée, ils ne grouillent pas davantage

au récit que le Paulus en habit d'émeraude est venu leur détailler, et où il était question, à ce qu'il m'a semblé, des tribulations d'un certain pochard, le tout mêlé de termes d'argot qui en rendaient la compréhension assez pénible.

A un moment, une émotion nous secoue... l'équilibriste a terminé ses évolutions. La chanteuse blonde, qui nous a narré, en un pur dialecte francfortois, l'héroïque résistance de la jeune ouvrière aux desseins du vieux monsieur, revient en scène. Elle ouvre les lèvres et — ô miracle! — c'est une chanson française qui jaillit! Peut-être l'a-t-on avertie de notre présence, peut-être veut-elle nous souhaiter la bienvenue. Elle se tourne vers notre groupe et nous envoie, avec une œillade, le couplet suivant :

Un p'tit verre de cliquot,
C'est bien peu d' chose,
Mais ça rend rigolo,
Ça fait voir la vie en rose :
Je chante avec Margot
La valse du cliquot.

Assurément, la prononciation laisse à désirer. Les liaisons sont défectueuses; la chanteuse en invente que l'auteur n'a pas prévues; elle dit la *vie-t-en rose* et elle fait sonner victorieusement ce *t* intempestif; elle accentue les consonnes avec une farouche énergie; elle met au moins deux *s* à *chose* et à *rose*. Si l'exécution est inélégante, l'intention est louable, et le patriotisme nous ordonne d'applaudir. Nous nous acquittons de ce devoir. Autour de nous, on continue d'être gravé; les fumeurs ne se dérangent pas de leurs bocks et de leurs pipes; ils ne donnent aucune marque de blâme ou d'approbation. Imaginez une scène semblable se passant dans quelqu'une de nos villes. C'eût été un joyeux charivari, un échange de lazzis entre l'ac-

trice et les spectateurs, un brouhaha de cuillères remuées, de cannes et de petits bancs! Les Allemands ne s'amusent pas à de telles futilités; leur quiétude n'est troublée que par les manifestations du grand art...

Attendez, cependant... Vers la fin de la soirée, une sorte d'allégresse se répand dans l'assemblée. Des bravos éclatent. Le dernier « numéro » vient de paraître. C'est un clown, accompagné d'une clownesse, sa femme, et suivi d'un compère qui n'est autre qu'un cochon, mais non pas un cochon de lait ni un cochon de taille moyenne; c'est un porc énorme et crevant de graisse, un porc reniflant et bedonnant, mûr pour le sacrifice. Le clown s'est planté à califourchon sur le dos du monstre et il harangue la foule. Il explique que cet animal est son *bébé* : « Je suis papa », dit-il. « Et voilà mama », reprend-il en montrant la clownesse, qui fait le simulacre de soulever le cochon entre ses bras et de le bercer. Cette facétie déchaîne une hilarité générale. Pour le coup, toutes les faces sont déridées. Le cochon exécute docilement les quelques tours sommaires que son maître lui a appris. Enfin la clownesse dépose devant lui un immense cruchon de bière et une pipe de grès; il tire une bouffée de la pipe et pompe avec avidité le contenu du cruchon. Trois rappels enthousiastes récompensent de ce tour de force, *papa*, *mama* et *bébé*.

... Et maintenant la rampe est éteinte. Le pianiste a fermé son instrument et s'apprête à aller goûter un repos bien gagné. Nous l'arrêtons une minute et lui posons quelques questions. Il n'hésite pas à nous déclarer qu'il est satisfait de son métier, et pensant flatter notre amour-propre, il ajoute que les chansons françaises sont fort comiques et qu'il prend un grand intérêt à les adapter dans sa langue maternelle... Allons, tant mieux! Nos chansons passent le Rhin.

D'autre part, nous sommes prêts à accueillir avec sympathie les cochons savants qui arrivent d'Allemagne. C'est un échange de politesses. Pour le répertoire des cafés-concerts, il n'est plus de frontières, ni de patrie...

## VII. — UN DÉJEUNER AU PAYS LORRAIN

Metz, septembre.

J'avais écrit à l'abbé Dusseuil, curé du village de Liebersheim : « Je compte m'arrêter deux jours à Metz, en ramenant d'Allemagne ma famille. Il me serait doux, dans ce pays où je ne connais personne, d'échanger quelques paroles avec un ancien compatriote. Un de mes amis, qui est aussi des vôtres, m'exhorte à vous aller voir. Mais avant de me décider à cette visite, je veux être sûr qu'elle vous agrée et, surtout, qu'elle ne comporte en ce qui vous concerne, aucun dommage ni désagrément. »

Courrier par courrier, l'abbé Dusseuil m'a répondu :

« L'occasion de serrer la main d'un Français m'est trop rarement offerte pour que je ne la saisisse pas avec joie. Mon humble logis vous est ouvert. Vous y serez chez vous et nous y causerons librement. Liebersheim est à quatre heures de Metz. Vous vous arrêterez à la station de Z..., où j'aurai le plaisir de vous attendre. Nous aurons, de là, 3 kilomètres à parcourir à travers champs. Je vous dis donc : à bientôt ! Et je vous prie de croire aux sentiments de sympathie avec lesquels je suis, monsieur, votre serviteur. »

Au jour dit, j'ai quitté la sombre citadelle, où retentit du matin au soir le pas rythmé de 30 000 sol-

dats et qui ressemble moins à une ville qu'à un camp. Après un trajet coupé d'arrêts innombrables, le train omnibus m'a déposé à la gare de Z..., et, tout de suite, en descendant de wagon, j'ai aperçu un ecclésiastique à cheveux blancs qui s'avançait vers moi et me saluait d'un air amène :

« Eh quoi! me dit-il, vous êtes seul? Je comptais que vous seriez venu tous ensemble. Et je m'étais procuré une voiture pour ménager les jambes de vos fillettes. C'est un carrosse un peu primitif. Il n'y a pas beaucoup de ressources dans nos pays... »

Il me désigne du doigt une robuste charrette où des bottes de paille sont empilées. Deux bœufs sont attelés à ce véhicule mérovingien. Nous y prenons place; l'abbé y saute d'un bond agile, en relevant sa soutane; je le suis avec un peu moins de dextérité; nous nous asseyons sur l'herbe odorante et notre équipage se met en marche. Il s'enfonce dans les terres labourées, suivant une sorte de route coupée d'étroites ornières. Nous franchissons un monticule; et le clocher de Liebersheim apparaît, émergeant d'un bouquet de bois. M. le curé me l'indique aussitôt; il me fournit sur les ressources du sol et sur l'état des récoltes des détails précis qui témoignent de sa compétence dans la science agricole. Et, tout à coup, changeant de conversation :

« Vous allez vous rencontrer dans mon logis avec quelques invités : un missionnaire qui revient du Cap où il a le rang d'évêque, un vicaire du voisinage et un bon frère capucin. Ce sont des religieux instruits et aimables avec lesquels je pense que vous ne vous déplairez point. »

Le bouvier, piquant ses bêtes, est parvenu sur l'unique place du bourg; il contourne l'église et se dirige vers une porte basse, peinte en vert. Notre carriole n'est pas encore arrêtée, que déjà une digne per-

sonne coiffée d'un bonnet blanc, les hanches bridées dans un vaste tablier, est accourue à notre rencontre. Elle s'écrie :

« Eh bien! Et les petits, où sont-ils?

— Croirais-tu, ma bonne Thérèse, qu'on ne les a pas amenés! »

La bonne Thérèse me jette un regard chargé de reproches et s'efface pour nous laisser entrer. M. le curé se penche de mon côté et me glisse dans l'oreille :

« Ma sœur n'est pas contente. Elle avait préparé un tas de friandises à leur intention!... »

Une fraîcheur de cloître règne dans le couloir où nous nous engageons. Elle est tempérée par l'ardeur de la cuisine. Cette pièce, dont l'huis est entre-bâillé, paraît remplie d'une grande agitation. On y entend remuer des casseroles et il s'en exhale de succulentes odeurs. Tandis que dame Thérèse achève la confection du repas qui est, pour elle, une affaire capitale, nous nous engageons dans le jardin. Il s'étend derrière la maison en un rectangle allongé; il est planté de poiriers, de pruniers, de pommiers; des roses trémières le fleurissent; ses allées, bordées de buis, encadrent des plates-bandes de haricots, de pommes de terre, d'artichauts, de salades. Il se termine par un petit bois dont les frondaisons abritent un banc vermoulu. En ce lieu, où l'utile se mêle à l'agréable, deux personnages se promènent en lisant leur bréviaire. L'un est vêtu de bure : c'est le frère capucin; l'autre porte une robe rehaussée d'ornements violets : c'est Mgr l'évêque du Cap. Les présentations achevées, on commence à deviser. Monseigneur paraît être d'humeur enjouée et le capucin pareillement. L'un et l'autre sont nés en Lorraine et, au retour de leurs lointains voyages, ils ont été heureux de passer quelques heures sous le toit de leur vieux camarade, l'abbé Dusseuil :

« Avez-vous aperçu le maître d'école? » dit brusquement monseigneur.

« Non, réplique M. le curé, il s'est absenté pour la journée. »

Supposant avec raison que cette question et la réponse qu'il y a faite ont éveillé ma curiosité, il s'empresse de me donner des éclaircissements que je n'eusse pas osé lui demander.

« Nous sommes ici l'objet d'une suspicion perpétuelle. Nos paroles et nos actes sont étroitement surveillés. Tous ceux qui, comme moi, sont restés attachés à leurs souvenirs, ont un adversaire, témoin impitoyable, qui les dénonce, sous le plus léger prétexte, à l'autorité. Cet agent secret du gouvernement, ce contrôleur zélé est l'instituteur. Pour ma part, je ne m'occupe pas de ses agissements; je ne les redoute ni ne les brave; je remplis du mieux qu'il m'est possible les devoirs de mon ministère. Et j'estime que nul n'a le droit de sonder ma conscience : c'est un domaine qui m'appartient. On voudrait m'arracher des mots imprudents, je n'en prononce aucun, je reste silencieusement fidèle à mes idées. On m'en a puni deux fois en me déplaçant, en m'envoyant en disgrâce. On m'y enverra sans doute une troisième; j'attends ces nouvelles épreuves et je les affronterai sans me plaindre... »

Ce discours est débité d'une voix ferme, avec une simplicité et une sérénité qui me touchent. L'abbé Dusseuil sourit; ses yeux se fixent sur moi, des yeux bleus, doux et résolus tout ensemble, des yeux de soldat, des yeux d'apôtre. A ce moment, dame Thérèse apparaît à l'entrée du jardinet et nous appelle en levant les bras :

« Voici ma chère sœur qui s'impatiente, dit le curé... A table!... Monseigneur, nous vous suivons... »

Sur la nappe blanche cinq couverts sont dressés. Dame Thérèse n'a pas jugé à propos d'ajouter le sien à ceux de ses hôtes, elle est bien trop occupée à les servir pour avoir le temps de s'asseoir à côté d'eux; et puis il lui plaît de prouver à Dieu son humilité en s'effaçant devant ses ministres. Elle fait la navette entre la salle à manger et la cuisine, nous apportant les plats fumants et les assaisonnant de propos gracieux. Elle débute par une soupière en faïence à fleurs de Strasbourg, pleine jusqu'au bord d'un onctueux consommé. M. le curé me tend une assiette que je repousse, ne voulant point passer avant monseigneur. Mais il insiste, il la dépose de force devant moi et d'un ton que je n'oublierai jamais, avec une gravité émue, qui me communique un léger frisson :

« Je vous en prie, dit-il... La France, d'abord! »

Que voulez-vous? De telles paroles, prononcées sur le boulevard des Italiens, n'auraient aucune signification. Mais à cent lieues de Paris, au cœur de nos provinces perdues, en ce coin de village qui fut nôtre et qui, malgré tout, l'est demeuré, elles prennent un sens sacré qui vous met une larme sous la paupière. Je n'ai pu m'empêcher de saisir la main de l'excellent homme; et les autres convives m'ont tendu les leurs, et nous nous les sommes serrées dans une muette étreinte.

Cet incident nous suggère des réflexions que nous chercherions vainement à refouler. Cent interrogations se pressent sur mes lèvres. Je suis impatient de fixer quelques-uns des doutes dont notre patriotisme est oppressé et que les Français, livrés à leurs propres lumières, sont impuissants à éclaircir. Quel est, après vingt-huit ans de domination prussienne, l'état d'âme des populations annexées? Sont-elles gagnées aux vainqueurs? La Lorraine est-elle germanisée? Elle subit la contrainte que la force lui impose, mais lui

semble-t-elle moins lourde que par le passé? Aspire-t-elle à revenir à l'ancien ordre de choses ou se convertit-elle au nouveau? Les jeunes gens, nés après la guerre, élevés sous l'influence allemande, nous sont-ils restés fidèles?... L'abbé Dusseuil m'écoute, attentif; il garde un moment le silence, comme pour se recueillir. Il se décide enfin à parler :

« Mon Dieu, dit-il, nos paysans sont pétris de même limon que les vôtres; ce sont des êtres près de la nature et accessibles à la voix de l'intérêt. Si leurs rudes maîtres avaient su les rendre heureux, peut-être s'y fussent-ils attachés. Mais tel n'a pas été leur sort. On a commencé par les opprimer et l'on continue. Pour être moins brutale qu'au début, la main du conquérant n'est pas moins pesante. Le Lorrain, quoi qu'il fasse, est toujours suspect. C'est le mineur tenu en tutelle, c'est le vaincu. Toute carrière administrative, dans les emplois supérieurs, lui est fermée : il est consigné sur son coin de territoire qui parvient difficilement à le nourrir. Ses agissements sont épiés par un serviteur implacable de l'État et c'est à cet ennemi intime que la loi l'oblige de confier ses petits. Ceux-ci apprennent à révérer ce que leurs parents détestent, et l'on refuse de leur enseigner la langue de leurs aïeux. Ils supportent le joug, mais, n'en doutez pas, ils le haïssent. On a cru rompre par la violence le lien qui les unit à leur ancienne patrie. Je persiste à penser que la douceur, si l'on avait voulu l'employer, eût été plus efficace. Voilà où nous en sommes, cher monsieur. Nous feignons une résignation qui n'est pas dans nos cœurs; nous attendons... et nous espérons! »

Une grande mélancolie assombrit le front du prêtre. Il ajoute à mi-voix et en poussant un soupir :

« Nous sommes un peu las d'espérer! »

L'attitude de Monseigneur, du frère capucin et du

vicaire, me montre qu'ils approuvent ce langage. Ils en sont, comme je le suis moi-même, tout remués. Cependant une bouffée de parfum monte par la fenêtre ouverte. Cela sent bon le jasmin et l'œillet. Les insectes bourdonnent; les plantes, ivres de chaleur, semblent dormir sous les rayons de midi; la création est insensible à ce qui cause la douleur des hommes. Et la paix du jardin, la joie de la vie universelle s'étend jusqu'aux convives et calme leur agitation. L'arrivée d'une tarte aux groseilles, chef-d'œuvre de dame Thérèse, achève de leur rendre la sérénité. Ils s'en partagent les larges tranches, qu'ils arrosent d'un vieux flacon de bourgogne. Et l'entretien prend un tour plus enjoué : mais, par une pente inéluctable, il revient sans cesse à l'objet de notre plus cher souci. On me raconte de réjouissantes histoires; les farces jouées par les habitants à la police, pour éluder les sévérités du règlement. Il est défendu d'arborer nos trois couleurs, fussent-elles portées par les femmes pour rehausser leurs ajustements; elles ajoutent au bleu-blanc-rouge un mince filet jaune, et le commissaire est impuissant à sévir.

« Parfois, poursuit l'abbé Dusseuil, les cris séditieux sont d'un précieux secours aux Lorrains devenus trop misérables. En passant devant la mairie, ils chantent la *Marseillaise* et l'autorité leur assure, pour quinze jours, le vivre et le couvert... Dernièrement, un malheureux tombé dans la Moselle allait s'y noyer, lorsqu'il eut l'idée de lancer un énergique : « Vive la France! » Aussitôt deux gendarmes se jetèrent à l'eau et s'assurèrent de sa personne. Il était sauvé! »

Cette facétie achève de réjouir Monseigneur et le frère capucin. Et chacun y va de son anecdote. Le moine nous expose les exploits d'un perroquet qui avait appris à fredonner le *Chant du départ* et qu'un garde champêtre voulut fourrer en prison. L'évêque

nous ramène à des sujets moins frivoles, en se remémorant des épisodes de l'année terrible. Il administrait alors une modeste paroisse, à proximité de la frontière. Les opérations étaient à peine engagées, il en ignorait le résultat, quand, un soir, il vit accourir le prince Georges de Saxe, qui s'installa à la cure avec sa suite. Il s'enquit des événements auprès de l'aumônier du prince, qui dissipa brutalement ses illusions : « Dans huit jours, lui dit-il, Napoléon sera entre nos mains. Nous l'attirons dans une souricière... » C'est ainsi que la bataille de Sedan lui fut annoncée!...

L'instant est venu de prendre congé et d'aller rejoindre le chemin de fer. Déjà j'exprime à l'abbé Dusseuil le ravissement que sa compagnie m'a fait éprouver. Mais il m'interrompt :

« Vous ne refuserez pas de vider un dernier verre... »

Il est allé querir sur la planche du buffet une bouteille qui présente les apparences de la vétusté. La poussière et les toiles d'araignées qui l'enveloppent révèlent son grand âge et la rendent vénérable.

« C'est du vin de ma vigne. Je l'ai récolté moi-même en 1868. Vous voyez qu'il peut se dire français... »

Ce vin, si cordialement offert, m'a paru délicieux, et il m'a semblé que son rubis égalait les plus beaux joyaux du monde. Nous avons trinqué, nous nous sommes regardés, et sans prononcer aucun toast, nous avons communié dans une même pensée.

M. le curé veut absolument m'accompagner jusqu'à l'entrée du bourg. Les oies et les canards se sauvent à notre approche; les moutons nous envoient leurs bêlements plaintifs. Le brave pasteur chemine parmi ces bruits familiers. Sa soutane usée prend au soleil des reflets rougeâtres qui rappellent la pourpre cardinalice, — pourpre dont il serait digne, si la vertu suffisait à l'acquérir. Et cela forme un tableau charmant...

« Je compte, dis-je, que vous viendrez prochainement.

— Certes! je le voudrais, mais le voyage est fort coûteux; et je n'ai pas le sou! »

Je lui reproche alors la prodigalité du repas pantagruélique qu'il nous a donné. Je me fusse si bien contenté d'un œuf et d'un morceau de pain bis...

« Bah! s'écrie-t-il. Une fois n'est pas coutume! »

Et il ajoute, avec un éclair de malice dans les yeux :

« Et puis, il y avait Monseigneur, qui ne dédaigne pas la bonne chère! »

# TABLE DES MATIÈRES

M. Henri Lavedan..... 1
M. Georges Courteline..... 11
M. Paul Deschanel..... 21
La vie intime de Michelet :
I. Madame J. Michelet..... 31
II. Le mariage de Michelet..... 42
L'enfance et la jeunesse de Guy de Maupassant :
I. Madame de Maupassant..... 55
II. Vers inédits de Guy de Maupassant..... 66
Les souvenirs de M. Julia Pingard..... 77
M. Ernest Legouvé..... 89
M. Joris-Karl Huysmans..... 99
M. Jules Verne..... 111
M. Léon Dierx, prince des poètes..... 121
Le peintre de Léon XIII..... 129
M. Denys Puech, pasteur de brebis..... 139
Mademoiselle Bartet..... 147
Mademoiselle Suzanne Reichenberg..... 157
M. Le Bargy..... 165
Les oiseaux de M. Silvain..... 175
Le ténor Tamagno..... 183
Les souvenirs d'un trial..... 191
Don Luis Mazzantini, matador..... 203
Les véritables originaux du « Tartufe » :
I. Où l'on exhume les dépouilles d'Orgon, d'Elmire et de Mme Pernelle..... 213
II. La conversion de Tartufe..... 223
M. Yann Nibor, barde de la flotte..... 235